



Bodleian Libraries

UNIVERSITY OF OXFORD

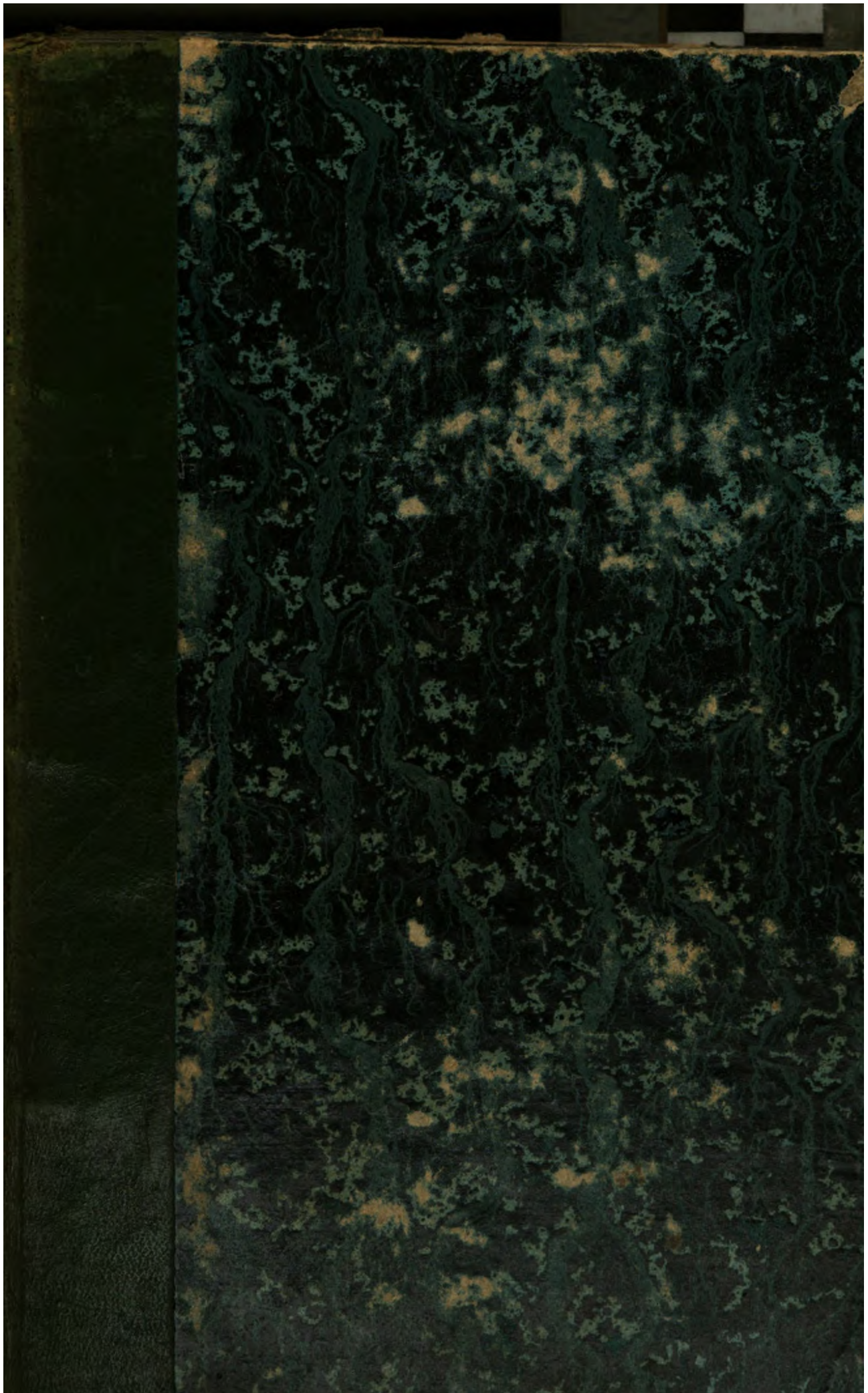
This book is part of the collection held by the Bodleian Libraries and scanned by Google, Inc. for the Google Books Library Project.

For more information see:

<http://www.bodleian.ox.ac.uk/dbooks>



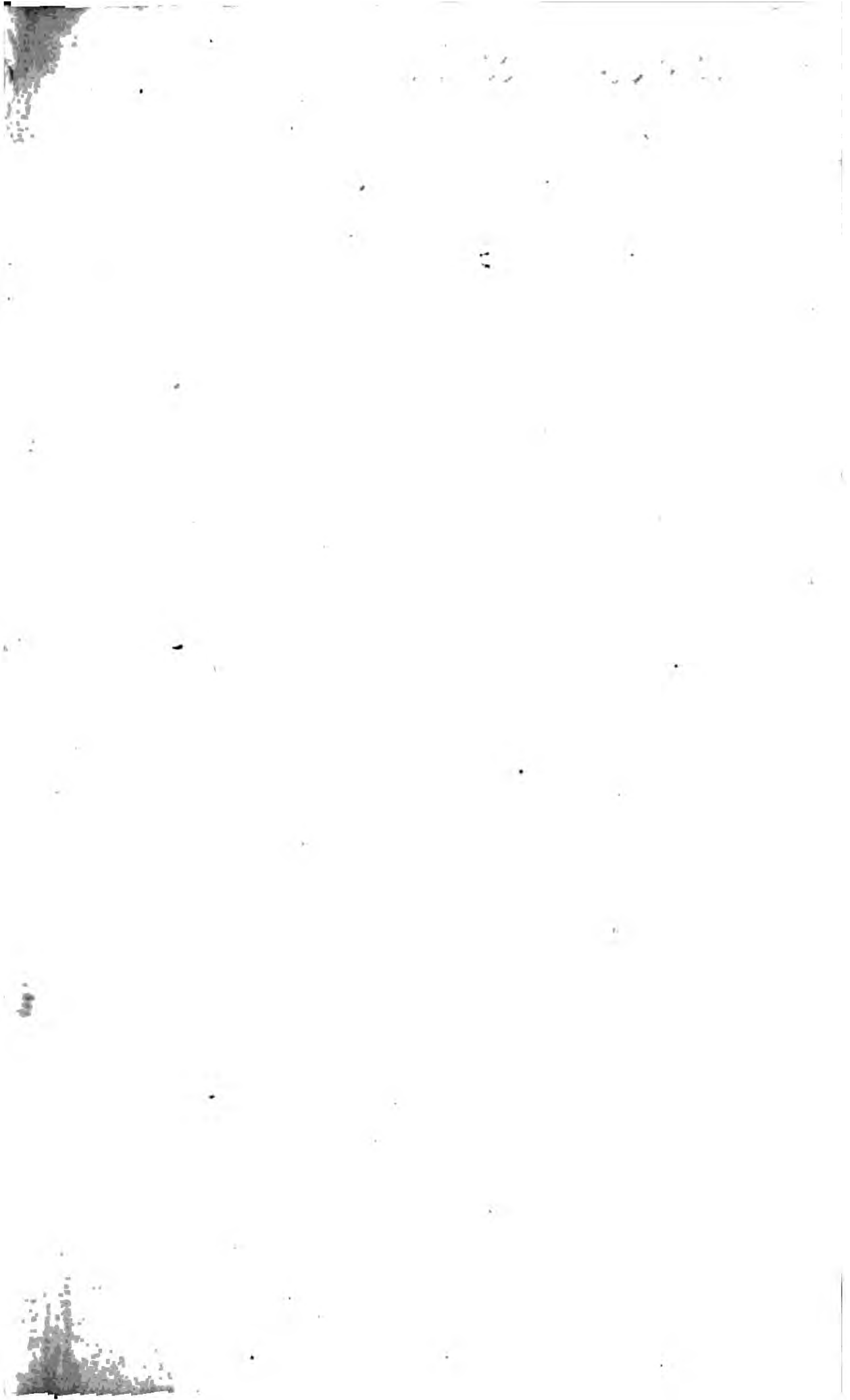
This work is licensed under a Creative Commons Attribution-NonCommercial-ShareAlike 2.0 UK: England & Wales (CC BY-NC-SA 2.0) licence.

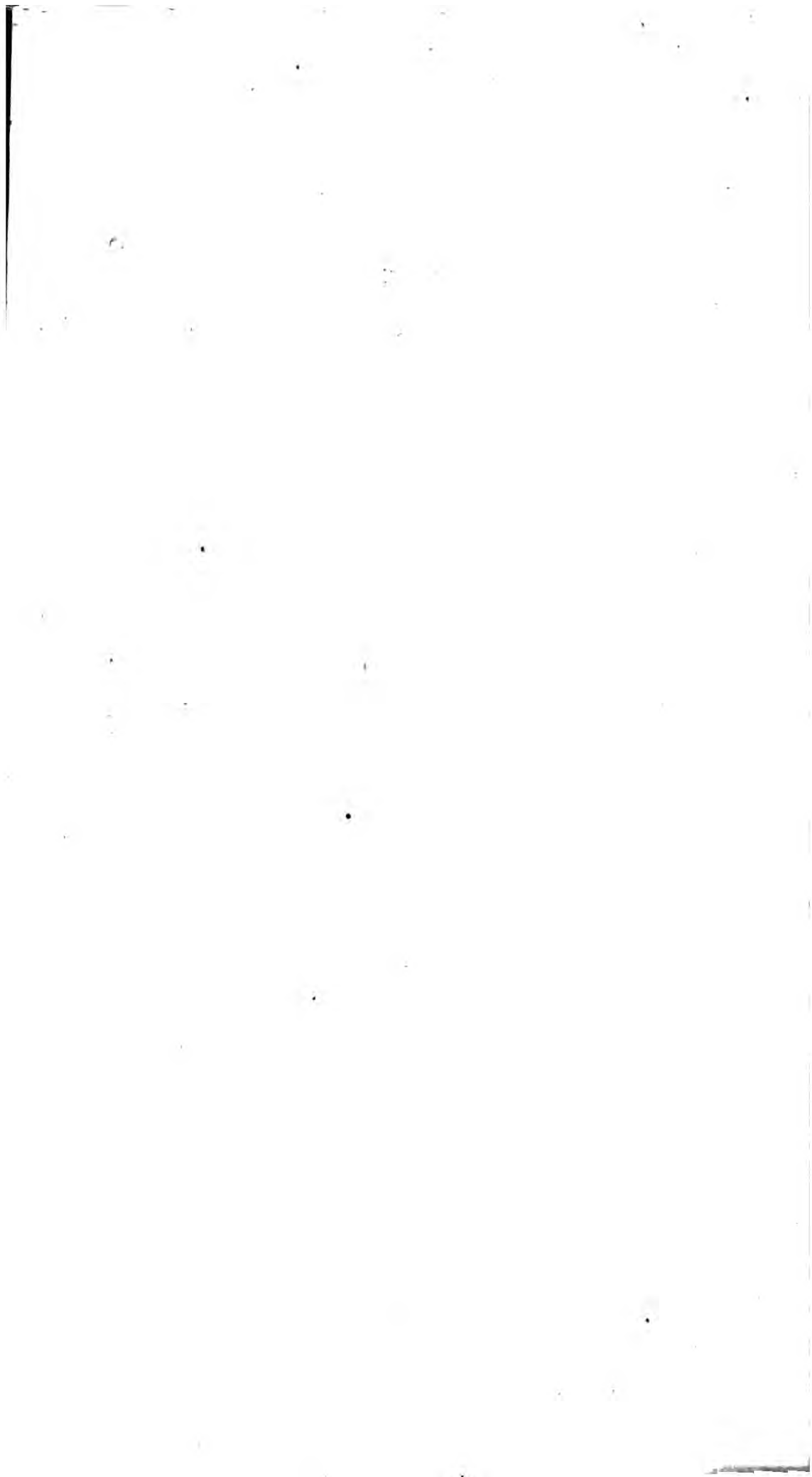


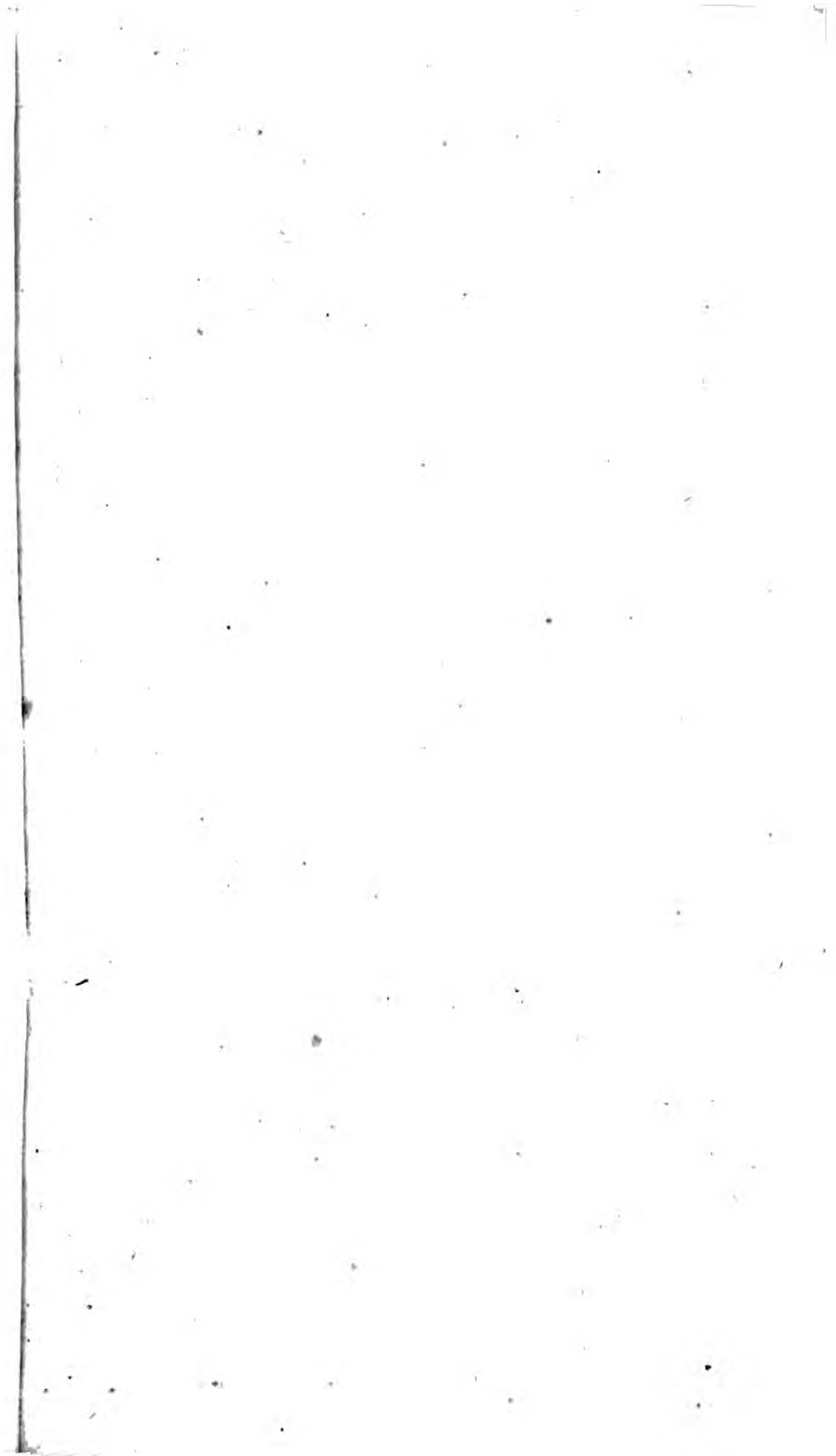
[REDACTED]

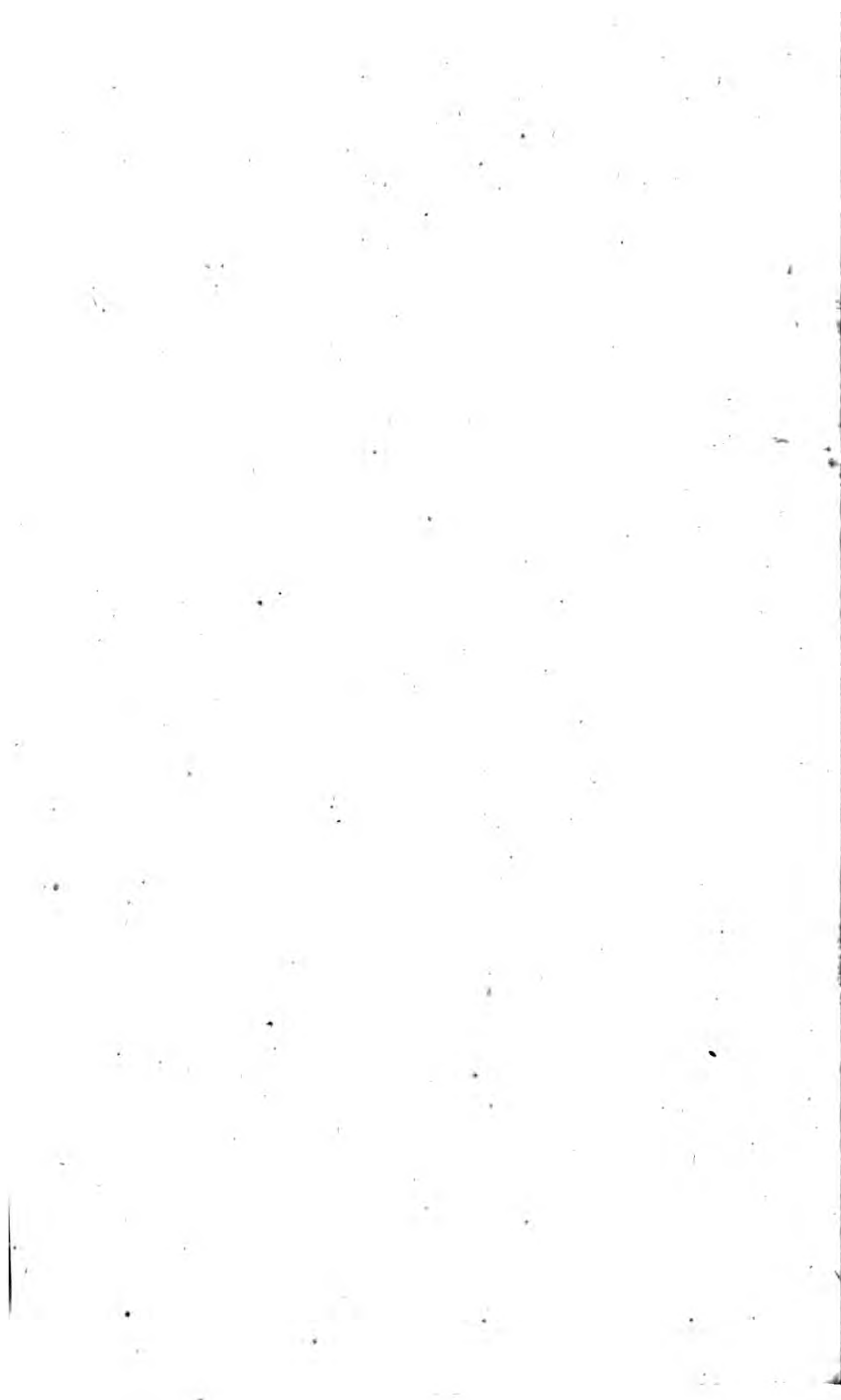


Vet. Fr. II B. 317









M O N

B O N N E T

D E N U I T.



M O N
B O N N E T
D E N U I T.

Par M. M E R C I E R.

Nullus dies sine linea.

T O M E P R E M I E R.



A N E U C H A T E L.

M. DCC. LXXXIV.





MON BONNET DE NUIT.

AVANT-PROPOS.

J'AI contracté l'habitude de mettre par écrit tous les soirs, avant de me coucher, ce qui me reste de l'impression de la journée. Ma plume est prête; & ce que j'ai vu, senti, ce que j'ai pensé, entendu, enfin le résultat de mes lectures & de mes conversations, tout se couche sur le papier.

Qu'il est doux de converser seul avec le bout de sa plume, son bonnet de nuit sur la tête! On est maître de ses idées, de ses expressions; on frappe sa pensée à sa manière; on n'apperçoit plus le critique ni le puriste, on écrit abondamment, & non sans volupté.

Quoi de plus utile que de se rappeler tout ce qu'on a éprouvé; de dicter un arrêt quelconque sur les événements, &, ce qui touche le plus, l'amour-propre d'un Auteur, sur les raisonnements qui circulent? Graves aristarques, ah laissez-moi

ma plume tous les soirs une heure avant que je m'endorme !

Quelquefois les rapports les plus plaisants s'offrent à mon esprit. Alors je ris, comme Démocrite, de la folie humaine, & je prononce pour moi seul, distribuant le blâme & la renommée, disant en moi-même : Tel qui a parlé bien haut & en beau langage, ne savoit ce qu'il disoit, & tel de l'assemblée qu'on n'a point écouté, a dit le mot vrai.

Enfin, dans le silence de la nuit, ma plume m'a préparé à mon réveil une nouvelle jouissance du jour écoulé; il n'est pas tout-à-fait anéanti pour moi, ce jour perdu pour tant d'autres.

Comme j'aime ce genre d'écrire, je me plais à le continuer. Il faut qu'un Auteur se paie d'avance de ses mains, s'il ne veut pas se réduire au rôle d'un créancier abusé; car on ne reçoit quelquefois rien de ce public dédaigneux & frivole, qui nous juge si arbitrairement, & qui, soit qu'il nous loue ou qu'il nous déprécie, n'est jamais à notre mesure. Il est bon de se satisfaire dans la forme, dans le ton, dans le style, & jusque dans le titre que l'on donne à son livre.

Avec ces principes, on ne crie point après l'ingratitude & l'injustice du siècle qui ne vous entend point; on ne se voit plus d'ennemis ni d'envieux; on dédaigne les injures des connoisseurs à gages; on a écrit ce qu'on a voulu sans gêne & sans réserve. Après cela, le public prononce comme il l'entend. Chacun a été libre; chacun peut compter sa jouissance.

Or je maintiens que celle de l'Auteur est de faire à sa guise. Il seroit dupe, s'il n'usoit pas du droit de servir le public ainsi qu'il l'entend, & non comme celui-ci l'exige impérieusement.

Qu'il est doux, la tête sur l'oreiller, de se dire : j'ai rempli ma vocation ; & quand je donne au public beaucoup plus que je n'en reçois, il m'est redevable : il est en masse mon débiteur, & je ne suis pas le sien. Je lui ai procuré des sensations agréables, & que peut-il ajouter à celles que j'ai ressenties en écrivant ?

O C É A N.

AUJOURD'HUI pour la première fois de ma vie j'ai vu l'Océan, ou le vieux Neptune des anciens, que l'on peint armé d'un trident dont il perce le flanc de la terre. L'image est vraiment juste : l'Océan paroît le despote du globe. Malgré cette force inconnue qui brise la fureur de ses vagues contre le sable des rivages, il paroît qu'il a franchi impétueusement ses limites à certains intervalles, dont l'empreinte est encore reconnoissable. Elles sont gravées sur les fibres des cerveaux humains, ces terreurs des anciens bouleversemens, trop bien justifiées par une tradition non interrompue & par la trace visible & profonde des ruines & des dévastations qui hérissent la surface de la terre. Elle paroît, à la première inspection, horriblement déchirée de tous côtés par l'élément terrible qui la ronge, la mine, en souleve diverses parties, & abyme dans ses gouffres, à différentes époques plus ou moins reculées, des portions de terrain qui soutenoient des villes, & quelquefois des royaumes. Ce n'est, pour ainsi dire, qu'une foible croûte qui couvre les gros ossemens & la charpente du globe. Elle est brisée par les volcans comme une voûte fragile, & dans

ces crevasses que le feu a ouvertes, les torrents viennent porter leurs inondations & opérer ces énormes & larges scissures qui creusent des golfes & des lacs, où reposoit le fondement majestueux des montagnes. Leurs pointes affaissées ne forment plus alors qu'une île qui se couvre lentement d'un peu de verdure à la place des neiges entassées qui les surchargeoient.

Mais il n'y a que l'œil qui voit les siècles comme les instants, qui peut compter les révolutions subites que le globe a essuyées. L'équilibre des eaux n'a pu se maintenir sur un théâtre mobile, emporté perpétuellement d'occident en orient, & soumis encore au mouvement des cieux. Aussi lent que les siècles, ce mouvement n'a point échappé à la sagacité moderne de l'homme. La terre a une tendance visible à redresser son axe, dérangé sans doute par quelque antique révolution. L'activité de tous ces grands corps environnants & pesants sans cesse sur elle, doit déplacer l'Océan & promener successivement les flots sur tous les points qu'ils peuvent couvrir.

Faut-il donc s'étonner si le superbe éléphant qui vit sous les magnifiques ombrages de l'Asie, a laissé ses dépouilles dans les flancs aujourd'hui glacés de Sibérie? Le sein des montagnes offre des poissons pétrifiés; les abymes rendent des coquillages qui n'ont perdu ni leur nuance, ni leur couleur; les déserts de sable présentent des vestiges de villes maritimes; des forêts entières enfin sont ensevelies sous des couches de pierres qui se sont formées avec le temps sur leurs cymes. Tout dit que l'Océan a disposé en souverain de cette terre, son domaine, sur lequel il reprend à son gré ses inévitables droits. La main du brave

Hollandois , qui a repoussé la tyrannie & l'Océan , ne pourra pas toujours , hélas ! enchaîner ce furieux despote. O jour désastreux , où ses digues seront brisées , où cette magnifique république , vigilante , laborieuse , sage , économe , disparaîtra de dessus le globe ; où les flots effaceront le plus beau monument du courage & de l'industrie ! Eloigne ce monument , divine Providence ! & si les loix éternelles que tu as établies ne peuvent passer sans effet , suspens-les du moins , & recule cette irruption dévorante !

Les loix physiques ont dans leurs cours une force insurmontable : comment cet amas immense d'eaux , qui joint à la masse de la pesanteur la force dissolvante , force non moins active , n'auroit-il pas les effets les plus extraordinaires & les plus rapides ?

L'Océan , toujours balancé , peut-il reposer dans une inertie stagnante ? Il faut qu'il délaie incessamment notre argile , & son sein avide paroît appeler toutes les richesses de la terre. Aussi le contour des montagnes semble nous dire : Ici a coulé ce fluide qui nous ceignoit d'une pression égale. Tout offre aux yeux les traces du combat éternel de deux éléments rivaux , faits cependant pour être unis.

Vous avez apperçu les ravages de l'Océan , voyez ses bienfaits. Lien des peuples , il rend tous les climats mutuellement tributaires de leurs dons respectifs. Deux mondes éloignés sont fondus en un ; les flots ne semblent baigner indifféremment toutes les côtes , & ne rouler sur toutes les plages , que pour inviter l'homme à se confier à leur fluctuation , qui va le porter en un clin d'œil sur des rives opposées. Contemplez ensuite le plus hardi , le plus étonnant ouvrage du génie audacieux

de l'homme, ce pont mobile, ce vaisseau que la hache retentissante construit dans un port. A la vue de cette frêle machine, vous vous étonnez comment elle osera affronter tous les dangers qui l'attendent sur le perfide élément : mais elle le domptera ; elle assujettira , & l'onde qui menace de l'engloutir , & le vent qui menace de la briser contre les écueils ; elle fera obéir ces élémens destructeurs , en emprisonnant l'un dans la direction de ses voiles , & en fendant l'autre sous la courbure d'une coupe ingénieuse : le poisson monstrueux , organisé par la nature pour vivre dans les flots , ne paroît pas plus maître de l'Océan que cette machine inanimée que guide la foible main de l'homme. Victorieux , il va voler sur le sein des eaux avec une sécurité comparable à celle du char qui roule sur un terrain uni & solide.

Mais que de combinaisons il a fallu faire avant qu'elle ait reçu ses mâts , ses voiles , ses cordages ! Le pavillon est arboré ; que de connoissances nouvelles pour la diriger ! Est il sous le ciel un spectacle plus intéressant , & qui mette dans un plus beau jour la dignité de l'homme ?

Si le Philosophe regrette de voir un si superbe édifice ne servir le plus souvent qu'à la cupidité , & transmettre les fers de l'esclavage aux régions les plus lointaines , qu'il sache que la bassesse de l'homme est à côté de sa grandeur. Pour se consoler , qu'il se figure ce vaisseau portant une foule d'hommes généreux , guidés par l'amour des découvertes , qui ne vont toucher un nouveau monde & chercher des terres inconnues , que pour agrandir le domaine de nos connoissances ; qu'il voie des Philosophes visitant des peuples nouveaux , émerveillés de son étonnante structure , & portant sur

des rives à peine soupçonnées les arts consolateurs ; rapportant en échange des idées neuves & singulieres , qui étonneront nos systêmes moraux , & décomposeront les idées qui nous sont les plus familières.

Si à l'aspect des désastres occasionnés par la masse active de l'Océan , on demandoit comment tant de fléaux sont réunis contre l'habitation de l'homme , où il ne séjourne qu'un instant ; comment la nature est soumise à ces crises violentes , qui tendent à détruire l'antique génération de ses enfants ; comment le genre humain subsiste après ces ravages suspendus sur sa tête , & combien de fois on l'a vu renaître de ces débris ; comment enfin un globe entier , couvert de douze cents millions d'êtres sensibles & pensants , dépend de l'action brutale des éléments dont il est le jouet ? *Une bulle d'eau qui s'éclate*, répondra Pope , *un monde qui périt*, sont égaux à l'œil qui voit tout ? Où tombe ce globe ? Dans la main qui l'a créé.

JUGEMENT DERNIER.

LE tableau du Jugement dernier est le plus sublime qui ait jamais été tracé de la main des hommes. Il est si grand , si magnifique , si imposant , qu'il doit entrer dans le plan de l'univers. Tous les cœurs nus devant l'assemblée universelle des hommes , les pensées coupables , les crimes dévoilés au grand jour , & celui qui a usurpé les hommages dus à la vertu , écrasé sous le poids de la honte : Le Juge de l'univers laissant à chacune de ces créatures , pour châtiment ou pour récompense , le tableau de sa vie pas-

lée, tableau fidele, tableau vivant & que la main mensongere de l'artifice ou de l'erreur ne colore plus; la vérité armée de ses rayons, éclairant le cœur humain dans ses derniers replis; l'innocent condamné, qui triomphe à la face de l'univers, tandis que le coupable absous par le faux jugement des hommes, entend sa sentence prononcée par le Juge qui voit tout; le mensonge qui a disparu de dessus la terre; toutes les ténèbres dissipées, plus d'ombre; un jour pur qui s'étend sur l'utilité des décrets éternels; une réparation authentique des calamités passageres qu'a éprouvé l'homme de bien; une publication éclatante de ce que la sourde trahison croyoit pouvoir ensevelir dans la nuit du tombeau; tous les crimes revenant du fond de l'abyme sur la surface du miroir où préside la Justice divine; l'éclair de son regard, qui punit ou récompense; le Monarque égal au dernier de ses sujets; le glaive de l'ambition & le sceptre de l'orgueil également brisés, la main qui tient le verre d'eau offert par la charité, effaçant la main superbe qui a tracé le plus auguste monument du génie: Quelles idées plus grandes, plus magnifiques, plus consolantes, plus propres à enhardir la vertu, à épouvanter le crime, à rapprocher l'homme de l'éternité qu'il oublie! Où trouver dans Homere, dans Pindare, dans Virgile, dans aucun Poète ancien & moderne, une image qui approche de la majestueuse grandeur de celle-ci?



F E U.

QUEL est cet élément qui , par l'activité prodigieuse dont il est doué , échappe à l'examen & à l'esprit d'observation ; qui , ame de la nature , est en même temps le plus violent , le plus rapide destructeur de ses formes ? Tant qu'il est enchaîné , il fait croître les végétaux , il pare la terre de verdure & de fruits , il transforme le sable en diamants , il entretient la force & la vie de l'univers. Déchaîné , il décompose toutes les parties de la nature , il brouille les éléments , les rend absolument méconnoissables ; & le Chymiste lui-même , en implorant son secours au fond de ses creusets , est étonné de ses ravages. Ses effets sont terribles sur le globe. Il déplace le fondement des montagnes , il change le lit des fleuves ; à considérer la bouche des volcans , il menace d'allumer un jour la planète que nous habitons.

C'est la portion de cet élément plus ou moins répandue dans les corps , qui embrase l'œil du lion & lui fait pousser des rugissemens ; c'est elle qui fait bondir le coursier & remplit ses muscles & ses nerfs d'une flamme subtile ; elle agite incessamment le vif écureuil. Le cœur d'un jeune homme est bouillant sous les impressions de cette matière ignée , qui , s'affoiblissant dans les veines de la vieillesse , la rend foible & pesante. L'énergie & le brillant de la nature sont dus enfin à ce feu qui conserve & dévore.


S O M M E I L.

NEWTON s'endort : à l'instant cette faculté active & pénétrante , qui donnoit un corps aux sciences les plus abstraites , qui débrouilloit le systéme de l'univers avec tant de justesse & de clarté , tombe dans la confusion & dans les ténèbres. Elle ne forme plus qu'un mélange d'images erronées. Au lieu de ces principes fermes & fertiles , elle suit des fantômes vagues , elle s'abandonne à des perceptions ridicules. Le cerveau de l'homme de génie , qui poursuivoit la vérité avec une sagacité si admirable , est livré à l'irrégularité la plus désordonnée. Des figures grotesques remplacent les lignes de la plus sublime géométrie. Il n'y a plus d'harmonie dans cette tête qui étonnoit ses semblables. Le temps même a perdu pour elle son mouvement & sa durée. Mais un rayon du soleil ouvre la paupière de Newton ; il s'éveille , & reprend tout-à-coup la vigueur de ses facultés : elles se rallient comme des soldats dispersés , qui au premier son du tambour cessent d'être épars & ne font plus qu'un corps. Par quelle puissance l'ordre le plus lumineux dans les idées succède-t-il aux plus folles visions ? Comment la raison luit-elle subitement après une éclipse si longue , & qui sembloit devoir être durable ? Quel est cet état qui ôte à l'homme tout ce qui le distingue , sans changer sa nature , & qui lui rend son ame & sa pensée avec une rapidité égale au moment qui les lui a enlevées ?

 É C O N O M I E.


L'ECONOMIE domestique n'est pas une vertu brillante, mais elle compose une vertu solide, & une des plus belles que je connoisse. Elle est le fondement des maisons, ainsi que des grands établissemens & des entreprises faites pour le bien public. Ce sont les racines obscures qui nourrissent le pompeux feuillage de ces arbres qui portent leur front dans la nue. La misere est une source continuelle de soucis rongeurs, d'inquiétude, de peines d'esprit, d'insomnies cruelles. Elle est conseillère de plusieurs actions basses & iniques. L'économie, qui chasse tous ces tourmens, qui nous met à couvert de ces épines renaissantes, est tout-à-la-fois & le soutien consolant de notre vie, & la sauve-garde de notre vertu. C'est un doux oreiller où nous sommeillons sans crainte de l'avenir, toujours obscur & partant redoutable. L'économie enfin est la vertu la plus utile à la génération qui doit succéder. Elle embrasse donc deux âges à la fois : privilege qui n'appartient guere qu'à elle.

H O R A C E.

 U'Y a-t-il de plus vil au monde ? C'est le Poète courtisan, qui plie son génie au ton de la servitude, qui, par des vers tout-à-la-fois sublimes & lâches, empreint immortellement sa bassesse, oublie la véritable gloire, pour men-

dier le paiement honteux d'un chant véral ; qui flatte un Empereur qu'il craint ou qu'il méprise ; & qui tente de tromper la postérité , ne pouvant se tromper lui-même. Hé bien , cet homme , ce Poète vil , c'est Horace , Artificieux , avide & souple , employant la morale pour la corrompre , déguisant sa lâcheté sous une insouciance épicurienne , il avoit la vigueur de la pensée d'un homme libre , & l'expression d'un esclave. Je fais qu'il est fin , ingénieux , délicat ; & voilà pourquoi je souffre en le lisant : il souille à mes yeux son esprit. Viens à moi , Juvénal , viens à moi , pour me sauver des traits de la corruption ! Je pourrois , séduit par son esprit , chérir sa maniere. Je ne veux point l'aimer ; non. Le vrai satyrique , qui s'attache aux mœurs , qui humilie le vice en nommant le vicieux , c'est lui qui est utile à son siècle , qu'il châtie , qui se rend respectable à la postérité en transmettant la morale dans toute sa pureté , qui s'altérerait sans les vengeurs de l'honnêteté publique.

= C O N S C I E N C E .

UEL trésor plus doux que celui d'une bonne conscience , qui , comme un miroir fidele , ne nous répète rien dont nous puissions souffrir ! Quelle délectation intime & victorieuse , d'apercevoir toute sa vie en un seul & même point , & de n'avoir pas à se reprocher le malheur ou les larmes d'autrui ! il est sans doute des foiblesses inséparables de l'humanité ; mais le souvenir de ces fautes ne détruit pas la paix intérieure , lorsqu'on peut se dire n'avoir offensé ni les autres ni soi.

L'homme de bien s'absout & forme le dessein de se perfectionner. Comparez cet état heureux à la tempête des remords , à la crainte , à l'effroi qu'ils traînent après eux ; & l'on verra se réaliser l'image vraie & terrible des furies qui poursuivent le scélérat , & qui jettent le désespoir de l'enfer dans son cœur.

HYMNE AU PRINTEMPS.

RÉÇOIS mon hommage , saison des amours & des espérances ! Ton retour se manifeste aux muets habitants des ondes, ainsi qu'aux hôtes bruyants des forêts, des campagnes & des cités. L'air frais, odorant, harmonieux, qui m'environne, électrise mon être; une flamme subtile entr'ouvre mes sens, & ta présence éveille dans mon ame attendrie ce désir céleste, ce désir créateur, qu'un fanatisme impie a trop long-temps outragé.

Qu'il est vivant, cet horizon dont je suis le centre, & que parcourt mon œil avide ! Ou plutôt mon ame s'élançe rapidement comme l'éclair sur divers objets de l'enceinte ; elle les respire, elle les savoure, elle les palpe, elle les considère en tout sens, jusqu'à ce qu'elle imagine être avec eux identifiée toute entière.

Tendres fleurs ! est-ce aujourd'hui que s'opère en vous le phénomène de la reproduction ? Douées des deux sexes, vous n'avez à craindre ni les séducteurs ni les infidèles : sans impatience & sans alarmes, vous attendez l'impulsion de la nature, & jamais vous ne résistâtes à l'impulsion de la nature.

O lis ! adorable image de l'innocence, ni mes doigts ni mon souffle n'approcheront de ta robe nuptiale : il n'est donné qu'aux purs rayons du soleil d'y toucher sans en ternir la céleste blancheur. Permets au moins que je t'adore. Quel temple ! Au milieu de ce calice , un double sexe est épanoui. Déjà tous les organes dépositaires d'une rosée fécondante éprouvent une commotion intestine, un tourbillon de vivants atomes descend, comme un nuage, sur ce sanctuaire ; le signal du mystère est annoncé par une flamme électrique, & soudain l'œuvre ineffable de la création s'accomplit.

D'où vient ce tube organisé qui rampe sur ces feuillages & les dévore ! Hérissé d'épines foyeuses & de pieds encore informes, quelle est sa nature ? quelle est sa destinée ? est-il hermaphrodite, ou va-t-il au-devant d'une compagne ? Mais il s'enveloppe d'un tissu qui le dérobe à mes regards : caché sous ce rideau, il y jouit sans doute. Étonnante métamorphose ! voilà qu'il s'élançe dans le vague des airs. Mieux coloré que l'oiseau de Junon, ses ailes ondoyantes & ses antennes délicates sont la vive image de Zéphyre : c'est Zéphire lui-même. Il va caressant toutes les fleurs ; & les fleurs, jalouses de son hommage, lui découvrent leur sein, abandonnant leur nectar à ses désirs.

Quel horrible écho vient retentir à mon oreille ? Tout frémit près de ces antres ténébreux. Est-ce la guerre qui nous menace ? Rassurons-nous. En ce moment, tout est amitié, tout est volupté : c'est le lion qui rugit d'amour à l'aspect de sa compagne ; il jaillit, cet amour, il jaillit de leurs prunelles étincelantes. Athlètes également fortunés, ils bon

Hymne au Printemps.

diffent, se compriment, s'embrassent, & leurs muscles vigoureux s'affaissent sous le poids du plaisir.

Masses colossales, qui soutenez le globe & les nuages, quelle main hardie vous a transportées au milieu des continents, tandis que sur vos cymes le chêne orgueilleux étend au loin son feuillage, pour favoriser les jeux & la nichée du timide oiseau ? A vos pieds, la vigne modeste pompe la liqueur spiritueuse que doit recueillir la coupe d'Hébé, & que les Dieux attendent.

Dieu du printemps ! as-tu jamais pénétré dans ces cavernes profondes, où regne un éternel silence, où la mort semble avoir établi son empire ? Oui. Guidé par le flambeau de l'amour, tu t'enfonces, environné des élémens, dans ces noirs abymes. Alors tout s'émeut, tout se cherche, s'attire & se combine ; alors naît une prodigieuse variété de minéraux qui se décorent des plus riches parures : l'argent s'élève en arbufte, le spat, en pyramides transparentes, le plomb & l'émeraude en colonnes légères ; le crystal étincelant & la brillante pyrite, semblables au Protée de la fable, se travestissent sous mille formes, se colorent de toutes les nuances dont Iris est la peinture.

Adorons-la, cette campagne autrefois vierge, à présent fécondée par le génie de l'homme & par le Pere des saisons. Quels torrents de vie circulent dans ses entrailles ! je vois sortir de tous ses pores la jeunesse & la beauté. Auquel de ces objets dois-je un tribut d'amour ? Est-ce à la verdure, où mon œil repose si mollement ? est-ce au végétal qui me nourrit ? au rossignol qui m'égaie ? au lilas qui m'enivre ? au tilleul qui m'offre son ombrage ? Est-ce au gazon qui m'in-

vite au sommeil ? O songe de la vie , ne me fuis pas encore !

Je vais m'égarer à travers ces moissons avec la jeune perdrix. Quelle richesse ! quelle profusion magnifique ! Jamais , non , jamais l'abondance ne s'offrit aux mortels sous des traits plus séduisants. Emules des forêts , comme ces épis s'élevent ! comme ils se pressent !... Plus j'avance ... leur tige élastique & svelte rappelle à mon cœur éperdu... Que vois-je ? où suis-je?... Endormie dans ces lieux solitaires !... Oui c'est Delphine ...
Amour ! Hymen ! couvrez-nous de vos ailes.

B A L E I N E.

POURREZ-vous prendre la baleine avec un hameçon , dit le livre de Job ? En ferez-vous votre esclave & votre victime ? Qui pourra la voir sans être épouvanté ? Qui ! le matelot Hollandois. Il la harponne , la dépece & l'emporte.

La majestueuse baleine convertit chaque jour en sa substance un million de harengs. La nature attentive fournit à cette étonnante consommation. Elle ouvre toutes les sources de sa fécondité pour multiplier les germes de cette espèce qui se régénère sur les côtes & la surface des mers , comme l'herbe croît dans nos champs. Cette prodigalité magnifique , après avoir nourri les monstres pesans de la mer , va enrichir une république. N'est-il pas curieux de voir le Hollandois , sur les côtes du Groënland , pêcher le hareng que mangera le tranquille habitant de Paris ?

La faim des Esquimaux attaque , combat & subjugué aussi la pesante baleine , le féroce chien de mer

mer & les autres monstres de l'Océan. Malgré leur force, leur souplesse & l'abyme orageux où ils plongent, ils viennent expirer sous la dent de celui qui asservit l'univers à ses besoins. Son industrie victorieuse a saisi, dompté sa proie sur des gouffres mouvants. Il boit alors l'huile de baleine ; il dévore le poisson dont la tête brisoit les dômes de glace ; il fait voir qu'il est non-seulement le destructeur, mais encore le maître des animaux qui peuplent l'air, la terre & les mers.

Les mers du nord contiennent des richesses refusées à la terre. Quelle est la chaîne qui lie le ciron à la baleine, & la baleine à l'incroyable production du *kraven*, isle animée, monstre que ne peut adopter la raison, & dont l'existence est confirmée.

M A T E L O T.

POURQUOI les matelots s'ennuient-ils sur terre ? c'est qu'accoutumés aux plus violents effets de la crainte, de l'espérance & de la joie, environnés de périls, & par conséquent émus de sensations vives & fortes, ils éprouvent dans ces agitations diverses une variété qu'ils ne trouvent plus dans la vie uniforme de terre. Ils ont sur mer le plaisir de se sentir plus vivants qu'ailleurs, parce qu'ils touchent perpétuellement aux portes de la mort. Leur ame est dans une action continue, & livrée aux plus grands intérêts possibles. Aussi a-t-on remarqué que les guerriers & les gens de mer sont les plus intrépides joueurs du monde : ils ne peuvent souffrir de petites & stériles combinaisons ; ils veulent voir sortir du corne

des chances égales à ces hasards où ils jouent leur existence. Point de sentiment mitigé pour ces hommes qui parcourent presque dans le même instant les extrêmes de la joie & de la crainte.

O I S E A U.

S'IL étoit permis de ne pas être content de la condition d'homme, & qu'il fût licite alors de choisir son rang dans le regne animal, savez-vous, mes amis, ce que je voudrois être? Je voudrois être oiseau, non pas oiseau de proie, mais hirondelle, ou oiseau de paradis. Je voudrois être oiseau, je le répète, à cause de la force & de l'étendue de la vision. Que j'aimerois à planer sur les villes & sur leurs clochers! à voir les forêts comme des tapis de verdure! à saisir la vaste rondeur du firmament! à ne pas perdre l'image des nuées brillantes & dorées! à pouvoir enlever mon corps avec une rapidité étonnante, le soutenant, le balançant sur l'air dans un vol flexible & combiné! à tourner en tout sens, en faisant sortir de mon gosier des vibrations douces & sonores! Ah! quel plaisir, de m'élancer vers l'astre pompeux du jour, de me plonger, de me jouer dans ses rayons! Mon œil, par sa structure, n'en seroit pas fatigué, mais réjoui: je contemplois toutes les couleurs radieuses, qui feroient pour moi de la surface de la terre un tableau enchanteur. Dans un espace libre je ferois de longs voyages, parcourant les républiques & les royaumes, passant les mers & visitant les isles. Je me choisirois le soir des asyles bien élevés, ombrageux; je partirois le matin au lever de l'aurore, &, toujours

dans l'ivresse des jouissances de la vue, je n'aurois devant moi que les riches perspectives d'une nature vivement colorée.

G L O B E.

LES empires tombent, les générations s'effacent, les mers changent leur lit; des continents plus grands que l'Europe sont submergés; des montagnes sont ouvertes par des feux souterrains: mais la masse du globe ne paroît pas s'en ressentir; c'est une piquure sur une orange: la forme, la grandeur sont inaltérables, & ce n'est que la superficie qui est légèrement entamée.

Les hommes font beaucoup de bruit sur cette superficie; ils rompent incessamment la pente de la nature, qui tend au repos, au silence, à l'uniformité; elle couvriroit bientôt le globe de ronces, d'une bourre épaisse & de forêts mal-faisantes, où tous les germes entassés, confondus, ne s'ouvreroient que pour tomber dans la putréfaction, si l'homme avec sa bêche, sa coignée, le soc de sa charrue, ne lui imprimoit une forme nouvelle, qui fait sa parure & sa beauté. Alors, de ses combinaisons variées qui influent sur l'atmosphère, naît un air plus pur qui circule librement & qui entretient la fraîcheur & la vie.

La marche de l'univers, du grand tout, étourdit la pensée quand on y réfléchit. Ce grand tout, dans son cours immense & rapide, en effaçant les empires, ravage les opinions, les systèmes, détruit les faits, change les apparences; & tandis que le cours de la nature nous paroît égal, sa marche, qui se mesure sur l'éternité, ne permet plus de distinguer les temps ni les lieux.

Les siècles font des instants ; les peuples , des individus ; les œuvres du génie , des parchemins qui périssent : tout rentre dans l'abyme des infiniment petits , & la masse auguste de l'univers semble vraiment indépendante de ces frères accessoires qui la décorent.

Newton croyoit que la nature étant soumise à des loix mécaniques , il viendroit un temps où elle vieilliroit , où cette machine immense se décomposeroit par les frottements de sa propre activité. Alors ses loix affoiblies ne lieroient plus aussi étroitement les soleils & les mondes. L'attraction perdant de sa force , n'enchaîneroit plus le vaste système planétaire. Les mouvements plus lents feroient naître les phénomènes les plus terribles. Le soleil , sorti de son orbite , pâle & sans rayons , s'enfonceroit dans la profondeur des cieux ; & la terre le suivant d'un cours incertain , verroit la nuit & le froid envelopper bientôt ses deux hémisphères.

La lune errante ne fouleroit plus la masse des mers , & la contagion s'exhaleroit de ces eaux immenses & corrompues ; la mort anéantiroit le règne animal ; & la terre ne présenteroit plus , en s'égarant dans le vuide , qu'un sol aride & dépeuplé.

Ces images , quoique lugubres , ont un air de grandeur & de majesté. La mort d'un Souverain qui a fait de grandes actions , a quelque chose d'auguste. Son cercueil attache nos regards & imprime le respect. Le trépas de l'univers en impose à l'imagination ; & la tombe du genre humain nous fait moins frissonner que la tombe d'un ami ou celle d'une mère.

Mais l'homme pourroit-il demeurer insensible & inactif au milieu de l'univers , tandis que tant de merveilles curieuses interrogent ses sens , & ou-

vrent devant lui un vaste champ d'occupations? Peut-il n'être pas éveillé au milieu de tant de miracles? Que l'animal borné à végéter, à chercher sa nourriture, s'endorme; mais l'homme peut-il dire, je m'ennuie, je ne fais à quoi m'occuper! plainte bien singulière dans la bouche d'un être raisonnable.

Il ne faut point regarder la masse de la terre comme un morceau de boue inanimé, un entassement grossier de parties stagnantes; il y regne une véritable circulation; tout est animé dans ce grand corps. La nature travaille dans le fond des abymes ténébreux & souterrains, comme elle rit & verdoie sur sa surface. Les minéraux s'engendrent, les pierres croissent, les eaux circulent; une chaleur douce, une vertu générative s'infinue dans les rochers les plus durs: une mine a son organisation, comme le chêne qui se balance au sommet des montagnes. Cette masse n'est point un cahos indigeste, où les matières sont appesanties l'une sur l'autre; c'est un véritable corps animé, où les mers, par leur mouvement, représentent assez bien le sang qui circule dans le corps humain.

Cette ame de l'univers entretient tout à la fois sa beauté, son harmonie, sa durée; & l'homme a au-dedans de lui un principe céleste, supérieur à cette ame du monde. Voilà pourquoi il fait voir, admirer ce grand tout; voilà pourquoi il cherche à le comprendre: delà dérive aussi cet amour pour l'ordre, & pour ces loix qui, toutes bizarres qu'elles sont quelquefois, annoncent qu'il cherche à établir les droits de chaque être. Sans la tyrannie des passions, tout homme seroit peut-être un Platon ou un Marc-Aurele.

On se plaît trop à rabaisser l'homme qui a élevé sur la terre de si beaux & de si durables mo-

numents : on lui fait un reproche éternel de sa foiblesse, tandis qu'il tente perpétuellement à en sortir. Les erreurs de l'homme portent l'empreinte de son génie ; il ne s'égare souvent que parce qu'il assortit trop d'idées, & que leur fréquence, leur multiplicité leur dérobent la clarté nécessaire. La sphere d'activité qui animoit le génie erroné des Cardan, des Paracelse, des Albert, étoit peut-être plus grande que celle des Bacon, des Descartes, des Newton. Il est des erreurs sublimes : plus on embrasse d'idées, plus il est difficile de les lier. Hélas ! l'activité de la raison humaine en découvre plus promptement la foiblesse que son inertie.

La nature, en suivant les loix éternelles qui lui furent assignées, n'a égard ni aux travaux, ni aux établissemens humains, ni à l'homme même, dont l'existence paroît moins essentielle à l'ordre & au mouvement que le cours du moindre ruisseau, ou la situation du plus petit monticule. Un rocher est cent fois plus stable qu'une génération d'hommes.



F I R M A M E N T.

QU est la grande révélation ? Dans l'orde & le spectacle des cieus. C'est-là que l'Etre suprême se manifeste comme s'il tomboit sous les sens.

Où est le livre de l'Eternel ? Il est écrit en caracteres de feu ; les astres sont les points magnifiques de ce livre auguste : la vérité est empreinte dans les cieus. Comment l'impie ose-t-il nier ce que l'univers reconnoît & adore ?

Au-dessus de nous est un Pouvoir invisible qui nous presse, nous environne, & laisse par-tout à

nos yeux l'empreinte d'une intelligence profonde & d'une variété de desseins qui va jusqu'à l'infini. Nous ne pouvons nous dérober à cette grande idée, que quelque chose est hors de nous, qui nous tient sous sa dépendance. Notre naissance, notre organisation, nos sens, notre pensée, tout nous crie qu'une puissance sans cesse agissante & parfaitement éclairée a créé, disposé, arrangé, soutient, anime & conserve.

Socrate, Marc-Aurele, Newton, dans des pays & des rangs opposés, ont reconnu & adoré le même Dieu. Newton inclinoit la tête chaque fois qu'il prononçoit le nom de l'Être suprême! Il faut qu'il y ait quelqu'aveuglement dans l'esprit, ou quelque perversité dans le cœur de celui qui ne l'imite pas.

Socrate ou Anaxagore fut le premier qui reconnut, dans l'ordre & le mouvement de l'univers, l'empreinte visible d'une pure & unique intelligence. Il bannit ces mots de hasard, & de nécessité, qui ne renfermoient que des idées absurdes. Socrate eut l'honneur d'être martyr de la Divinité. Jamais homme n'est mort pour une plus belle cause & avec plus de dignité.

Socrate sera dans tous les temps révééré des Philosophes & des Sages : ils adopteront ses maximes & souhaiteront de mourir comme lui. On a fait boire la ciguë à l'homme qui soutenoit qu'il n'y a qu'un seul Dieu incréé, tout puissant, juste & bon, & l'idolâtre étoit le juge & le bourreau.

Voici l'inscription qu'on a trouvée sur une statue dans la Haute-Egypte ; elle ne peut s'appliquer qu'à l'Être suprême : » Je suis tout ce qui a été, ce qui est & ce qui sera : il n'y a pas d'hommes mortels qui aient levé le voile qui me cache. «

L'OPTIMISME,

SONGE.

J'AVOIS réfléchi un jour entier sur le bonheur qui est le partage du méchant, & sur l'infortune qui poursuit l'homme vertueux : la nuit déployoit ses voiles ; mais qui peut dormir sur le duvet, tandis que le malheureux souffre, & que ses gémissements plaintifs accusent notre repos & réveillent dans nos cœurs l'invincible sentiment de la pitié ? Ce n'est point le Philosophe, ou pour mieux le qualifier, ce n'est point l'ami des hommes : son ame sensible est trop bien liée au sort de ses semblables, pour qu'elle s'isole comme celle du méchant. L'ame de l'homme vertueux ne veut point être heureuse, ou veut l'être avec l'univers.

Mes sens affoiblis avoient cédé aux pavots du sommeil ; mais ma pensée libre & puissante n'en suivit pas moins le cours de ses méditations. Je ne perdis point de vue les destins de l'infortuné ; mon cœur veilloit & s'intéressoit pour lui. J'étois encore irrité, quoiqu'en songe, du spectacle que m'offroit cette misérable terre, où le vice insolent triomphe, où la vertu timide est flétrie, persécutée. J'éprouvois ces tourments, dont ne peut se défendre l'homme qui ne resserre point son être dans le point de son existence. Attristé, je traversois d'un pas lent les belles campagnes d'Azora ; mais la tranquillité qui régnoit sur la face riante de la nature, ne pénétoit point jusqu'à mon cœur. Toutes les scènes d'injustice, de forfaits, de tyrannie, s'offrirent vivement à ma pensée. D'un côté,

j'entendois les cris de l'indigence affamée, qui se perdoient dans les airs; de l'autre, la joie folle & bruyante d'hommes insensibles & barbares, regorgeant de superfluités. Tous les malheurs qui accablent la race humaine, tous les chagrins qui la ruinent & la dévorent, se retracerent en foule à ma mémoire; je soupirai, & la pointe douce & amère de la pitié blessa délicieusement mon cœur. Des larmes brûlantes ruisselèrent sur mes joues: j'exhalai mes plaintes, & j'oubliai la sagesse, jusqu'à murmurer contre la main puissante qui arrangea les événements du monde. Dieu! m'écriai-je, que mon oreille n'entende plus les soupirs de la misère & les gémissements du désespoir; que mes yeux ne tombent plus sur l'homme égorgeant son semblable; que je ne sois plus témoin du glaive étincelant du despotisme & des chaînes honteuses de l'esclavage; ou donne-moi un autre cœur, afin que je ne souffre plus avec un monde de malheureux. Hélas, tu as donné la vie à tant d'innocentes créatures qui ne te la demandoient pas! Etoit-ce seulement pour les voir naître, souffrir, & mourir? La douleur parcourt ce triste univers comme un ouragan foudroyant, tandis que le plaisir est aussi rare & aussi léger que l'aile inconstante du zéphir.

J'allois continuer mes plaintes, lorsque je me sentis enlevé dans les airs par une force inconnue: la terre trembloit, le ciel s'allumoit d'éclairs, & mon œil mesuroit avec effroi l'espace immense qui se découvroit sous mes pieds. Je reconnus que j'avois péché; je criai: *Grace, ó mon Dieu! grace à une foible créature qui t'adore, mais dont le cœur a été trop sensible aux maux de l'humanité!* Tout-à-coup je sentis mes pieds affermis sur un sol inconnu; je me trouvai dans une obscurité pro-

fonde, j'y restai plongé quelque temps ; & voici qu'un rayon plus rapide & plus perçant que l'éclair vint dissiper les ténèbres qui m'enveloppoient. Un génie revêtu de six ailes brillantes se présenta devant moi : à la flamme céleste qui luisoit sur sa tête, aux caractères de la Divinité empreints sur son visage lumineux, je le reconnus pour un des Anges de l'Éternel : *Ecoute*, me dit-il d'un ton qui me rendit le courage, *écoute, & ne censure pas plus long-temps la Providence, faute de la mieux connoître : suis-moi.* Je le suivis au pied d'une montagne dont le sommet fendoit les cieux. Je monte, ou plutôt je gravis. Figurez-vous des rochers énormes, suspendus les uns sur les autres, qui à chaque instant menacent de tomber & d'écraser les plaines. Au milieu de ces points de vue effrayants, l'œil cherchoit en vain un arbre ou une plante qui lui rappellât la nature animée ; il ne découvroit qu'une chaîne de rocs à moitié calcinés par les éclats de la foudre. Je suivais en tremblant mon conducteur ; & les hurlements des tigres & des lions, rendus plus affreux par l'écho, épouvantoient mon oreille : à chaque pas j'avois besoin du bras de cet Ange secourable pour me soutenir, & je voyois à mes côtés, ô spectacle terrible ! des compagnons malheureux, qui, voulant escalader ces rochers élevés, se tenoient suspendus à leurs pointes, mais qui bientôt lassés de l'effort, chanceloient, appelloient en vain à leur secours, rouloient, tomboient écrasés, & devenoient la proie des tigres, qui se disputoient dans les vallons leurs membres palpitants.

Je crus qu'un pareil sort m'attendoit, lorsque l'Ange me dit : *Ainsi la Providence punit l'audace téméraire des mortels. Pourquoi l'homme veut-il pénétrer ce qui est impénétrable ? Son premier devoir*

est de reconnoître sa foiblesse. Tout roule invisiblement sous la main d'un Dieu ; ce Dieu veut te pardonner ; il veut plus , il veut t'éclairer. A ces mots , il me toucha la main , & je me trouvai au sommet de la montagne. Quelle douce surprise ? Le penchant opposé où nous descendimes , étoit un jardin tout-à-la-fois agréable & magnifique , où la verdure , le chant des oiseaux , le parfum des fleurs enchantoient tous les sens ; un charme supérieur y passionnoit l'être le plus indifférent. Mon divin Conducteur me montra dans l'éloignement un temple d'étonnante structure ; la route qui y conduisoit étoit si mystérieuse , que sans guide il étoit impossible d'y parvenir.

A notre approche , les portes du temple s'ouvrirent ; nous entrâmes , & soudain elles se refermerent avec un bruit de tonnerre sous une main invisible : *Personne ne peut les ouvrir , personne ne peut les fermer , si ce n'est la voix puissante de Dieu , me dit mon protecteur auguste. Saisi de respect , je lus ces mots écrits en lettres d'or : Dieu est juste , sa voix est cachée ; qui osera vouloir approfondir ses décrets ?* Je jettai un coup d'œil sur la hauteur magnifique de ce temple : tout cet édifice majestueux reposoit sur trois colonnes de marbre blanc ; au milieu s'élevoit un autel ; à la place de l'image de la Divinité , montoit une fumée odoriférante , dont la douce vapeur remplissoit le temple. A droite de l'autel étoit suspendu un tableau de marbre noir , & vis-à-vis étoit un miroir composé du plus pur crystal. L'Ange me dit : *C'est ici que tu vas apprendre que si la Providence rend quelquefois un homme de bien malheureux , c'est pour le conduire plus sûrement au bonheur.* Il dit , & disparut. Ce

n'est plus la froide terreur qui glace mes sens ; c'est une joie pure , douce , ineffable , qui remplit mon ame. Je versai des pleurs d'attendrissement ; mes genoux fléchirent , mes bras se leverent vers le ciel , & je ne pus qu'adorer en silence la Bonté suprême. Une voix majestueuse , qui n'avoit rien de terrible , me dit : *Leve-toi , regarde & lis.*

Je portai les yeux sur le miroir , & j'y vis mon ami Sadak ; Sadak , dont la vertu constante & courageuse m'avoit souvent étonné , qui savoit braver l'indigence & même la faire respecter. Je le vis assis dans une chambre dont les murs étoient dépouillés ; il appuyoit sa tête languissante sur le dernier meuble qui lui restoit , le cœur consumé par la faim , & par le désespoir plus cruel encore. Une seule larme s'échappoit de sa paupiere , larme de sang ! Malheureux , il n'osoit pleurer. Quatre enfants criaient à leur pere & lui demandoient du pain ; le plus jeune , foible & languissant , couché sur un reste de paille , n'avoit plus la force de gémir ; il exhaloit les derniers soupirs d'une vie innocente. La femme de cet infortuné , aigrie par le malheur , oublioit sa tendresse & sa douceur naturelle , pour lui reprocher l'excès de leur misere. Ces plaintes cruelles déchiroient son cœur , & ajoutoient à son supplice. Sadak se leve , détourne la vue de ses enfants , & , tout malade qu'il est , se traîne pour leur chercher quelque secours. Il rencontre un homme , auquel il avoit ci-devant rendu les plus grands services ; cet homme lui devoit l'emploi honnête dont il jouissoit. Sadak lui expose l'état déplorable où il se trouve ; il lui peint ses enfants prêts à expirer dans ses bras faute d'un peu d'aliments..... Celui-ci rougit d'être forcé de le reconnoître , regarde

d'un œil inquiet si on ne l'observe point parlant à un homme qui porte la livrée de l'indigence ; il se débarrasse du pauvre suppliant par de vagues promesses, des politesses froides, & tout-à-coup s'écarte à grands pas. C'étoit au moins pour la dixième fois qu'il traitoit avec inhumanité celui de qui il tenoit tout. Sadak, désespéré, porte ses pas au hasard, lorsqu'un de ses créanciers l'arrête, le charge d'injures, rassemble le peuple autour du malheureux, le menace publiquement, & est prêt à le frapper, plus par mépris que par courroux. Enfin, je le vis, errant de porte en porte, tendre une main suppliante, tantôt rebuté, tantôt recevant l'aumône qu'on donne à l'importunité. Il achete un pain, le porte, le partage à ses enfants, pleure de joie en apaisant leur faim, & remercie à genoux la Providence des riches bénédictions qu'elle vient de répandre sur lui.

Je jettai un cri de douleur, d'étonnement & d'effroi. Mes yeux, chargés de pleurs, se tournèrent sur le tableau de marbre noir, & une main invisible y traça ces mots: *Acheve de contempler Sadak, & condamne, si tu l'oses, la Providence qui regle tout.* Je reportai la vue dans le miroir, & j'y revis mon ami Sadak. Mais qu'il étoit changé ! que la scène étoit différente ! Ce n'est plus l'indigent Sadak, pauvre, il est vrai, mais tendre, vertueux, compatissant, plein d'honneur & d'humanité ; c'est Sadak dans l'abondance, devenu opulent par un héritage inattendu ; c'est Sadak qui, dans le sein corrupteur des richesses, a mis en oubli les vertus qui lui étoient chères. Assoupi dans le luxe, il est dur, il commande avec aigreur, & ne souffrant plus, il ne se souvient point qu'il est des malheureux, & que lui-

même l'a été. Je lus aussi-tôt avec une admiration respectueuse ce que le tableau mystérieux m'enseignoit : *Souvent la vertu souffre , parce qu'elle cesseroit d'être vertu si elle ne combattoit pas. Lorsque l'auguste Providence fait descendre la misere sur la tête d'un mortel , la patience sa sœur l'accompagne , le courage la soutient , & c'est par ce don que la vertu se suffit à elle-même , & qu'elle devient heureuse lors même que l'infortune semble l'accabler.*

Mon œil avide ne tarda point à se reporter sur le miroir. Quel objet plus intéressant pour mon cœur ! C'est ma patrie que j'apperçois , ma chere patrie , la ville heureuse où j'ai pris naissance ! Mais , Ciel ! que vois-je ? Tout-à-coup une armée formidable a inondé ses campagnes , a environné ses fortes murailles , a préparé pour sa ruine les machines infernales de la destruction. Le fer est prêt , la vengeance & la rage allument leurs flambeaux. O superbe ville ! tu trembles , malgré tes fiers défenseurs. Tes trésors enflamment dans le cœur de l'ennemi la soif du pillage. Tu veux lui opposer une courageuse résistance. Vains efforts ! il monte , il escalade tes orgueilleuses tours ; le sang coule , la mort vole , la flamme ravage ; tu n'est plus qu'un triste monceau de pierres que couvre une épaisse fumée. Mes malheureux concitoyens , échappés à l'embrasement , errent dans les bois : mais l'horrible famine les attend dans ces déserts ; elle les dévore lentement , & prolonge leur supplice & leur mort. Dieu juste ! m'écriai-je , un million d'hommes tomberont les victimes d'un seul ambitieux , les enfants seront égorgés sur le sein de leurs meres , les cheveux blanchis des vieillards seront traînés dans le sang & la poussiere , l'innocente beauté deviendra la proie d'une foule meurtriere , une ville entiere disparaîtra ,

parce que la cupidité d'un monstre aura convoité ses richesses ! Un pays rempli de prévaricateurs , répondit le tableau , mérite le châtement d'une Divinité trop long-temps méprisée. Ceux qui n'étoient point coupables sont arrachés au danger de le devenir , & si la main de la Providence les a frappés , c'étoit pour les préserver d'un naufrage bien plus horrible que ne l'est le tourment d'une mort passagere : leur refuge est dans le sein de la clémence d'un Dieu éternel.

Le palais du Ministre Aliacin , dont les pyramides dorées percent la nue , s'élevoit avec trop de magnificence pour qu'il ne vînt point frapper mes regards. Que de fois l'indignation avoit faisi mon cœur à l'aspect de ce monstre heureux , qui , avec une ame vénale , un cœur barbare , des mœurs dépravées & un génie despotique , avoit comme enchaîné la fortune à son char ! Son élévation étoit le fruit de ses bassesses , ses trésors le prix de sa trahison. Il avoit vendu sa patrie pour de l'or. Une province entière gémissoit sous son oppression. Tantôt il rioit du foible murmure d'un peuple ployé à l'esclavage ; tantôt il traitoit de cris de révolte ses gémissements étouffés. Chaque jour il commettoit un nouvel attentat , & chaque jour le succès couronnoit son audace.

Cependant l'intérieur de son palais n'offroit , tant sur la soie que sur la toile , que des traits de générosité & des exemples de vertus. Les bustes des grands hommes de l'antiquité ornoient la maison du plus lâche scélérat ; & ces marbres muets , loin de parler à son cœur , ne le faisoient pas même frémir lorsqu'il les regardoit. Je considérai ce méchant , revêtu de puissance , entouré de flatteurs , redouté de ses ennemis , encensé publiquement , & maudit , mais seulement tout bas.

Mille raretés précieuses décoroient son cabinet , & chacune d'elle ne lui avoit coûté qu'une injustice.

La pourpre le couvroit aux dépens de ceux qui alloient nus , & le vin qu'on lui verfoit dans une coupe ornée de pierreries , pouvoit être considérée comme un extrait des pleurs qu'il faisoit répandre.

Il sort d'une table fastueuse , & va mettre aux pieds d'une concubine le patrimoine d'un orphelin. Il se tient avec elle à la fenêtre , & delà il voit tranquillement mettre à mort un citoyen sensible & courageux qui a osé lui représenter l'abus de son pouvoir. On étrangle l'homme de bien , & un courrier vient une heure après annoncer au Ministre que le Sultan , pour reconnoître ses services signalés , lui fait présent d'une terre considérable. Le monstre sourit , & devenu plus puissant , il songe à se rendre plus terrible.

Ma haine contre cet odieux tyran devint si forte , qu'impatient , je tournai à plusieurs reprises mes regards sur le tableau , comme pour hâter l'arrêt qu'il devoit prononcer ; mais rien n'y paroissoit encore tracé. Ma vue retombe tristement sur le crystal merveilleux. J'apperçois Aliacin entrant dans un cabinet secret. Quelle satisfaction pour mon cœur ! La nature , les malheureux & la terre sont vengés. Cet homme puissant , qui sembloit le plus heureux des mortels , lit une lettre , pâlit , tremble , frappe son front de cette même main dont il égorgoit l'innocent. Agité d'un désespoir qu'il ne peut vaincre , il va , vient , erre en furieux , déchiré par la crainte plus que par les remords. Il arrache toutes les marques de sa dignité , les foule aux pieds , & dans sa rage il pleure comme un enfant. Je cherchois à deviner le sujet de sa fureur , lorsqu'un de ses favoris ,
plus

plus vil que son maître, perce jusqu'à son cabinet, & j'apprends la cause de son desespoir. Un de ses confidens, espion à la Cour, venoit de lui écrire qu'un orage nouveau s'étoit formé ; qu'il alloit perdre son rang & son crédit, s'il ne possédoit pas assez d'adresse pour détourner le coup. Aussi-tôt cet honteux favori conseilla d'une voix ferme à son maître ce que tout autre n'auroit pu lui dire impunément. Ce conseil affreux plut au barbare. Il ordonna qu'on amenât sa fille en sa présence. Nourémi parut. Elle étoit belle, & elle avoit des vertus. Dieu ! avec quelle horreur elle entendit que son pere vouloit la livrer aux desirs du Sultan, comme une victime immolée à son insatiable ambition ! Elle tombe presque sans sentiment aux genoux de son pere ; elle fait parler les pleurs de la beauté, de la nature, de l'innocence.... Un regard sévere lui commande d'obéir ; elle obéit & meurt.

Aliacin en devint-il plus heureux ? Je le vis dans l'asyle du repos, étendu sur le duvet, ou plongé dans un bain délicieux. On le croiroit couché sur des épines. Il craint pour sa vie ; il se leve, il parcourt à pas tremblants son palais ; il trouve ses esclaves endormis, & envie leur paisible sommeil. Le jour luit : toujours inquiet, toujours soupçonneux, il frémit quand il mange, il pâlit lorsqu'il boit, incertain s'il fait couler la nourriture ou la mort dans son sein. Il redoute jusqu'aux caresses des femmes qu'il tyrannise, & dont il est l'esclave. Si quelqu'un s'élève, mille serpents rongent son sein ; c'est l'adversaire qui doit un jour le renverser ; c'est l'homme redoutable qui doit s'asseoir à sa place.

Plein d'une attente respectueuse, je consultaï la table des augustes jugements de l'Eternel, &

je lus : *La vérité est terrible au méchant ; elle est sans cesse présente à ses yeux ; c'est elle qui fait son supplice ; il ne voit que ce miroir redoutable , où il lit son injustice & la difformité de son ame.*

Tout-à-coup un bruit sourd comme celui d'un tonnerre lointain se fait entendre : je tourne la vue sur le Palais d'Aliacin. Ses jardins , ses pyramides , ses statues , lui-même , tout étoit disparu. A la place de ce séjour , où toutes les voluptés étoient rassemblées , on ne voyoit plus qu'un repaire de couleuvres impures , rampant dans des marais fangeux. Tel est le fondement des palais que le crime a bâtis. Les mots suivants , gravés sur le marbre noir , me découvrirent ce qu'Aliacin étoit devenu : *Il a été balayé de dessus la terre comme la vile poussière , & les races futures douteront s'il a existé.*

Cet effrayant tableau ne sortira jamais de ma mémoire , & depuis ce temps je gémiss en voyant un homme puissant. On contemple ses richesses , moi je le vois exposé au bras de la Justice divine. Mon œil plus attentif revola sur le miroir , & j'aperçus Mirza & Fatmé , amants tendres , généreux & dans cet âge où l'on connoît l'enthousiasme de la vertu. Ce même jour venoit de les unir , & leur tendresse mutuelle leur promettoit une longue suite de jours aussi fortunés. La douce ivresse du bonheur brilloit dans leurs regards , leurs mains étoient entrelacées , & leurs soupirs se confondoient avec une douceur touchante. Fatmé avoit la beauté d'une Vierge , sa pudeur , ses graces , & ce doux incarnat dont l'éclat est si fugitif. Le plus beau sein renfermoit le cœur le plus noble. Muet d'amour , l'ame plongée dans un ravissement inexprimable , Mirza embrassoit Fatmé , & des mots interrompus étoient les seuls & foibles interpretes

des mouvements de son cœur. Fatmé récompensoit la tendresse de son amant d'un aimable sourire ; son front rougissoit , & ce rouge adorable étoit l'effet de l'amour le plus pur. Comme leur silence exprimoit ce que leur langue ne pouvoit rendre ! Mon cœur tressaillit de joie au séduisant tableau de la vertu couronnée des mains de l'amour. Comment l'ami de l'homme pourroit-il voir deux cœurs heureux , sans être ému de plaisirs & sans applaudir à leur bonheur ?

Ces deux amants se félicitoient d'être unis , parce qu'ils pouvoient faire le bien ensemble. Ils étoient riches & satisfaits de l'être , parce qu'ils pouvoient soulager la foule des malheureux. Le jour de leur hymen , ils voulurent que des cœurs aussi sensibles que les leurs goûtassent la même félicité : ils marièrent de jeunes filles à leurs jeunes amants , lorsque l'infortune étoit le seul obstacle qui s'opposoit à leur union. Mirza veut que tous les cœurs soient à l'unisson du sien ; son ame sublime voudroit souffler sur la nature entière une volupté universelle & inaltérable. » Chere Fatmé , disoit-il , dans le sein du bonheur , nous pourrons » dire : Nous ne sommes pas les seuls heureux ; » nous jouissons , & dans ce moment quelqu'un » nous bénit ; nous avons fait descendre l'hymen » dans de tristes chaumières ; des cœurs innocents » se sont ouverts à la joie ; l'amour consolateur » a effacé l'image de leur misère ; & nous , nous » verrons leurs enfants sourire à notre approche. » Fatmé , leurs caresses seront notre plus douce » récompense ! «

Ces ames tendres & vertueuses formoient le plan d'une vie utile & bienfaisante : leurs enfants devoient être élevés dans les saintes maximes de la sagesse ; on devoit leur enseigner , avant tout ,

à être simples & bons, parce que la simplicité & la bonté sont le principe de toutes les vertus ; on devoit nourrir dans leur ame flexible & tendre les impressions d'humanité & de commisération , parce qu'il faut être sensible, afin d'être homme. Ce couple charmant & respectable s'enflammant aux transports de leurs cœurs, voyoit déjà leur postérité hériter du sang généreux qui couloit dans leurs veines. Dans ce ravissement qu'inspirent l'amour, la vertu, le bonheur, ils tombent à genoux devant l'Être suprême : » Grand Dieu, » s'écrioient-ils, donne-nous des enfants dignes de » toi ! Qu'ils soient humains ; qu'ils marchent dans » les voies de ta justice : ou s'ils doivent s'écarter » des loix saintes que nous chérifions, frappe-nous » plutôt de stérilité, & qu'ils ne reçoivent pas » une existence qu'ils aviliroient à nos yeux » comme aux tiens ! « Leurs bras suppliants étoient entrelacés, lorsque le plafond de la chambre crie, s'ébranle. Fatmé s'évanouit de frayeur. Mirza pouvoit encore se sauver ; mais comment abandonner sa chere Fatmé ? Il veut l'enlever dans ses bras, le mur chancelle, tombe, écrase & ensevelit ces deux amants. Le monde perd son plus digne ornement, & le genre humain l'exemple des plus rares vertus.

Je cachai mon visage pour pleurer librement. Je souhaitai d'être accablé sous ces tristes ruines avec Mirza & Fatmé. Long-temps immobile, je n'osai hazarder mes regards sur le tableau ; je levai enfin un œil tremblant, & je lus : *L'aveugle esprit de l'homme ne voit rien que dans le présent ; la Providence seule connoît l'avenir : la mort la plus soudaine a été la récompense des vertus de Mirza & de Fatmé ; elle les a fait passer à un état de délices dont ce monde n'offre point d'idée, en même-temps*

qu'elle les a sauvés de l'horreur de mettre au jour des descendants indignes d'eux.

Je conclus que je ne devois rien décider désormais, moi, foible atome, dont la vue bornée ne pouvoit embrasser ma propre existence. En regardant encore l'incompréhensible miroir, j'eus un nouveau sujet d'étonnement : j'aperçus Agenor, malheureux jeune homme adonné à toutes sortes d'excès, & le libertin le plus décidé d'une ville dissolue. Il étoit pâle, défait, violemment agité; il se promenoit à grands pas dans sa chambre, portant en fureur la main à son front, & prononçant à voix basse quelques imprécations. Il reste un moment comme irrésolu. Bientôt toute sa rage éclate : il court à une armoire secrète, en tire un papier, verse dans une tasse d'une certaine poudre... Oui, dit-il, les yeux enflammés, ce poison sera l'unique ressource que j'embrasserai : il me sauvera de l'opprobre qui m'attend. L'infidelle Roxane me sacrifie à l'indigne Dabour; mon pere ne veut plus payer mes plaisirs; mes créanciers me menacent chaque jour de la prison : vengeons-nous à la fois de Roxane, de mon pere & de mes créanciers. Il portoit la tasse à sa bouche, & j'étois peu affligé de voir le monde perdre un débauché furieux, lorsque tout-à-coup il s'arrête. Quoi, s'écrie-t-il d'un ton sourd & étouffé, je mourrois, & sans être vengé! Perfide rival! ah! je veux rougir la terre de ton sang : tu tomberas sous ma main, & ta mort doit satisfaire à ma fureur! Il dit, pose la tasse, prend son cimeter & sort. A peine est-il dans la rue, que son pere, vénérable vieillard, monte à la chambre de son fils. Hélas! il eût été heureux sans ce fils. On lisoit sur son front cette douleur vive qui abat une

ame paternelle. Il venoit représenter à ce fils ingrat les loix de l'honneur, celles de la probité & du devoir. Il espéroit de toucher son cœur, de le ramener à la vertu. Ses rides, ses nobles rides & ses cheveux blancs, les larmes qui baignoient son visage, tout inspiroit le respect & la pitié. En le voyant, l'ame la plus dure se feroit émue. Ce vieillard infortuné, fatigué des mouvements qu'il s'étoit donnés, étoit altéré. Il apperçoit la tasse fatale : il boit, tombe à terre, & rend l'ame dans les plus horribles convulsions. J'osai confier ma surprise à la Justice suprême, & elle traça de son doigt invisible les mots suivans sur le tableau redoutable : *Le pere d'Agenor s'étoit rendu, par sa coupable négligence, la cause de la perte de son fils : il étoit juste qu'Agenor devînt à son tour l'instrument de son supplice. O peres ! connoissez toute l'étendue de vos devoirs, & frémissez ! Tolérer le vice, c'est le commettre.*

A peine ces mots furent-ils tracés, qu'ils disparurent, & ceux-ci prirent leur place : *Considerez le tout, afin de ne ne point errer.* Aussi-tôt j'apperçus dans le miroir une grande île, coupée en deux par un fleuve. La partie droite formoit une plaine florissante, couverte de palais somptueux, de jardins magnifiques : elle étoit peuplée d'hommes richement vêtus. La gauche, au contraire, présentoit un désert aride, où quelques misérables cabanes entr'ouvertes laissoient voir les indigents, qui y menoient une vie obscure & pénible. Cette île pouvoit être considérée comme une image du globe de la terre. On appelloit le pays à droite, le pays des Heureux. Des chants, des danses, des festins, des spectacles, sembloient leur unique occupation : la volupté fourioit dans les yeux des beautés ten-

dres qui les accompagnoient ; elles se laissoient mollement entraîner vers des ombrages solitaires. Cependant je remarquai que la plupart d'entr'eux ne s'estimoient heureux qu'autant qu'ils étoient apperçus des gens qui habitoient la rive opposée. Dans les repas les plus splendides , ils paroissoient d'un joie extrême ; mais , moi , qui découvrois leur cœur à nu , je le voyois dévoré de vers rongeurs. Ils sembloient à la table des Dieux boire le nectar , & l'enfer étoit dans leur sein. Quoique au sein de l'abondance , leurs désirs étoient loin d'être satisfaits : ils n'avoient qu'une bouche pour savourer les aliments , & leur imagination active & insensée dépeuploit la terre & les mers pour fournir de nouveaux mets à un palais usé par des sensations trop fréquemment répétées. Parmi ces prétendus heureux , il en étoit qui quittoient tout-à-coup les plaisirs , pour courir après un certain feu follet , au bruit des tambours & du canon. Ils revenoient tout sanglans , quelquefois mutilés , & alors ils se faisoient appeller *héros*. D'autres faisoient les plus grands efforts pour monter au sommet d'un gradin qui étoit occupé , tandis qu'un peu plus bas ils auroient pu trouver une place fort commode. Ils se tourmentoient d'une manière étrange. Quelquefois on se moquoit d'eux , & le plus souvent on les jettoit au dernier rang. Rien ne les rebutoit : ils remontoient ; & s'ils réussissoient , soit par adresse , soit par importunité , alors ils n'avoient pas seulement le temps de s'asseoir , assez embarrassés , assez occupés à repousser l'ambitieux qui à son tour vouloit usurper leur place. Plus loin , j'appercevois des têtes légères qui couroient çà & là , sans occupation , comme sans affaires , semant des piéces d'or sans plaisirs , & finissant par mettre le feu à leurs palais ,

pour réjouir un instant les yeux d'une concubine capricieuse. Ensuite ils regagnoient à force de bras le pays désert, dit le pays des Malheureux. Dans ce misérable séjour, on n'entendoit que des plaintes & des cris; tous les habitants marchaient courbés sous le fardeau d'une loupe de chair qui opprimoit le derriere de leur cou. C'étoit d'un regard triste & envieux qu'ils contemploient le pays de la félicité. Qu'obtenoient-ils par ces vains désirs? La bosse qu'ils portoient devenoit beaucoup plus pesante. S'ils s'approchoient de ces hommes fortunés, ils entendoient les railleries piquantes, lancées à l'envi l'un de l'autre contre les misérables porteurs d'une loupe de chair. Il n'étoit pas facile, mais il n'étoit pas absolument défendu aux habitants du pays Malheureux de traverser le fleuve à la nage, & de s'établir dans le pays des riches; mais après avoir essuyé quelque temps de l'air du canton, ils revenoient presque tous volontairement, aimant mieux encore porter une bosse pesante, que d'être toujours en guerre avec leur propre conscience. Si quelqu'un se plaignoit de ce que sa loupe étoit beaucoup plus lourde que celle de son confrere, il avoit le pouvoir de l'échanger; mais il se repentoit ordinairement du troc, & reprenoit son premier fardeau. Ces masses de chair ne me parurent point aussi insupportables que le porteur l'assuroit. En général, il me sembla que si dans le pays de félicité l'on exagéroit par air le sentiment du plaisir, dans le pays de misere on exagéroit par foiblesse le sentiment de la douleur: car c'est une ancienne manie, & toujours subsistante, que celle de vouloir être plaint. Je remarquai que la mal-adresse de ces derniers rendoit le fardeau beaucoup plus dif-

ficile qu'il n'étoit. Ceux qui savoient le porter alégrement, paroissoient contents & dispos : l'habitude leur rendoit à peine le poids sensible ; au lieu que ceux qui ne s'étudioient pas à savoir maintenir un juste équilibre, chanceloient à chaque pas, & rendoient leur marche trop pénible. Un autre avantage du pays de misere, c'est que les habitants se confioient en assurance aux vagues irritées. Leur bosse les soutenoit toujours sur la surface des flots : ils avoient beau être ballotés, les plus rudes secousses de la tempête n'apportoient aucun dommage à leur situation : au contraire, les citadins du pays de félicité voyoient souvent les plaines unies de leurs belles campagnes tout-à-coup bouleversées au moindre mouvement de l'empire liquide ; eux-mêmes emportés par les courants, ne pouvoient surnager, & l'or qui couvroit leurs habits ne contribuoit pas peu à les engloutir. J'observai aussi que, dans le pays fortuné, on étoit bien moins habile, bien moins industrieux, bien moins humain, bien moins charitable, que dans le pays des malheureux.

Mon œil avide cherchoit quelque autre objet de comparaison, lorsque le ciel de l'isle se couvrit de sombres nuages : le tonnerre se fit entendre ; des éclairs furieux déchirèrent la nue ; une grêle effroyable fondit sur la terre.

Tous les cœurs furent consternés : mais soudain la mer souleva ses abymes ; ses vagues impétueuses s'éleverent jusqu'au ciel, assiégèrent la double isle, & bientôt l'engloutirent avec tous les habitans. Je ne vis plus dans le miroir qu'une lugubre & pâle obscurité, qui couvroit un amas immense d'eaux, d'où perçoient quelques gémissements confus. A l'instant même une lumière surnaturelle remplit le temple ; le nuage odoriférant qui fumoit

sur l'autel se transforma en une colonne de flamme ; & la voûte de l'édifice subitement enlevée , m'offrit le spectacle d'un trône lumineux qui descendoit lentement au bruit majestueux du tonnerre. Je tombai de faveur devant la Divinité de ce lieu redoutable : un bras divin daigna me relever , & je revis auprès de moi l'Ange qui m'avoit servi de guide. Sa voix me rendit le courage ; je lus ces mots écrits en traits de flamme , sur le marbre mystérieux : *La mort rend les hommes égaux. C'est l'éternité qui assigne à l'homme son véritable partage. La justice est tardive ; mais elle est immuable : l'homme juste , l'homme bon se trouve à sa place , & le méchant à la sienne. Mortels ! la balance d'un Dieu éternel penche dans les abymes de l'éternité.* Alors le miroir redevint parfaitement clair , & je vis une grande & belle femme , revêtue d'une majesté céleste , assise sur une demi-colonne : elle tenoit d'une main une balance , & de l'autre une épée flamboyante. Des millions d'hommes de toute nation & de tout âge , étoient rassemblés autour d'elle. Elle pesoit les vertus & les vices , pardonnoit aux défauts , enfants de la foiblesse : la patience & la résignation étoient récompensées , & les murmures indiscrets étoient punis. Je vis avec une joie inexprimable que les pleurs des malheureux se séchoient sous sa main bienfaisante. Ces infortunés bénifesoient leurs maux passés , source de leur bonheur présent. Plus ils avoient souffert , plus grande étoit leur récompense. Ils entroient dans les demeures éternelles , où le Dieu de bonté se plaît à exercer sa clémence , le premier , le plus grand , le plus beau , le plus adorable de tous ses attributs. Tous ceux que l'Éternel avoit daigné animer de son souffle divin , étoient nés pour être heureux. Les taches qu'imprime à l'ame le vil limon du corps ,

disparoissoient devant l'éclat du vrai soleil : sa splendeur absorboit ces ombres passagères. Le Créateur de ce vaste univers étoit un père tendre , qui recueille ses enfants après un long & triste pèlerinage , & qui n'arme point sa main contre leurs fautes passées. Ceux qui avoient ouvert leurs cœurs à la justice , à la douce pitié , qui avoient secouru l'innocent , soulagé le pauvre , recevoient un double degré de gloire. Un cantique immortel de louanges , répété par la race entière des hommes , annonçoit la réparation des choses.

Les temps de la douleur , de la crainte , du désespoir , étoient à jamais écoulés ; les beaux jours de l'éternité s'ouvroient ; la figure de ce monde étoit évanouie ; aucun gémissement ne devoit troubler la céleste harmonie de la félicité universelle. Ce Dieu bon , dont la main magnifique est empreinte sur toute la nature , qui a embelli jusqu'au lieu de notre exil , embrassoit dans son sein toutes ses créatures : le père & les enfants ne faisoient plus qu'une même famille. Alors une voix tonnante se fit entendre : *Va , faible mortel , esprit audacieux & borné ; va , apprends à adorer la Providence , lors même qu'elle te paroîtroit injuste. Dieu a prononcé un seul & même décret : il est éternel , il est irrévocable ; il a tout vu avant de le porter. Etes finis ! vos systèmes , vos vœux , vos pensées entroient dans son plan ; soumettez-vous , espérez , & n'accusez point son ouvrage.* Le temple parut alors s'écrouler sur ma tête. Je m'éveillai , incertain si ce que j'avois vu étoit une apparition ou une réalité. Dois-je encore m'indigner de la prospérité du méchant ? Dois-je murmurer du malheur de l'homme juste ? Ou plutôt , ne dois-je pas attendre que le grand rideau étendu sur l'univers , soit tiré à nos yeux par la main de la

mort ? C'est elle qui doit nous faire vivre, en découvrant la vérité immuable, éternelle, qui ordonna le cours des événements pour sa plus grande gloire, & pour la plus grande félicité de l'homme.

C R A I N T E D E D I E U.

LA crainte de Dieu est une suite nécessaire de l'examen de son pouvoir. On ne peut contempler en idée la grandeur de cet Etre que tout annonce, sans éprouver un frémissement qui est un mélange de respect & de terreur. On ne peut se sentir entouré de la présence de ce Dieu tout-puissant, sans une profonde émotion, c'est-à-dire, sans être frappé à la fois de l'immensité de ses attributs & de la petitesse de notre être. Nous demeurons comme anéantis devant ce Dieu terrible & fort, malgré les témoignages visibles de sa bonté & de sa clémence. Cette force à laquelle rien ne peut résister, nous fait frémir ; & c'est peut-être pour se débarrasser de cette crainte intime, que l'athée secoue orgueilleusement le joug : à l'exemple des enfants, il ferme les yeux devant cet œil ouvert sur la nature, & croit n'en être pas aperçu

Mais à l'aspect de cette main qui soutient les mondes, de cette oreille qui entend les soupirs de tous les malheureux, une terreur secrète descend dans notre ame, & alors il faut nier la Divinité pour ne point trembler devant elle.

Tout adorateur s'écriera donc avec David : En admirant vos ouvrages, je suis fait pour vous craindre, ô mon Dieu ! Ce n'est point ici une crainte d'esclave ou de coupable, c'est l'impossibilité de contempler sans terreur, sans étonnement, sans

effroi , l'immensité , la gloire & la puissance de celui qui a fait l'univers.

Les écrits anciens ont l'empreinte de ce mélange précieux & salutaire de respect & de crainte , que l'homme manifeste , non-seulement lorsque le Dieu du tonnerre fait éclater ses vengeances , mais même lorsqu'il signale ses bienfaits. Le coloris de l'Ecrivain respire le sentiment de cette majesté , qu'il ne peut envisager à l'instant même où elle fourit.

C'est donc dans le cœur de l'homme une union inséparable de la crainte & du respect dus à la Divinité , qui sur toute la surface de la terre a bâti les temples , & a ordonné les expiations. Voilà le dogme de l'univers.

Mais Dieu est-il vraiment caché ? C'est l'œil aveugle ou stupide qui le premier a proféré ce mot vuide de sens. La Divinité est présente autour de nous ; par-tout nous sentons ses traces. Quelle marque plus visible que l'étendue & la beauté de la création , que l'étincelle de la vie qui jaillit à chaque instant , que la lumière de la pensée qui brille sur le front de l'homme ? Il ne faut qu'un cœur , & l'on est éclairé ; s'il est sensible , il s'élève vers cet Etre majestueux & bon qui l'a formé. Il s'enflamme , il s'attendrit , il adore , & rien n'est comparable au ravissement qu'excite cette douce & sublime contemplation de l'Auteur de la nature.

Sous le rapport de conservateur des êtres , & prodigant à chacun d'eux une mesure de plaisirs , l'Etre suprême est encore plus adorable que sous celui de Créateur. La bienfaisance a plus de droit à nos hommages que la grandeur.

Homme ! songe que ta tête est cent fois plus admirable encore que le globe du soleil ; il ne se connoît pas , & tu le connois ; il ne fait pas ce

qu'il est , & tu l'as pesé. Il éclaire l'univers d'un feu matériel , & toi tu peux prétendre à un rang plus élevé. Les astres sont des instrumens absolument aveugles ; au lieu qu'il t'est permis de connoître les ressorts que la nature emploie. Tu fais te ranger à ta place , sentir l'indépendance de ta pensée , & la servitude de ton corps. Tu sens ta force & ta foiblesse : tu connois le rang que tu occupes dans le systéme universel.

Eh , ne serois-tu pas frappé du systéme de Newton , lorsqu'il voit dans chaque étoile un soleil balançant les planetes , lorsqu'il apperçoit l'ordre qui proportionne leurs mouvements à leur distance des centres , lorsque l'univers , ainsi agrandi , leur a découvert que la pensée qui a démêlé ses sublimes rapports , est plus auguste & moins périssable que ces soleils mêmes , qui , malgré leur pompe & leur éclat , ne sont que matériels , & n'ont pas une idée du lieu où ils sont placés ?

R U I N E S.

DES ruines nous frappent... Pourquoi ? D'où naît ce sentiment qui nous porte à contempler ces débris où la main du temps a imprimé ses ravages ? Seroit-ce l'idée de plusieurs siècles écoulés & anéantis , sur lesquels nous marchons , pour ainsi dire , en foulant ces magnifiques restes ? Est-ce le tableau des étranges révolutions que le cours infurmontable des années amène sur la terre ? est-ce le plaisir de survivre à la génération de tous ces Potentats que la mort a chassés successivement de leurs palais ? Maintenant démolis & entr'ouverts , on voit , non sans intérêt , un pâtre avec ses bœufs

sous ce portique brisé, près de cette colonne majestueuse & renversée. Elle existe encore, & prête un point d'appui à la chaumière d'un pauvre bûcheron, qui jadis n'eût osé toucher l'avant-cour de ce même palais. Ce contraste nous émeut, nous touche, & de grandes réflexions fermentent dans notre sein.

En nous promenant dans les jardins des Anglois, on découvre les ruines qu'ils ont édifiées à l'aide du jeu d'une mine, afin que le jet hardi & capricieux d'une masse qui se décompose sous l'activité de la poudre, soit plus fidèlement empreint. Cependant on est moins touché en rencontrant ces ruines; & pourquoi? Parce qu'on apprend bientôt que c'est l'art qui les a faites, & qu'elles n'existent que d'hier. On a tout imité cependant, jusqu'à la teinte auguste & vénérable que le temps imprime aux monuments renversés; mais la réflexion vient toujours nous dire que c'est là une couleur factice & mensongère, ouvrage de l'homme. Alors la moitié de notre plaisir est détruite: on passe, & l'on n'admire plus.

Au milieu de tant de monuments ruinés, défigurés, à moitié effacés, qu'il est curieux de contempler dans Rome ces prodigieux obélisques construits en Egypte il y a trois mille ans!

P A P E

UN Pape philosophe comme Benoît XIV, doit se dire quelquefois à lui-même: Me voici successeur des Césars, assis dans la même Ville où ils ont régné, chef d'une religion qu'ils ne soupçonnoient pas devoir s'étendre sur le globe.

Ils dominoient par les armes, & je tiens comme eux le monde enchaîné. Ils envoyotent des Edits à toute la terre, & moi j'envoie des Bulles. Je tiens en main le faisceau de ces opinions qui se sont accumulées à l'aide de dix-sept siècles. Quel est mon pouvoir ! il m'étonne moi-même. Les Rois regnent par la force, par le canon, par différents corps militaires ; & moi, qui ose me dire *infaillible*, je fais ce qui en est. L'un me baise les pieds, l'autre me prie de délier ses péchés ; celui-ci m'invite à canoniser un mort, pour l'invoquer ensuite. Je suis comme environné de fantômes, & ma place elle-même ressemble à un rêve.

Si un Pape au Capitole doit étonner, on ne doit pas être moins surpris de voir un Capucin prêcher au Mexique, un Negre apprendre le catéchisme ; un Monarque d'Europe envoyer des ordres à deux mille cinq cents lieues, exécutés aussi ponctuellement qu'un ordre émané de Versailles l'est à Paris.

Mais une Marchande de la rue Saint-Honoré ne coëffe-telle pas une Dame de la Martinique ? Les paroles & la musique d'un opéra bouffon s'embarquent pour aller réjouir les désœuvrés de Saint-Domingue.

Et pendant ce temps, le Sauvage attaque & combat le requin, le plus terrible des animaux : il en triomphe à l'aide de foibles armes, tandis qu'avec nos fusils, nos épées, nos lances, nous avons peine à nous défendre d'un loup qui ravage nos contrées.



AMITIÉ.

AMITIÉ.

BESOIN d'aimer , source précieuse des vertus humaines ; nécessité douce , imposée par cette première cause qui en a fait un consolateur de l'Univers. Un seul homme a écrit contre l'amitié (a) ; il a voulu la représenter comme une illusion ; sa conduite a démenti ses écrits.

L'amitié est réelle ; & s'il se trouve un seul homme qui affirme qu'il a senti seulement pendant un moment de sa vie le plaisir d'aimer sans intérêt , son opinion est faite pour détruire tous les sophismes contraires. Le même sentiment , sans doute , est plus ou moins pur , plus ou moins durable ; il habite avec des nuances différentes dans les âmes supérieures , & son activité suit leurs degrés de noblesse.

L'oserai-je dire ? l'amitié regne encore parmi les scélérats. Ces mains teintes de sang se ferment dans une union étroite & monstrueuse. Rassemblés par le crime , ils se jurent d'être fidèles l'un à l'autre ; des larmes sincères coulent de leurs yeux féroces ; leur affreuse concorde offre les premiers traits d'un sentiment pur , quoique défiguré. Ils se soutiennent , se soulagent , & la générosité éclate dans les sombres cavernes où ces hommes durs aiguilent les poignards.

Et voyez ! si l'un d'eux est pris & condamné au supplice qu'il mérite , il ne trahit pas le nœud de la confiance mutuelle. Un courage ten-

(a) Helvétius.
Tome I.

dre subsiste encore dans cette ame dégradée & coupable ; il refuse de nommer ses complices , il veut leur sauver les tortures , qu'il brave avec intrépidité. Il les aime donc , il se croit lié par les services qu'il en a recus. Au pied de l'échafaud , il ne dément point sa fermeté ; & luttant contre la douleur & la crainte, il ne montre point la foiblesse d'une ame lâche & perfide ; un reste de vertu brille dans ce malheureux écrasé sous le fer des bourreaux : il expire avec la gloire dont il a l'idée ; il descend au tombeau , satisfait de n'avoir pas violé , malgré les tourments , le pacte de la confiance & de l'amitié.

Que j'aime à croire aux nœuds indissolubles de la sympathie ! Eh , pourquoi n'y auroit-il pas une liaison intime entre les hommes sensibles ? Que la matiere inactive & muette n'ait aucun rapport ; mais que les cœurs faits pour se répondre ne volent pas les uns au-devant des autres , qu'ils ne se devinent point , qu'ils ne se reconnoissent point , c'est ce qui ne peut être adopté par quiconque a senti la force attirante & repoussante que produisent l'amitié & l'aversion.

Voltaire a défini l'amitié , le mariage de deux ames. Cela est bien exprimé. Qui ne regarde que soi ne peut vivre heureux. Qui rapporte tout à soi sera seul. Qui vit seul est privé des délices du sentiment ; car le sentiment n'est que la réaction de deux cœurs qui sont unis.

L'amitié , comme l'amour , doit toute son énergie à la force de l'ame : tel sacrifice que tel homme ne conçoit pas , s'exécute librement & avec transport par tel autre.

On vouloit consoler Pyrrhus , affligé de la mort d'un de ses amis ; on lui représentoit que

la douleur étoit désormais inutile. Je le fais, reprit-il; mais il est mort avant que je lui aie rendu les plaisirs qu'il m'a faits.... Sentiment noble & bien exprimé!

Ajax, chez Philostrate, parle ainsi à Achille: Laquelle de tes actions héroïques t'a fait le plus oublier le danger? — Celle, dit-il, que j'ai entreprise pour un ami. — Et laquelle, dit Ajax, t'a été la plus facile? — La même, réplique Achille. — Et de tes blessures, laquelle te fut la plus douloureuse? — Celle qu'Hector m'a faite. — Hector? Je ne sache pas qu'il t'ait blessé. — Il m'a blessé mortellement: il a tué Patrocle.

L'amitié peut demander, dit-on, mais point exiger. Cette proposition est fautive. L'amitié doit exiger; elle doit même être impérieuse, parce que ce droit-là est réciproque. Sortie delà, l'amitié n'est qu'une simple liaison.

Je ne connois que le crime qui puisse mettre une barrière à l'amitié. Mais nous devons pour notre ami braver le ridicule & les brocards.

Dans une comédie angloise, un personnage dit à un autre: Tu te prétends mon ami? — Oui. — Eh, comment le prouveras-tu? — Ma bourse est à toi. — Bon! Et si j'aimois ta maîtresse? — Je te la céderois. — Et si l'on me donnoit un démenti? Je me battrais pour toi. — Et si l'on me railloit? — Je dirois du bien de toi, à la face de ceux qui te donneroient des ridicules. — Oh! si cela est, tu m'aimes.



D E L A G U E R R E ,

S O N G E .

J' sur les frontières d'une province inondée du passage de cent mille hommes : l'ordre qui les rassembloit , leur marche impérieuse réglée au son éclatant de plusieurs instruments guerriers , leur farouche obéissance , tout m'offroit un spectacle imposant. Je réfléchissois sur le motif qui pouvoit rassembler tant d'hommes sous les mêmes étandards Ah ! disois-je en moi-même , si c'est la vertu qui les conduit , s'ils vont frapper quelque tyran , & en délivrer la terre , s'ils marchent pour assurer la liberté des mortels qu'on opprime , ils méritent nos respects & notre amour : ce sont les défenseurs sacrés des droits de l'humanité.

Tout-à-coup cette multitude de soldats fit halte & se dispersa de côté & d'autre. La tête échauffée des pensées qu'avoit fait naître cet amas prodigieux de combattants , je suivois leurs pas , & tâchois de démêler dans leurs gestes les sentiments qui les animoient. Quelle fut ma surprise de voir ces hommes , enfants de la même patrie , revêtus de la même livrée , tirer l'épée l'un contre l'autre avec une opiniâtreté furieuse ? Je courus à l'un d'eux ; mais il étoit déjà trop tard : il retiroit son épée fumante du cœur palpitant de son camarade. O malheureux , m'écriai-je ! quoi , ton compagnon , ton frere ! Il est bien digne de l'être , me répondit-il d'une voix assurée ; il est mort en brave homme. —

Mais que peut-il t'avoir fait , pour le traiter aussi cruellement ? — Rien. C'est un nouvel enrôlé ; nous avons eu querelle , c'est l'usage de payer son entrée par quelque preuve de bravoure non-équivoque : il a fait les choses comme il faut ; cette affaire lui fera honneur , & nous regretterons qu'il se soit laissé tuer. S'il eût forcé un peu plus la parade , il auroit évité le coup , & sûrement nous aurions vécu très-bons amis. — Est-il possible , répondis-je ému , étonné ? Quelle étrange barbarie ! Mais vous êtes un homme perdu ; sauvez-vous , ses camarades , ses supérieurs seront forcés de venger son sang. — J'ai suivi leur exemple , & celui qui s'y refuseroit seroit regardé comme un lâche. Notre gloire est de braver en tout temps la mort ; & vous pensez bien que quiconque n'a point craint un adversaire en tête , ne redoutera point la présence de l'ennemi : ce sont là des échantillons de courage. — Voilà un courage fort utile à la patrie ! — Oh ! cette mort n'est rien. Voyez là-bas ces deux compagnies qui se battent ; les beaux coups qui se portent ! — Pourquoi donc cette férocité frénétique ? N'ont-ils pris le même uniforme que pour s'égorger ? — Point du tout. C'est la couleur des parements & la différence des boutons qui causent leur inimitié. — Mais ils marchent ensemble sous les mêmes drapeaux : ils vengent la même querelle. — Oui ; mais en attendant , ils vident leurs débats particuliers. Ils se haïssent entr'eux certainement plus qu'ils ne détestent l'ennemi qu'ils vont combattre , & chaque Officier se trouve rival & jaloux de l'Officier qui occupe un grade au-dessus du sien. Bientôt nous tournerons nos forces contre *** , & alors nous

verrons beau jeu. — Quoi ! vous allez encore chercher dans un autre monde des hommes à tuer ? Mais , si vous continuez , vous vous détruirez vous-même avant d'être en présence de l'ennemi. — Que nous importe ? Nous ne vivons que par la mort ; & pour que l'un s'avance , il faut que l'autre soit tué. Voilà tout ce que je fais. — Quel horrible métier vous faites , mon ami ? Pourquoi vous entr'égorger ? Pourquoi verser le sang d'un camarade ? Pourquoi endurcir votre ame gratuitement ? N'avez-vous jamais éprouvé la pitié , la commisération ? Vous allez de sang froid faire des orphelins , des meres gémissantes. Ah ! si vous écoutiez votre cœur , sûrement il vous condamneroit. — Je n'entends rien à tous ces beaux mots-là ; voici le vrai. J'ai mené une vie assez incertaine jusqu'à l'âge où je me suis trouvé haut de cinq pieds six pouces. J'étois doué d'un estomac d'autruche , & j'avois beaucoup de peine à lui fournir de quoi digérer. Un homme tout galonné , cocarde en tête , canne en main , vint me toiser ; & me montrant au bout d'une longue perche une ample provision de gibier , fit résonner à mes oreilles une trentaine d'écus renfermés dans un sac. Qui pourroit échapper à de pareilles amorces ? Votre prétendue figure de la patrie seroit venue toute en pleurs se jeter à mes genoux en me priant de la secourir , qu'elle n'auroit pas fait sur mon ame une aussi touchante impression. Le jour de mon engagement fut le plus beau de ma vie. Je n'avois jamais absolument contenté mon appétit : j'eus du vin , des filles ; je fis grand'chère & du tapage impunément. Les jours suivants ne répondirent pas à ce jour fortuné. Je sentis le poids de l'esclavage ; j'ai déserté sept fois en quatre ans , ne tenant

à rien , voyant d'un œil égal la victoire ou la défaite , aussi peu attaché à un gouvernement qu'à un autre , & ne perdant rien en perdant tout. Notre sort , vous le savez , ne change point après vingt victoires : le soldat obtient rarement les distinctions militaires ; des Officiers supérieurs s'attribuent toute la gloire des armes & s'en réservent le prix. J'entendois la voix de chaque Potentat qui me crioit : Je t'accorde du pain , mais à condition que ton sang m'appartiendra tout entier , & coulera au moindre signal de ma volonté. J'ai donc vendu mon sang le plus cher qu'il m'a été possible.

Je ne vous parle point des rudes travaux que j'ai effuyés , des marches longues & pénibles que j'ai faites au milieu de l'hiver ; combien de fois le froid & la faim se sont unis pour m'accabler ; combien de fois je fus réduit à coucher sur la terre , morfondu par une bise piquante. J'ai eu quelques bons moments ; j'ai favouré plus d'une fois le plaisir délicieux de la vengeance. Un jour , après deux mois de fatigue , entrant dans une ville prise d'assaut , forçant les portes de vingt maisons , enlevant tout ce que je trouvois , j'apperçus une jeune femme , les cheveux épars , fort jolie , qui se cachoit , tenant un enfant dans ses bras. L'ardeur du pillage cede en ce moment à un appétit luxurieux. Tout est permis dans une ville prise d'assaut. Je perce deux de mes camarades qui vouloient me la ravir ; j'égorge l'enfant dont les cris m'importunoient ; je viole la mere , & je mets le feu aux quatre coins de la maison. — Vous me faites frémir. — Bon ! l'espece humaine est comme l'herbe des champs ; on la fauche , elle renaît : il ne faut qu'une nuit pour réparer le sac d'une ville. Oh ! nous ne laissons pas subsister deux pierres l'une sur l'autre :

les ordres étoient ainsi donnés. Je passe sous silence d'autres faits héroïques familiers à nous autres braves gens. Je ne vous dirai point que j'ai passé deux fois intrépidement par les baguettes ; que mes propres camarades , transformés en bourreaux , ont fait ruisseler le sang de mes larges épaules. J'ai eu ma revanche ; & mes Officiers , tranquilles spectateurs , ont loué plus d'une fois la vigueur de mon bras. Enfin , je suis revenu sous mon premier drapeau , à la faveur de l'amnistie ; & quoique je n'y sois pas mieux qu'ailleurs , j'espère faire plutôt ici mon chemin. — Quel chemin , s'il vous plaît ? — Parbleu ! voilà la première étincelle de la guerre : nous allons soigneusement l'entretenir. Vous voyez ce régiment habillé à neuf , avec ces enseignes flottantes ? Dans un mois peut-être il n'en restera qu'un sur cent : vous sentez bien qu'alors j'entrerai dans ce beau régiment , & que ma paie sera haussée de trois sous par jour. — Quoi ! seroit-il possible que vous pensassiez ainsi ? — Non pas seulement moi , mais encore mes camarades , tous nos Officiers , qui ne demandent qu'à hériter ; & vous savez qu'on n'hérite que des défunts Je regardai cet homme avec effroi ; je lui fis un petit présent , en lui recommandant beaucoup d'être humain. Il sourit à ce mot , & je m'éloignai.

Je rencontrai , chemin faisant , une compagnie qui s'en alloit tambour battant , & qui murmuroit hautement. Toujours trompé par les inspirations de mon cœur , je crus qu'elle maudissoit la guerre. Sans doute , lui dis-je , que l'humanité plaide dans votre ame la cause des malheureux que vous allez massacrer ? — Point du tout , me dit l'un d'eux. On nous envoie dans un misérable pays , nu , stérile , où il n'y aura rien à piller que la soupe du paysan ; tandis que nous sortons d'un pays gras ,

où nous avons de quoi ravager à notre aise. Mais notre chef à déplu au Ministre , & nous en portons tous la peine.

Je me retirai bien résolu de ne plus faire de question. De retour chez moi , je voulus me consoler avec des livres : je cherchois un remède à ce fléau antique qui embrase la terre. J'ouvris le fameux traité de Grotius : je lus ce grand ouvrage ; & à la froideur révoltante qui y regne , aux exemples de barbarie accumulés avec une patience incroyable , à ses tristes , inutiles & longues définitions , le dégoût me surprit : je l'essuyai d'un bout du livre à l'autre. Jamais plus beau sujet ne fut plus mal traité. Quoi , le globe de la terre couvert de sang ! Quoi , ce métier d'égorger regardé comme le comble de la magnanimité , puni dans le scélérat obscur qui vous attend au coin d'un bois , honoré dans celui qui le commet au bruit des trompettes & des fanfares ? Quoi , cette folie injuste & abominable , qui n'est le plus souvent funeste qu'à l'innocence , au lieu d'allumer entre les mains de ce Philosophe le flambeau de la vérité redoutable , au lieu de pénétrer son ame d'une indignation forte & rapide , ne lui inspire que les moyens de légitimer ce qu'il y a de plus horrible , de commettre le crime avec ordre , & de s'appuyer encore de passages aussi dégoûtants que pédantesques ! Ce sont bien des autorités qu'il faut ! Il faut casser toutes les autorités humaines , pour ne faire valoir que celles de la raison & de l'humanité. Loin de remonter aux principes , loin de porter le fer & la flamme dans une plaie gangrénée , il use de remèdes palliatifs , il couvre d'un manteau de pourpre ce monstre de la guerre ; il met un masque sur son front , un diadème sur sa tête ; & lorsqu'il dégoutte de sang humain , il se

profterne & n'apperçoit que la pourpre royale (1). Ah! difois-je en moi-même, quel fera l'homme qui dépouillera ce géant de l'appareil qui femble l'ennoblir, pour ne laiffer voir que l'ogre hideux affamé de la chair des enfans, des foibles, des innocents, & respirant avidement l'odeur du carnage & de la mort, à travers l'espace des empires & la vaste étendue du monde? Je brûlai le livre de Grotius, faifant des vœux pour que ce fiecle ne fe pafsât point fans avoir produit un ouvrage approfondi fur cette importante matiere.

Rempli d'une mélancolie profonde, je me jetai fur mon lit, comme pour oublier ce que j'avois vu, & encore plus ce que j'avois lu. A peine le fommeil fe fût-il emparé de mes fens, que je me trouvai en pleine campagne, & fous un ciel étranger. Là, plus de quatre-vingts mille hommes s'étoient formés des lits de paille fous le couvert d'une toile légère & portative. Jamais coup-d'œil plus étonnant, plus superbe, n'avoit frappé mes regards. Voilà, dis-je, les hommes dans leur premier état & dans leur premiere liberté; les remparts menaçants des villes ne les tiennent point captifs. Mais, en examinant de plus près ces hommes, je vis qu'ils portoient des armes meurtrieres; j'apperçus une file de trente canons géométriquement pointés: moi-même, ô furprife! vêtu d'un juftaucorps rouge, un havrefac fur le dos, je me trouvois foldat; un long tube de fer qui vomiffoit la mort étoit entre mes mains pacifiques, & l'inférieure baïonnette pendoit à mon côté. Le tambour fe fit entendre: je jetai bas les armes en

(1) Il eft une guerre légitime, une guerre de défenfe, qui rentre dans le droit naturel.

Philosophe , comme firent jadis Horace & Démofthene. Tout-à-coup on m'arrête : on me donne les noms de parjure , de lâche ; on me rappelle les serments que j'avois faits la veille. Hier , me dit-on , lorsque vous étiez ivre , vous avez promis. — J'ai promis , moi ? Ah ! sûrement , Messieurs , j'étois bien ivre lorsque j'ai promis de tuer mes semblables. J'allois faire un beau discours pour leur prouver que je ne devois point me battre , lorsqu'il fallut marcher , entraîné par l'exemple & par la foule obéissante. En cela je ressemblois à bien d'autres , qui faisoient cependant parade de valeur. Le tonnerre des mortels , qui détruit plus d'hommes en un jour que le tonnerre du Ciel n'en détruit pendant des siècles , donna le signal de la bataille. Je vis le firmament tour-à-tour enflammé & obscurci par des volcans de flamme & des torrents de fumée. Le plomb fatal sifflait & voloit de toutes parts ; les chefs à grands cris pouffoient , précipitoient la file pressée des soldats ; tous , dans une obéissance aveugle , couroient arroser de leur sang des monceaux de cadavres. Obligé de faire feu , je dirigeois le bout de mon fusil dans le vague des airs , aimant mieux mourir que de frapper un être sensible. L'horreur pâlissoit mon front : ceux qui me reprochoient ma peur s'efforçoient de noyer la leur dans une boisson forte qui leur égairoit l'esprit. Quel spectacle ! Je doute que l'enfer puisse jamais en présenter un aussi odieux. Des cris lamentables , le fracas du canon , le roulement de cet épouvantable tonnerre , assourdissant les oreilles & endurecissant les cœurs ; des hommes étendus & mourants , mêlés avec des chevaux ; d'autres se traînant à demi écrasés , & poussant des hurlements effroyables qui ne touchoient personne ; des yeux éteints , immobiles ; des visages pâ-

les & sanglants, que couvre les cheveux hérissés ; des voix suppliantes invoquant le trépas ; toutes les scènes de douleur, de souffrances, de cruautés ; tous les tableaux de la rage, de la fureur, du désespoir ; toutes les sortes de blessures, tous les genres de mort, tous les tourments rassemblés ; la nature & l'humanité mille fois outragées, & outragées sans remords ; les oiseaux du ciel fuyant épouvantés : les seuls corbeaux marquant leur joie par des croassements, suivant les guerriers à la trace & attendant leur proie. Ciel ! quels objets de démence & de terreur ! J'avançois sur des corps entassés, & les dents d'un moribond expirant dans la rage me déchiroient la jambe, lorsqu'un homme armé de fer, plus fougueux que le courrier qui l'emporte, m'enleve par les cheveux & dresse son cimenterre pour m'abattre la tête ; mais un boulet enflammé vint, & me coupant en deux, dispersa loin de lui mes membres mutilés.

On ne fut jamais si content d'être mort. Bientôt je perdis de vue & le champ de carnage & ces hommes insensés qui, dans leur folie héroïque, égorgoient pour être ensuite égorgés. Je ne distinguois plus cette terre déplorable que comme un point foiblement éclairé. Je traversois rapidement d'humides ténèbres. Au sortir du bruit affreux & discordant des combats, je me trouvois dans un silence & dans un calme universel. Fragile jouet des airs, je commençois à devenir inquiet sur mon sort, lorsque je sentis mes pas s'affermir sur une base plus solide. Je m'aperçus que j'avois pris la forme d'un squelette d'une blancheur extrême ; mais je ne conçus aucune horreur de ma nouvelle métamorphose. En effet, je ne fais pourquoi l'on a tant de frayeur de ses propres os : la charpente d'une belle maison est

peut-être aussi admirable que la décoration extérieure qui lui sert d'ornement.

Mon squelette blanc se trouva donc parmi une multitude d'autres squelettes aussi nus que moi. Nos ossements, en se choquant dans la presse, formoient un cliquetis singulier qui résonnoit au loin. Je ne pouvois maîtriser un saisissement secret à la vue de ce triste séjour. Je ne confidérois pas de bon œil mes compagnons de misère. Tous leurs mouvements étoient brusques; & quoique réduits au plus misérable état, ils marchoient encore la tête levée & d'un air orgueilleux. Cependant des nuages étincelants rouloient au-dessus de nous; ils vomissoient les fleches tortueuses de la foudre: les éclairs qui partoient de ce ciel menaçant, répandoient une lueur sombre & effrayante.

Une voix aussi douce que céleste retentit à mon oreille, & me dit: Te voilà dans un des vallons où la Justice descend pour juger les morts coupables; celui-ci s'appelle *la vallée des homicides*. O Dieu! m'écriai-je, seroit-il possible? Mon cœur est pur, mes mains sont innocentes. J'ai été surpris, entraîné dans la foule des assassins; mais je n'ai été l'instrument d'aucun meurtre. Rassure-toi, reprit la voix; il en est d'innocents qui se trouvent mêlés, ainsi que toi, avec ces barbares: mais je suis ici pour les consoler, en attendant le grand jour; & tu n'es dans ce vallon que pour faire rougir ceux qui ont voulu te forcer au crime. La Justice, fille aînée de l'Être suprême, vient éclairer ce lieu tout les six mille ans: tu n'as plus que cinq cents années à attendre. Je marquai vivement & mon impatience & ma douleur. La voix reprit: Tu t'imagines peut-être que tu te traîneras encore d'années en années, de

jours en jours, d'heures en heures, comme sur ce globe que tu as habité. Désabuse-toi ; car depuis que je te parle , cinquante années déjà sont écoulées. A ces paroles, l'espérance vint ranimer mon cœur : je me mis à observer ces squelettes ambulants ; la dureté de leurs cœurs sembloit s'être communiquée à leurs ossements ; ils se heurtoient rudement entr'eux. Je prêtai l'oreille à certain murmure confus , & je distinguai le bruit effrayant & sourd du torrent rapide des siècles, que la main du temps précipitoit dans le lac immobile de l'éternité. Tout-à-coup ce torrent impétueux cessa de couler. La nature fit comme une pause, cent tonnerres furieux creverent le flanc des nuages, & voici qu'une pluie abondante de sang tombe aussi-tôt sur les coupables : c'étoit tout le sang versé depuis l'origine du monde, qui retomboit sur chaque meurtrier. Je vis en un moment tout ces squelettes couverts de gouttes ensanglantées, qu'ils tâchoient vainement d'effacer. N'appréhende aucune de ces taches, me dit la voix de la consolation : elles ne tombent que sur les homicides. Chaque goutte représente un assassinat. Ce sang fait leur honte & leur supplice ; il leur imprime le remords, la douleur & le désespoir. Frémis pour eux ! l'instant terrible est arrivé.

Aussi-tôt les nuées s'écartèrent au loin ; un jour lumineux descendit de la voûte céleste, & devint peu-à-peu si resplendissant, que toute cette multitude teinte des marques criminelles qu'elle portoit, se couchoit sur la terre & sembloit vouloir se cacher dans ses abymes. Moi-même, quoique ayant conservé la blancheur, emblème de mon innocence, je ne pus résister à une frayeur respectueuse : je tombai prosterné.

La Justice éclatante parut au milieu des airs , non avec ce front courroucé , ce glaive , ces balances que nous lui donnons ici-bas : revêtue d'un manteau bleu , parsemé d'étoiles d'or , elle tenoit d'une main un sceptre d'un feu blanc , tandis que l'autre se portoit avec tristesse sur son front , à la pensée des crimes qu'elle étoit obligées de punir. Sur ce front touchant , Dieu même avoit imprimé toute sa majesté : les nobles traits de son visage , quoique un peu sévères , inspiroient la confiance & sembloient plaindre les malheureux coupables en les condamnant. Quelle beauté ineffable ! Que son aspect faisoit naître de regrets & d'amour ! Quels remords affreux dans la race des homicides , d'avoir outragé cette majestueuse Déesse ! Environnée de toute sa gloire , assise sur son trône auguste , des gémissements s'élevoient au souvenir de ses saintes loix méconnues ou violées. Le soleil de la vérité lui servoit de couronné , & toute cette vaste scene étoit éclairée par la splendeur de ses rayons. Le Temps vint déposer son horloge aux pieds de la Justice ; & repassant le sable des années , elles s'écoulerent une seconde fois avec une rapidité inconcevable. Chaque mort y revit avec effroi les instans d'une vie dont il devoit rendre compte. A la gauche de la Justice , une voix tremblante servoit d'interprete aux coupables , & faisoit tous ses efforts pour les justifier. Cette foible voix se nommoit Politique , Raison d'état : tout ce qu'elle disoit tenoit du délire , de l'inhumanité , de l'extravagance. Une autre voix plus forte & plus éloquente , qui étoit à droite , foudroyoit ses vains discours : c'étoit l'Humanité.. Au son de cette voix victorieuse , les meurtriers étoient saisis de terreur : ils avouoient leurs crimes , &

la pleine connoissance de la vérité faisoit leur supplice.

Cette multitude , tremblante devant les regards de la Justice , cherchoit en vain quelque asyle. Tous ces Potentats si fameux étoient nus , tremblants comme les autres ; plusieurs milliers d'hommes en accusoient un seul , & le rendoient responsable de tous les meurtres qu'ils avoient commis. La voix du côté gauche prononça si fréquemment le nom d'Alexandre pour excuse , que la Justice ordonna qu'il comparût seul. Je vis alors un squelette de taille médiocre , les vertebres du cou penchées , & tout rouge de sang , fortir en tremblant de la foule où il se tenoit caché. Le murmure qui se fit entendre sur son passage augmenta sa confusion. Nu , petit , dépouillé , il faisoit pitié. Quoi , dit la Justice , voilà donc celui qui vous a ordonné le crime , & auquel vous avez obéi préférablement à l'équité , à l'humanité , à votre propre conscience ! Contemplez la bassesse de votre idole : elle-même reconnoît son néant. Par quel enchantement êtes-vous devenus des esclaves sanguinaires , tandis que tout vous crioit que la nature ne vous avoit pas faits pour servir les fureurs orgueilleuses de ce despote ?

Pour toi , qui as sacrifié mes loix au penchant d'une ambition forcenée , tu te vois aujourd'hui l'horreur des complices même de tes forfaits ; mais ce n'est point assez , je vais te faire voir à qui tu peux être comparé. Au même instant elle fit signe de son sceptre , & un autre squelette , à-peu-près de même taille qu'Alexandre , prit place à côté de lui. Il n'étoit pas tout-à-fait si rouge de sang ; mais ses os étoient fracturés en divers endroits. Je remarquai que les coups
du

du fer , instrument de son supplice , avoient même enlevé les taches principales. Regarde , Alexandre , dit la Justice , regarde ton émule : il ne manquoit à ce brigand que la force & la puissance pour t'égalier , & il se seroit servi des mêmes moyens que toi pour ravager le monde. Son courage fut aussi grand que le tien ; mais gêné par les obstacles , il fut réduit à égorger dans l'ombre ses concitoyens. Ceux qui veillent à l'observance de mes loix furent heureusement assez forts pour conduire l'homicide sur l'échafaud ; il y avoua ses crimes , & se jugea digne du supplice le plus honteux.

Malheureux ! tu ne differes point de ce brigand ; & , plus à plaindre , le châtement n'est point tombé sur sa tête. La force a soutenu ton bras de fer qui écrasoit les humains ; tu brûlas mes loix dans l'incendie des villes ; tu forças les mortels effrayés à te dresser des autels ; tu perças le sein de l'amitié ; le scandale de tes victoires a égaré des Rois qui , à ton exemple , sont devenus injustes. Approche , cruel César , toi qui pleuras devant la statue de ce meurtrier , dévoré de l'ambition d'en mériter une semblable. Tu ne fus arrêté ni par le génie de Rome , ni par les pleurs de ta patrie. Armé d'un poignard , tu déchiras son sein lorsqu'elle te tendoit les bras. Tu détruisis la sagesse de six siècles de gloire , pour établir sur leurs ruines les regnes affreux du despotisme. Vas , ton nom commence à devenir en horreur , ainsi que ceux des Tamerlan , des Attila , des Charles XII , des Gengiskhan. Les sages profcrivent leur génie odieux & funeste ; il n'est que la foule aveugle qui soit encore séduite , & qui dans ses idées basses ne puissent confondre le cri-

minel puissant qui échappe au supplice, & le coupable obscur qui le subit justement.

Princes, Conquérants, Généraux, Guerriers, quelques noms superbes que vous portiez, vils ambitieux, hommes de sang, frémissez ! Vous avez accoutumé les hommes à s'entre-détruire ; vous avez fait de la guerre un fléau habituel & renaissant ; vous avez osé attacher une gloire au meurtre ; c'est vous, sans doute, qui répondrez des crimes que vous leur avez fait commettre ; mais celui qui est venu vous offrir une main sanguinaire, celui qui pouvant arrêter la cruauté, ou se dispenser d'en être le complice, a servi vos fureurs pour un coupable intérêt ; celui là, dis-je, s'est rendu aussi punissable que vous. Eh ! de quel droit un mortel ose-t il donner la mort ? Son existence n'appartient-elle pas au Dieu qui l'a créé ? La destruction est un attentat envers l'Être suprême : frémissez, homicides, en ma présence ! rien ne peut vous excuser, le sang de vos frères crie vengeance. Celui-là même qui n'est couvert que d'une goutte sanglante, sera tourmenté plusieurs siècles par le feu dévorant du repentir. Vous soupirez encore de regrets, lorsque la clémence du Dieu de miséricorde voudra bien vous absoudre ; car, faut-il vous le dire ? cette tache est ineffaçable.

Vous n'avez agi que pour mériter l'admiration des races futures. Eh bien, vous êtes condamnés à souffrir jusqu'au moment heureux où les peuples éclairés maudiront la guerre & ceux qui en ont allumé l'horrible flambeau. Alexandre ! il faut que ton nom soit en horreur sur toute cette terre où tu voulois être déifié ; il faut que tous ceux qui ont suivi ton exemple soient mis au rang des scélé-

rats , avant que tu puisses espérer quelque pardon. Puisse ce temps n'être pas aussi éloigné que le demanderoit la réparation de tes forfaits! Souffre avec patience: ou commence déjà à te détester ; on attache à tes exploits l'idée d'injustice & de barbarie, des sages ont frappé d'opprobres tes fougueux imitateurs.

Une autre squelette sortit de la foule, comme pour se présenter aux pieds de la Justice, & la voix du côté gauche devint son interprete. O suprême Justice, dit-il, je suis tout couvert d'un sang qui me tourmente, & tu le fais, je n'ai jamais tué personne. La voix qui étoit à droite, répondit: Tu n'as jamais tué; mais malheureux, tu as chanté les Héros meurtriers, tu les as excités au carnage: en immortalisant leur nom, tu as immortalisé le crime des conquêtes; tu les nommois des triomphes légitimes; & posant hardiment les lauriers sur une tête barbare, tu n'as pas rougi de montrer la gloire au milieu des villes détruites, des temples & des palais embrasés. Le massacre des hommes devoit-il être l'objet du langage des Dieux? Les chants du génie devoient-ils servir les attentats de l'ambition? La colere des Rois mérite-t-elle d'être ennoblie? Ah! c'étoient des larmes que tu devois verser sur le sort de l'humanité souffrante; ou plutôt, tu devois employer le génie dont la nature t'avoit doué, à faire valoir ses droits éternels & sacrés; alors tes vers auroient été plus sublimes & plus respectés. En avilissant les combats, en les rendant odieux à toute la terre, en les livrant d'avance à l'horreur de la postérité, l'on eût vu la gloire sanglante renvertée de son char, dépouillée de ses rayons mensongers; l'humanité t'eût serré dans ses bras en pleurant de joie; l'hommage

des mortels sensibles & le regard approbateur du Ciel auroient été ta récompense. Que ta poésie soit lue, admirée, à cause de son harmonie, tandis que tu expieras ici l'abus que tu as fait des plus précieux talents !

Je l'avouerai en gémissant, je vis Virgile, Horace, Ovide, ces rares & beaux génies, mais indignes adulateurs du pouvoir arbitraire, suivre les pas de cette ombre désolée. Ils furent punis, comme le chantre d'Achille, pour avoir caressé le monstre qui signa les proscriptions, pour avoir abusé le monde par des vers aussi méprisables qu'ils sont coulants, pour avoir les premiers donné l'exemple honteux de diviniser le diadème, sur quelque front qu'il repose. Tous ces lâches Historiens qui ont déguisé la vérité, cette foule de flatteurs qui conseillèrent le crime qu'ils n'osèrent commettre, ceux qui ont formé le cœur des tyrans, ou qui, plus criminels encore, ont corrompu l'art de parler au genre humain; tous ces pervers, dis-je, étoient traités comme s'ils eussent versé le sang humain : car ils peuvent être rangés dans la classe des plus cruels ennemis de l'homme; & Machiavel n'étoit, la plume en main, que ce que Néron étoit sur le trône.

La Justice fit entendre sa voix majestueuse, & dit : Paraissez à votre tour, Héros chéris, qui n'avez combattu que pour assurer le repos du monde ! vous dont la valeur utile a été la protectrice des foibles & l'asyle de l'innocence; vous qui avez été aussi supérieurs à vos passions par votre sagesse, qu'à vos ennemis par votre courage. Approchez, Guerriers humains, aussi braves que sensibles, respectables soutiens des peuples, qui n'avez tiré l'épée que pour arrêter l'homme sanguinaire qui venoit les égorger ! Vous

gémissez vous-mêmes sur ce sang impur que vous avez été forcés de répandre ; mais vos regrets ne doivent durer qu'un instant : c'est un tribut que vous payez à la nature , elle vous tient quittes dès que je vous justifie. Alors on vit paroître les Sésostris , les Epaminondas , les Scipion , les Marc - Aurele , Charlemagne & Henri IV. Ils étoient sans tache ; les rayons lumineux du soleil de la vérité resplandissoient autour d'eux , & rendoient plus effrayantes les gouttes ensanglantées qui couvroient les coupables. La Justice fit un signe , & ces derniers furent plongés dans des abymes profonds , pour y être purifiés par les remords. Je me vis parmi le petit nombre qui pouvoit lever vers les cieus des mains pures. Ma joie fut grande ; car je souffrois autant d'être auprès de ces homicides , que si j'eusse été moi-même couvert de sang.

Parmi ces héros , j'apperçus cet homme vertueux qui , embrassant la cause du genre humain dans une affection tendre & sublime , forma ce beau projet de paix perpétuelle qui sera toujours la chimere des belles ames. Il étoit considéré comme l'écrivain le plus honorable de tous les siècles. Un sentiment profond de bienveillance enflamma son ame grande & sensible. Les peines de l'homme tourmenterent son cœur généreux : il auroit voulu abolir dans l'univers l'esclavage , le despotisme , le vice & le malheur ; & sur-tout arracher des mains des Rois ce glaive terrible qui sert leur ambition effrénée. Ses ouvrages avoient paru des rêves pendant le sommeil de la vie ; mais ici ils portoient une empreinte lumineuse qui leur méritoit les regards de la Justice.

Ce Philosophe , assis entre Henri IV & ce Duc

de Bourgogne adoré , tenoit entre ses mains le plan universel de la félicité des nations. Il consultoit ces grands hommes , dont l'humanité sincère & profonde étoient sans faste , sans vanité , sans faiblesse ; mais hélas ! la nature leur avoit refusé de plus longs jours. Mon ame ardente voloit comme pour s'unir à cette ame pure qui chérissoit l'ordre & l'harmonie pour le seul bien qu'ils font au monde. O quelle joie ! quels moments heureux ! J'eus le bonheur de m'entretenir avec lui sur des matieres également intéressantes & profondes. Il avoit encore cet enthousiasme que les ames qui ne sentent rien condamnent , & qui est cependant l'unique germe de toutes les grandes choses.

Tout-à-coup une décharge d'artillerie me réveilla en sursaut : elle célébroit la nouvelle d'une victoire. Le peuple , qui ne voit que le moment , étoit dans l'âlégresse. Pour moi , fuyant le tumulte des réjouissances publiques , le bruit du salpêtre enflammé , l'ivresse d'une populace aveugle , je me dérobai à la foule , & dans un cabinet solitaire j'écrivis ce songe.

S U I C I D E .

ARRÊTE , suicide ; arrête , tu as le dessein de te donner la mort. Quand elle vient d'une marche naturelle , elle est paisible ; les ressorts se décomposent par gradation ; on tombe dans la nuit du tombeau comme dans un sommeil léthargique : mais quand elle est violente , fais-tu les souffrances qui l'accompagnent ?

Tu répondras , c'est l'affaire d'un instant. Tu te

trompes : cette balle , en perçant ton crâne , doit déchirer les membranes qui enveloppent ton cerveau ; le déchirement de ces membranes te causera des convulsions cruelles ; tu peux souffrir , dans ce qui paroît un instant , des tourments dont tu ne peux mesurer la durée. Si le temps n'est pour nous qu'une suite d'idées ou de sensations , la douleur qui les accumule dans un instant épouvantable , alonge cette durée par la foule des sensations douloureuses ; & la rapidité de la circulation des esprits animaux qui sont en souffrance , peut égaler dans une minute le cours de plusieurs heures. Tu peux souffrir dans un temps qui te paroît court , tous les tourments qui peuvent peser sur une vie entière.

Eh ! pourquoi cette précipitation ? laisse faire la nature. Crois que tu es malade , & que lorsque tout change autour de nous , la guérison va venir. Attends : ton courage n'est point sensé. Je n'aperçois pas la nécessité de te donner la mort , lorsque la patience peut effacer tes idées noires. Le motif d'un aussi grand sacrifice est vague. Pourquoi renonces-tu à l'espérance ? Considere-toi comme dans une aliénation d'esprit , parce qu'il n'y a point de rapport entre la mort qui te détruit , & l'événement qui peut te sauver.

Le chapitre de l'avenir nous est inconnu ; les suicides ont une impatience grossière : ils se tuent au moment où ils pourroient devenir fort heureux. Le suicide a donc un air de folie , de précipitation , de soif avide du repos. Il y a donc une certaine foiblesse dans un sens ; car le suicide ne fait plus combattre le malheur : il manque d'héroïsme. Il paroît n'avoir pas raisonné la vie humaine , & n'avoir pas appuyé sa conduite sur une

base fondamentale. Sa morale , à coup sûr , est petite & incertaine.

L'idée de se donner la mort est donc une fièvre de l'ame, une maladie impatience ; il faut traiter le suicide comme un insensé.

Le suicide n'a que l'anéantissement pour espoir : car s'il croit un Dieu, il doit rester soumis sous la verge de l'infortune ; il doit adorer l'ordre établi par la Majesté divine. Il oublie qu'il n'a reçu la vie que sous la condition de souffrir & d'attendre. D'ailleurs , si quelquefois l'homme innocent a cherché la mort comme un moindre mal , trop souvent les coupables en ont fait un asyle contre le jour de la clarté, de la justice, & le moment de la vengeance.

I M P R I M E R I E.

C'EST le plus beau don que le Ciel en sa clémence ait fait à l'homme. Il changera bientôt la face de l'univers ; l'imprimerie verra sortir de ses cases étroites les idées grandes & généreuses auxquelles il sera impossible que l'homme résiste ; il les adoptera malgré lui , & l'effet en est déjà visible. L'imprimerie est à peine née , & tout a une pente générale & bien marquée vers la perfection. Les idées sont plus saines , le despotisme s'est civilisé , & l'humanité est plus respectée : de toutes parts on cherche , on scrute , on examine , on travaille au démolissement du vieux temple de l'erreur ; on tourne toute son attention vers le bien public & général ; tout reçoit l'empreinte de l'utilité. Pour bien comprendre cette vérité , il ne

faut point circonscire sa vue dans les murailles de Paris : il faut envisager l'Europe , voir les établissemens nombreux & utiles qui s'élevent de toutes parts , passer les mers , regarder l'Amérique , & méditer sur la révolution étonnante qui s'y prépare.

C'est peut-être en Amérique que le genre humain va se refondre , qu'il doit adopter une législation neuve & sublime , qu'il va perfectionner les sciences & les arts , & représenter les anciens peuples. Asyle de la liberté , les ames de la Grece , les ames fortes & généreuses y croîtront ou s'y rendront ; & ce grand exemple , donné à l'univers , prouvera ce que peut l'homme quand il met en dépôt commun son courage & ses lumieres.

Les moyens, pour le bonheur universel, sont déjà indiqués : il ne s'agit plus que du développement , & delà à la pratique il n'y a qu'un pas. Voyez si telle idée conçue il y a trente ans ne se trouve pas réalisée aujourd'hui , & jugez de la force de la raison humaine. Quand le génie lui a prêté le tonnerre de sa voix majestueuse , quel peuple tôt ou tard ne l'entend point , ne se réveille point de la léthargie où il sommeilloit ?

Art auguste , toi seul contre-balances aujourd'hui tous les canons des Souverains ! Tu es le contre-poids de cette fatale poudre qui alloit nous condamner tous à l'esclavage. Imprimerie ! tu es une invention visiblement émanée du Ciel.

Ce despote environné de gardes , de forteresses , défendu , par deux cents mille glaives nus , insensible aux remords de sa conscience , eh bien ! il ne le sera pas à un trait de plume ; ce trait le percera dans le sein des grandeurs. Il voudroit sourire & déguiser la blessure qu'il a reçue ; c'est

la convulsion de la rage qui agite ses levres. Il a beau être puissant, il est puni. Oui, il l'est; & ses enfants le seroient aussi en héritant de ce nom détesté, s'ils ne lui imprimoient pas une autre renommée.

Tremblez donc, tyrans de toute espèce, tremblez devant l'Écrivain vertueux ! il soulève un tribunal vengeur, qui prélude à celui de la postérité.

Le travail de plusieurs siècles, & la suite des âges, donneront à la lumière ce qui est encore caché dans les ténèbres. Aucune découverte utile ne périra plus.

L'imprimerie immortalisera les livres dictés par le génie de l'humanité; & tous ces travaux accumulés, & toutes ces pensées différentes, élaborées par la réflexion, formeront le code des nations. Quand la nature ne produiroit plus de ces nouveaux génies dont elle est si avare, les soins assidus des esprits ordinaires élèveroient l'édifice des connoissances physiques.

L'esprit d'un seul s'épuise, & non l'esprit humain, a dit un Poète. L'esprit humain semble vouloir marcher à pas de géant, parce que les étincelles qui partiront de tous les points du globe peuvent se réunir en un foyer, à l'aide de l'imprimerie, qui rassemble ces rayons épars. La postérité sera donc toute étonnée de notre ignorance sur des objets que le temps aura éclaircis dans tous leurs rapports. Ainsi il y a à parier qu'il vaudra mieux vivre dans mille ans que de vivre aujourd'hui. Je pense trop bien de l'homme, pour croire qu'il ne se rendra pas aux vérités qui l'entourent & le pressent.

La philosophie est un phare qui répand au loin la clarté. Elle n'a pas un pouvoir actif, elle

fait briller seulement la lumière : c'est aux vents à enfler les voiles , à pousser les vaisseaux ; elle ne montre que la route. Aussi la philosophie n'a-t-elle jamais causé de troubles , de séditions , de noirs attentats ; elle n'est que l'expression d'une raison sublime qui parle à l'univers , & qui n'a de force qu'autant qu'elle est adoptée. Mais l'homme s'éclaire involontairement : il n'est point en son pouvoir de rejeter la vérité , lorsque taillée & façonnée comme le diamant elle est mise en œuvre par les mains du génie.

Il y a telle opinion qui , semblable à la peste noire , a fait le tour du globe , a fait brûler en Europe , a fait massacrer en Amérique , a ensanglanté l'Asie , a causé des ravages jusqu'aux poles. La peste noire a eu du moins son cours ; elle n'a enlevé que les deux tiers de l'espece humaine : mais telle extravagance barbare a régné douze cents années & a rabaisé l'homme au-dessous de l'instinct des brutes. Les Ecrivains philosophes sont les bienfaiteurs qui arrêtent & rompent cette épidémie morale , plus dangereuse que les fléaux les plus redoutés.

Quand je vois un livre avec un privilege , je parie , sans l'ouvrir , que l'ouvrage contient des mensonges politiques. Le Prince peut bien dire : Ce morceau de papier vaudra mille francs ; mais il ne peut dire , cette erreur deviendra vérité , ou bien cette vérité ne sera plus qu'une erreur. Il le dira ; mais il ne contraindra jamais les esprits à le croire.

Ce qui est admirable dans l'imprimerie , c'est que ces beaux ouvrages qui font l'honneur de l'esprit humain , ne se commandent point , ne se paient point ; au contraire , c'est la liberté naturelle de l'esprit généreux qui se développe , malgré les dangers , & qui fait un présent à l'humanité ,

en dépit des oppresseurs. Voilà ce qui rend l'homme de lettres si recommandable, & ce qui lui assure la reconnoissance des siècles futurs.

D E L' A M O U R ,

S O N G E .

LE triste mois du Sagittaire annonçoit déjà l'hiver aux cheveux blancs; le flambeau des Cieux ne jettoit plus qu'un éclat pâle, & la nuit plus longue succédoit rapidement au jour. Adieu les plaines riantes, les bois ombragés, les ruisseaux tranquilles. Le froid vieillard qui s'assied sur les orages, tout hérissé de glaces & de frimats, chassoit l'Automne expirante. Il falloit retourner à la ville, à cette ville tumultueuse, où toutes les passions fermentent, & semblent de leur souffle impur corrompre l'air qu'on y respire. J'abandonnois à regret ces belles campagnes, où six mois s'étoient écoulés comme un seul beau jour. Au milieu de ma route je m'arrêtai sur le soir dans une Hôtellerie pour y passer la nuit. Assis auprès d'un large foyer, d'où jaillissoit un feu brillant, je réchauffois mes mains engourdies, lorsque je vis entrer une jeune femme d'une figure intéressante; son geste & sa démarche ennoblissoient la simplicité de ses habits: elle tenoit dans ses bras un paquet mollement pressé contre son sein. A peine fut-elle à mes côtés, qu'elle l'ouvrit & développa d'entre plusieurs langes le plus bel enfant qui ait jamais frappé mes regards. Cette scene, quoique naturelle & commune, me toucha vivement par les graces, la noblesse, la dignité de celle qui la représentoit. Ref-

pectueux admirateur de la tendresse maternelle , je la considérai néanmoins avec beaucoup d'attention. Les traits les plus fins se dessinoient avec fierté dans les contours d'une physionomie douce & touchante ; ses yeux étoient pleins de feu , mais la modestie en tempéroit la vivacité ; sa parole étoit ferme , quoiqu'un peu agitée ; & cet ensemble formoit un tableau qui m'attachoit tout entier. Encore plus excité par un intérêt tendre que par un penchant curieux , je me hasardai à lui demander d'où elle venoit , & si elle avoit encore loin à marcher , chargée d'un tel fardeau. Ce n'est point un fardeau , me répondit-elle d'une voix douce ; mon enfant m'est trop cher pour peser dans mes bras : ils ne se reposeront de l'avoir porté , que lorsqu'ils l'auront remis dans les bras d'un pere tendrement aimé. Puissé-je toucher à cet instant heureux ! Mais si le sort l'éloigne , l'espérance courageuse saura me donner la fermeté de l'attendre. Ces mots prononcés avec quelque véhémence , m'inspirèrent le désir d'en apprendre davantage. Je la questionnai avec ce ménagement , ce respect , qui invitent l'ame par l'accent de la droiture , sans aucune autre espece de violence. Son cœur naïf se trouvant d'abord un peu embarrassé dans le chemin de la sincérité , hésitoit à chaque réponse ; mais enfin , soit que ma façon de parler lui inspirât quelque confiance , soit qu'elle trouvât un soulagement secret à me faire un aveu que je paroissais désirer , elle me parla ainsi : Vous reconnoîtrez aisément à mon accent que je ne suis pas de cette province ; je suis née à ***. Je perdis ma mere de trop bonne heure ; bientôt je me trouvai à cet âge où tout paroît séduisant , & où on le devient soi-même. Parmi tant d'yeux qui cherchoient à fixer les miens , il s'en trouva deux

auxquels il fallut répondre. Je ne pus m'en défendre ; car, en les regardant, je crus voir le bonheur qui y brilloit d'une flamme pure : elle acheva d'embraser mon cœur. Nous fûmes bientôt d'accord ; nous nous entendîmes ; nos cœurs n'en formerent plus qu'un ; & forcés de cacher notre amour, il n'en devint que plus violent. J'appartenois à des parents aisés, mais d'un caractère tyrannique. Mon amant étoit jeune, bien fait, spirituel, vertueux ; mais sa fortune étoit de beaucoup inférieure à la miennne : on refusa de me le donner pour époux. Un homme riche, sans graces & sans mérite, vient, me demande en mariage, comme on demanderoit un bijou pour lequel on auroit quelque fantaisie : l'occasion parut si avantageuse, qu'on n'accorda à mes larmes que deux jours pour me décider. On a beau dire, une fille jeune & timide, accoutumée à la soumission, ne peut se refuser à la main d'un pere qui, d'un air impérieux, la traîne à l'Autel. Je ne me sentoïis point cette force ; je consultai mon amant, comme ce que j'avois de plus cher dans le monde, & je lui dis : je ne vois que la mort qui puisse me soustraire aux ordres d'un pere qui semble plutôt tonner que commander. Que faire ? Fuyons, me dit-il, si vous m'aimez ; la fuite est nécessaire. Et il me serra dans ses bras, sans parler. D'autres pays, poursuivit-il, nous offrent des asyles contre la tyrannie ; partons : la terre nourrit dans sa vaste étendue tous les enfans laborieux. Dieu nous a donné des cœurs qu'il a faits l'un pour l'autre : c'est à sa Providence qu'il faut nous confier. Venez ; c'est désormais à mon bras à guider vos pas. Sa voie douée d'un charme irrésistible m'entraîne : l'amour nous prête les ailes, mais aussi son imprudence ; dans notre invresse, nous aurions été, je crois, jusqu'au bout du mon-

de, si le manque d'argent ne nous eût tout-à-coup arrêtés. Surpris, nous nous regardâmes, & déjà endettés dans cet endroit où vous me voyez, il ne nous étoit plus permis d'en sortir. Je portois dans mon sein cet enfant qui charme vos yeux & les miens. Quelle situation pour une mere, pour un époux ! Je l'appelle mon époux, & il l'est en effet ; nos serments mutuels sont montés au tribunal auguste de la Divinité : ils n'avoient qu'elle pour témoin ; mais aucun de nous n'est assez vil pour les rompre. Mon époux, dans sa misere, se souvint d'un oncle dont il avoit toujours entendu vanter l'humanité bienfaisante. Il occupoit un poste lucratif, non loin de cette contrée. Te résous-tu, me dit-il, à me laisser partir seul, pour toucher un parent qui peut nous secourir ? car je meurs de honte & de douleur de voir l'état où je t'ai réduite. Les travaux de mes mains seroient aujourd'hui insuffisans. Reste ici en otage, & ne crains rien Va, lui répondis-je en le baignant de mes larmes ; moi, douter de ton cœur ? Jamais : ce ne sera point ta main qui me portera le coup de la mort ; non Il part. Depuis trois mois je n'ai aucune nouvelle de lui. D'autres soupçonnoient sa fidélité, mais je suis loin de cette horrible pensée ; mon époux n'est point mort, car le Ciel est juste ; je ne sais où il est, mais je l'attends chaque jour. Cependant j'ai été livrée aux douleurs de l'enfantement loin d'une vue si chere, & qui auroit pu les diminuer ; il n'a point reçu son fils dans ses bras, il ne l'a point embrassé. O Ciel ! dans quelle inquiétude doit-il être plongé ! En quelque état qu'il soit, il souffre, & l'image de ses maux aggrave les miens. Rien ne me manque encore ici, il est vrai ; les gens de cette maison se sont intéressés à mon sort ; ils n'ont point suspecté mon

honneur, ma probité : mais la naissance de cet enfant accumule mes dettes. Qu'il est dur de devoir de pareils services à la pitié d'autrui ! Quel seroit mon désespoir, si la religion ne soutenoit mon courage ! Je pleure en baisant mon enfant, lorsque je songe que le premier aliment qu'il reçoit est à titre de grace : je tremble que l'infortune qui se leve à sa première aurore ne l'accompagne le reste de ses jours. Dieu, protecteur de l'innocence, aie pitié de lui. Mon époux, en partant, ma conjuré de l'attendre ici, de n'en point sortir, sur-tout de ne point m'inquiéter, quelque retard qu'il puisse arriver ; j'en crois sa parole, comme si c'étoit la voix du Ciel même. J'ai porté long-temps ce secret douloureux sur mon cœur, vous êtes le premier à qui je me sois hasardée de le découvrir. On détourne si promptement les yeux de dessus une infortunée, on est si cruellement ingénieux à lui supposer des fautes ; la pitié de certains hommes est si outrageante, si barbare..... Je remarque qu'on commence à se lasser des secours que l'on m'accorde ; on me demande pourquoi je ne reçois aucune nouvelle de mon époux ; s'il reviendra bientôt. Je ne fais que répondre. Chacun s'étonne de mon courage, mais personne n'a mon cœur.

Je gardois le silence, effuyant une larme qui naissoit dans mes yeux. Elle poursuivit d'un ton plus animé..... Ah ! s'il vivoit, il seroit à mes côtés ; mais cet enfant, dans qui je l'embrasse & crois le voir, voilà le lien qui m'attache à l'espérance & à la vie. En achevant ces mots elle le baisa tendrement, en lui jettant ces inexprimables regards où se peint l'énergie de la nature. Elle passa modestement la tête de cet enfant sous son mouchoir, pour laisser librement sa petite bouche

che sucer le lait délicieux de son beau sein. Il étoit d'une blancheur éclatante. J'étois un peu troublé. Qu'elle étoit belle alors ! Ah ! j'ai vu la majesté des Rois assis sur leur trône ; celle d'une mere en cette fonction auguste est bien plus digne de nos respects.

Mais tout-à-coup entre avec précipitation un jeune homme un peu en désordre ; il vole dans les bras de cette tendre mere , qui jette un cri ; il la tient long-temps pressée contre son cœur. Il ne faut point demander qui c'étoit. Muette de tendresse , d'étonnement , elle lui présente son fils , ce fils qu'il n'avoit point encore vu. En le prenant dans ses bras il ne fut plus maître de lui-même ; il levoit les yeux vers le Ciel , & des pleurs ruisselloient le long de ses joues ; il signaloit les sentiments dont son cœur étoit plein , par des exclamations mêlées de cris de joie aigus , inarticulés , & qui ressembloient presque à ceux de la douleur. Emporté par des mouvements rapides & qui se confondoient , il ferroit tour-à-tour la mere & l'enfant contre son sein ; les larmes de cette innocente créature ébranlerent son ame entiere ; il y répondit par ses baisers. Il ne pouvoit se détacher de cette partie de lui-même , qui lui étoit plus chere que sa vie ; & tous les témoins se sentirent agités , à ce spectacle touchant , de l'émotion la plus vive. Je partageois la volupté dont ils s'enivroient : l'envie de se parler plus librement les entraîna vers leur chambre. Le jeune homme soutenoit les pas de son épouse , dont les forces sembloient épuisées par l'excès de la joie. Son œil vigilant n'abandonnoit pas un instant son fils , & d'un bras protecteur il écartoit l'ombre du danger de cette tête innocente. Je les vis s'éloigner à

regret; ils emportoient le plaisir délicieux que je goûtois à contempler leur tendresse mutuelle.

On me conduisit dans une chambre; j'aperçus qu'elle étoit voisine de la leur. Une porte mal condamnée, simplement recouverte d'une tapisserie, me laissoit distinctement entendre leurs voix. Un sentiment involontaire me maîtrise, & me porte à prêter une oreille attentive; le jeune homme avoit un ton de voix si animé, que je ne perdis pas un seul mot. Tendre amie, disoit-il, livrons-nous au plaisir de nous aimer, puisque c'est le seul qui nous reste, puisque c'est lui qui nous ravit tous les autres biens. Soutiendras-tu avec courage le sort qui nous est réservé? Te sens-tu la force de m'entendre? — Parle sans crainte, répondit-elle; il y a deux heures que j'étois la plus infortunée des femmes, je me sens la plus heureuse : tu vis, tu m'aimes; mon fils dort entre nous deux, nos regards se croisent sur son berceau; c'est une existence nouvelle qui anime mon cœur; qu'ai-je encore à désirer? Si des parents cruels nous refusent la vie, nous la demanderons à toute la terre; nous louerons nos bras à des maîtres dont la tyrannie se bornera du moins à jouir du fruit de nos travaux. Nous pourrons nous aimer en liberté, vivre, travailler & mourir ensemble.

O Dieu! reprit le jeune homme, n'est-on riche que pour être injuste? J'ai volé chez cet oncle, en qui j'espérois trouver un pere; il étoit déjà prévenu par le tien. Dès le premier abord, il m'a reproché d'avoir violé les loix les plus sacrées, d'avoir déshonoré son nom, de m'être rendu digne du dernier supplice. Je ne revenois pas de mon étonnement; je crus qu'il avoit perdu le sens. Il ajouta que celle que j'a-

vois eu l'audace d'enlever ne seroit jamais mon épouse ; que ton pere en avoit fait le serment , & que lui-même avoit promis d'interposer son autorité pour te remettre en ses mains.

Il accompagnoit ce discours du geste de l'indignation & du mépris. Quoique sensiblement blessé , je déguisai l'état violent de mon cœur ; je lui peignis notre amour tel qu'il avoit été , pur innocent , imprudent peut-être , mais vertueux. Il m'imposa silence d'un ton menaçant ; il me dit que je n'avois point d'autre parti à prendre que de te livrer entre ses mains , sans aucun délai , & de me soustraire moi-même , par une absence éternelle , aux justes vengeances d'un pere irrité. Je lui répondis que la colere égaroit sa raison & déplaçoit à son œil les limites du pouvoir paternel ; que tout pouvoit aisément se réparer sans bruit & sans violence ; que si j'avois commis une faute , cette faute étoit excusable ; que c'étoit celle de l'amour ; qu'elle obtiendrait grace aux yeux de tout homme sensible , n'ayant été ni ravisseur , ni traître , ni séducteur. Comme il ne m'écoutoit point , je voulus abandonner ce parent cruel. Quelle perfidie ! On se jette sur moi , on m'arrête , on me conduit dans les prisons , où je suis étroitement resserré ; on ne met d'autre prix à ma liberté que de déclarer le lieu de ta retraite. Je garde un généreux silence , malgré toutes les persécutions & les instances les plus artificieuses. Ma fermeté s'accroît par tout ce que je souffre : mais je souffrois pour toi ; & à cette seule idée , ma captivité cessoit d'être horrible. Ma persévérance change en fureur la colere de ton pere : il arrive , il paroît devant moi , il feint de modérer ses transports , il ose me promettre ma

grace & la tienne, si je te remets à lui. C'étoit m'avertir qu'une clôture éternelle t'attendoit ; mais un amant qui craint pour ce qu'il aime, a des yeux trop perçants pour ne pas pénétrer un tel piège. Je lui répondis avec fierté : Votre fille n'est plus à vous, Monsieur ; vous l'avez tyrannisée ; vous méditez en ce moment la perte de sa liberté ; vous dressez le plan de son malheur. Elle m'a choisi pour époux ; je défendrai son choix jusqu'à la mort ; c'est moi qui dois répondre de sa liberté, de ses jours & de sa félicité : les droits d'un pere qui ne respire que la vengeance cedent aux miens. Et comment osez-vous contredire un choix qui assure son bonheur ? Comment osez-vous prétendre un empire sur des inclinations auxquelles le cœur même où elles sont nées ne peut commander ? Je recevrai la mort, avant de livrer à votre aveugle courroux une tête si chere ; oui, je mourrai avant de manquer au secret que je lui dois.

On me laissa quelque temps tranquille. L'homme chargé de m'apporter quelque nourriture parut s'intéresser à mon état : il m'offrit ses services, & voulut m'engager à lui confier une lettre que j'avois écrite ; mais je ne pus jamais me résoudre à y mettre une adresse. Pour vous prouver la sincérité de mon attachement, me dit-il, si vous voulez, dès ce soir, je vous procurerai les moyens de vous échapper, pourvu que vous en profitiez avec précaution. Je le ferai entre mes bras comme un libérateur. Il me tint parole, & la nuit suivante vit précipiter mes pas vers toi. J'ai marché trois jours de suite sans prendre aucun repos ; & si la fatigue m'accabloit, l'amour me prêtoit ses forces. J'ai tout oublié, tendre amie, maintenant que je

repose auprès de toi, que tes bras sont enlacés autour des miens, & que ta douce haleine est sur mon visage. Cependant, faut-il te le dire ? mon amour n'est point sans inquiétude. J'en crois trop peut-être un pressentiment fatal ; mais je crains qu'on ne m'ait laissé fuir que pour mieux suivre la trace de mes pas, & pour mieux s'assurer de l'asyle qui te recèle. Si c'étoit un stratagème ! Dieu ! J'ai vu, non loin d'ici, une chaise de poste fermée ; je l'ai remarquée dès le premier jour de mon départ, qui suivoit la même route que moi. Fuyons, tendre amie, fuyons de ces lieux dès la pointe du jour, & choisissons un asyle où la Providence daigne nous protéger contre nos persécuteurs. — Mais comment partir, répondit la jeune épouse, lorsque nous sommes engagés par une dette que nous ne pouvons acquitter ? L'honneur, la probité nous retiennent ici en esclavage. Dis-moi, cher ami, trouves-tu quelque moyen de les accorder avec la nécessité où nous sommes réduits ? — Oui, sans doute ; mais tu n'y voudras jamais consentir. — Parle. — Je ne crains que pour toi. Si l'on venoit t'enlever de ces lieux, nous serions à jamais perdus l'un pour l'autre, & mon désespoir seroit sans bornes. Fuis avec mon fils, cache-toi dans quelque endroit où tu puisses demeurer inconnue ; je resterai ici pour répondre de la somme ; je vendrai, s'il le faut, mes habits & les derniers effets qui me restent. Peut-être deviendrai-je l'ami d'un cœur compatissant & généreux, que nos malheurs toucheront ; alors je revolerai vers toi, & nous ne nous séparerons plus. Mais le premier de nos soins est de te soustraire à la poursuite d'un pere ; il t'enseveliroit pour la vie dans une maison de douleurs & de

désespoir. Mon sang se trouble à cette seule pensée. Cependant, si ton cœur ne peut se résoudre à me quitter, demeure ; nous mourrons ensemble. — Non, dit-elle ; je causerois ta perte, il suffit de la mienne. Je ne me flatte point de fléchir un pere irrité ; il m'arracheroit de tes bras. Je fuirai pour mieux assurer notre liberté & notre bonheur. A ces mots, le jeune homme l'embrassa ; ils ne se répondirent plus que par des soupirs ; & une douleur voluptueuse, qui avoit son prix, abattit sur eux le doux sommeil qui les surprit insensiblement.

Mon cœur ému palpitoit avec violence, je donnois des larmes d'attendrissement à leur sort. L'ame plongée dans une douce mélancolie, je me disois à moi-même : Quel est ce mouvement sympathique, dont l'impulsion, aussi rapide que victorieuse, réunit si étroitement deux êtres, rend courageux le sexe le plus timide, & fait soupirer le cœur le plus féroce ? O charme invincible de la beauté, ton empire est certain, tu ne trouves point de cœur rebelle ! Ne nous le déguisons pas, cette même femme en cheveux blancs, courbée sous le fardeau des années, plus à plaindre encore, plus pressée des besoins de la vie, n'auroit point excité dans mon ame une sensibilité aussi vive. Je cherchois à définir cette passion active dont je me rappellois par tout les étonnants effets. Est-elle donnée à l'homme pour sa félicité, ou pour son malheur ? Je comparois les exemples de crime & de vertu qu'elle a donné au monde ; je m'endormis peu-à-peu dans un torrent de réflexions : bientôt, égaré dans les illusions d'un songe, mes pieds ne touchent plus la terre ; je me sens transporté dans les nues, au milieu d'un char attelé de colombes qui se bequetoient dans le vague des airs, &

un objet aussi ravissant qu'admirable s'offrit tout-à-coup à mes regards. Une femme d'une taille haute & d'une beauté indéfinissable, couronnée d'étoiles, planoit au milieu d'un air pur, au-dessus de la terre, qui sembloit s'embellir sous ses regards, & s'abreuver délicieusement d'un lait éblouissant que son sein répandoit avec abondance. Son sein étoit enrichi de plusieurs mamelles fécondes, rangées dans un ordre parfait; d'une main elle tenoit un flambeau dont les flammes étoient extraites des premiers rayons du soleil. Elle l'agitoit avec une grace majestueuse, & des millions de petites étincelles brillantes, en forme de dards, se précipitoient avec activité dans toutes les parties du monde. De l'autre main, elle tenoit un fil invisible aux mortels; ce fil que rien ne pouvoit rompre, passoit dans tous les cœurs, & tenoit tous les objets de la terre enchaînés avec des nœuds plus forts que le diamant. Le plus léger mouvement partoît de ce grand principe, & les révolutions les plus prodigieuses étoient l'effet de ce simple ressort; c'est par lui qu'elle développoit le cours des choses avec une harmonie régulière & constante, qu'elle conduisoit tout avec une magnifique aisance; sa robe tachetée embrassoit le globe de l'univers, & présentoit une admirable variété de couleurs nuancées à l'infini. Elle se suffisoit à elle-même, & jouissoit de ses propres charmes. Dans ses regards se peignoient sa tendresse & la sollicitude maternelle; je n'eus pas de peine à la reconnoître. O Nature, lui dis-je, est-ce-toi que j'ai tant cherchée? est-ce toi que les mortels veulent méconnoître? est-ce toi, beauté pure, qu'ils outragent à chaque instant? Elle me jeta un sourire plein de bonté, & dit: Tous les hommes sont mes enfants, mais ces enfants sont volages & rebelles. Ils oublient leur

mere; & plus ils s'éloignent de moi, plus leurs yeux deviennent foibles pour m'appercevoir. Je les conduits doucement par ce fil, en leur cachant la main qui les soutient; car leur orgueil en feroit blessé. Je leur présente de flatteuses amorces pour qu'ils m'obéissent, & je ne les châtie que pour leur bien, lorsqu'ils s'écartent trop de mes aimables loix : ils murmurent sans cesse contre leur mere; elle ne les en chérit pas moins. Je veille sur tous leurs besoins véritables; mais je ne me prête point à leurs besoins factices, qui enflamment & dérèglent leur imagination. Ces feux que tu vois partir du flambeau de la vie vont la porter dans les entrailles cachées de la terre; je tends sans cesse au mouvement, à l'existence, au développement de tous les êtres; ces feux brillants sont autant de germes reproductifs, source intarissable de joie, de plaisir, de bonheur & d'immortalité. Si je ne fais pas mieux, mon fils, crois qu'il ne m'est pas donné de faire davantage.

Elle me fit signe, & je jetai les yeux sur un verre concave, d'une large circonférence, étendu à ses pieds. Quel fut mon ravissement! Je pouvois appercevoir, à travers ce céleste microscope, toute la terre sous un seul point de vue; je pouvois en distinguer chaque partie jusque dans les détails les moins perceptibles. Le genre humain m'offroit ce qu'il est en effet, une seule & même famille; tous ces petits dards enflammés qui jaillissoient du flambeau créateur, avoient une activité féconde. Le plaisir animoit la matiere, & elle croissoit à vue d'œil sous cette main fortunée. Les plantes, les fleurs, les arbres penchoient l'un vers l'autre leurs tiges amoureuses & vivantes; les grands corps semés dans l'espace, obéissoient à ce mouvement universel; les atomes se poursuivoient; chaque

désir voloit vers son aliment; chaque étincelle enflammoit un objet & le dévoroit comme sa proie. Le métal vivifié dans la mine étendoit ses branches, & les unissoit en silence; le caillou le plus dur s'incorporoit à la pierre qu'il faisoit grossir; les oiseaux aux ailes étendues cherchoient la volupté dans l'azur des cieus: les habitants des eaux resentoient ce feu subtil dans leur humide demeure; & parmi les sables brûlants, le fier lion, les crins hérissés, l'œil étincelant, suivoit sa compagne en rugissant de plaisir; tandis que dans le creux des antres sourds, la tigresse, allaitant ses petits, ne représentoit qu'une mere soigneuse & tendre.

Cette flamme inépuisable, toujours une & toujours divisée, multiplioit à l'infini l'amas prodigieux des êtres, mais l'excès de cette population seroit devenu effrayant, si la main de la destruction n'eût arrêté une partie de ce cours intarissable. La Nature gémissoit en voyant la moitié de ses enfants incessamment sacrifiée à l'autre; elle détournoit les yeux de cette main dévorante qui les précipitoit dans la mort lorsqu'à peine ils étoient nés: mais, fille soumise du Dieu qui l'a créée, elle adoroit sa volonté sans chercher à la comprendre. Les individus se détruisoient, mais l'espece survivoit & sembloit immortelle. Profite, me dit-elle, des instants précieux qui te sont accordés; n'égare point ta vue sans fruit sur cette multitude d'objets dont aucun œil humain ne peut embrasser les rapports: arrête-toi sur l'homme, comme sur le plus parfait, mais aussi comme sur le plus singulier de mes enfants; c'est lui qui doit préféablement t'intéresser. Ne diroit-on pas qu'il est le terme & le centre de ce monde, tant il a su tout assujettir à ses besoins ou à ses plaisirs? Saisis quelques exemples, car il ne t'est donné que le coup-d'œil.

Je portai mes regards avec rapidité, & je découvris dans de vastes contrées qui nous ont été jusqu'ici inconnues, un sauvage nu, mais libre, se promenant sur la terre & n'y étant point enchaîné, n'ayant que Dieu & la Nature au-dessus de sa tête, jouissant des biens qui s'offroient à lui, sans les analyser, content du présent, & ne se forgeant point dans l'avenir des fantômes imaginaires. Son corps étoit souple & robuste, son œil vif & perçant, son oreille prompte & sûre, & sa démarche avoit une fierté dont rien ne nous présente l'image dans nos climats dégénérés; une étincelle du flambeau créateur avoit volé dans son sein. Embrassé de ce feu, il erre sur le sommet d'une montagne; c'est-là qu'il a prévenu l'aurore: il regarde le Ciel, contemple la nature, & demande à chacun d'eux cette volupté dont ils ont mis le principe brûlant dans son cœur. En promenant sa vue avide, impatiente, il découvre dans le fond d'un vallon l'objet qui lui étoit destiné; l'éclair est moins prompt; il vole, s'élançe en trois bonds, poursuit à la course cette beauté fugitive; il la fatigue bientôt. Lasse, abattue, elle tombe sur un lit de verdure: il se précipite dans ses bras, & leur foible résistance annonce les secrets désirs dont elle-même est consumée. Ce n'est point le délire de l'imagination qui les unit & les enflamme, ce n'est point une passion terrible qu'on reconnoît à ses égarements ou à ses excès: c'est plutôt l'énergique & chaste impulsion de la Nature, qui consomme avec sagesse le miracle de la reproduction des êtres. Jamais la volupté ne fut plus vive & plus pure; il a déposé les feux bienfaisants de l'amour dans un cœur reconnoissant & sensible. La pudeur de cette beauté mourante ne consiste point dans les grimaces d'une résistance aussi ridi-

cule qu'involontaire , mais dans cette modération qu'avoue le bonheur. Elle jouit sans crainte comme sans remords : on la verra désormais attachée aux pas de celui qu'elle reconnoît pour son vainqueur & son maître. Ce n'est point le lien de l'esclavage qui la captive , c'est le nœud de l'amour & celui du plaisir : ils errent librement sur une terre féconde , qui n'est point vendue au démon de la propriété. Le jeune sauvage a plus de grace & de majesté auprès de sa compagne ; son œil est plus doux , son front plus serein. Le moment arrive où il faut rendre avec douleur le fruit d'une union voluptueuse : c'est aux bords d'une fontaine que se passe cette scene attendrissante ; elle surmonte toutes les peines d'une mere , pour n'en goûter que les plaisirs. Le cœur du sauvage est ému d'un sentiment nouveau & supérieur à tout ce qu'il a encore ressenti ; il reçoit dans ses bras vigoureux son enfant , qui annonce déjà la force & la santé de son pere ; il reconnoît son sang , & il ne lui fera pas plus possible de s'en détacher , que de renoncer au sentiment intime de cette liberté qu'il idolâtre , sans savoir qu'il peut la perdre.

Tu vois , me dit la Nature , les enfants qui sont demeurés les plus fideles à mes loix ; d'autres bien moins sensés ont voulu réaliser les rêves de leur esprit. Ils ont rougi de leur nudité & de leur bonheur ; ils ont rejeté mes bienfaits , ils ont fait un code bizarre..... Si je les abandonnois à leurs propres loix... Mais , non ; l'instinct , leur premier guide , cet instinct qui , malgré eux , les porte au bien , veille , en dépit de leur orgueilleuse folie , à la conservation de l'espece.

Je reportai la vue dans le verre mystérieux , & j'aperçus des hommes policés. Ils se ressembloient presque tous ; on ne distinguoit plus leur

taille, & tous leurs mouvements sembloient gênés. La même main qui bâtissoit leur coëffure formoit l'intérieur de leur tête, & la pensée étoit devenue moins libre que la mode. Ils se croyoient sages, & n'étoient que malheureux. Les deux sexes, diversement habillés, marchoient l'un vers l'autre avec une gravité singulière, se cachoit d'abord avec grand soin l'effet des petites étincelles, se parloient pendant long-temps de toute autre chose que de ce qu'ils vouloient se dire, & après s'être trompés réciproquement, la vanité achevoit l'ouvrage du mensonge. Chacun intéressoit de son côté d'autres gens, pour qu'ils consentissent à l'union qu'il avoit dessein de former. On s'assembloit, on consultoit, on pesoit scrupuleusement la fortune; & pour peu qu'elle fût inégale, tout étoit rompu. Souvent pour conclusion on envoyoit à trois cents lieues delà demander à Pierre si Jacques pouvoit en sûreté de conscience s'unir à celle qu'il aimoit : Pierre prenoit de l'argent, & puis écrivoit oui. Alors c'étoient des cérémonies sans fin; on chantoit le matin, on dansoit le soir, & on laissoit les époux seuls, lorsque souvent le désir étoit passé. Vois, me dit la Nature : au bout de toutes leurs extravagances, les voilà qui reviennent à moi comme ils y reviendront tous; ils mettent bas les habillements dont ils sont embarrassés. Mais cette flamme active que je leur envoyai pour leur bonheur, brisée dans sa direction, n'a plus la même force; elle s'est éteinte parmi ces longs débats. J'y perds un enfant fort & vigoureux; je n'ai plus que celui de la gêne & de la contrainte: leur race dépérit, décline en beauté, en vigueur; les ames sont aussi foibles que les corps. A peine sont-ils nés, qu'on leur imprime

l'empreinte de l'esclavage. Les bandes, les entraves sont toutes prêtes, & on les y soumet avec une joie triomphante, à-peu-près comme dans les prisons on fête le nouveau venu qui vient partager la disgrâce commune. Que d'idées chimériques ils se sont forgées ! Que leur génie a été funeste ! Que la raison leur a fait sacrifier de goûts innocents & délicieux ! Les remords importuns, les sombres réflexions, les agitations perpétuelles, voilà l'ouvrage de ces hommes superbes. Il n'y a pas longtemps qu'ils avoient la folie barbare d'écraser à coups de pierres ceux qui, cédant aux traits que je leur inspirois, s'unissoient de concert sans l'avis ni la permission de personne. Aujourd'hui ils se contentent de les railler ou de les mépriser, en les enviant secrètement. Ils se plaisent à exercer les uns sur les autres une tyrannie profonde & cruelle. Ils ont tellement étendu le fil de leurs loix sur toutes les parties de la terre, qu'on rencontre ce fil à chaque pas, & qu'il faut être bien adroit ou bien heureux pour ne le point rompre. C'étoit là le secret de faire beaucoup de malhonnêtes gens ; & ils l'ont parfaitement perfectionné, en interdisant mille choses légitimes & innocentes. Puis-je regarder sans frémir ces ferrails nombreux, peuplés d'Eunuques, sombres persécuteurs des plus parfaites beautés, qui languissent dans les horreurs d'un désespoir qui ne finira qu'avec leur vie ! Elles attendent d'un despote, pâle, énervé, un foible soulagement qui ne fait que les irriter, tandis qu'un ferrail d'hommes conviendrait bien mieux à chacune d'elles. Dans d'autres climats, il est d'autres ferrails, où elles semblent adorer leur joug, où un soupir vers moi est une impiété, où dans de longs cantiques

elles vantent au Créateur le refus qu'elles font de perpétuer la race des hommes. Il faut qu'elles la jugent bien méchante pour oser parler ainsi. J'ai mon tour; je les châtie cruellement; elles ont beau crier dans leurs couches solitaires, arrosées de larmes : O Nature ! Nature ! Je poursuis mon cours, & leur repentir me venge du mépris qu'elles ont fait de mon pouvoir.

Je n'étends pas moins mon indignation sur ces débauchés qui ne sont soumis qu'à leurs sens, qui brûlent leur imagination dans une poésie lascive. Malheureux ! ils ignorent que le plaisir, pour être goûté, doit être simple, naturel, facile; ils ne connoîtront que le tourment de l'impuissance; la coupe de la volupté n'est point faite pour leurs levres enflammées d'un poison mortel. Je proscriis encore ceux qui se font un jeu de déchirer un cœur crédule, & ces corrupteurs infâmes de l'innocence, & ceux qui font un abus détesté de mes bienfaits, & ces monstres qui outragent mes loix. Je rejette tous ces enfants pervers : je les accuserai un jour aux yeux du Créateur, & ils seront punis; car tout ce qui est excès ne vient pas de moi.

Il en est d'autres qui voudroient borner ma fécondité. Faux calculateurs des biens de la Providence dont ils se méfient, ils osent craindre de mettre au monde un être qui, selon eux, ne trouveroit ni assez de place sur la terre, ni cette terre assez abondante pour les nourrir. O que les loix qu'ils ont faites sont mauvaises, puisqu'il est si difficile de vivre chez ces hommes réunis en société ! Mais, quoi qu'ils aient tout gâté, que ne connoissent-ils combien cette spéculation intéressée est outrageante envers moi, & criminelle aux yeux du Créateur ! Tout leur crie : Qui es-tu ?

Comment existes-tu ? Est-ce toi qui fais mûrir les présents de la terre ? Ce pepin que tu ensevelis dans son sein, fais-tu par quelle magie il va croître, s'élever à quatre fois ta hauteur, te couvrir de son ombrage, te nourrir de ses fruits ? Est-ce toi qui l'as couronné de feuilles ? Est-ce toi qui donnes la vie ? Quas-tu donc à tant spéculer ? Va, marche où la Nature te conduit ; c'est elle qui répond du reste.

Si tu t'étonnes encore de voir régner un ordre aussi admirable parmi ce cahos de fausses opinions & de tristes extravagances, songe que c'est à ma bonté vigilante que cet ordre est dû. Je n'abandonne point mes enfants, quoiqu'ils dressent des autels à la Folie ; ma tendresse ingénieuse redouble de soins. Je me déguise sous le masque qui les séduit, j'amuse leur foiblesse, j'emprunte leur langage, je me prête à leurs caprices, pour mieux les conduire au but où je veux les mener. Je leur cache jusqu'à mon pouvoir ; je tiens toujours leur cœur entre mes mains par ce fil indissoluble, mais j'agis sans violence. J'ai vu qu'ils aimoient les illusions, les ornements de l'imagination ; je les ai employés pour resserrer leurs chaînes heureuses ; j'ai fondu tous les sentiments du cœur humain dans ce penchant primitif, puisqu'ils ne veulent point que leurs plaisirs soient exempts d'alliage. L'estime, l'amitié, l'amour-propre, la vanité, & jusqu'à la fortune, sont venus augmenter le domaine de cette passion. De libre & de folâtre qu'elle étoit, elle est devenue, il est vrai, sérieuse & terrible : l'art n'a fait qu'augmenter son ascendant ; elle a produit alors des incendies : mais j'ai préféré quelques désastres à l'anéantissement de l'espece. Il s'agissoit de la conserver, doublement opprimée sous les fers de la

superstition & de la tyrannie. Par mon adresse, son effet invisible à su braver les regards du plus fier despote ; & cette jeune fille timide & modeste, sous le joug de la contrainte, en dit plus à ce jeune homme d'un coup d'œil, que si dans une entière liberté elle sautoit à son cou, & s'abandonnoit à tous les transports de son amour.

A présent, qu'ils gravent des loix bizarres sur l'airain & la pierre ; que dans leur enthousiasme pompeux ils croient me subjuguier ; qu'ils entassent préjugés sur préjugés : je me rirai d'eux, je me glisserai toujours parmi leurs jeux, leurs badinages, leurs cérémonies. Ils auront beau m'habiller de vingt couleurs différentes, je tirerai le fil secret de leur cœur. Cet endroit est mon sanctuaire, j'y régnerai, quoiqu'ils fassent ; ils ne pourront m'en chasser sans s'anéantir eux-mêmes.

Et crois-tu, sans moi, que cette chaîne solennelle que viennent de se donner ces deux amants dans un appareil imposant, ne seroit pas rompue aussi-tot que formée, si le plaisir que leur préparent mes mains, n'ourdissoit la trame secrète de leur union ! C'est la chaîne de la volupté, & non celle des loix, qui maintient leur intelligence, tandis que cette dernière, dans son ostentation, s'en attribue toute la gloire.

Pendant que la nature me parloit, mon œil appliqué sur le verre voloit d'objets en objets ; je contemplois, avec une émotion inexprimable, les effets étonnants de ce flambeau qui vivifioit l'univers. Ces hommes qui ont fait trembler la terre sous le déluge de leurs armes, qui paroissent des dieux à l'univers épouvanté, les bras rougis de carnage, la foudre dans les mains, tomboient aux genoux d'une beauté timide, abaissoient

soient la hauteur insultante de leurs regards, pour mendier un coup-d'œil. Tous ces cœurs endurcis aux meurtres soupiroient; mais quelquefois les vœux des maîtres du monde étoient dédaignés. Un Berger l'emportoit sur un Monarque: la beauté vertueuse préféroit son amant à tous les trésors; & la tyrannie des despotes confus reculoit à l'aspect de la barrière invincible où expiroit leur vaste puissance.

Mais, hélas! lorsque ce feu tomboit sur des ames perfides, accoutumées au crime, alors la rage évoquoit les furies de l'enfer; on méditoit les noirs complots; on aiguisoit le fer; on préparoit les poisons; on portoit l'embrasement de la haine & de la vengeance parmi les ténèbres paisibles de la nuit; le chaume étoit dévoré, les palais réduits en cendre, & les monuments affreux de la jalousie épouvantoient ceux mêmes qui les avoient dressés. O Nature! pourquoi secoues-tu ce flambeau sacré sur ces ames féroces & viles! Elle me fit signe, & je vis dans le verre concave les serpents, les tigres, les pantheres, les insectes gonflés de venin, les animaux les plus affreux, reproduire leurs semblables dans leurs horribles embrassements. La Nature détournoit son auguste visage, & gardoit un profond silence.

Et cependant toutes les actions courageuses, toutes les productions du génie, avoient pour principe ce feu vivifiant; il accéléroit les progrès de l'ame, il agrandissoit le cercle des idées, il faisoit parcourir, avec un rapidité surprenante, une carrière où l'on n'auroit fait que ramper pesamment sans ce noble aiguillon. Tous les sacrifices qui tiennent à l'héroïsme lui étoient familiers; toutes les entreprises élevées lui étoient

naturelles, & dans l'univers il n'étoit point de plus beau spectacle qu'un cœur vertueux, échauffé de cette flamme divine. Toutes les vertus de la société naissoient de ce sentiment précieux, comme d'une source épurée. Alors elle n'avoit plus cette activité turbulente qui la rend funeste; elle étoit douce, modérée, & elle anéantissoit les peines de la vie, pour laisser régner à leur place cette satisfaction intérieure, le plus sûr gage du bonheur.

Mais ce qui me plaisoit sur-tout, c'étoit de voir cette égalité primitive des hommes reprendre dans les pays les plus civilisés ses droits antiques; les Rois descendoient du trône & mettoient bas le sceptre, la couronne & le manteau royal. Les dignités de toute espece n'étoient plus regardées que comme un fardeau gênant qui nuisoit aux embrassements de la volupté. Les tiaras, les diadèmes, les mitres, les cimieres, les casques, les mortiers gisoient épars, & étoient souvent foulés aux pieds dans une impatience amoureuse; & je me disois : ils viennent tous nus au monde, ils rentreront tous nus dans la terre; ils quittent tout ornement étranger, pour se livrer aux inspirations secrètes de la Nature : & vous ne seriez pas tous égaux, ô mortels ! Ah ! cet appareil momentané, dont quelques-uns d'entre vous se décorerent, ne sont que les livrées de la folie, qu'ils déposent sagement lorsqu'ils veulent être heureux.

Je ne concevois pas comment ils pouvoient reprendre ce masque incommode, importun, qu'ils venoient d'ôter avec tant de délices; mais l'habitude leur rendoit ce devoir indispensable, & ils étoient contraints de conserver par orgueil ce qu'ils avoient adopté dans leur premier délire.

Leur injustice alloit jusqu'à accuser la Nature des entraves qu'ils s'étoient données eux-mêmes, tandis qu'elle ne tendoit qu'à supprimer les obstacles qui nuisoient à leur félicité.

Alors la Volupté au visage riant, à la démarche aisée, s'avança vers la Nature, qui étoit sa mere. Elle reconnut sa fille à son œil chaste, à son front coloré d'une vive pudeur; elle lui donna en sa présence une coupe d'or, & lui dit: Allez parmi les hommes; qu'ils puisent le plaisir dans votre coupe enchanteresse, qu'ils se défalterent, mais qu'ils ne s'enivrent pas. L'orgueilleuse ambition fera elle-même votre esclave, & plût au Ciel qu'elle demeurât toujours enchaînée à votre char! La Volupté descendit sur la terre, & l'homme brava tous les maux pour se reposer un instant dans ses bras. Ce fut pour elle qu'il apprit à combattre, à triompher ou à mourir. Il ceuillit des lauriers épineux, pour obtenir un sourire de ses levres. Eh! qui pouvoit résister aux attraits de cette aimable Souveraine? Mais pourquoi vouloir y résister? Tout étoit engourdi dans le monde, si par un rayon du plaisir elle n'y portoit le mouvement & la vie. Ame des êtres animés, elle repoussoit incessamment la main absorbante de la mort; c'est elle qui entretenoit l'immense création. Le farouche misanthrope poursuivoit son image dans les rêveries de sa noire mélancolie. Il versoit des larmes & blasphémoit en l'adorant, cette Reine de l'univers. Une voie douce fit entendre ces mots dans les airs: Mortels, ne combattez point ses douces amorces, elles tiennent aux sens de l'homme, à son intime & profonde existence. Avouez, sages atrabilaires, avouez que son miel est doux. Ce que la Nature anime est nécessairement bon: le plaisir est le baume de la vie, le plaisir élève dans le cœur un sen-

ment de reconnoissance pour l'Auteur de l'univers. Les cantiques de la raison sont froids ; mais lorsque le cœur les féconde & les colore , alors ils sont brûlants, ils percent la voûte des cieux, ils portent l'encens d'un digne hommage aux pieds majestueux de l'Eternel. Aimable & sublime législatrice, douce Volupté ! commande , mais ne sois pas tyrannique. Que tes loix gracieuses n'enfantent point l'ivresse , mais un sentiment réfléchi. Tu n'es pas descendue des cieux sur la terre pour abrutir l'homme , mais pour l'ennoblir ; ne viole point ta fin glorieuse ; tu te détruirois de tes mains , & tu deviendrois ton propre bourreau. Cette voix étoit celle de la Modération ; elle embrassa la Volupté , & la Volupté me parut plus radieuse. Je la vis dans cette plaisible & parfaite jouissance qui est sans trouble, sans inquiétude, sans emportement ; le plaisir n'étoit plus ce mouvement machinal qui fatigue les sens plus qu'il ne le satisfait ; il étoit aussi durable que modéré ; son ivresse tranquille ne transportant point l'ame , n'empêchoit pas ses sublimes fonctions , & aucune loi n'étant violée, la Nature répandoit ses largesses dans l'ame heureuse qui l'avoit respectée.

O tendre, ô soigneuse mere, m'écriai-je tout-à-coup en reculant d'horreur ; quel horrible revers ! que vois-je ? quelles sont ces flammes livides qui tombent de ton flambeau ! Comment osent-elles se mêler & ternir l'éclat des flammes brillantes de la Volupté ? Nature, que ta beauté est flétrie ! Ciel que de malheureux périssent en se livrant à leur aueur ! Cette flamme impure sort-elle des grouffres infernaux ? Elle en porte avec elle tous les tourments. L'homme atteint de cette vapeur empoisonnée, abhorre son existence, la perpétue avec horreur , & transmet son désespoir dans

toute sa race infortunée. Il frissonne en embrassant le plaisir, & il y cede pour son malheur. Comment oses-tu couronner son ouvrage, & donner la vie à des innocents, qui un jour maudiront justement, & leur pere & toi? Je vois l'adolescent dans l'âge de l'imprudence, de la fougé & du plaisir, receler à son insu ce poison dans ses veines; il le communique innocemment à sa rendre amante; ils périssent dans la fleur de leurs beaux jours; ils meurent dans des supplices solitaires, & le poids de la honte vient aggraver celui de la douleur. Il est d'autres fléaux; mais du moins la peste s'annonce, & n'a qu'un cours passager; la famine présente quelques ressources, & n'anéantit pas l'espoir; l'incendie de la guerre s'arrête; les volcans tonnent avant de vomir leurs feux: celui-ci plus épouvantable, semble immortel; il s'est répandu sur toute la terre, sous l'appât perfide de la volupté. Feu dévorant & caché, il mine la race entiere des hommes; il l'infecte en silence d'un venin horrible; il détruit le plaisir, qui est plus que la vie, il corrompt le seul bien consolateur, mêlé à la foule de nos maux; il frappe l'innocence, & dans elles les générations futures. Nous serions trop heureux, s'il ouvroit tout-à-coup les abymes de la mort. Mais non; le lait pur que tu distilles se tourne dans ton propre sein en un poison lent, & tes mamelles ne cessent d'abreuver tes enfants de ce breuvage homicide & douloureux.

Mon fils, me répondit la nature, n'insulte pas aux plaies dont je suis couverte, & dont je gémis la premiere. Dieu a permis au mal d'épancher son amertume dans mon sein, & je le sentis en même-temps déchiré en plusieurs endroits par les dents aiguës de ce bourreau renaissant. J'avois caché cette peste dans des isles presque inaccessibles;

l'imprudente audace des hommes a tout franchi. Que je fus consternée, lorsque je vis l'avidé Européen porter la désolation au sein de l'Amérique, & dans ce même sang innocent qu'il avoit versé par torrents, vouloir transmettre son sang barbare! Il en fut puni, & l'Amérique est vengée. Les progrès de la contagion furent aussi rapides qu'affreux. Je me crus perdue, & j'élevai mes regards vers ce séjour, où la Justice sévère & la Miséricorde fouriante, les bras entrelacés, soutiennent ensemble le trône de l'Eternel dans tout l'éclat de sa majesté. Il daigna faire signe à l'Espérance, & cette avant-courière du bonheur vint, me soutint dans ses bras; le baume de ses paroles entra dans mes blessures. Fille sensible de l'Eternel, me dit-elle, confie-toi entièrement en sa clémence; le plan du Créateur est vaste, & il ne t'est pas permis de tout connoître; la soumission & le courage, voilà tes devoirs & tes vertus. Si le fer brûlant de la douleur purifie ta chair, c'est l'opération d'un instant; elle se réduit à une minute imperceptible, en comparaison des siècles qui doivent s'écouler. Tu es devant Dieu, ô nature! comme un enfant est devant sa mere; elle semble quelquefois l'abandonner un moment, pour voir de quel côté il tournera la tête; mais s'il sourit, s'il étend vers elle ses foibles bras, comme vers son unique asyle, alors elle court le reprendre dans ses bras maternels; elle le presse avec plus d'amour contre son sein; elle l'appelle à jamais son cher fils, son fils bien-aimé, qui l'a reconnue, qui lui a souri tendrement & avec confiance. Encore un instant, te dis-je, & tu seras initié dans tous les secrets de l'Etre suprême, & tu liras le plan de la création dans son sein lumineux, & tu ne trouveras plus d'ombres ni de nuages, & tu saisis Dieu

lui-même. Le mal physique est le marteau qui frappe sur l'éternité, pour en faire jaillir la source du bien moral....

Un bruit discordant & plaintif se fit entendre & me réveilla tout-à-coup ; il partoit de la chambre voisine, où j'avois laissé ces amants malheureux, dont l'aventure m'avoit si vivement intéressé la veille. J'accours. Quelle scène terrible & touchante ! Un homme enflammé de fureur, que je reconnus pour le pere de cette jeune femme, vouloir l'étrangler de ses mains ; son amant le retenoit d'un bras vigoureux, & sembloit, en le ménageant, le contenir de toute sa force. Tour-à-tour il prioit & combattoit ; il paroissoit à la fois, & le dieu protecteur de cette femme éplorée, & un fils suppliant & soumis. Toute la maison étoit accourue au bruit ; plusieurs gens qu'échauffoit la voix de ce pere furieux, s'efforçoient de se rendre maîtres du jeune homme, tandis que les autres spectateurs, émus, attendris, prenoient sa défense. Cependant aux ordres d'un Exempt, muni d'un pouvoir redoutable, & qu'il fit connoître, au front courroucé d'un pere qui réclamoit les droits qu'il avoit sur sa fille, tout céda ; la force eut son effet.

On sépara les deux amants, qui se tenoient étroitement embrassés. Je les vis tomber du comble du désespoir dans le silence morne de la douleur ; ils paroissoient anéantis, & comme deux victimes qu'on va traîner au supplice.

J'aperçus l'enfant nouveau-né à demi éveillé par ce tumulte, & qui se débattoit dans son berceau. Encore agité de mon songe, & plein de l'image de la nature, un mouvement extraordinaire m'inspire. Tout-à-coup je prends cet enfant dans mes bras, & le présentant à ce pere

inflexible : Monsieur , lui dis-je , d'une voix ferme , voici un enfant qui a besoin d'un pere ; c'est votre sang qui fait palpiter son jeune cœur , & ce cœur doit un jour bénir celui qui aura pris soin de sa foiblesse , ou détester celui qui l'aura abandonné. Voilà celui dans qui vous devez revivre , & dont la voix fera un jour , ou votre gloire , ou votre opprobre. Voyez cet innocent que votre barbarie veut priver de tout ; voulez-vous qu'il vous maudisse ? Le crime de votre fille est d'avoir cédé à un mouvement qui vous a maîtrisé vous-même plus d'une fois , & que vous n'avez pu dompter. Elle a mis au monde sans votre aveu , peut-être sans le sien , un fils qui ne doit point être coupable à vos yeux. Il ne tient qu'à vous de réparer cette faute , & de légitimer ce fils qui doit vous chérir & vous respecter. Des préjugés cruels vous feront-ils sacrifier ce que vous avez de plus cher au monde ? Quant à ce jeune homme , il aime , il est aimé ; il vous offre une main vertueuse ; quelles richesses demandez-vous donc ? Ah ! le sourire de cet enfant , avouez-le , a plus de charme & de valeur qu'un triste monceau d'or. Sa mere est votre fille ; c'est un cœur nouveau que vous acquérez. Quel autre titre doit porter le pere de cet enfant que celui de son époux ? Il le mérite , puisqu'il en a rempli les devoirs ; estimez son courage & cette ame sensible & fiere , qui vous aime malgré vos rigueurs.

Ce pere , encore plus frappé de l'aspect de cet enfant que de mon discours , restoit immobile en le contemplant. Il s'étoit débarrassé d'une partie de ses langes ; & soit l'effet du moment ou d'un heureux hasard , il fixoit son aïeul avec la même douceur qu'il fixoit sa mere. Il lui tendoit même , en souriant , deux petites mains innocentes. Je me


hasardai à le remettre dans ses bras. Voilà son asyle, m'écriai-je; il est dans le sein de la nature, il n'en sortira pas; ce sein ne se fermera point à ses pleurs. Pourroit-il le rebuter?.... Son visage commençoit déjà à trahir l'émotion de son cœur; il s'efforçoit vainement de la déguiser. Dans ce premier trouble, il ne put s'empêcher d'approcher cet enfant de sa bouche, & de le baiser. La mere désolée, attentive à tous ses mouvements, saisit cet instant; elle se jeta à ses pieds, & d'une main soutenant son enfant, le pressant contre le visage d'un pere, elle prit sa main de l'autre, & l'arrosa d'un torrent de larmes. Le jeune homme, quoiqu'un peu éloigné, mit lui-même un genou en terre; & moi debout, les yeux humides, les bras étendus, j'excitois ce pere, déjà ébranlé, à la pitié, à la commisération. Il ne tarda pas à porter une main à ses yeux, pour en essuyer une larme; & gardant un silence qui présageoit quelque grand événement: Tu m'as vaincu, dit-il tout-à-coup à sa fille; je ne m'attendois pas à ce coup de tonnerre. Il vient du Ciel; c'est lui qui conduit tout. Qu'il soit béni à jamais! Leve-toi! Je n'ai plus de courroux, je te pardonne, & je sens que mes larmes se mêlent aux tiennes.... Cet enfant.... Ah!... laisse-moi, tu m'attendris trop.... Prends ton fils, il devient le mien.... Aimez-moi tous les deux. Il dit, & baisant cet enfant avec un nouveau transport, il le remit dans les bras de sa mere. Alors le jeune homme osa s'avancer, prendre sa main & la baiser d'un air respectueux; & moi, cédant à la force du moment, je tombai à ses genoux comme si j'eusse été son propre fils, comme s'il m'eût accordé sa grace. Il ne nous releva point; il pleura long-temps, il pleura abondamment, se cachant le visage, retournant par intervalles au berceau de

l'enfant, qu'il considéroit avec des yeux étonnés, attendris. Tous les témoins de cette scene, interdits & touchés, étoient livrés aux divers mouvements de la surprise, de la tendresse & de la joie.

L'amour & la reconnoissance ne se manifestèrent jamais par des expressions plus vives & plus touchantes ; autant la fureur éclatoit une heure auparavant, autant le triomphe de la Nature victorieuse étoit paisible & attendrissant. Ce pere si dur, si inflexible, paroissoit honteux des excès où il s'étoit livré ; sa confusion entre un fils, une fille & un petit-fils, formoit un tableau qui demanderoit un autre pinceau que le mien. Ce fut ainsi que le geste innocent d'un enfant désarma la colere d'un homme irrité, que tout autre auroit tenté vainement de fléchir. O Nature ! ô Nature ! disois-je tout bas, voilà de tes coups ; tu as tiré le fil secret qui unit les cœurs de tous tes enfants, & tes enfants t'ont obéi ! Il faut revenir à toi, pour être sensible, pour être humain, pour être heureux. Le pere ne pouvoit rassasier sa vue de cet enfant chéri, qui avoit fait tomber toute sa fureur ; il revenoit vingt fois le caresser : le cœur d'une mere jouissoit de ce spectacle, & n'en perdoit pas une circonstance. Il se promettoit déjà le plaisir de le présenter à toute sa famille. La mere essuyoit ses larmes, mais celles-ci étoient d'alégresse. Le jeune homme vint m'embrasser en silence, & moi, satisfait de la victoire de la Nature, je partis, emportant le plaisir délicieux d'avoir vu tout changer au gré de leurs vœux & des miens (1).

(1) Un Comédien nommé Armand, dans une piece intitulée, *le Cri de la Nature*, s'est approprié le plan, les caracteres & les expressions de l'Auteur.

D I A L O G U E*Entre un Philosophe & son Jardinier.***P A R A D O X I L E.**

 U'Y a-t-il de nouveau chez toi, Mathurin ?

M A T H U R I N.

Bonnes nouvelles, Monsieur. Ma femme vient d'accoucher d'un gros garçon, qu'on baptisera ce soir, & de cette affaire-là, je sens qu'aujourd'hui je vais travailler de meilleur courage.

P A R A D O X I L E.

Te voilà donc bien satisfait, Mathurin ?

M A T H U R I N.

Eh pardi ! qui ne le feroit pas à ma place ? Si j'avois le temps, je danserois tout seul.

P A R A D O X I L E.

Mais, mon ami, comment peux-tu te réjouir, lorsque ton enfant vient d'entrer dans une scène de misère & de peines ?

M A T H U R I N.

Oh ! qu'il ne soit pas plus malheureux que son père, & tout ira bien. S'il a quelques peines, à son tour il aura du plaisir. L'un peut-il aller

(1) On a voulu exposer les différents systèmes sur la génération, & en montrer tout le vuide & l'inutilité.

sans l'autre?.... S'il n'est pas paresseux, s'il travaille, il ne sera pas fâché d'être venu au monde. Je ne regrette pas, moi, de m'y trouver.

P A R A D O X I L E.

Quoi! tu es heureux?

M A T H U R I N.

Et pourquoi pas? Sans doute, je suis heureux.

P A R A D O X I L E.

Bon! tu t'imagines l'être.

M A T H U R I N.

Mais quelle raison! Je sens bien ce que je sens, peut-être. Allez-vous présentement vouloir me faire accroire que je suis malheureux? Allez, je suis bien content, sur-tout les jours que notre femme accouche; car je suis débarrassé d'un poids.... Je ne me plains pas de ce que je ne puis empêcher. J'aime mieux jouir de ce que le bon Dieu m'a accordé, que de murmurer & de gémir inutilement; & voilà pourquoi je me suis marié, parce que c'est un grand plaisir d'avoir une femme gentille, qui nous aime & nous caresse, & un plus grand encore d'embrasser l'enfant qu'elle tient sur ses genoux & qu'elle nourrit de son lait.

P A R A D O X I L E.

Eh! fais-tu comment ton enfant est venu au monde?

M A T H U R I N.

Eh pardi! il est venu comme les autres; les fils

des Rois ne viennent pas autrement : c'est tout un.... Et c'est-là palsembleu ! quand j'y songe, une bonne leçon pour les orgueilleux.

P A R A D O X I L E.

Ce n'est pas cela que je veux te dire... Comment penfes-tu que tu aies pu procréer un être semblable à toi ?

M A T H U R I N.

Voilà une singulière question ! Quand je plante un arbre, je mets le germe en terre, & puis je m'en vais : tout cela croît quand le bon Dieu lui a donné sa bénédiction. Ce ne sont pas ceux qui font les plus beaux raisonnements, voyez-vous, qui font les plus beaux enfants.

P A R A D O X I L E.

Mais, quelle idée as-tu du mystère de la génération ?

M A T H U R I N.

Puisque vous dites que c'est un mystère, je n'en puis rien savoir. Dieu veut nous cacher ses secrets, puisqu'il les exécute sous nos yeux sans que nous y voyions goutte.

P A R A D O X I L E.

Mais enfin, que fais-tu, qu'imagines-tu là-dessus ?

M A T H U R I N.

Je ne fais rien, je n'imagine rien : je fais seulement quand il faut planter un arbre ; mais je ne fais comment il vient. Il en est de même des enfants, je crois : après s'être aimés une bel-

le nuit, il faut un beau matin envoyer chercher la sage-femme, & voilà l'enfant qui crie. Comment viennent-ils au monde, ces enfants? Ça nous passe. Ils y viennent enfin : voilà le principal ; que nous importe le reste?

P A R A D O X I L E.

Comment, que nous importe ? Tu ne fais donc pas que cette science bien connue nous donneroit le moyen de perfectionner l'espece humaine, & qu'au lieu de tant de fots il n'y auroit plus sur la terre que des gens d'esprit & des Philosophes?

M A T H U R I N.

Mais si tout le monde avoit de l'esprit & de la philosophie, il n'y auroit plus de fots : & alors qui est-ce qui admireroit les gens d'esprit & les Philosophes ? Vraiment, vraiment, ils seroient bien attrapés. Mais ce sont de bonnes gens qu'il faudroit autour de nous, comme vous, mon cher maître ; car, tenez, vous êtes un bon humain : & , permettez-moi de vous le dire, vos actions valent mieux que vos paroles.

P A R A D O X I L E.

Va, si je ne suis pas meilleur, c'est que je ne suis pas encore assez éclairé. Mais je voudrois que tu me disses franchement les idées que tu as sur la génération.

M A T H U R I N.

Je n'en ai aucune, vous dis-je. C'est à vous, qui êtes un Docteur, de me dire tout cela. Cependant il seroit mieux, entre nous, de faire un enfant que de vous creuser la cervelle pour

savoir comment il vient... Mais, puisque vous avez tant de science, là, racontez-moi toute votre doctrine. Je vais toujours bêcher en attendant, pour ne pas perdre de temps.... Voyons. Comment arrangez-vous la fabrique des hommes? Avez-vous été dans la manufacture?

P A R A D O X I L E.

Mais, à peu près.

M A T H U R I N.

Comment, diable! Que dites-vous là?

P A R A D O X I L E.

J'ai ouvert deux ou trois cents chevres après l'accouplement, & à l'aide du scalpel, j'ai poursuivi dans les ramifications des veines....

M A T H U R I N.

Quoi! vous avez fait ces cruelles expériences-là? Vous vous êtes fait bourreau pour devenir savant? Au lieu d'épargner ces pauvres bêtes, vous en avez fait un massacre qui ne vous a conduit à rien du tout. Palsembleu! j'en suis bien aise; car ce n'est pas en tuant que l'on découvrira ce qui nous fait vivre.

P A R A D O X I L E.

Ton bon-sens me charme. C'est à regret que j'ai fait ce massacre philosophique; mais le désir de connoître la nature.

M A T H U R I N.

Eh! restez plutôt ignorant comme moi, & ne faites mal à personne. Parbleu, si on vous laissoit faire, dans la curiosité qui vous pique,

vous iriez peut-être jusqu'à éventrer nos... pardonnez à ma franchise... le tout pour mieux voir.

P A R A D O X I L E.

Oh ! dis toujours tout ce que tu penses. J'aime que l'expression soit libre comme la pensée. Je préfère ta conversation à celle de beaucoup de Savants.

M A T H U R I N.

Eh bien, tenez, vous êtes un bon homme tant que vous n'êtes pas curieux.... Vous ne donneriez pas une chiquenaude à un enfant ; mais quand le démon du savoir vous possède, vous êtes plus cruel à vous seul que tous les chasseurs ensemble.... On a raison de dire autour du village que vous êtes un peu timbré.... Vous riez.... Je n'en ai rien dit à personne ; mais je fais, moi, les vilaines expériences que vous avez faites avec ces verres qui grossissent.... Fi ! les opérations de la magie noire sont moins diaboliques. Tous les secrets du monde ne sont rien auprès de ces recherches honteuses : j'en ai rougi pour vous.

P A R A D O X I L E.

Ma foi, mon ami, je n'ai pas songé à rougir : j'ai vu tout cela philosophiquement, en scrutateur de la nature ; & tout ce qui existe est fait pour être vu & considéré par l'homme.

M A T H U R I N.

Allons, allons, ce n'est pas comme cela que l'on devient savant.... Allez chercher où.... Mais vous serez puni de votre curiosité ; vous ne saurez rien. Vous voilà au monde ; que diable vous fait comment vous y êtes venu ?

P A R A D O X I L E.

P A R A D O X I L E.

Je voudrois découvrir l'origine d'un animal aussi fingulier que l'homme. Le moment de la fonte d'une statue est celui qui lui imprime à jamais la grace & la beauté. Si nous connoissons bien le moule de l'espece humaine, nous pourrions le façonner; & l'art, qui par-tout ailleurs sert merveilleusement la nature, pourroit la seconder dans cette circonstance. Si tu savois tout ce qu'on a imaginé là-dessus, cela te paroîtroit bien curieux, & te feroit pardonner, sans doute, à toutes ces expériences dont tu te plains.

M A T H U R I N.

Eh bien, racontez-moi tout cela : je serai alors aussi avancé que vous, & je n'aurai rien à me reprocher.

P A R A D O X I L E.

Voilà une distinction subtile, monsieur Mathurin; vous voulez tout savoir & ne rien payer.

M A T H U R I N.

Vous faites des raisonnements, c'est votre métier; & moi, je fais venir des choux : vous mangez de nos choux, faites-nous goûter de vos raisonnements.

P A R A D O X I L E.

La chose est juste..... Eh bien, mon ami, apprends donc qu'il s'en est peu fallu que toi & toute la race humaine n'aient jamais existé.

Tome I.

H

M A T H U R I N.

Oh! oh c'est drôle ça.... Le monde l'a donc échappé belle? Et comment cela?

P A R A D O X I L E.

Il faut aller par ordre. Ecoute bien. Il y a des millions & milliards de germes plus innombrables que les grains de poussière, qui, faits pour se développer, périssent & ne parviendront jamais à la vie. Ton germe, à toi, heureusement ou malheureusement, je ne fais lequel, s'est développé.

M A T H U R I N.

Je n'en suis pas fâché....

P A R A D O X I L E.

Tu as grandi, tu a pris des sens, tandis que des millions d'autres sont tombés dans le néant. Tout tenoit au premier homme, & l'univers lui-même n'a été, dans l'origine, qu'un germe favorisé entre des milliers d'autres.

M A T H U R I N.

Quoi! le monde a grandi comme moi? Quoi! vous croyez cela?

P A R A D O X I L E.

Oui. Le monde a pu commencer par un germe pas plus gros qu'un œuf.

M A T H U R I N, *riant.*

Oh, que la philosophie est drôle!.... Et la poule, Et la poule qui a fait le monde?

P A R A D O X I L E.

Le soleil, la lune, la terre, la mer les générations présentes & futures; tout cela, te dis-je, tenoit comme toi à bien peu de choses.

M A T H U R I N, *riant plus fort.*

A la poule, à la poule?

P A R A D O X I L E.

Oui; toi, par exemple, tu étois dans ton pere; & ton pere avec toi étoient dans ton grand-pere; & ton grand-pere & ton pere & toi étoient dans ton bifaïeul; & ton bifaïeul & tes bifaïeux & tes trifaïeux & toi étoient dans les reins de notre pere Adam, lorsqu'il se promenoit dans le jardin.

M A T H U R I N.

Je me promenois donc avec lui? Pardi! je n'ai pas manqué la vocation de mon pere... je suis toujours au jardin.

P A R A D O X I L E.

Justement. Mais à quoi tenois-tu alors, toi & la race humaine?

M A T H U R I N.

O Ciel, j'étois si petit alors!

P A R A D O X I L E.

Eh misérable! crois-tu être plus grand aujourd'hui? Que fait sur le globe ta figure de cinq pieds quatre pouces? A peine paroîtras-tu, que tu seras effacé. Le premier pas que fait ton fils, te pousse vers le tombeau. Point de repos dans la nature; en marchant dans la vie, tu t'achemines à la mort:

H ij

c'est un cours irrésistible qui t'entraîne ; tu souffres par état, & tu mourras par nécessité.

M A T H U R I N.

La belle consolation ! Est-ce là ce que vous appelez de la philosophie ? Elle n'a pas un habit couleur de rose au moins.

P A R A D O X I L E.

Veux-tu qu'on te trompe ?

M A T H U R I N.

Non.

P A R A D O X I L E.

Eh bien , entends donc la vérité.

M A T H U R I N.

Voyons donc une fois quelle est sa physionomie !

P A R A D O X I L E.

Tu es semblable au fleurs que tu cultives.

M A T H U R I N.

Moi ?

P A R A D O X I L E.

Oui. Tu es une plante ambulante : elles naissent , croissent , dépérissent dans ton jardin par les mêmes loix qui te font vivre.

M A T H U R I N.

Quoi ! je serois une plante qui marche ?

P A R A D O X I L E.

Sans doute. Ton estomac que tu remplis de gros aliments , représente les racines qui , en terre , pompent le suc qui les fait croître & vivre. Les

Flours respirent & transpirent comme toi , se nourrissent & se dégagent du superflu comme toi : elles s'unissent sous tes yeux ; elles font l'amour.

M A T H U R I N.

Mes fleurs font l'amour ? Ah pardi ! en voilà bien d'un autre.

P A R A D O X I L E.

Eh ! oui , ignorant , qui as des yeux sans voir.

M A T H U R I N.

En quoi donc , mon maître ?

P A R A D O X I L E.

Pose ta bêche , approche , & apprends à respecter la philosophie.

M A T H U R I N.

Je n'y comprends rien : je dois respecter ?

P A R A D O X I L E.

Contemple le calice de cette tulipe , vois le sommet de l'étamine ; ou plutôt ce fleuron mâle , qui se penche amoureuxment vers ce fleuron femelle & cherche à darder sa poussière. Par-tout tu verras l'empressement du fleuron mâle à rechercher le fleuron de l'autre sexe : si tu veux être témoin de ce jeu , pile subitement & adroitement un fleuron mâle bien fermé , & tu en verras jaillir une fumée poudreuse qui couvrira le pistil. Les palmiers s'inclinent & s'embrassent , malgré les obstacles ; ils se ferment & se compriment fortement : ainsi les fleurs viennent par le même principe que tu es venu au monde. Il y a un système uniforme dans la génération ; & les minéraux , qui sont si

durs , ou plutôt qui te paroissent tels , éprouvent en eux-mêmes une action perpétuelle : tout est vivant , animé , dans cette matière que tu crois oisive. Les pierres , les marbres viennent exactement comme l'homme , le tout à l'aide d'une matrice , d'enveloppes , de cordon & de placenta.

M A T H U R I N .

Mon Dieu ! la tête me tourne de tous ces noms-là. Quoi ! ma bêche est venue au monde tout comme moi ?

P A R A D O X I L E .

Oui ; & le fer dans la mine s'est développé par les mêmes loix qui ont développé ton corps. Le feu , l'eau & la terre sont nés eux-mêmes du germe particulier. Ils sont doués comme toi de la faculté de se reproduire. Cette multitude innombrable de tourbillons , de soleils , de terres habitables , système que je t'ai expliqué la dernière fois.....

M A T H U R I N .

Oh ! je m'en souviens , je m'en souviens. Je n'ai rêvé toute la nuit que d'étoiles qui étoient plus grosses que tout le village.

P A R A D O X I L E .

Souviens-toi donc de mes leçons. Tout cela , te dis-je , (non , tu ne le croiras pas encore) tout cela a pu autrefois être contenu dans un grain dont la grosseur égalait à peine celle d'un pois.

M A T H U R I N .

Eh ! dites du moins une feve , mon maître.

P A R A D O X I L E.

Non..... La voie lactée que je t'ai montrée avec mon télescope , est un paquet de petits mondes qui ne font sortis de leur coque que depuis soixante ou quatre-vingts siècles : les astres enfantent les astres , & le plus gros globe a eu un germe comme la mouche , comme le petit insecte qui est le jouet des vents. Les vents promènent les semences universelles des êtres....,

M A T H U R I N.

Et font tomber les abricots.

P A R A D O X I L E.

Qu'est-ce que cela fait ? Ne m'interromps point... Il paroît que Vénus a engendré depuis peu un satellite ; notre terre jadis a enfanté la lune ; un peuple , qu'on nomme les Egyptiens , avoit le certificat de sa naissance , qui depuis s'est perdu. Mais comme la terre n'est pas encore décrépité , elle pourra fort bien procréer une seconde lune.

M A T H U R I N.

Qui nous tiendra lieu de lanternes qu'on vient de nous faire payer chèrement. Nous rendra-t-on alors notre argent , Monsieur ?

P A R A D O X I L E.

On ne rend jamais l'argent , quelque chose qui arrive , mon ami.

M A T H U R I N.

En ce cas , vous feriez mieux d'employer votre esprit à le redemander , que de vous creuser la tête à imaginer que les astres font des enfants...

H jv

P A R A D O X I L E.

Quoi ! la grosseur d'un monde t'empêcheroit de voir & de reconnoître ce que tu apperçois tous les jours dans les êtres qui t'environnent ? Quoi ! tu ne veux pas te mettre en tête que tout est développement dans la nature entière, comme dans l'espace borné de ton jardin ; que le soleil engendra des soleils, comme la graine de tes salades engendre des salades ? Songe donc que la race entière des hommes périroit, que toi tu suffirois au renouvellement des êtres.

M A T H U R I N.

Moi tout seul !

P A R A D O X I L E.

Oui : je veux dire avec ta grosse femme.

M A T H U R I N.

A la bonne heure. Laissez-moi-la, de grace.

P A R A D O X I L E.

Tu es un univers en petit, ayant tout ce qu'il faut pour le reproduire ; & l'univers est un grand être vivant, asservi aux mêmes loix qui te dirigent. Dans le fond, ce n'est que plus ou moins de matière ; & ce que tu appelles petit ou grand, n'est qu'une illusion de tes yeux. Dès que tu existes, tu es grand comme ce qu'il y a de plus grand au monde. Il n'y a plus de mesure pour te calculer, tu es à la fois partie & totalité.

M A T H U R I N.

Diable emporte si je comprends un seul mot à tout cela !

P A R A D O X I L E.

Ecoute toujours..... Tantôt un tourbillon est malade, se dissout, & pourrit comme la pêche que tu ramasses; tantôt il est dans la force de la jeunesse. Sa durée est de quelques millions d'années, & la tienne est de quatre-vingts ou cent ans: voilà toute la différence. Cela n'empêche pas que ce tourbillon n'ait commencé, comme je te l'ai dit, par un œuf, ainsi que toi.

M A T H U R I N.

J'ai commencé aussi par un œuf?

P A R A D O X I L E.

Oui; voilà ton origine. Elle est commune à tous les êtres. Qu'importe la grandeur?..... Il a toujours fallu commencer, qu'on soit soleil ou moucheron.

M A T H U R I N, *se recueillant.*

J'ai commencé par être enfermé dans une coquille? J'ai déjà entendu dire cela à quelqu'un de vos confrères, qui se promenoit avec vous. Mais je ne suis point de son avis, je vous en préviens. Je n'aime point l'idée qui m'emprisonne dans une coque. Je crains d'avoir un bec; je préfère l'avis de ceux qui cassent tous ces œufs-là, & qui me laissent avec ma face large & sans pointe.

P A R A D O X I L E.

Pas mal raisonné..... Je savais bien que nous ferions quelque chose de toi. Tu aime donc mieux les molécules organiques!

MATHURIN.

Qu'est-ce que c'est que cela, s'il vous plaît ?

PARADOXILE.

Ce sont de petits points matériels & similaires qui composent un nez, un œil, un bras, un pied, un doigt, un orteil, & qui se rassemblent par affinité.

MATHURIN.

Par affinité ! Qu'est-ce à dire ?... Je n'entends point..... Je n'entends point.

PARADOXILE.

As-tu joué aux barres quelquefois ?

MATHURIN.

Oui, quand nous allions à l'école ; & depuis encore, ça nous est arrivé à la fête du village.

PARADOXILE.

Eh bien, tu fais qu'à ce jeu, les premiers venus occupent la place & délogent ceux qui viennent ensuite. Ainsi, l'œil alerte & le nez vigilant chassent tous les yeux lents & tous les nez paresseux. Ils s'arrangent merveilleusement dans leur moule, quand ils ne se trouvent pas doubles & d'égale force ; car alors il y a un grand combat, & il résulte un monstre à deux têtes & à quatre bras. Mais ordinairement ces molécules, aussi polies que des personnes civilisées, qui ne vont pas s'asseoir dans un fauteil déjà rempli, se rangent de côté, ou se retirent, s'il n'y a point de place ; elles s'installent sous une forme pareille à celle qu'elles

avoient lorsqu'elles couloient dans l'individu qui les a fournies. Elles se moulent sur cet individu.

M A T H U R I N.

Mais si tous ces petits êtres sont vivants, pourquoi vont-ils tous s'immoler pour ne plus former qu'un seul & même animal? S'ils sont vivants, qu'ils gambadent tout seuls: s'ils sont morts, réunis ils ne peuvent rien par eux-mêmes. D'ailleurs, mis en place, il faut que quelque chose les unisse. Il faut du ciment dans les pierres qui composent un bâtiment. Or, quel est le ciment de vos molécules organiques?.... J'avoue que je n'y comprends rien.

P A R A D O X I L E.

Puisque tu ne crois pas au produit de plusieurs petits êtres distincts & similaires, faits pour composer l'homme, aimes-tu mieux que les particules primitives de la matière aient du sentiment & de l'intelligence? Cela ne coûte rien à supposer; & en raison de leur masse & de leur force, elles coordinent entr'elles, d'après les notions qu'elles ont eues.

M A T H U R I N.

C'est ici de l'hébreu pour moi, & pour vous peut-être.

P A R A D O X I L E.

Eh bien! aimes-tu la progression successive par exaltation de la semence?

M A T H U R I N.

Je ne ferai pas un enfant de plus avec tous ces mots-là.

P A R A D O X I L E.

Eh bien , aime - tu mieux les cerveaux humains , qui forment graduellement le reste de la machine ?

M A T H U R I N.

Je m'embarrasse peu de tout ce qu'on dit là-dessus.

P A R A D O X I L E.

Voyons , encore un autre pour te satisfaire....
Eh bien , aimes-tu mieux que l'homme tout entier se trouve raccourci originairement jusqu'à une petitesse incompréhensible , & qu'en proportion de la contraction qu'il éprouve , il tende à se dilater , & se dilate en effet avec le plus grand ressort , lorsque la force comprimante cesse d'agir ?

M A T H U R I N.

Attendez : j'entends un peu mieux ceci , mais cela n'est pas encore bien clair.

P A R A D O X I L E.

Eh bien , contente-toi des animalcules spermaticques , qui sont par-tout dans l'atmosphère , que nous avalons sur-tout quand nous avons appétit , & qui sont ensuite si favorables au physique de l'amour. Tu fais bien distinguer le céleri d'une autre plante ?

M A T H U R I N.

Quand on en vient au céleri , j'entends ce que cela veut dire.... Mais je vous ferai une salade ce soir , plutôt pour vous rafraîchir le sang ; car , avec votre permission , vous êtes un peu fou , mon cher maître.

P A R A D O X I L E.

Comment ! lorsque je raisonne avec toi ?

M A T H U R I N.

Tout ce que vous m'avez dit est sans doute pour en rire en mon particulier Tenez, si je favois écrire comme je fais lire, je ferois une douzaine de systêmes semblables aux vôtres.

P A R A D O X I L E.

Toi ?

M A T H U R I N.

Oui, moi. Ne fait-on pas dire aux cloches tout ce que l'on veut ? Il en est de même de la nature ; elle ne dit mot à personne, & MM. les Savants veulent la faire parler Allez, le secret de faire périr les loirs qui mangent nos fruits, seroit plus utile cent fois que de vouloir deviner comment nous venons au monde. On n'y voit goutte, tant à l'entrée qu'à la sortie. Je ne tue pas des chevres, moi, par curiosité : je détruis le plus que je peux les chenilles, parce que ce sont-là nos vrais ennemis. Si on les laissoit faire, nous n'aurions pas une poire. Dites-moi, pourquoi les Académiciens ne s'occupent-ils pas à exterminer cette engeance, au lieu de regarder aux étoiles, qui se moquent d'eux le matin en s'enfuyant ? Est-ce qu'une pêche que l'on tient, que l'on mange, ne vaut pas un monde qu'on voit à peine au bout d'une lunette ? car vous m'avez mis toutes ces belles choses en tête ; & nous voyons à présent des mondes là-haut, tout comme on voit des pommes en Normandie.

P A R A D O X I L E.

Tu vois donc qu'il y a du plaisir à contempler l'univers en grand : tu respirez plus à ton aise quand tu regardes le Ciel : tu dis , là-haut sont des Jardiniers tout comme moi , qui bêchent la terre & qui font venir des légumes.

M A T H U R I N.

Parbleu ! je voudrais bien me trouver dans une Planete où , dans l'été , il plût seulement une demi-heure par jour Quel plaisir de voir tomber une petite pluie fine ! Ça seroit bien morbleu , & tout n'en iroit que mieux dans notre jardin ; nous ne serions pas obligés d'aller puiser incessamment de l'eau , ce qui fatigue nos bras & notre tête , & nous empêche de rêver à tous vos beaux systêmes.

P A R A D O X I L E.

Vous entamez-là une furieuse question , monsieur Mathurin. Comment ! vous vous plaignez du mal physique & du mal moral ?

M A T H U R I N.

Monsieur , qu'est-ce que cela , je vous prie ? Nous n'avons jamais eu de ces maladies-là , entendez-vous : c'est bon pour les libertins de la Ville.

P A R A D O X I L E.

Ta méprise me fait rire , quoiqu'elle ne soit pas déjà si grande.... Ah ça , mon cher Mathurin , je t'expliquerai une autre fois comme quoi tout est lié dans l'origine des choses ; je te montrerai l'échelle des êtres.

M A T H U R I N.

L'échelle des êtres ? Mais ne vaudroit-il pas mieux jouir que de rêver à monter si haut ? Tenez, quand j'embrasse ma femme, je tiens une vérité charmante, je n'en veux point d'autre. Je ne voudrois favoir qu'une chose, & puis une autre encore : pourquoi le Seigneur du village me méprise quand il passe, & pourquoi il est des mois entiers sans pleuvoir Si je savois deviner cela, je croirois tenir toute la science.

P A R A D O X I L E.

Mon ami, ce Seigneur, avec son orgueil, a le front triste : n'est-il pas vrai ?

M A T H U R I N.

Oui, vraiment ; il ne rit jamais.

P A R A D O X I L E.

Il n'est pas content de lui-même, & c'est pourquoi il se gonfle de vanité Songe que tu vaux mieux que lui, & par l'utilité que tu es au monde, & sur-tout par ton cœur.

M A T H U R I N.

Allons, tenez, je vous aime quand vous parlez comme cela. Oui, je me sens meilleur que lui ; car si j'avois ses richesses, je crois que je ferois du bien : & lui, il fait de la peine à tous ses voisins, tant avec sa chasse qui fourrage nos terres, qu'avec ses valets qui viennent corrompre nos filles. Ce germe-là auroit bien dû rester dans le néant, & avec lui les germes des loirs & des chenilles.

P A R A D O X I L E.

Tu sauras une autre fois pourquoi cette engeance est venue au monde.

M A T H U R I N.

N'importe pourquoi : c'est le moyen de la détruire que je voudrais trouver.

P A R A D O X I L E.

A la prochaine conversation je t'expliquerai tout.... Pour le présent je vais me mettre à la rencontre d'une comete qui doit bientôt nous arriver.

M A T H U R I N.

Et moi je vais cueillir une salade.... Mais à propos, notre maître, dois-je avoir peur de cette comete? On dit que la queue de ces dames-là envoie des inondations.... Faites qu'elle nous montre un peu le visage.

P A R A D O X I L E.

Mon ami, il n'y a point d'apparence qu'elle puisse nous faire le moindre mal : mais si elle approchoit un peu de la terre, console-toi d'avance, ce seroit l'affaire d'un instant. Un tremblement universel d'une minute, tout seroit dit.... Tu mourrois avec tous les Empereurs, tous les Potentats & tous les Philosophes de ce monde.

M A T H U R I N.

Pardi, voilà une belle consolation! N'est-ce pas toujours mourir? J'estime ma vie autant qu'ils estiment la leur... Rassurez-moi, je vous prie,
Monsieur,

Monfieur, contre la comete, car autrement nous n'aurions plus cœur à l'ouvrage.

P A R A D O X I L E.

Tranquillife-toi : le grand chemin où voyagent ces planetes est assez large pour qu'elles ne fe coudoient pas.

M A T H U R I N.

Tant mieux : car s'il leur prenoit fantaisie en route de faire l'amour, comme vous nous le difiez tantôt, & qu'elles s'approchaffent, dans un petit jeu femblable à celui de mes fleurs, où en ferions-nous?

P A R A D O X I L E.

Va, ces grands aftres majestueux, dans leur vaste & superbe rotation, s'envoient les témoignages de leur tendresse à des distances immenses, pour ne pas dire incommensurables.

M A T H U R I N.

A la bonne heure. Je fais fort bon gré à leurs Majestés ; mais je ne voudrois pas être planete, parce que, quand notre femme sera relevée, nous nous entendons bien ; nous ne ferons pas l'amour, nous, comme des Soleils.

P A R A D O X I L E.

Va, ta tête pesante vaut mieux à elle seule que tous les Soleils & les Aftres du monde, qui ne pensent point.

M A T H U R I N.

Ah çà, Monfieur, vous l'étourdissez, cette pauvre tête. Vous nous conterez cela tantôt, avant

que nous allions nous coucher. Le souper va venir, & vous n'aurez pas de dessert si je ne vous quitte. . . . Adieu.

P A R A D O X I L E.

Songe sur-tout à mes fraises.

M A T H U R I N , *en s'en allant.*

Graces à Dieu, j'y pense plus qu'à tous vos mondes.

D E L A F O R T U N E

E T D E L A G L O I R E.

S O N G E.

LE sceptre de Morphée avoit touché mes paupieres: les noirs soucis, les inquiétudes voltigeoient loin de moi. Tout, jusques à mon amour, goûtoit avec mon cœur les charmes du repos. Tout-à-coup un peuple de fantômes vient frapper mon imagination; mais bientôt elle démêle un système régulier dans cette scene tumultueuse, & tel est le tableau fidele que ma mémoire en a conservé... Je me trouvois dans un temple rempli d'un peuple immense; j'entendois de tous côtés ces mots: Elle va paroître... la voilà... non... oui... c'est elle... non. On alloit, on venoit, on se coudoyoit. Hommes & femmes, jeunes & vieux, Magistrats & gens de guerre, artisans, citoyens, étrangers, tout étoit en mouvement comme en confusion. Tout-à-coup ce ne fut qu'un cri. Je tournai la tête, & je vis une femme nue, un bandeau sur les yeux;

elle avoit un pied sur une roue qui tournoit avec une rapidité inconcevable; dessous on lisoit cette inscription : *A la Souveraine de l'univers.* Aussitôt toutes les bienséances furent anéanties; on se heurtoit sans ménagement, & moi-même, entraîné dans la foule, j'étois forcé d'obéir à son énorme impulsion. On crioit à mes oreilles : A moi, à moi, à votre plus fidele serviteur, à votre esclave; ô Déesse, regardez-moi ! je rampe, je flatte, je fers depuis dix ans.... Et tous les visages m'offroient alors quelque chose d'avidé, de dur, de rebutant. On fouloit aux pieds sans miséricorde ceux qui étoient tombés. Cependant des piéces d'or pleuvoient de toutes parts; il suffisoit d'en ramasser une pour être riche; elle se multiplioit dans la main de celui qui la possédoit : mais personne ne se contentoit d'une seule. Les uns se plaignoient des rigueurs de la Déesse, les autres sembloient puiser une nouvelle fureur, dès qu'ils avoient obtenu quelque bienfait; mais elle, sans s'embarrasser ni de leurs éloges, ni de leurs reproches, ni de leurs clameurs, distribuoit, toujours en tournant, les dons divers qu'elle avoit à faire à cette foule empressée. La plupart étoient trompeurs. Celui-ci croit ramasser un trésor, il ne ramasse que le goût des chimères & de la prodigalité; celui-là, en se bâtissant un palais, se prépare le poison que lui destine son avide héritier. Dans le flux & reflux continuel qui me pressoit, je n'avois rien de plus précieux à désirer que de sauver ma fragile existence. Tandis qu'une joie folle éclatoit à ma droite, des larmes de rage couloient à ma gauche. Ni la beauté, ni les mœurs, ni l'esprit n'attiroient l'attention de l'aveugle Déesse. Le plus fort, le plus adroit, ou, pour mieux dire, le plus fourbe, ravissoit les présents. Chacun élevoit en l'air un mor-

ceau de papier qui contenoit ses demandes ; c'étoient autant de placets. J'en lus plusieurs ; le premier portoit : ô Déesse ! je n'ai que cent mille livres de rente , comment voulez-vous que je vive ? Je dépense cela en porcelaines & en magots ; ô vous , qui faites les heureux du siècle , permettez seulement que j'affame une Province , & mes affaires iront bien ! Un autre disoit : ô Déesse ! un homme de ma naissance & de mon rang devoit-il se trouver dans cette bagarre ? Ne seroit-ce point à vous à venir au-devant de moi ? Et à quoi servent les loix , si ce n'est à m'assurer en paix l'oisive opulence qu'il est de ma grandeur de prodiguer à ceux qui sauront flatter mes caprices ? Celui d'une jeune fille s'énonçoit ainsi : ô Déesse , un amant , quand même il ne devoit pas être mon mari ; ou un mari , quand même il ne devoit pas être mon amant ! Celui d'un Poëte : vous qui tenez le Dieu Plutus assis sur vos genoux , & qui le caressez familièrement , je ne demande point que vous lui disiez quelque chose en ma faveur ; faites seulement marcher la Persuasion , votre compagne fidelle , & ce petit Amour ailé qui ne vous abandonne point : que je trouve grace devant les Histrions & les Laïs , dont l'insolente ignorance n'a plus de bornes ; que ma piece soit jouée & applaudie , afin que seulement deux ou trois de mes confreres en crevent de dépit. O Fortune ! vous présidez plus que toute autre Déesse aux représentations nouvelles ; faites luire sur ma tête , dans ce jour terrible , la bénigne influence de votre étoile.

Un autre : Je suis arrivé , ô Déesse ! des rives de la Garonne , dans la ville du monde la plus florissante , celle-où l'on s'intrigue le plus , où l'on s'agite davantage , où l'on emploie toutes sortes de

moyens pour s'avancer & s'enrichir, où regnent les vices les plus éclatants, &, ce qui est plus aimable encore, l'art de les faire chérir ou estimer. J'ai eu toute l'effronterie possible ; j'ai menti comme on ne ment pas ; j'ai incessamment parlé de moi, j'ai relevé mon frêle mérite avec toute l'adresse imaginable ; hélas ! je n'ai point réussi. O Déesse ! n'est-il plus de fots, n'est-il plus de dupes dans cette ville immense ? & s'il y a quelques gens sensés qui devinent les frippons au premier coup d'œil, par quelle fatalité les ai-je rencontrés ? Je ferai donc le premier de ma race & de mon pays à qui l'impudence n'aura servi de rien ?

Un autre encore : mon protecteur me promène & me joue depuis quinze ans, ô sourde Déesse ! Je le méprise : mais je ne manque pas une seule audience où je le loue en face ; je me charge des commissions les plus affligeantes & les plus onéreuses ; je lui dédie mes livres ; je mange à sa table, tant qu'il y a un couvert de reste ; je me fais aussi petit qu'il s'imagine être grand : que faire donc ? Je n'ai ni femme, ni fille, ni sœur, ni niece, ni cousine : ô Déesse ! tire une parente de ma côte, & que le barbare s'attendrisse.

Le dernier disoit : je voudrois échanger mon honneur, mon nom & ma probité, contre un peu d'argent ; & je ne trouve personne pour m'en débarrasser. Ma foi, si cela continue, je serai obligé de garder mon nom, mon honneur & ma probité.

Tous ces placets, que soulevoient tant de mains suppliantes, étoient tous aussi fous, aussi bas, aussi extravagants ; ils contenoient des plaintes outrées, des vœux chimériques, des projets bizarres. Tout-à-coup un homme, surchargé de dorure, dit en se retirant de la foule : Messieurs les mal-adroits,

écoutez; j'ai fait mes affaires, suivez-moi; soyez mes humbles complaisants. Je tiens table ouverte, parce que cela m'amuse; quiconque voudra venir manger fera bien venu, soit qu'il m'amuse, soit même qu'il ne m'amuse pas; entendez-vous? Aussitôt le personnage fut entouré; curieux je suivis la foule, & nous entrâmes chez Mirmon. C'étoit un palais où le goût le disputoit à la magnificence; le travail des ameublements étoit exquis, & le luxe y étoit recherché. D'un côté, le génie déployoit sur la toile ce qu'il y a de plus majestueux & de plus tendre; de l'autre, le grotesque étaloit ses bambochades & ses autres inventions modernes. Le nombre des esclaves égaloit les caprices du maître: pour lui, enivré de son opulence, il se regardoit comme un des premiers citoyens; il rappelloit souvent l'obscurité de son origine; mais, qui le croiroit! par un sentiment d'orgueil. Quel chemin j'ai fait, disoit-il! cela n'arrive qu'à ceux qui, comme moi, ont le talent de s'élever. Les fots demeurent l'œil étonné, la bouche béante; l'homme qui connoît le local, perce & rompt toutes les digues. On l'envie, & c'est un hommage qu'on rend à son adresse. Un flatteur parasite lui répondoit: Dans tous les lieux on ne vante que votre bon goût, l'arrangement de votre maison, la délicatesse de votre table; tout le monde applaudit aux talents supérieurs qui vous distinguent du reste des mortels; & c'est à vous de jouir de cette fortune qui, en soulevant le coin de son bandeau, vous a apperçu dans la foule, & a récompensé votre prodigieux mérite.

A table, enflé des louanges qu'il recevoit, il parloit de tout, & se piquoit, non-seulement d'aimer passionnément les beaux-arts, mais encore de s'y connoître. J'y aurois infailliblement excellé, si je

m'y étois appliqué, disoit-il d'un ton presque convaincant ; mais j'ai choisi le parti solide , & je n'ai point lieu de m'en repentir. Actuellement je puis m'ouvrir une autre carrière : quand on a su prendre les voies les plus fines, les plus ingénieuses pour s'enrichir, on n'est pas, je crois, mal-habile à trouver les routes du Parnasse. D'une voix unanime, chacun lui protestoit qu'il ne tenoit qu'à lui d'être Poëte, Musicien, Peintre, Graveur, Architecte, Traducteur, Comédien, enfin tout ce qu'il voudroit être, aussi parfaitement qu'il avoit été excellent Monopoleur.

Je sortis, & guidé une seconde fois par une invincible curiosité, je rentrai dans le temple ; mais je m'arrêtai sous le portique, ne voulant observer que de loin le tumulte effroyable que faisoient les intéressés, J'apperçus un homme d'un extérieur simple, d'un port noble & ouvert : il ne songeoit pas à se mêler parmi la foule ; au contraire, appuyé sur une colonne, il regardoit d'un œil triste ces combats odieux ; il disoit en soupirant, & par intervalles : Quelle race méprisable ! quelle multitude dévouée au plus vil esclavage ! Ces malheureux ne connoissent d'autre divinité que la Fortune. Voyez cet empressement, ces passions furieuses ; elles n'ont jamais été si vives pour la gloire ou pour la vertu. On voit jusqu'aux Ministres des autels abandonner leurs demeures tranquilles, & les Philosophes les hautes spéculations de leur cabinet ; on n'a que du mépris pour la sagesse ; on préfere les richesses au mérite & aux talents. Tout décroît, tout s'efface, tout annonce une ruine prochaine. Les ames n'ont ni force, ni assiette, ni vigueur ; la vie morale des états dépérit & s'éteint. Le Pontife du temple de la Fortune, le front orné de sa tiare, qui se promenoit

alors, entendit ces mots. Il étoit superbement vêtu, ses doigts étoient chargés de bagues, ses habits étoient couverts de diamants. Il répondit à l'inconnu avec ce ton léger qui convenoit à son extérieur : c'est bien dommage, monsieur le frondeur, mais cela est ainsi ; les hommes sont ridicules, extravagants, foibles, malheureux ; ils sont nés tels. Considérez l'homme en détail, son entendement est obscurci par mille erreurs ; il commence à se tromper dès qu'il commence à penser ; pourquoi ? Parce qu'il a trouvé l'ordre naturel des choses renversé. Le gage de tous les biens s'est trouvé fixé dans un métal jaune ; il le poursuit avidement comme l'échange de tous les plaisirs ; l'homme veut être absolument heureux, il ne fait point, selon vous, en quoi consiste le bonheur ; d'accord : il l'a bonnement placé à embellir sa retraite, à y répandre l'abondance & toutes les commodités de la vie, à jouir de toutes les sensations que lui apporte en foule la nature obéissante au pouvoir de l'or. Il est déraisonnable de penser ainsi, je l'avoue ; il a tort d'être sensible & d'aimer la volupté : plaignons-le de ce goût infortuné. — Quoi, reprit l'autre ! peu de chose lui suffira ; ses besoins seront bornés ; il n'aura qu'un estomac & qu'un instant à vivre, & il ne pourra connoître la modération, la tempérance, l'équité ; il obéira à toutes les sensations capricieuses que lui dicteront les faillies d'une imagination enflammée ; il sacrifiera, s'il le faut, l'univers entier pour le chatouillement agréable d'une fibre ! Non, une injustice si criante & si cruelle ne peut être autorisée que par ceux qui en sont les complices. Si mon bras ne peut abattre ces colosses d'orgueil & d'inhumanité, ma voix les maudira. Misérable Fortune, sois maudite à

jamais ! — Elle est au-dessus du murmure des hommes , répondit paisiblement le Pontife ; il faut que le ressort qui fait mouvoir le monde moral , ait tout le jeu d'où dépendent sa force , sa durée & son éclat. Il faut que la société , qui n'est qu'une fermentation perpétuelle , pour ne pas tomber dans un état d'inertie , éprouve cette secousse vive qui se communique à ses membres , & leur procure la chaleur & la vie. Cette inégalité , qui vous semble monstrueuse , est le principe actif des êtres ; ce sont les plus viles passions qui fécondent le riche tableau de l'univers. Parmi les combinaisons infinies d'êtres qui existent , il en doit exister de toutes les sortes. L'animal hideux , boursoufflé d'un venin livide , occupe sa place , & dans la fange ne sauroit être l'aigle fier qui s'élève dans la pure région des airs. — Vous ne me prouvez jamais qu'il faille que des millions d'hommes rampent dans l'obscur misère , pour nourrir le luxe scandaleux des favoris de votre indigne Déesse. Cœurs barbares & aveuglés , qui ne jouissent pas même de ce qu'ils ravissent à l'indigence , ces hommes cruels ne se réconcilieront jamais avec l'auguste morale , avec cette morale touchante , éternelle , qui dans tous les temps les condamnera , & vengera les torts faits à la foiblesse par ces tyrans qui demain vont rentrer dans la poudre & dans l'ignominie. Mais , si l'or & l'argent sont en effet la source du bonheur , pourquoi ne sont-ils pas la récompense du bon esprit , de la vertu , de l'honneur , de la probité ? Pourquoi la pauvreté & l'obscurité sont-elles le partage des gens de bien & de mérite ? — Eh ! d'après votre aveu , n'ont-ils pas reçu des dons plus précieux ? Peuvent-ils , doivent-ils tout avoir ? Et dans l'état actuel des

choses, n'êtes-vous pas heureux que des hommes avides courent les mers & s'exposent à des périls sans nombre, pour enrichir la patrie des trésors d'un nouveau monde ? Ne jouissez-vous pas vous-même d'une portion de ces biens ? n'en jouissez-vous pas autant qu'eux ? Ils ont des monceaux d'or ; mais avez-vous compté toutes les peines qu'ils ont essuyées ? Sans un aveuglement surnaturel, auroient-ils fait un pas, se feroient-ils fatigués dans l'espoir incertain de se reposer ? Un Criton se charge de l'approvisionnement de nos magasins en temps de guerre ; il se dévoue volontairement à l'indignation publique, pour le plaisir d'élever un palais. L'autre se rend monopoleur, prend en main tous les deniers publics, s'en rend dépositaire, au risque de voir le glaive de Thémis s'appesantir un jour sur sa tête ; & tous ces soins, ces embarras sont pour se procurer une opulence enviée, méprisée, & trop souvent dangereuse. Je crois qu'un Philosophe devoit encore les remercier : car enfin, dans une situation extrême, l'Etat a eu grand besoin de leur activité ; l'Etat étoit perdu, sans doute, s'il n'y avoit eu alors que des gens paisibles & modérés. Otez les moyens de fortune, le patriotisme est un mot vuide de sens ; l'émulation & l'industrie cesseront entièrement. L'opulence entre donc dans l'ordre politique, qui lui-même est une nuance de l'ordre universel. La carrière est ouverte à tous, & les efforts hardis sont presque toujours couronnés. Ces excès seront condamnables dans la théorie d'un empire parfaitement policé : mais où existe-t-il ? Remue-t-on la matière morte sans levier ? Les nations n'ont-elles pas besoin d'un levain qui, poison par lui-même, étend leur sphere, sert à la circulation, leur donne une sorte de

vie & de mouvement ? Et si le bien qu'il produit est mélangé de mal , quel est l'ordre des choses où ces éléments opposés ne se rencontrent pas ? Au figuré comme au physique , rien ne prépare plus la corruption des choses que cet état paisible qu'on nomme égalité , & qui annonce la mort de la république. — Vous avez des idées & des raisons de gouvernement & de police que je n'ai pas : mais je connois quelque chose d'antérieur aux gouvernements ; c'est la justice , l'honneur , la probité ; car , vous l'avouerez , la cupidité rompt aisément les liens que ces vertus imposent aux hommes , & l'exemple de ceux qui se plongent dans le luxe sera contagieux. Que deviendront alors ces appuis sacrés du genre humain ? — Ces vertus brilleront d'un nouvel éclat ; & quand il n'y auroit que la foule des mécontents pour les admirer ? — L'inhumaine avarice plaisante quelquefois , mais toujours bassement. S'il est permis de se procurer le nécessaire , autant est-on vil & coupable en recherchant le superflu , si ce n'est pour le répandre aussi-tôt. En causant la misère des peuples , on se rend digne de leurs mépris. Il ne faut qu'écouter la voix de la nation , pour entendre son arrêt. Le premier devoir de l'homme est de reconnoître les bornes qu'il doit assigner à ses désirs. — Les impulsions du cœur humain sont comme celles de la nature : elles sont fortes & rapides ; & pour mieux frapper le but , elles le passent quelquefois. Foible & risible vertu , raison encore plus foible ! vous n'avez jamais eu la force de résister à l'appât séduisant des richesses : à leur approche votre faste tombe , les désirs reprennent leur cours avec plus de véhémence : ils avoient été suspendus , parce que rien ne déterminoit leur pente ;

mais il étoit contre leur nature de remonter vers leur source : d'ailleurs, la cupidité réciproque des hommes leur sert mutuellement de poids & d'équilibre ; & s'il est rompu, il ne tarde guere à se réparer. Tous les mortels sont égaux aux yeux de la Fortune ; voilà pourquoi elle distribue au hazard ses bienfaits. De deux hommes courageux, l'un monte sur le trône, l'autre sur l'échafaud : elle les voit du même œil régner, ou mourir dans les tortures. Si les hommes vertueux, si les hommes de génie la recherchoient, elle récompenseroit sans doute leur assiduité ; mais il faut toujours un peu mériter la fortune ; & il est plus doux de s'emporter contr'elle, que de ployer sous cette Déesse, qui, Reine du genre humain, a le droit de le traiter à son gré. — Quoi ! vous ne connoissez pas même la fierté attachée à la vertu ? Sachez qu'elle ne fait rien demander ; que solliciter avec éclat est un avilissement qui l'outrage. Contente de sa médiocrité, elle ne vient point grossir une cour profane ; son bonheur est dans l'accomplissement de ses devoirs ; ils lui sont plus chers que toutes les richesses qu'elle pourroit acquérir ; elle connoît cette paix qui accompagne la modération des désirs : elle fait jouir ; mais elle fait aussi supporter la privation sans murmurer. Si les récompenses que la Fortune accorde étoient proportionnées au temps qu'on a employé, aux soins qu'on s'est donnés, & sur-tout aux vrais services rendus à la patrie, alors je serois le premier à fléchir le genou devant cette Divinité juste. — Je vois que des idées d'une perfection chimérique vous dominant : la nature, je le répète, nous donne des désirs sans bornes. — C'est à nous, s'il est vrai, de rectifier les désordres de la nature. — Eh ! le pouvons-

nous ? — Je le crois. — Mais, du moins, la fortune n'est-elle pas un moyen pour obliger, & à ce seul titre ne devoit-elle pas être chère au Philosophe ? — Celui qui ne fait obliger qu'avec de l'or, n'obligera jamais : les mortels les plus indigents sont ceux qui rendent à leurs semblables les plus grands services. Le cœur s'endurcit dès qu'il se voit indépendant des calamités générales : c'est un homme dans le port, qui contemple un vaisseau battu par l'orage ; ce n'est pour lui qu'un spectacle. Je veux être pauvre par goût, pour conserver plus sûrement ma sensibilité & ma vertu. — Je vois que nous ne nous entendrons pas. — Je le vois avec douleur. Insensés mortels ! reprit le sage d'un ton élevé, est-il possible que vous ne puissiez rien tirer de votre propre fond, rien trouver dans votre pensée, dans la fermeté de votre ame, dans votre amour pour la vertu, de quoi vous rendre heureux ? Le bonheur est en nous, dans des actions bonnes, légitimes, que notre cœur avoue avec complaisance. Faut-il que vous vous adressiez sans cesse à cette Déesse volage, changeante, capricieuse, qui gouverne en despote aveugle, & qui ne vous caresse que pour vous précipiter dans les abîmes de la folie & de l'imprudence ! A ces mots le Pontife sourit, & lui prenant la main, il voulut lui mettre au doigt un diamant d'un prix très-considérable. Le sage retira sa main sans courroux ; & souriant à son tour, il dit : que prétendez-vous faire ? C'est pour les enfants que ces bagatelles sont faites : amusez-les avec des diamants, des pierres bigarrées, des rubans de diverses couleurs ; il faut les distraire pour les empêcher de jeter un œil sérieux sur cette valeur imaginaire qui les éblouit & les trompe. C'est bien

de l'or & de l'argent dont j'ai besoin ! Vertus fieres ! courage d'esprit inébranlable ! étude profonde , qui transportez la vie de l'homme dans la pensée ! venez à moi , remplissez mon ame ; que je mette à profit cet instant qui m'est donné , & qui s'écoule dans la profondeur de l'éternité ! Qu'il ne soit pas perdu pour moi , que je vive tout entier , que je me plonge dans ces idées justes , élevées , propres à fortifier l'ame contre les malheurs inévitables de la vie ! Tels sont les trésors qui seuls ont quelque prix , & que je brûle d'acquérir. Cependant , pour reconnoître le bien que vous me vouliez , marchez sur mes pas , & que je vous montre à mon tour le séjour où je préside.

Je les suivis tout ému. Le toit , la démarche , le courroux noble de ce sage m'avoient frappé ; il nous introduisit dans un temple majestueux , tout éclatant de lumière. On n'y voyoit point de foule ; le marbre vivifié présentoit de toutes parts les statues de plusieurs grands hommes ; elles portoient le caractère & le feu de leurs ames. L'expression étoit inimitable ; le ciseau avoit donné le mouvement ; ils avoient été peu connus pendant leur vie , à leur mort le cri de l'admiration avoit fait voler leur nom sous ces voûtes augustes ; une multitude de lampes descendoit de ce nouvel empyrée , & la clarté qu'elles répandent ne doit jamais finir. Au milieu , je vis un corps immense , formé d'une substance purement aérienne ; c'étoit l'image de la Postérité reconnoissante. Elle étoit à genoux devant un diadème , un bâton de Commandant & un livre. C'étoit la couronne de Henri , le sceptre de Turenne , & l'Esprit des Loix. A sa droite étoit le buste de Socrate , en face celui de Richardson. Là , se

promenoient les Solon , les Epaminondas , les deux Brutus , avec les Fabius , les Scipion , les Caton , les Antonin. Là , sont les Héros qui ont eu la véritable grandeur d'ame , les Ecrivains illustres , les sages de tous les temps ; leur extérieur simple & leur air modeste annonçoient la simplicité & la candeur de leur ame ; ils disoient à la Postérité : Déesse , nous n'avons jamais cherché vos louanges , nous n'avons jamais désiré vos présents. La plus pure récompense de nos actions a été dans le plaisir que nous avons goûté à les faire. Pour suivre la vertu , l'on n'a besoin que de l'amour de la vertu même.

La Postérité répondoit : vous vivrez éternellement , vous , mes vrais amis ; je veux que tous les humains vous connoissent & vous respectent. Mon plus grand plaisir sera de divulguer vos vertus : arrachés pour toujours au sommeil léthargique de la mort , les filles de mémoire célébreront vos grandes actions. Aussi-tôt une céleste harmonie se fit entendre ; elle s'éleva lentement dans les airs , & par une gradation bien ménagée , elle frappa la voûte sonore du Temple , & delà se répandit dans l'univers. Il n'est point d'oreille qui ne soit enchantée d'un si beau concert. Je sentis l'ivresse délicieuse que les Muses font couler dans les cœurs sensibles. Ah ! je suis dans le Temple de la Gloire , m'écriai-je ; je ne vois ici ni conquérants ni ambitieux , ni tous ces fléaux de la guerre , que la crainte a déifiés ; je vois les vertus éminentes , les talents extraordinaires , qui font le charme & la consolation du genre humain. Qu'elles sont viles les inclinations de ceux qui méprisent la gloire !

Plus ces grands hommes avoient été maltraités de la fortune , plus ils répandoient d'éclat. Le Tasse & Milton , couronnés des mêmes lauriers , rioient

des coups impuissans que leur avoit porté le sort ; ils fouloient aux pieds la face ignoble de leurs Zoïles. Le Pontife du Temple de la Fortune baïssoit un œil confus. Ces fronts rayonnans avoient sur les cœurs une autorité si douce , si naturelle & si puissante , ils attiroient tellement le respect & l'amour , que les cœurs les plus vicieux redoutoient leur mépris. Le sage éleva sa voix , qui retentissoit avec majesté sous ces voûtes élevées , & dit : la gloire ne naît point de l'orgueil , de l'ambition , du faste , de la puissance ou de l'intrigue ; si l'on se prosterne devant l'idole du pouvoir , les démonstrations de ce respect sont passageres & forcées ; il faut des vertus distinguées , il faut des talents reconnus , pour obtenir ce suffrage public , qui récompense dignement ; c'est lui qui acquitte la dette que l'homme ne peut plus payer. La gloire ne consiste point à éterniser des syllabes , mais à laisser un grand exemple. Elle se dérobe aux poursuites empressees , & elle se plaît à couronner l'homme simple & modeste , qui , chaque jour , a développé ses vertus avec la chaîne de ses devoirs. Vous retrouvez ici ce brave & généreux Phocion , qui , après avoir commandé des armées nombreuses , vit la vieillesse & l'indigence le saisir sous ses lauriers. Il mourut pauvre , il mourut abandonné ! quelle fin plus glorieuse ! Vous voyez encore cet Aristide , cet homme juste par excellence ; il suivit constamment ses devoirs ; il fut banni : il ne se prêta point aux caprices du Peuple , aux séductions des Magistrats. Le sort réservé à la vertu l'attendoit. Contemplez Catinat , son héroïsme guerrier , sa philosophie tranquille ; il disoit , dans sa retraite : j'ai servi ma Patrie avec zèle & courage ; dès qu'elle a jugé que mes services lui étoient inutiles , j'ai commencé à vivre pour moi-même , les vœux les plus ardens

ardents de mon cœur seront toujours pour elle. Ce grand homme, dans sa disgrâce inespérée, n'avoit rien à se reprocher. Ses ennemis, qui ne savoient agir que par des voies détournées, triomphoient de son obscurité; il leur oppoisoit sa vertu, & cette égalité d'ame que la vertu seule peut inspirer. Plus bas, vous voyez ce Fénelon, qui, dans le séjour de la haine, dans le tourbillon des passions fougueuses, regagna par la modération cette paix que la fureur jalouse voulut lui faire perdre. Tels sont les hommes qui méritent l'admiration des siècles. On voudra leur ressembler : ils serviront de modèle, ils formeront de grandes ames qui ne sont pas encore nées.

Maintenant que les Lucullus, que les Crassus, que les Monopoleurs jouissent de leur fortune, qu'ils rassemblent autour d'eux toutes les voluptés sensuelles que procurent les richesses; que la foule des plaisirs ne les abandonne jamais; qu'ils aient l'aisance, l'agréable & même le superflu, j'y consens : tel est leur lot. Nulle personne bien née n'enviera, je crois, leur coupable opulence. Mais aussi qu'une barrière éternelle les sépare de ceux qui ont eu l'honneur pour perspective, pour aliment & pour but de leurs travaux; qu'ils ne se trouvent jamais sur la même ligne avec le Magistrat qui veille à la conservation des loix, avec le Guerrier dont le moindre effort est de braver la mort, avec l'Ecrivain illustre, qui ajoute aux pensées de son siècle & à celles du genre humain. Eh ! quelle seroit la récompense des vertus désintéressées, patriotiques, si la même monnoie payoit l'homme vénal & le héros ? Que la tache imprimée sur les mains qui levent les impôts publics, ne puisse être effacée par des fleuves d'or; que les distinctions honorables ne leur appartiennent

146 *De la Fort. & de la Gloire, Songe.*
mais ; qu'elles jouissent de tout , excepté de l'apanage des grands hommes.

Le Pontife de la Fortune , humilié , vaincu , sentoît , dans ces paroles , une force à laquelle il ne pouvoit répondre. — Quels sont donc les plaisirs attachés à cette Gloire que vous vantez tant ? — C'est le secret des grandes âmes , répondit le Pontife du Temple de la Gloire ; ceux qui l'adorent sont heureux par elle : la Fortune s'épuise & s'affoiblit en se partageant ; la Gloire est un patrimoine aussi étendu qu'il est inépuisable ; la couronne d'un vainqueur ne fait aucun tort aux palmes que moissonne un autre vainqueur. Il est sur la terre des hommes dont le nom flatte mon oreille ; je les attends ici pour les recevoir , les embrasser , & étendre avec eux l'empire de la pensée , de la raison , de la vertu. A ces mots , un feu divin s'alluma dans ses yeux : je le fixai plus attentivement ; quel étrange contraste m'offrirent ces deux personnages si opposés ! Le Pontife du Temple de la Fortune étoit Bourvalais ; celui du Temple de la Gloire étoit Corneille.

A N A T O M I E.

ENTRONS sans frémir dans cet amphithéâtre , où l'homme , avant de descendre au tombeau , paie un dernier tribut à l'admiration , & satisfait encore à la gloire du Créateur. L'homme n'est plus , & sa beauté subsiste encore. La flamme pure & sacrée qui anima ce corps , maintenant immobile , y a laissé l'empreinte de son essence divine. Les insectes dévorants attendent que l'arrêt de la destruction soit répété ; & l'intervalle qui regne

entre la mort & la corruption, atteste avec quel regret la nature décompose son plus magnifique ouvrage.

Eloigne-toi, pâle fossoyeur, plus avide que tes tombeaux! Pour oser t'emparer de ta proie, attends que tous les traits du chef-d'œuvre soient effacés. Que ta main grossière ne cache point dans le sein de la terre ce que l'œil étonné peut découvrir avec ravissement dans ce dédale immense, où chaque pas doit lui montrer un prodige.

Entrons, mes amis, entrons sans crainte, puisque la mort est un repos, & que l'ame, en s'élançant vers l'immortalité, sourit la première sur sa dépouille. Le cœur qui embrasse la puissance & la bonté de l'Être suprême, bénit la mort comme la vie; & sous sa main étendue & puissante, qu'importe où agit le principe pensant, indestructible comme son Auteur? Il est grand, il est bon; la terreur l'outrage; elle n'appartient qu'au vil esclave.

Et toi, jeune beauté, à qui je consacre cet article, c'est pour toi que je colore ces funebres objets! Tu ne pourrois soutenir la vue de ce corps froid & inanimé, que par la magie du pinceau. Je trace à ton imagination ce que ton œil délicat refuseroit de voir. Approche; c'est un jeune homme étendu sur ce marbre noir. Approche; il n'est plus redoutable. Son œil qui faisoit à ton passage l'assemblage de tes graces, est fermé. Son oreille n'entendra plus ta voix touchante. Ce cœur, que tu as déchiré peut-être, a trouvé un rempart contre tes charmes. Si ta beauté te rend toujours inflexible, sois moins orgueilleuse en ce moment. La mort, tu le vois, le sauve de tes traits, & dompte l'amour. Ah! vous avez vu, mes amis, la souplesse libre de tous ses mouvemens, lorsqu'il se jouoit sur la sur-

face de la terre, qu'il ne touchoit que légèrement du pied; vous auriez frémi d'offenser le tissu délicat de sa peau; une goutte de sang échappée de ses veines vous auroit fait pâlir d'effroi. Maintenant abattu & couché, l'extérieur lisse & poli de ce corps est le moindre objet fait pour attacher. L'insensibilité du marbre est répandue dans ce corps, dont toutes les fibres répondoient au plaisir ou à la douleur. La douleur n'existe plus pour lui; approche, jeune Artiste, surmonte une horreur secrète; prends le scalpel, je tiens le flambeau. Que l'homme vivant s'étudie dans l'homme mort. Raffermiss ta main, fais tomber l'enveloppe qui voile les admirables ressorts de la machine humaine; que mon œil curieux se plonge dans ce mécanisme merveilleux. D'autres iront prier dans des enclos vastes & sombres, bâtis en pierre par la main des hommes; moi, c'est devant le sanctuaire où a habité le souffle pur de la Divinité, que je me prosterne & que j'adore.

L'œil n'est embarrassé que du choix. Par où commencerai-je l'examen de cette surprenante machine? Elle est ouverte, & je vois cet alambic, principe de la santé & de la force. C'est là que les aliments se dissolvent, se décomposent, se métamorphosent en une liqueur nutritive qui a la blancheur du lait. Elle passe par différents canaux, où elle subit encore une nouvelle métamorphose. Toutes les liqueurs dont le corps est abreuvé, reçoivent dans ces différents laboratoires leur degré de perfection; car c'est là que se forme, s'épure & se subtilise cette humeur nerveuse, ce baume précieux qui imbibe les nerfs & les tient dans ce degré de flexibilité d'où résulte cette sensibilité admirable, motrice de toutes les opérations de l'ame.

Mais, montons à la partie la plus noble où siège l'entendement. Sous une voûte impénétrable ; est une substance moëlleuse , que traversent d'innombrables vaisseaux presqu'imperceptibles. C'est un labyrinthe composé de filers qui se croisent à l'infini. Le séjour de l'ame est inexplicable , comme son essence ; & comme c'est dans ce dédale que les pensées se forment & que les idées se conservent , le caractère de l'homme , presque toujours inexplicable , semble tenir de la nature du lieu où gît la profondeur de sa réflexion. Le physique est aussi composé que le moral.

Tous les nerfs en qui seuls réside le principe de sensibilité , se réunissent à cette substance qui se prolonge dans les vertebres , d'où elle se divise en une multitude de branches entrelacées : elle forme l'origine de ce tissu admirable , répandu dans tout l'animal ; de sorte que le moindre ébranlement qu'éprouve une partie , se communique à l'ensemble.

L'ame, qui a besoin d'être perpétuellement avertie , a tout à côté d'elle deux surveillants prompts & fideles , la vue & l'ouïe. Le globe de l'œil mobile se tourne en tout sens, sous six muscles qui facilitent ses mouvements. C'est un vrai télescope : la lumière se rassemble au centre qui réunit ses rayons. Ils traversent un crystal lenticulaire , & vont dessiner l'objet sur une espece de rézeau très-délié. L'ame apperçoit & juge le tableau. Trois humeurs différentes humectent cet organe précieux , qui , sans elles , s'échaufferoit & s'useroit par les frottements multipliés qu'exige la conservation de l'individu , obligé qu'il est d'interroger à chaque instant tous les objets qui l'entourent.

L'oreille , entonnoir cartilagineux , reçoit l'air ébranlé , & le porte , par la sinuosité d'une coquille

ressemblant à celle du limaçon , sur une membrane justement appelée tambour. Dessous , un petit nerf d'une exquisite sensibilité , donne à la membrane plus ou moins de tension. C'est là que la mélodie de Gluck , & l'harmonie de Piccini , vont se rendre pour enchanter l'ame ; le nerf auditif lui transmet tous ces sons échappés du sein des instruments , & qui se perdroient infructueusement dans les airs.

Il est des plaisirs moins parfaits , mais voluptueux encore. Quand la fleur s'épanouit , quand elle exhale ses parfums , ils passent par deux conduits que sépare une cloison vers un os percé de mille trous , où aboutissent des lames cartilagineuses , tournées en spirale. Heureux qui , au pied des Alpes ou des Pyrénées , aspire l'odeur des plantes aromatiques que le sol des montagnes nourrit de sa suave énergie !

Vous qui aimez de préférence les plaisirs de la table , plaisirs qu'aucune crainte ne corrompt , & qui se renouvellent tous les jours , considérez cet organe obéissant , source de vos délices. Dix muscles font mouvoir la langue de tous les mouvements possibles. Jamais elle n'est ni lente , ni rebelle. Elle s'empare de l'aliment , en exprime le jus le plus subtil ; ses mouvements accélérés sont insensibles & forts ; elle porte sous la dent ce qui doit être broyé ; elle presse contre le palais ce qui n'a besoin que d'être légèrement froissé ; elle atteint les finesse que la main savante du Cuisinier a semées ; elle démêle les mélanges , & en sent les rapports ; elle n'inonde qu'autant qu'il le faut , le suc pénétrant des mets. Ce suc qui interroge toutes les houppes nerveuses , & ces petits mamelons , ces glandes , ces points salivaires mis en action , fournissent le savon qui fond l'aliment , le réduit en pâte liquide , & permet que le plaisir se propage pendant une assez

longue durée. Souvent l'estomac a dit *assez*, que la langue se ménage par la simple succion, des jouissances qui pourroient la faire nommer infatigable.

La poche qui reçoit les aliments est attachée par des ligaments forts. Elle en a souvent besoin pour résister aux excès de l'intempérance. Elle est garnie intérieurement de petites glandes ou éponges, d'où sort une liqueur dissolvante. Là s'opere, par la fermentation & la trituration, la métamorphose étonnante, qui, de tant de substances mélangées, n'en forme plus qu'une seule. La sanguification se fait dans les poumons. Porté dans le cœur, le sang s'épure; porté dans le cerveau, il s'y subtilise encore; & par une dernière dépuracion plus merveilleuse, il forme enfin cette matiere incompréhensible qui reproduit l'homme. Ce sont les parties subtiles des aliments qui composent ces différentes liqueurs: mais l'œil, armé du microscope, croit en vain surprendre les secrets de la nature; il n'y voit que des apparences trompeuses, toujours détruites par des observations nouvelles.

Pour faciliter dans tous ses conduits l'écoulement des matieres plus ou moins élaborées, le foie convertit en bile une partie de nos aliments; la bile sert à vernisser les intestins, & sert encore à la dernière cōction, en même-temps qu'elle fait glisser tout ce qui doit appartenir aux différentes sécrétions.

Les intestins forment un méandre, & dans leur contour étalent une longueur prodigieuse: ils sont contenus dans leurs positions par le mésentere. Doués d'une multitude de veines, de vaisseaux, de nerfs, de fibres aspirantes, ils pompent encore beaucoup de chyle avant de faire descendre le dernier marc.

Que notre fausse délicatesse ne rougisse point de

voir le mécanisme de l'opération qui expulse du corps une matière qui, plus long-temps retenue, troubleroit l'économie animale, & porteroit le ravage en séjournant dans les conduits où elle couloit, naguere, douce, balsamique & bienfaisante. Admirez tous les objets de la nature : il n'en est point de vil à ses yeux ; aucun n'est plus noble que l'autre ; elle a employé le même degré d'intelligence & d'attention pour ce qui compose le corps humain. Tout est également nécessaire, si ce n'est à la vie, du moins à la force & à la santé, sans lesquelles la vie n'est qu'un tourment ; & quand on voit la masse entière des intestins, après mille circuits, aboutir à ce débouché plissé comme l'ouverture d'une bourse, qui s'ouvre & qui se resserre à l'aide des muscles, qui font l'effet des cordons, on est surpris de l'attention de la nature, & de la prodigalité magnifique qu'elle déploie dans des objets que notre ignorance ne distingue pas, ou qu'elle frappe d'un mépris, enfant de nos petites & frivoles idées.

Il est des objets interdits & inaccessibles à mes pinceaux. Si je pouvois tout peindre j'analyserois ce sixième sens, si distinct des autres. Je dévoilerois le trône où siège ce plaisir vif & passager, auquel l'homme suffit à peine ; mais la volupté de l'être sensible, la volupté réelle est dans le cœur ; & l'émotion purement physique, séparée des transports du sentiment, est trop peu de chose, ou avilit trop l'homme, pour être ici comptée.

Parlons du sens universel qui supplée si fréquemment aux autres, du toucher. Répandu sur toutes les parties du corps, son empire est universel. Mais quel est le véhicule de cette sensibilité exquise ? C'est un tissu de petits filaments qui servent de cordages, & qui, traversant les

chairs en tout sens, produisent l'ensemble de toutes les parties dans les mouvements. L'une n'est jamais ébranlée que l'autre ne le soit ; car, outre le tissu de la peau qui couvre toutes les chairs de la tête aux pieds, il est recouvert lui-même d'un autre tissu beaucoup plus délié, & l'épiderme a un tact encore plus fin, formé qu'il est de petits canaux creux, perpétuellement abreuvés de la liqueur qui leur est propre. Quand la main serre mollement la main de l'objet aimé, ce sont les petites houppes nerveuses qui frémissent sous ce toucher doux & voluptueux, & l'ame aimante conçoit alors sans peine que c'est dans l'embrassement que réside l'entière volupté.

Mais, ce qu'il y a de plus admirable, c'est que dans les intestins de ces tissus sont plantés une multitude innombrable de petits oignons semblables à ceux des fleurs. C'est la tige de ces oignons que l'on nomme poil. Les uns, plus humides, deviennent plus longs, comme les cheveux. Ce sont de véritables végétaux, qui ont des racines creusées pour pomper l'humidité ; la sève circule dans ces petits tuyaux : & quelle finesse doivent avoir ces tubes nourriciers d'un poil follet ?

La peau elle-même n'est qu'un double crible, qui d'un côté admet l'air & se prête aux couleurs des objets environnants, & de l'autre à des voies de décharge pour le sang & les humeurs étrangères. Delà le torrent de la transpiration qui s'écoule & qui ne cesse point un seul instant. Interrompue, elle cause toutes les maladies, & la santé ne renaît que quand ce flot successif est parfaitement rétabli. Ainsi, outre la poche membraneuse qui reçoit la lessive du sang,

le sang se fait jour à travers la peau dans les agitations violentes; & ce que nous appellons sueur n'est que les parties aqueuses & séreuses de l'humeur rouge qui coule avec tant de rapidité dans nos veines.

Un jeu continuel qui s'exerce par le mouvement du cœur, muscle doué d'une force prodigieuse, fait circuler les liqueurs de la tête aux pieds, aux moins soixante fois par minute. La mort seule anéantit ce mouvement, qui met en action tout le mécanisme entier de la machine. La plus légère lésion faite à cet organe éteint la vie, & c'est en contemplant la fragilité de ces vaisseaux qui aspirent & repompent, que la vie paroît un miracle, & que l'imagination a peine à se figurer que cent années d'existence appartiennent encore à un être aussi frêle, qui porte en lui-même les principes de sa dissolution encore plus que ceux de sa régénération. C'est néanmoins cet être foible, incessamment suspendu sur le bord du tombeau, qui a arraché avec violence le fer de la mine, pour abréger encore d'une manière insensée la durée de sa vie, qui a pétri le salpêtre pour donner des ailes au trépas, & des pointes plus aiguës à la douleur.

La douleur! ah, qu'elle agit vivement sur ce centre nerveux, sur ce *plexus*, siège de la sensibilité! comme toutes les émotions de l'âme répondent à ces rayons musculieux qu'on appelle diaphragme, quand la crainte & l'inquiétude l'agitent! Ah! combien le moindre mot va frapper ces fibres tendineuses, susceptibles de toutes les émotions que l'âme éprouve! C'est delà, sans doute, que partent & la rougeur subite qui enflamme le visage, & la pâleur effrayante qui le couvre. C'est là que naissent ces larmes douces ou amères, abon-

dantes ou rares ; ces pleurs attendrissants ou cruels , qui dilatent ou compriment , flattent ou dévorent. Quand l'homme jaloux ou outragé leve , en frémissant , le fer de la vengeance , c'est delà que part la tempête orageuse qui le pousse au crime : mais , par un effort contraire , la pitié , la commisération arrêtent le bras levé ; & c'est dans ces mouvements opposés & douloureux que l'homme souffre , & quelquefois il expire.

Mais quelle est cette substance spongieuse , si étroitement unie au diaphragme ? Elle reçoit l'air extérieur , l'échauffe , s'il est trop froid ; & rafraîchit sans cesse le sang enflammé par la rapidité de son cours , en y mêlant un air nouveau : cette substance reçoit incessamment l'air par une espèce de soupape qui est au fond de la bouche. Soixante-cinq muscles servent à dilater & à resserrer l'organe qui aspire & distribue l'air. Les tons sont produits par le raccourcissement ou l'allongement des fibres de la glotte ; & Ferrein a démontré que la voix étoit le résultat d'un instrument à vent & à corde. Cet organe est spécialement affecté à l'homme , le distingue , & l'animal ne partage point son privilège ; il semble lui appartenir comme à l'être pensant , exclusivement doué de la parole. Le trépas ne détruit encore qu'imparfaitement le jeu de cet organe ; car un soufflet introduit par la trachée-artère , rend les soupirs , les gémissements , les sons de voix du mort.

Ne frémissez pas , mes amis ; ce corps ne lui appartient plus ; il est étranger. Il a tout reçu de la nature , il lui a tout rendu. Ainsi nous serons un jour. Point d'humiliantes terreurs ; jouissons de notre intelligence & de nos sens. Poursuivons l'examen de notre machine merveilleuse. Parcourons cet univers , où des routes infinies & incon-

mees à nous-mêmes attestent avec quel appareil majestueux notre être fut composé. Un tel assemblage de prodige , pour un rôle qui paroît aussi court , annonce que cette vie passagere n'est point encore le spectacle , & que nous ne voyons que le rideau. Déchirons le voile , autant qu'il nous est possible ; tout ce qui est sous l'œil de l'homme appartient à son profond examen. En vain la nature travaille avec le plus grand soin des objets infiniment petits , comme pour les dérober à l'attention la plus scrupuleuse. Nous lui avons déjà surpris bien des secrets ; & il viendra un temps où des mains plus habiles , des yeux plus exercés & plus fins , une attention plus laborieuse , & surtout le hasard , ameneront la lumière des découvertes nouvelles. En nous anatomisant tour-à-tour , nous apprendrons à nous connoître. Notre corps n'aura plus une fibre qui ne soit apperçue. Nous léguerons à nos descendants notre science , & ils nous surpasseront encore , ainsi que nous avons surpassé nos peres. Pursuis , jeune Artiste , & pour gage de mon amour pour un art utile , songe que dès ce moment je legue mon corps à ton amphithéâtre.

Comme l'Anatomiste palpite d'admiration , comme il tressaille de joie , quand il suit la ramification de tous ces vaisseaux qui se correspondent ! Le moindre petit nerf , non encore apperçu , lui cause le même ravissement que la comete enflammée qui se découvre dans les plaines de l'héther à l'œil avide de l'Astronome. Que chacun creuse de son côté , l'un avec le scalpel , l'autre avec le télescope. Que chacun cherche à agrandir le domaine du Créateur. Où s'arrête cette profondeur immense ? Que sommes-nous , & quel univers ! Ma vue se fatigue , mon imagination est acca-

blée, ma tête se perd, & je suis obligé de revenir à des objets moins vastes, moins fatigants pour la mesure de mon attention.

Je visite la charpente osseuse, qui est la base où portent toutes les parties de la machine humaine; cette charpente est creuse, & la sève qui circule est une émanation du cerveau. La moëlle en descend, & forme une huile qui sert à entretenir & la souplesse & la solidité. Cette circulation particulière paroît jalouse de retenir ses propres liqueurs: elle ne peut franchir certaines bornes; car une membrane, qu'on nomme *périoste*, ne laisse pas la moindre lacune. Cette membrane environne étroitement les os; c'est un tissu ferré, qui ne laisse rien échapper de la substance médullaire. Elle paroît nourrir les os, recevoir d'eux sa nourriture, & quand le malheureux souffre de l'amputation, c'est lorsqu'on vient à cette membrane sensible, que la douleur lui arrache des cris.

Vous avez admiré quelquefois à combien d'attitudes se prête la souplesse du corps humain; vous avez contemplé le jarret de ces danseurs de corde, la force incroyable de leurs sauts, & la grace effrayante de leurs mouvements, l'équilibre étonnant qu'ils gardent sur un point étroit & fixe: voyez comme s'accomplissent ces tours de force; c'est à l'aide de ces charnières, les unes fixes, les autres mobiles, propres à tourner en tout sens; c'est à l'aide de ces muscles, véritables leviers, de forme, longueur & grosseur différentes; le corps se baisse, se plie, s'étend. Ces rondeurs sont des poulies, ces points d'appui sont des chevilles. La main de l'éternel Géomettre est empreinte dans la longueur plus ou moins grande d'un tendon; alongez-le, raccourcissez-le, placez-le à la plus légère distance; une ligne plus bas, & la grace,

& le mouvement, & la force dispaçoissent, tant la précision est exacte & étonnante. Il est dit que la tête ne formera qu'un demi-cercle; que pouvant se baisser à tel degré, elle pourra se renverser en arriere au même point. Je vois les ligaments qui permettent tel effort, qui se refusent sagement à tel autre; & ces hardis sauteurs, en déployant tout le jeu des vertebres, me donnent le spectacle d'une anatomie vivifiée: tous les ressorts sont saillants à mon œil; mais, quelque étonné que je sois, je fais en même temps l'attitude qu'ils ne sauroient franchir.

Tous les vuides de cette charpente sont remplis d'une matiere molle, soutenue elle-même par une multitude innombrable de charnieres animées, qui, sous le nom de tendon & de muscles, contribuent à donner à chaque partie un mouvement & une direction particuliere, en même-temps qu'ils servent aux mouvements généraux. La circulation propre à chaque objet, quoique distincte, répond à la circulation universelle; & le nombre des veines & des arteres, par leur entrelacement & leur variété, surpasse l'imagination. Une simple tunique couvre les veines, une double tunique enveloppe les arteres, & dans ces canaux roulent le sang & la lympe, substance distincte, quoique perpétuellement mélangée. Les fibres, qui souvent n'égalent pas la grosseur d'un cheveu, sont les cordages tendus de toutes parts, & qui, à la moindre volonté, obéissent & font obéir la partie qui leur est confiée.

Qui ne trembleroit à la vue de l'extrême petitesse & délicatesse de cette multitude de fibres & de vaisseaux imperceptibles! & ils sont doués encore d'une prodigieuse élasticité. Voyez ce

porte-faix, dont le cou & la tête sont comprimés par un fardeau quatre fois plus considérable que ne pèse son corps. Il marche, & accomplit les loix de l'équilibre; il résiste longtemps à cette pression effrayante, & l'intempérance & les excès causent plus de ravages dans la machine, que les efforts réitérés qui domptent les résistances physiques.

Organisations vraiment étonnantes! La sagacité d'un Winslow, pendant une vie entière d'homme, n'a pu en découvrir la dixième partie; ce corps est sous la main glacée du trépas, & sa structure remplit l'Anatomiste de surprise & d'admiration. Qu'est-ce donc que ce même corps, lorsqu'il est animé d'un souffle de vie, lorsqu'un fluide subtil & inconnu donne à toutes ses parties un jeu qui en fait saillir tous les rapports, lorsque son œil brille d'une douce flamme, que la grace accompagne son mouvement, que le sourire amène l'ame sur ses lèvres, lorsqu'enflammé d'amour, il se reproduit au sein de la profonde volupté?

Mais tandis que, surmontant l'effroi qu'offre l'image du trépas, j'ai commandé à ma plume de tracer ce tableau & d'en écarter les couleurs livides, les heures de la nuit s'envolent avec le son du timbre; tout est calme, tout repose autour de moi; les étoiles brillent au firmament, la terre exhale un encens suave. O Nature! si d'une main tu détruis, tu ré pares de l'autre. La vie & la mort forment les deux bouts de la chaîne dont tu embrasses tous les êtres. L'individu meurt, dit ton Historien, & l'espece subsiste immortelle. En ce moment le chaste Hymen & le tendre Amour tiennent assujettis les cœurs sensibles. Je me réjouis des plaisirs que goûtent mes

semblables. Les transports de la jeune amante, l'extase de son époux heureux, donnent un aspect riant à cet univers, & effacent les traces pâles sur lesquelles mon œil s'est trop reposé.

Amour réparateur, répands la joie & la vie, le sentiment & la félicité; perpétue la race bienfaisante & glorieuse de ces ames qui font l'honneur & les plaisirs des hommes. En ce moment peut-être, un nouveau Pergolèse est conçu dans les flancs d'une vive Italienne; un nouveau Newton sortira du sein d'une chaste Angloise; un Rubens devra le jour à une modeste Flamande; & la Fontaine & Fénelon renaîtront à Paris, pour nous enchanter par une nouvelle langue. O Nature! après le génie, n'oublie pas la beauté; rends-nous une Héloïse, le modèle des amantes; rends-nous un objet non moins rare, cette Ninon, qui fut ôter à l'amour ses épines, & rétablir la nuance délicate & fine qui peut exister entre des loix sauvages & l'oubli de la décence. O Nature! achève ces êtres précieux que le plaisir ébauche. Ne laisse échapper que de pareilles ames; & si dans quelque coin du Nord, au milieu des rudes & âpres climats, quelque Prince guerrier enfantait un Charles XII, un nouvel Attila, moissonne-les dans leur fleur; qu'ils tombent; que ces fils de Rois, avec leurs passions brutales, ne viennent point troubler l'harmonie & la paix que les sciences & les beaux-arts commencent à répandre sur la face de la terre. Au lieu de grandir pour le malheur de l'humanité, qu'enfermés comme embryons dans un bocal, ils repaissent les regards de la curiosité. J'aime mieux les voir ainsi que d'apercevoir leurs tombeaux chargés de ces trophées,

Contre l'Homere traduit en François. 161
phées, instruments homicides que réverent la
foiblesse & la démence.

C O N T R E L' H O M E R E

Traduit en François.

JL me semble que les contes modernes de Fées valent bien les contes anciens, & ceux d'Homere en particulier ; que ces divinités de l'Iliade qui glissent au lieu de marcher, qui montent & descendent sur des nuages, qui dans les batailles combattent d'une maniere invisible sur la tête des guerriers & n'en attrapent pas moins quelques coups de lances qui font couler leur sang vermeil & divin, ne sont pas de meilleure condition que ces êtres puissants qui, la baguette en main, se promènent dans l'immensité des airs encore plus prestement que tous les célestes habitants de l'Olympe.

S'il s'agit du merveilleux & des prodiges d'imagination, la gloire assurément doit demeurer aux contes de Fées. Homere fait marcher des trépiéds d'or au conseil des Dieux, fait parler des chevaux, &c.... Bagatelles ! On a mieux imaginé que tout cela. Qui a pu lire le *Serpentin vert* sans admirer son adresse & son éloquence comparable à celle d'Ulisse ? Il ne faudroit plus au monde qu'une académie, pour commencer emphatiquement les beautés de ce conte ; il pourroit figurer à côté d'Homere, & cette assertion n'auroit plus alors l'air d'un paradoxe ; car on est convenu d'appeller de ce nom toute vérité nouvelle qui n'a pas encore eu son passe-port.

Tome I.

L

On parle de la morale de l'Iliade : mais il faut avoir les yeux pénétrants d'Horace pour la bien voir ; car son Jupiter , sa Junon , sa Vénus , son Mercure , ainsi que les autres dieux , toujours en discorde , sont le plus souvent injustes , mal-faisants , licencieux. Les enchanteurs de nos contes ont sans contredit plus de dignité dans leur courroux , de fermeté dans les revers & de grandeur dans leurs bienfaits.

De tels blasphêmes feront dresser les cheveux à tous les maniaques adorateurs de l'antiquité. Curieux de rassembler , de lire & de comparer une bonne fois les traductions de cette superbe Iliade , si prônée , nous avons eu le malheur de trouver ce poëme sans plan , sans ensemble , sans liaison , dénué d'unité & d'intérêt , plein de descriptions verbeuses , absolument monotone dans le tour des harangues & dans le récit des combats ; & ces dieux qui toujours pérorent dans la même forme , & tous ces héros s'envoyant de longs discours avant d'en venir aux coups , & ces répétitions éternelles pour dire ou qu'il fait jour ou qu'il fait nuit , & l'anatomie minutieuse des différents genres de blessures , tout ce déluge fastidieux nous a fait reléguer ce poëme parmi les romans médiocres.

On ne voit pas même la prise de Troye , dont il est toujours question ; & l'utilité réelle de ce long ouvrage échappe à la spéculation , à moins qu'il ne s'agisse de prouver que la discorde des Rois entraîne des suites fâcheuses : vérité que les peuples sentent sans le secours des Poëtes.

Nous possédons vingt romans dans notre langue , mieux faits , plus intéressants , plus remplis de mœurs , de vérités & de détails vrais & touchants , ou du moins qui ont parlé plus éloquemment à notre ame.

C'est là faute sans doute des traducteurs. Dans la langue Greque, l'Iliade à coup sûr est un poëme admirable, étonnant, divin; nous n'en doutons pas. Il est sublime anciennement parlant: hé bien, que les anciens reviennent l'admirer avec tous ceux qui se naturalisent Grecs; pour nous, il nous a prodigieusement ennuyés en françois & en latin, & nous n'avons été soutenus dans cette lecture que par la curiosité de contempler les mœurs de ces temps éloignés. Sous ce point de vue, on lit une relation étrangere qui attache & qui a son prix comme tableau antique. Un tableau de Zeuxis qu'on découvreroit (s'il avoit pu être conservé) feroit une chose très-curieuse; mais au fond il pourroit pâlir devant la palette de Rubens & de le Sueur.

Pendant cette lecture, il nous est venu plusieurs idées que l'on appréciera comme on le jugera à propos. Nous ne nous persuaderons jamais que la même tête ait composé l'Iliade en entier. Cela nous paroît même impossible, & par l'exécution du poëme, & par l'historique du temps. On aura probablement rassemblé des *rapsodies*, faites dans des temps divers. Un *rapsode* plus heureux ou plus habile, semblable à un de nos jongleurs, aura gratifié Homere de chants composés par plusieurs; chants épars qu'il aura réunis & retouchés à son gré. Le lieu de la naissance d'Homere est incertain; le siècle où il vécut l'est aussi. Ce ne fut qu'environ trois cents ans après sa mort qu'on recueillit ses poésies. On n'en avoit que des lambeaux. Lycurgue, dit Plutarque, les rassembla le premier en Asie. Qui fait ce qui s'est passé dans ce laps de temps, temps à demi barbare! On dit qu'Homere alloit chantant ses vers à peu près comme faisoient nos *Bardes*. Quelle apparence qu'il eût composé un poëme aussi étendu, pour n'en réci-

ter dans ses courses que des lambeaux? Chantoit-il l'Iliade d'une haleine, ou traînoit-il après lui une foule de chantres subalternes pour la détailler aux passants? Voilà une contradiction qui saute aux yeux.

Nous pensons qu'il y a deux époques bien caractérisées dans ce poëme, & qu'il n'a pu être composé dans le même temps. Le bouclier d'Achille nous offre la perfection des arts & des sciences; & pour ainsi dire le résultat des connoissances d'un peuple extrêmement civilisé. Les discours grossiers, les actions sanguinaires & brutales des héros de l'Iliade, leur table, leur marmite & leur cuisine, leur âpreté indigente pour le moindre gain, tout nous montre d'un autre côté l'enfance des sociétés. Nous croyons y voir, tantôt le ton d'un Poëte inculte & sauvage, tantôt l'accent d'un Poëte versé dans les arts mêmes les plus raffinés. Les chars superbes aux roues d'or, les vases magnifiques, les tapis de pourpre font contraste avec des Princesses qui font la lessive & des Héros qui font tourner la broche. Il nous peint le vieux Nestor comme le modele des sages & le plus respectable des Héros; & ce sage n'a d'autres ressources dans son éloquence si vantée, que de dire à ses soldats: *Mes amis, je pense bien qu'aucun de vous ne voudroit retourner dans sa patrie, sans avoir couché auparavant avec la femme de quelque Troyen.* Ce motif honteux est dans la bouche d'un vieillard inspiré par Minerve, la plus chaste des Déeses. Cet Achille, dont le courroux majestueux punit les héros Grecs en laissant reposer son bras, après avoir pardonné aux cheveux blancs de Priam & s'être attendri sur ce pere malheureux, en songeant qu'il a aussi un pere âgé, vend pour ainsi dire à ce vieillard qui baisoit ses mains homicides, le corps de son fils Hector, en acceptant lâchement

les présents qui lui sont apportés. Ce fils de Thétis, ce demi-dieu, dont la noble valeur a dédaigné de répandre un sang vulgaire, égorge froidement douze Troyens sur la tombe de Patrocle, & l'on n'ose approfondir le principe de sa douleur & de son amitié. Il ne sert enfin la patrie que pour venger la mort de Patrocle. Agamemnon, aussi féroce, tue de sa propre main Adrafte, qui s'étoit rendu à Ménélas; & celui-ci ayant voulu l'épargner, effuie les reproches de ce chef superbe, que l'on représente comme le modèle de l'héroïsme. Des choses aussi disparates n'ont pu sortir de la même tête.

Comment concilier ensuite tel moment où Homere adore de bonne-foi ses dieux, & tel autre où il les raille? Croyoit-il à la Junon qu'il enflamme d'une jalouse & céleste colere, au Jupiter qui ébranle l'Olympe du mouvement de ses sourcils, tandis qu'il se moque de Vulcain le boiteux? Ce dieu malencontreux a reçu de son pere brutal & inhumain un si terrible coup de pied dans la hanche, qu'il en est demeuré estropié pour le reste de ses jours éternels. Ainsi Homere tour-à-tour adore & méprise ses dieux; & au lieu d'élever l'imagination de l'homme, dont il étoit le maître par son art, il suit les plus hautes extravagances du paganisme, s'il n'en est pas toutefois le principal instituteur.

N'avoit-il reçu cette dose de génie & le rare talent des vers, que pour consacrer le ridicule des opinions vulgaires? Un grand homme ne s'occupe-t-il pas plutôt à détruire l'erreur? A-t-il créé cette mythologie burlesque, ou étoit-il lui même dans l'illusion? Son ton en général nous paroît grave & sérieux; & dans cet amas de folies, l'on s'étonne de la maniere dont il ravale l'idée subli-

me de la divinité, dans un temps où Orphée a tracé cette belle hymne, dont nous admirons encore les fragments. Aussi Platon dit-il formellement qu'Homere étoit dans le Tartare pour avoir mal parlé des dieux.

Quoi ! ce prétendu génie, devant lequel tous les siècles se sont prosternés, fut dans l'impuissance de s'élever à quelque chose de plus noble, de plus parfait que les fictions reçues ! Il a encore ajouté au ridicule de celles qui étoient en vogue. Le majestueux Jupiter bat sa femme & la caresse, & le tissu grossier des fables les plus impertinentes n'étale dans le superbe Olympe que des passions viles & défordonnées. Homere a abusé probablement de la mythologie païenne ; & quand il l'auroit suivie à la lettre, il seroit encore coupable, parce que l'homme vraiment fait pour parler aux nations, doit dissiper les ténèbres trop épaisses, & dresser son poëme sur un plan philosophique, ordinairement adopté du reste du genre humain. Il fut le flambeau lumineux qui fait disparaître les mensonges, dès qu'il est offert par les mains du génie ; mais le Chantre ou le fabricant de ces extravagants mensonges n'a pu seul les imaginer & attribuer à ses dieux tant de contradictions manifestes. Il a fallu plusieurs têtes humaines pour le complément de tant de sottises, pour achever l'édifice de ce système confus, dans lequel il est impossible de ne pas découvrir les traces & le mélange de plusieurs cultes.

On s'accorde assez généralement à reconnoître plusieurs Chantres de la guerre de Troye, entreprise pour l'enlèvement d'une femme ; & les femmes néanmoins dans ce temps-là étoient des esclaves toujours sacrifiées à l'intérêt public : témoin Iphigénie immolée, quoique fille du Gé-

néral. Comme on ne tenoit pas registre de tous les Chantres, & que le Journal des Savans n'existoit pas alors, le nom d'un seul Chantre ou Poète aura englouti les autres, à-peu-près comme le nom d'Hercule prévalut, lorsqu'on lui attribua les travaux des grands hommes ses devanciers & ses contemporains. Ce poème ayant passé par l'épreuve de plusieurs siècles, aura reçu des modifications qui nous paroissent palpables, & qui attestent visiblement plusieurs mains. Tantôt il est vif, rapide, comme dans le quatrième livre; tantôt long, diffus, traînant; ici, le même refrain se fait sentir; là, c'est une autre chute uniforme. Il y a des vers répétés, qui attestent les jointures du rédacteur.

L'enlèvement d'Hélène prouve d'ailleurs quels étoient ces Rois de la guerre de Troye, ainsi que l'espece de la garde du Roi des Molosses. Le bon Priam n'étoit, selon toute apparence, qu'une espece de Baron; & depuis, l'imagination en a fait un Roi opulent & superbe. Mais ce qui est très-important à remarquer, c'est que les mœurs du poème contredisent à chaque vers le génie descripteur du Poète, & que les arts sont perpétuellement opposés aux usages. Croira-t-on jamais que ce beau bouclier d'Achille, d'un travail exquis, où le système astronomique se trouvoit si merveilleusement gravé, ait été en butte à l'atteinte des fleches? Qui ne voit ici un cadre formé tout exprès pour y enchâsser les découvertes récentes? & qui n'est tenté de regarder ce morceau comme une interpolation? Nous croyons y appercevoir distinctement ce qu'on voit encore parmi nous, une Poète venu après les autres, qui prenant le premier venu pour son héros (Thésée par exemple), le couvrira

d'or & d'argent (comme a fait notre Racine, Tailleur à la françoise de tous les Rois anciens) tandis que Thésée n'étoit au fond qu'un pauvre Chevalier errant , lequel n'avoit reçu de son pere qu'une épée & une paire de fouliers cachés sous une grosse pierre , qu'il devoit préalablement soulever avant d'avoir ce précieux héritage , & qui se servoit de cette épée , en guise de couteau , pour découper les viandes , c'est-à-dire un gros bœuf proprement mis en quatre , premier & dernier service.

Ainsi , tous ces ornemens prodigués dans l'Iliade , & qui attestent une espece de traduction , font voir un mélange d'images postérieures , unies à des images antiques. Le fond n'est pas déguisé. On y reconnoît l'empreinte du caractère & des coutumes sous les couches , pour ainsi dire étrangères , qui n'ont pu anéantir les vestiges d'une précédente génération.

Ce poëme aura donc été composé en totalité , ou en partie , dans les temps obscurs & grossiers où vivoit Thésée : depuis , il aura été remanié ou plutôt refait dans les temps de la Grece éclairée. Cela est plausible. Thésée & Gédéon étoient presque contemporains. Tout étoit divisé alors en petites peuplades , en petits Rois , en petits états. Tout nous peint l'homme , à cette époque , presque dans l'état de nature ; & rien ne nous montre cette splendeur du Royaume de Priam , cette majesté d'Agamemnon , Roi des Rois , ces flottes superbes , ces richesses accumulées , ces Palais de marbre , ces arts enfin qui n'existoient pas , &c. Eschime cite des vers grecs d'Homère , comme tirés de l'Iliade , & ces vers ne se trouvent plus dans le texte que nous possédons : preuve certaine que le texte a été changé , mutilé , altéré .

corrigé. Ajoutez la diversité des dialectes, reconnue de tous ceux qui entendent la langue.

Le Xante , dans Homere , est un fleuve rapide qui entraîne dans ses eaux majestueuses , & les casques , & les cuirasses , & les armures des héros. Faites le voyage , vous trouverez un petit ruisseau desséché , que vous enjamberez comme fit César en le cherchant , ainsi que l'a si bien exprimé un Poëte moderne :

Et sans l'appercevoir , il a passé le Xante.

Les palais de Priam étoient sans doute à l'unifon de ce fleuve si vanté , & la description de ces arts somptueux est visiblement empruntée , ou d'un peuple voisin qui est demeuré inconnu pour nous , ou des temps postérieurs , ce qui est plus vraisemblable encore.

Il y a sans doute quelques images grandes , fortes & majestueuses dans ce poëme : mais les Dieux gâtent tout ; la bravoure & le courage s'éclipsent sous la présence inutile & fatigante de ces perpétuels moteurs , semblables aux machines de nos opéra. Les héros ne sont plus que des automates guerriers , qui n'ont ni bras , ni volonté. Hector fuit à pied devant Achille , au moins pendant trois lieues , pressé qu'il est par l'ascendant d'une divinité ennemie ; il se retourne comme une marionnette , lorsque , par la protection d'une autre déesse , il se voit deux contre un. La colere d'Achille est une colere oisive , impuissante , déraisonnable ; il boude neuf ans dans sa tente : voilà ses armes. Neuf ans d'oisiveté à cause de l'enlèvement de Briséis ; c'est bien employer son temps , pour un héros issu d'une déesse ! sa vengeance muette n'entreprend rien ,

& c'est encore plus son opiniâtreté que sa valeur qu'on a voulu célébrer.

Enfin aucun modele de vertu dans ce long roman. Des combats, & puis encore des combats ; des assemblées de dieux qui ne terminent rien, & puis encore des assemblées. Une suppuration de toutes les plaies, une longue liste des morts & des blessés, une fidelle nomenclature de généalogies, une indifférence caractérisée pour l'effusion du sang humain, & des divinités animant & contemplant le carnage : voilà ce qui domine ; le pardon généreux, l'humanité, la bienfaisance désintéressée y font des qualités entièrement méconnues. On voit des bras souples, nerveux, robustes, soulevant des quartiers de rochers, & des ames étroites, dures, sanguinaires, qui ne savent réprimer ni la vengeance, ni l'orgueil, ni l'avidité, se disputant un misérable butin, comme le faisoient les compagnons de guerre de Clovis. Quand la fleche a sifflé, a percé le bouclier & la cuirasse, un autre arc, se détend, siffle à son tour, & une divinité ne manque pas de voler avec le javelot, & de l'émousser ou de l'aiguïser d'une main céleste, selon le besoin.

Tous les peuples de la terre d'ailleurs ont eu de ces images ; elles appartiennent encore plus aux peuples barbares qu'aux peuples policés. La poésie des hommes du Nord a le plus grand rapport avec le fond de cette poésie d'Homere, qui ébranle tout le ciel à l'occasion des mouvements d'un simple mortel. On a fait d'Homere un génie géant ; & s'il ne s'agit que d'entasser des figures hyperboliques & de faire danser la terre & les cieux à chaque coup de lance que se donnent des combattants, nous conviendrons que cela parle beaucoup à l'imagination enfantine des

hommes. Les combats font du ressort des héros ; mais c'est le Poëte qui en fait des harangueurs impitoyables , & qui fait descendre à propos de rien tous les dieux de l'Olympe. Dans les poésies Erfes , on ne voit aussi que des dieux qui peuplent les arbres , les rochers , & le désert des rivages. Toutes les comparaisons sont tirées du pin fourcilleux , de la couleur verdâtre des mers , des nuages qui flottent , &c. Mais ils n'y a pas , dans tout Homere , une seule harangue aussi sublime que celle de ce Logan , chef d'une horde sauvage de l'Amérique. Nos maîtres peut-être en éloquence , sans goût , sans Dictionnaire & sans Académie , sont encore cachés dans les forêts du Nouveau-Monde.

Résumons. Cet amas de fables qui pouvoient convenir aux Grecs , cette mythologie impénétrable , dont ils sentoient apparemment toutes les finesses , n'est point faite pour produire parmi nous le même enthousiasme. Tous ces prôneurs fanatiques ont été des charlatans , ou dupes de leurs propres prestiges , ou qui ont voulu relever le frêle mérite d'entendre une langue morte & presque inutile , ou qui voulant toujours admirer , n'ont jamais su comparer entr'eux les Ecrivains. Que le Tasse est bien plus égal , plus touchant & plus varié , & avec quel art il fait graduer l'intérêt , mélanger ses couleurs & unir le merveilleux de son temps aux vérités augustes de sa religion !

On nous dira : Mais voyez la foule des admirateurs. Mais qui ne fait qu'à raison de son antiquité , un tel livre obtient plus ou moins de faveur ? Les Commentateurs & les Traducteurs surviennent , s'affimilent à l'Auteur original , & par un sentiment d'orgueil , dont les exemples sont

si risibles & si nombreux, croient partager les honneurs rendus à l'ouvrage qu'ils ont défiguré.

Parlez de l'illustre Moliere devant son Commentateur : vous verrez celui-ci baisser les yeux & rougir de modestie. La superstition littéraire, assez semblable à un autre, admire sans choix & sans mesure ce que dans l'enfance on lui a dit d'admirer ; elle est plus commune aujourd'hui que l'on ne pense.

On a vu les excès de madame Dacier dans le dernier siecle, & sa pédantesque fureur contre le bon sens philosophique de ses adversaires. Elle pleuroit encore, il y a cent ans, la mort de Pindare, & elle n'entendoit ni Pindare ni Homere : témoin sa prolixie traduction, où tout feu poétique est éteint. Enfin on a vu un *Serenus Sammonicus*, Médecin & Précepteur du jeune Gordien, tellement enthousiaste d'Homere, qu'il donnoit publiquement, pour la guérison de la fièvre-quarte, l'application sur la tête du quatrième Livre de l'Iliade, attendu la chaleur de l'action qui regne dans ce Livre, & qui étoit capable, disoit-il, de guérir, en fondant les humeurs. On rira de Serenus ; mais ne faut-il pas rire de même de celui qui trouve dans Homere l'assemblage du Politique, du Naturaliste, du Moraliste, à-peu-près comme d'autres enthousiastes ont voulu trouver la Trinité dans Platon ? L'histoire des préjugés littéraires ne seroit ni moins amusante, ni moins étendue, ni moins curieuse que celle des erreurs politiques ; & la liste des admirateurs sur parole est immense, car elle est tout aussi nombreuse que celle des fots.

Quant à l'Odyssée, où l'on voit une nature plus douce, des peintures naïves, une conduite plus simple & ménagée avec plus d'intérêt, jamais le touchant Auteur de ce Poëme n'a été celui de la

bruyante Iliade. C'est comme si l'on rassembloit un jour Ossian & Gessner, & qu'on vint nous dire alors que ce fut le même homme.

Ce n'est pas qu'il ne se trouve aussi dans l'Odyssée de ces contes à dormir debout, qui appartiennent à tous les temps barbares, soit que ce soient d'anciennes traditions défigurées, ou de nouvelles créations émanées d'imaginations bizarres. Toutes ces fables grotesques échappent à la fange des siècles, pour circuler jusques chez les Nations policées; parce que le génie poétique s'amuse quelquefois, en riant, à les décorer, soit pour plaire au peuple, soit par la nécessité de suivre les rites anciens & consacrés. Telle fable prospère, telle autre s'anéantit, à-peu-près comme tel beau sujet de tragédie qui n'a pas encore été traité parmi nous, tandis que d'autres moins heureux ont trouvé un Racine pour les faire voguer encore quelques siècles sous la livrée nationale. Nous pourrions mettre en parallèle Polyphème & la Barbe-bleue, Circé & Mélusine, Ajax & Pierre de Provence, &c. Mais nous gardons pour nous cette grave dissertation. Il y auroit de l'irrégion à ne se point prosterner devant un poème admiré depuis trois mille ans, que cent soixante personnes environ dans l'Europe savent lire dans sa langue, & que tant de Professeurs montés dans leurs chaires & vêtus de leur robe doctorale ont déclaré sublime par-devant leurs écoliers.

Seulement nous interrogerons ici la conscience de ceux qui nous liront, & nous leur demanderons d'abord s'ils ont lu Homère en original, s'ils l'ont lu tout entier, s'ils l'ont lu sans ennui, s'ils l'ont lu avec beaucoup de plaisir: & ceux qui seront de bonne foi avoueront, à ce que nous imaginons, qu'Homère n'a que quelques morceaux isolés, que

ses sommeils sont longs & fréquents, & que malgré les quinze cents Commentateurs & Traducteurs, il est monotone, verbeux & descripteur jusqu'à la satiété.

Quand nous faisons cette interrogation à la conscience intime de nos Lecteurs, c'est que beaucoup de gens ressemblent à ce Gentilhomme Napolitain, qui tira quatorze fois l'épée pour prouver que l'Arioste étoit le premier Poëte du monde, & qui convint, en mourant d'un coup d'épée, ne l'avoir jamais lu.

Dans trente siècles peut-être, après la destruction de nos Arts, de nos Livres & du Journal de Bouillon, tel Roman de nos jours, peu lu ou dédaigné, échappant à la ruine universelle, obtiendra les honneurs de la sublimité; & le peuple des Commentateurs, bouche béante, y trouvera toutes les beautés possibles: le premier Savant appliquera l'ouvrage au nom qui aura furnagé, & l'on écrira peut-être en plusieurs volumes la vie d'un pauvre Auteur qui aura eu peine à obtenir quelques pages dans le Nécrologe moderne. Qui fait même si l'on n'ira pas jusqu'à confondre le Commentateur & l'Auteur, & si l'on n'attribuera pas, par exemple, à M. Bret, les Comédies de Moliere; car enfin son nom se trouve lié à jamais aux Œuvres de l'Auteur du *Misanthrope*. Le quiproquo pourroit fort bien arriver. Dans telle Académie future, située dans un coin de l'Amérique septentrionale, quelque Académicien érudit, s'il en fut, affirmera peut-être, en langue qu'assurément nous ne devinons point, que M. Bret a fait dans le dix-huitième siècle le *Tartuffe* & la Gazette de France.

En attendant, admire qui voudra, ou qui pourra, les personnages de l'Iliade. Comme les traductions nous ont fait bâiller, & qu'on ne dispute

point contre l'ennui , nous sommes autorisés à prononcer pour nous , que nous ne sentons rien d'agréable quand nous lisons Homere traduit. Le sentiment de chaque homme est à lui & indépendant. Ce divin Homere nous ennuie. Nous sentons des ouvrages modernes , comme les juges par excellence du beau & du parfait sentent l'Iliade. Nous ne sommes pas juges des plaisirs d'autrui : mais notre Homere à nous sera Richardson ; notre Théocrite , Gessner ; notre Théophraste , Fielding ; & nous gémissons de voir des Académies puériles , des Admirateurs par écho , des Commentateurs énergumènes proclamer aveuglément cette langue Greque , qui possède un si petit nombre d'ouvrages , encore inutiles pour la plupart ; tandis qu'au milieu de cette impuissante & stérile curiosité , nous oublions les images , les tableaux , les idées vraiment utiles & grandes , les livres moraux & politiques qui nous environnent , & qui , faits pour nous parler éloquemment , nous trouvent presque insensibles à mesure qu'il nous importeroit davantage de les approfondir & de les connoître.

Qu'il vienne du moins un Traducteur propre à nous faire goûter l'Iliade. L'Homere Anglais de Pope , de l'aveu de bien des gens , est supérieur à l'Homere Grec ; parce que Pope a fait , pour ainsi dire , un poëme neuf , par les tournures originales qu'il a données aux détails , en corrigeant leur excessive longueur , & par une multitude d'allusions fines & délicates qu'il a su créer , graces à l'énergie , la liberté & la souplesse audacieuse de sa langue.

Roman pour roman , j'aime donc mieux lire un roman moderne que le vieux roman de l'Iliade , qui me paroît fastidieux. Il peut être admirable dans sa langue , d'accord ; mais en François , soit

en prose, soit en vers, il m'a beaucoup déplu.

Tout Poëme épique doit commencer, comme on le fait, par ces mots : *Je chante*. Un conte ressemble fort à un Poëme épique : or voici le commencement d'un conte qui me revient en mémoire :

Il étoit une fois un Roi & une Reine ; le Roi s'appelloit Petaud ; c'étoit un fort bon homme, un peu brusque, d'un esprit simple, & le meilleur Roi qu'il y eût au monde. . . . Ici faisons un peu le Commentateur Homérique. Que ce début est simple, énergique, précis, lumineux ! Voilà un caractère dessiné dans les premières lignes. Le vieux Chantre lui-même n'a pas mieux dit. Comparons. Inspirez-moi, Déesse ! & vous, Muse immortelle, chantez la colere d'Achille & cette haine inexorable qui fit périr tant de jeunes héros, & qui livra leurs membres déchirés à la faim des avides vautours. Il y a plus de simplicité dans le début du conte, il y a plus de grace & de vérité.

Pourquoi Homere se dit-il inspiré par une Muse ? Qu'est-ce qu'une Muse ? N'est-il pas constant que c'étoit lui-même qui travailloit ses vers ? Pourquoi paroître écrire sous la dictée d'un être imaginaire ? Comment cette Muse est-elle immortelle ? Pourquoi chanter la colere & la haine ?

Nous pourrions poursuivre ainsi l'examen de la divine Iliade, pour peu que cela plût à quelqu'un de nos Lecteurs, fatigué d'entendre parler incessamment de cet ancien Poëte, & de ne pouvoir ni le lire, ni le juger.

DISCOURS

Prononcé par M. . . . pour sa réception à l'Académie de (1)

QU'EL honneur pour moi, Messieurs, d'être admis dans cet Aréopage littéraire, qui parle peu, écrit encore moins, mais qui pense beaucoup ! Combien il est au-dessus des Académies de Paris, dont les productions annuelles remplissent d'énormes volumes ! Au Louvre on écrit ; on réfléchit dans votre Lycée. Autrefois la Province suivoit l'exemple de la Capitale ; mais on assure que la Capitale commence à suivre celui de la Province, & qu'elle a senti que la plus grande gloire d'un Académicien est de penser dans un fauteuil deux fois la semaine après dîner. Qu'il est glorieux pour vous, Messieurs, de voir ces fieres Académies, qui avoient dédaigné la vôtre, la prendre aujourd'hui pour-modelle ! Mais à propos de modele, comment pourrai-je égaler jamais le grand homme à qui je succede. (*Ici l'Orateur s'arrêta un moment pour recevoir les justes éloges que méritoit cette heureuse transition.*) Ah ! si je ne puis l'égaliser, je tâcherai du moins à m'associer à sa gloire, en vous traçant un tableau de sa vie.

Ne vous attendez point à entendre des récits de batailles. Il dédaigna la gloire des armes. Ne cherchez point dans son histoire les soins orgueilleux

(1) Ce badinage est d'un homme qui n'a voulu que rire, & non blesser aucun Académicien.

d'un Magistrat qui veut interpréter ou changer les loix , & faire une révolution dans sa patrie. Il foula aux pieds les grandeurs de la terre ; & lorsqu'on voulut le nommer Officier municipal , il rejeta cette offre , non pas avec cette feinte modestie qu'affectoit César lorsqu'Antoine lui offroit la couronne , mais avec une franchise décidée & vraiment philosophique. *Je n'entends rien à toutes ces affaires-là* , dit-il. Que ce peu de mots renferment de sens ! Tout ce qu'ont dit les Philosophes Grecs & Romains sur les embarras inséparables des honneurs , ne se trouve-t-il pas renfermé dans cette réponse simple & laconique ? Tous les gens de goût la préféreront sans doute à ces vers pompeux de Racine :

Heureux qui , satisfait de son humble fortune,
Vit dans l'état obscur où les Dieux l'ont caché !

N'allez pas non plus m'imposer la tâche de vous donner des analyses de ses ouvrages. Sa modestie m'en a dispensé. Il étoit bien éloigné du faste de tant d'Ecrivains qui publient le fruit de leurs veilles , & dont le but est moins d'instruire l'univers que d'en être admirés. Personne ne doute, Messieurs, que s'il eût voulu prendre la plume, il n'eût effacé Racine, Fénelon, Voltaire, & nos grands hommes. Il le disoit lui-même avec cette ingénuité que vous lui connoissiez : mais, ajoutoit-il, la gloire viendroit me chercher ; je suis homme, je suis foible, & quelques mouvemens d'orgueil pourroient altérer le calme de mon ame. Ecrivez, lui disoit quelqu'un, mais gardez l'anonyme. On me reconnoitroit toujours, répondit-il, & le cri de la renommée viendroit troubler ce silence qui regne dans ma retraite. Il étoit si imper-

turbable dans ce système, que lorsqu'il fut admis parmi vous, vous fûtes forcés de le dispenser du discours ordinaire; exception faite pour lui seul, & qui prouve autant votre modestie que la sienne, puisque dans ce discours il n'auroit pu s'écarter de l'usage reçu, & de vous louer, & de se louer lui-même. Il fut grand, parce qu'il dédaigna la grandeur. Il eut des talens, parce qu'il eut soin de les cacher. Il fut penseur profond, parce qu'il renferma toujours ses pensées en-dedans de lui-même. Sa mere nous assure que, trois jours avant de lui donner l'être, elle eut trois songes où elle vit trois couronnes de laurier qui furent placées sur la tête de son enfant, par trois Muses, qui l'allaitoient tour-à-tour. Je fais bien que les Académiciens de Paris rejetteront ce fait au rang des fables, parce que leurs meres n'ont point eu de pareils songes avant de les mettre au monde. Mais ce que le Ciel ne permet pas pour des hommes vulgaires, il le permet en faveur des grands hommes.

On l'envoya de bonne heure au College. Ici l'histoire de sa vie offre des obscurités, & fait naître un problème que je vais résoudre. Les uns prétendent qu'il brilla dans les classes; les autres, qu'il y fut toujours placé au dernier rang. Si la premiere tradition est vraie, c'est que ses talens extraordinaires se développoient déjà. Si c'est la seconde qu'il faut adopter, c'est qu'il dédaignoit la gloire scholastique, ou que la nature vouloit mûrir ce fruit avant même qu'on en soupçonât le germe. Au reste, j'ai su qu'il avoit fait une étude profonde de la syntaxe, & qu'il avoit dédaigné les mathématiques, l'astronomie, la physique, la morale & toutes ces sciences vagues qui forment peu l'esprit & le cœur. Au sortir du College, sa mere lui ordonna de choisir un état :

aucun ne lui plut. Que veux-tu donc faire , lui dit-elle ? Je veux penser , répondit le jeune Philosophe. Hé bien , pense , reprit cette femme illustre , le modele des meres. En effet , il pensa toute sa vie. Il lisoit peu , parce qu'il y a peu de bons livres ; & lors même qu'il lisoit les meilleurs , il s'endormoit , parce qu'il sentoit combien il étoit supérieur aux Auteurs même qui faisoient ses délices. Les logogriphes des Journaux étoient sa lecture favorite. Combien de fois l'avez vous vu , Messieurs , nouvel Œdipe , chercher le mot d'un logogriphe avec une inquiétude inexprimable , se battre le front , s'arracher les cheveux , & donner tous les signes du désespoir , lorsqu'il ne pouvoit le trouver ! C'est la seule circonstance de sa vie où son flegme & son courage se soient démentis. Mais lorsqu'il rencontroit ce mot précieux , comme la joie rayonnoit sur son visage ! Non , celle d'un Roi qui vient d'être proclamé n'a rien de si grand & de si majestueux. Je dois à sa gloire de dire ici , qu'un jour il me la sacrifia toute entière. Je cherchois le mot d'un logogriphe ; il le trouva , vint me le dire à l'oreille , me permit de m'en faire honneur , ne révéla jamais ce secret ; bien différent de ces Auteurs indiscrets , qui ne prêtent leur plume à leurs amis que pour réclamer deux jours après les ouvrages qu'ils leur ont donnés.

Enfin , Messieurs , familier avec le peuple , il s'humanisoit avec lui , se mettoit à sa portée sans efforts , & prenoit si bien le langage du simple bourgeois , qu'on eût dit que ce langage lui étoit naturel. Convive agréable , l'appétit avec lequel il mangeoit en donnoit aux autres. Rappellez-vous , Messieurs , ce superbe repas qu'il vous donna le

jour de sa réception, cette soupe succulente, ces petits pâtés d'un goût ! ces... Mais je m'apperçois, Messieurs, que je redouble les regrets que vous a causé sa perte, & je m'arrête avec vous pour pleurer cet homme étonnant, qui donnoit d'excellents dîners & qui n'exigoit pas qu'on les lui rendit. La douleur m'étouffe la voix, & je ne me sens plus la force de lire cette phrase par laquelle je finis. Je me suis proposé ce grand homme pour modele, & je sens qu'en faisant ce discours j'ai manqué à la loi qu'il s'étoit faite à lui-même de ne jamais écrire, mais c'est la seule fois que je m'écarterai de ses traces, & dans tout le reste de ma vie je vous promets, ainsi qu'au public, d'être son fidele imitateur... Deux mots encore, Messieurs, avant de nous séparer. On n'a trouvé dans les papiers de ce grand homme que les deux premiers vers d'un madrigal; il fit le premier il y a dix ans, le second il y quatre ans : l'impitoyable mort l'a empêché de faire les deux derniers, & de couronner son ouvrage. Voici les deux premiers vers qui nous restent :

L'amour est un enfant volage,
Dont les yeux & le badinage....

Qui de nous, Messieurs, oseroit mettre la dernière main à ce chef-d'œuvre posthume. Ah ! conservons-le plutôt tel qu'il est dans les archives de notre Académie, & n'imitons pas les Commentateurs audacieux qui ont osé remplir les lacunes que Virgile avoit laissées dans les six derniers livres de l'Énéide.

É P I T R E A U N A M I.

Est Deus in nobis.

VEUX-TU connoître, ami, ta force, ta grandeur,
 Et de ton être enfin l'immense profondeur ?
 Ne fors point de toi-même, & saisis tes richesses ;
 La nature en notre ame a semé ses largesses.
 Tous les biens sont à nous : quel est le vrai trésor ?
 Cours auprès de l'avare, interroge son or ;
 L'or est pauvre : ton cœur, mine riche & féconde,
 Etend ton existence aux deux bornes du monde.
 Sans lui, cet univers, obscur & pâlisant,
 Tombe avec son soleil dans la nuit du néant.
 Mais la terre & le ciel sont nos vastes domaines.
 Ta raison, ta pensée, augustes souveraines,
 Vont sur tous les objets porter leur pur flambeau,
 Et forcer la nature à lever son bandeau.

Ah ! qui donne au soleil sa chaleur salutaire,
 A l'astre de la nuit sa beauté solitaire,
 Aux fleurs ce coloris, aux fruits cette saveur,
 Aux bocages muets leur concert enchanteur ?
 Ce sont tes sens, ami. Ces Rois de la nature
 Sont les dieux créateurs de ta volupté pure.
 Ton œil peint cet azur qui colore les cieus,
 Ton oreille a formé ces sons mélodieux.
 L'univers, sans leur douce & puissante magie,
 Ne feroit qu'un cahos sans couleur & sans vie.
 C'est toi qui va créer tous les traits du tableau :
 L'objet est une toile, & tu tiens le pinceau.

Imagination, que tes brillants prestiges
 Enchantent nos esprits d'agréables prodiges !
 Que ton foyer brûlant, miroir ingénieux,
 Rend nos plaisirs plus vifs & plus délicieux !

Ton magique pouvoir me transporte, m'entraîne ;
D'un corps appesanti j'ai secoué la chaîne....
O Nature ! je fuis tes objets ravissants ,
Je dois un plus doux charme à l'erreur de mes sens.
Non , ce n'est point assez dans son vol invisible ,
Et de l'être existant , & de l'être possible ;
Elle donne naissance à des mondes nouveaux ;
Je peux les enfanter dans l'horreur des cachots.
Feu puissant, feu sacré ! viens , trace ma carrière ,
Les roses du bonheur ceindront ma tête altière.
Je laisse, en m'élançant vers mon superbe choix ,
Aux vulgaires mortels la couronne des Rois.

Agissante mémoire, ô toi dont la puissance ,
Aux siècles écoulés redonne l'existence ,
Qui tire du néant un empire effacé ,
Et redis au présent les destins du passé !
Tu roules sous mes yeux les fastes de la terre.
Eh quoi ! le crime heureux est armé du tonnerre !
Mon cœur gémit... La mort dévore les tyrans ;
Leur rage est passagère , ils sont soumis au temps :
Le temps nous a vengés... Tout foibles que nous
sommes ,

Rendons grâces à ses coups en chérissant les hommes.

Dans notre entendement quel pouvoir souverain !
Il condamne, il approuve ; & ce creuset divin
Reçoit nos sentiments , les unit , les épure ;
Et pesant nos besoins d'une balance sûre ,
Donne une assiette fixe à nos arts , à nos loix.
L'édifice commence & s'acheve à sa voix.
Quand tout nous abandonne , il est notre refuge ,
Notre consolateur , ou plutôt notre juge.
Du choc des passions éprouvons-nous l'effort ?
Son phare se rallume & nous montre le port.

Et le cœur qui connoît la pitié, la tendresse,
Ce doux besoin d'aimer, ce charme, cette ivresse,
Ces élans enchanteurs, ce trouble, ce désir ,

Douces sensations au-dessus du plaisir :

Qu'il est fier lorsqu'il peut rendre heureux ce qu'il aime !

Qu'il est grand dans les bras de la Volupté même !

Animant chaque objet d'un souffle précieux ,

D'un œil reconnoissant il regarde les cieux.

Innocente amitié , plus touchante & plus pure ,

Accours, viens adoucir, non fermer sa blessure.

Laisse-lui ses vertus, sa sensibilité ;

C'est d'elles que naîtront la tendre humanité ,

Les cantiques brûlants d'une ame transportée :

Le cœur qui n'aime point fut le premier athée.

Riches de tant de biens, par un indigne choix ,

Irons-nous à Plutus vendre nos plus beaux droits ?

L'or perfide est semblable au despote infidèle ,

Qui chaque jour impose une chaîne nouvelle.

L'opulence est souvent un fardeau dangereux ,

Un funeste embonpoint qui cache un vuide affreux.

L'homme plein de santé marche d'un pas plus libre ;

Le jeu de ses ressorts naît d'un juste équilibre.

Quand la digue est rompue & que l'on voit les eaux

S'élançer & franchir les bords de leurs canaux ,

Les champs sont inondés , leur source est épuisée.

J'aime mieux goutte à goutte une douce rosée.

L'abeille nous instruit , ses travaux diligents

Ne pompent que le suc qui forme ses présents.

La gloire, diras-tu, la gloire ! qu'elle est belle !

Oui ; mais pour en juger , prends un prisme fidèle ,

Et distingue ses traits parmi de faux brillants.

Garde-toi d'imiter ces crédules enfants ,

Qui, voyant du soleil la flamme vagabonde ,

Imprimer sa splendeur sur la face de l'onde ,

S'enfoncent dans la fange en voulant le saisir.

Trop souvent un fantôme a trompé le désir.

La gloire véritable est de chérir tes frères ,

Immortels comme toi , comme toi nécessaires.

La gloire est d'honorer le dernier des humains ,

Puisque Dieu l'a formé de ses augustes mains,
La gloire est de dompter l'inimitié parjure ;
L'effort le plus sublime est l'oubli d'une injure.

Quand l'ame, s'élançant d'un corps vil & mortel,
Sortira du bûcher immense, universel,
Sur les débris du monde on la verra sourire.

Ces palais, que la mort tiendra sous son empire,
Tomberont en cachant leurs maîtres orgueilleux.
Mais un soupir secret, offert aux malheureux,
S'élevant vers le Dieu qui prolonge la vie,
Recevra tout l'éclat qu'usurpoit le génie.

Ainsi de l'univers embrasse le tableau.

Le chêne altier décroît, tout rentre de niveau.
Que nous sommes trompés par tant d'arts si frivoles !
Et que sont en effet de stériles paroles ?
Ce langage arrange, ce discours élégant,
Ce badinage fin sont les jeux d'un enfant.
Vertu ! seule beauté, reçois tous nos hommages.
Le génie a causé d'effroyables ravages.

Nous perdons nos beaux jours pour dompter nos
rivaux.

Mais quels sont, après tout, les généreux travaux ?
C'est de combattre en homme, & de sauver sa tête
De tous ces fers honteux que le sort nous apprête.
Ne nous amusons pas à quereller les vents ;
Mais trompons leur fureur par nos soins renaissants.

Je dédaigne un mortel dont la voix suppliante
Va carresser des grands la bassesse insolente :
J'aime à voir Diogène, en se moquant d'eux tous,
D'une froide statue embrasser les genoux.
Je plains l'infortuné qui chérit la mollesse,
Qu'un petit mal aigrit, qu'un rien tourmente & blesse,
Qui, contre le malheur, ne fait point se roidir,
Et seul dans l'univers ne voudroit pas souffrir.

Ce n'est pas que je veuille en misanthrope austère,
Briser des nœuds civils le lien tutélaire,

Changer un patriote en stoïque orgueilleux ,
 Placer l'homme insensible au rang des demi-dieux,
 Je connois trop les nœuds qu'a tissé la nature,
 La source des plaisirs coule de sa main pure.
 Je respecte ces cœurs d'un doux limon pétris ,
 Aux cris de l'infortune aisément attendris.
 C'est ainsi que l'on voit la tendre sensitive
 Déceler les douleurs de son ame passive ,
 Perdre au simple toucher , ses graces , sa fraîcheur ,
 Et crier au méchant , Toi seul n'a pas un cœur.

Dans peu de jours , hélas ! la pesante vieillesse
 Flétrira sous nos pas les fleurs de la jeunesse ;
 Nous perdrons par degrés & notre ame & nos sens ,
 Prévenons la langueur de ces jours pâlisants.
 Le soleil , au couchant , moins vif qu'à son aurore ,
 De ses derniers rayons s'énorgueillit encore.
 Je veux que , bannissant la foiblesse & l'effroi ,
 L'homme , dans tous les temps , sache vivre avec soi.
 Ce voyageur (1) fameux par son île déserte ,
 De ses nombreux talents y fit la déconverte.
 Ayons son industrie , & dans cet univers
 Jugeons-nous habitants des plus profonds déserts :
 Ton semblable , ô mortel ! est un être fragile.
 Chéris-le ; mais , crois-moi , cherche un plus sûr asyle.
 Nous sommes tous du sort les jouets éternels ,
 Le vrai courage reste aux généreux mortels :
 Qui peut abattre l'homme alors qu'il est son maître ?
 Le cœur qui fait se vaincre est tout ce qu'il veut être ,
 Il mesure sa gloire au poids de sa vertu ;
 Il n'est soumis qu'au Ciel , dont il a tout reçu.
 L'ame est de son Auteur l'image la plus belle ,
 Tout ce qui n'est pas Dieu s'éclipse devant elle.

(1) Robinson.

D E R N I E R E L E T T R E

*Du Roman de Julie , ou de la Nouvelle
Héloïse. (1)*

S A I N T - P R E U X A W O L M A R ,
après la mort de Julie.

○ Wolmar , quel coup tu viens de me porter !
Celui de la mort me fera cent fois moins hor-
rible.... Je n'existe plus ; je ne sens plus rien ,
pas même ma douleur ! Mon cœur est arraché
loin de moi , ou plutôt il est anéanti.... La
terre se dérobe sous mes pas ; tous les objets
fuient sous mes mains comme des fantômes ;
& mon ame stupide , égarée , réside toute entière
au fond de la tombe où repose Julie ! Divine
Julie , je respire à tes côtés , je veille sur ton
corps froid & inanimé comme sur un dépôt
sacré confié à mes soins.... Je me tais ; je res-
pecte le silence dont tu t'environnes.... Je te
contemple dans l'ombre de la mort ; mes yeux
percent ce voile redoutable qui te couvre.... O
Julie ! oui , tu es toujours la même , ton ame
anime encore tes yeux ; le trépas n'a point glacé
ton front ; les insectes dévorants n'osent t'appro-
cher , ils te respectent ; ta bouche va s'ouvrir...
Ami , remplis ton devoir.... Quels accents , quelle
voix touchante & lugubre ! Où suis-je ? L'illusion

(1) La lecture du roman de Rousseau a fait naître l'idée
de cette Lettre. Elle fut écrite en 1764.

fuit, sa langue s'est glacée; ses yeux se sont éteints; la mort enchaîne dans un cercueil ce corps jadis le temple de la vertu... Je voudrais fuir; je ne puis. Cette image affreuse & adorable nourrit & déchire mon cœur. Quoi, Julie, tu n'es plus?... O Wolmar, j'excuse tes erreurs... Eh! quel pouvoir régit cet univers? Femme adorée, tu n'es plus? Où es-tu? Ah! ta plus belle place étoit au milieu de nous. Qui a pu te séparer des cœurs que tu aimois, des cœurs dont tu faisois le bonheur? & où est le tien, éloigné de ton époux, de tes enfants, de ton amie, & l'oserai-je dire, de moi?... Un fier mépris m'anime, une muette indignation s'élève dans mon sein; en contemplant ce monde où regne un désordre si bizarre, je trouve dans le fond de mon cœur, je ne fais quel sentiment de grandeur & de générosité, je ne fais qu'elle supériorité sublime, qui me font dédaigner la vie & l'existence, qui me font en même-temps verser des larmes sur le sort des malheureux humains, qui me démontrent enfin qu'il ne me manque que la puissance pour qu'ils soient fortunés. Non, je ne suis point furieux... Cet événement cruel m'étonne, surpasse & confond mes idées; mon œil est sec, le sourire amer est sur mes lèvres; ce n'est point le destin qui a conduit ce coup effroyable, il étoit trop bien mesuré; c'est... ô Wolmar, acheverai-je? Et toi, Etre incompréhensible, trop grand pour t'irriter du vain désespoir d'un mortel dont tu as percé le cœur, pardonne; Julie est dans ton sein; je t'adore, mais... O Dieu! que ne nous la laissois-tu? ou pourquoi, en la frappant, n'as-tu pas daigné nous frapper tous ensemble! Un seul instant a donc confondu tous nos projets; il n'est donc

pas permis à l'homme de bâtir sa propre félicité; & quand la vertu commence à faire notre bonheur, la mort vient déchirer le plan heureux de notre vie. Ami, nous ne verrons plus, nous n'entendrons plus cette ame qui animoit notre ame, ce cœur aimant qui attiroit nos cœurs, cet esprit sublime dont la force & la douceur consoloient nos maux & nous élevoient au-dessus de nous-mêmes! Je tenois tout d'elle, vertu, courage, bonheur, je ne suis plus rien. J'ai été un homme, aujourd'hui mon cœur est devenu insensible; j'ai tout perdu, jusqu'à l'opinion de moi-même: absorbé dans une nuit épaisse, je ne vois que l'horreur du moment présent; le passé est un songe, & l'avenir un gouffre d'amertume où je me précipite.

O Wolmar! ta lettre dans un seul instant a répandu sur mon cœur tout ce qu'un cœur peut sentir de souffrances. Je n'ai éprouvé qu'une secousse; mais qu'elle a été cruelle! mon ame en est pénétrée & presque anéantie. Je conçois l'horreur de ma perte dans toute son étendue; mais je n'ai pas la force de sentir ma douleur. C'est vous, infortuné Wolmar, c'est vous qui buvez jusqu'à la lie ce calice amer. Vous avez reçu ses derniers soupirs; vous lui avez rendu les devoirs les plus chers & les plus tristes; vous êtes mort mille fois; vous vivez! Que nai-je éprouvé ces tourments désirables! Je ne serois plus, ou je vivrois consolé.

O Julie! je ne puis m'accoutumer à l'idée de ta mort. Ah! puisque tu devois mourir, que ne t'ai-je vu expirante! Mes lèvres auroient pressé tes mains tremblantes; mes soins auroient retardé ce moment fatal. J'aurois recueilli tes larmes, tes soupirs, tes regrets; je t'aurois immolé ma dou-

leur ; j'aurois vu briller ton dernier regard ; j'aurois emporté ton ame , & ma voix auroit consolé ta digne amie.... Aujourd'hui , plus à plaindre qu'elle , je ne puis donner de consolation , je ne puis en recevoir ; rien ne peut me donner ce courage dont j'ai besoin pour remplir tes volontés dernières ; je meurs sans que je te sois utile ; j'expire , & je n'ai rien fait pour toi. Wolmar , homme sublime , toi qui me rendis vertueux par ta noble confiance , tu possédois le trésor où s'attachoit mon être , & je t'aimois ! Je vivois près de Julie , & j'étois heureux ! Si tu étois son époux , j'étois plus , j'étois son chaste amant , ta générosité fit mon bonheur ; il étoit peut-être supérieur au tien. O cher Wolmar ! je te gardois cet aveu pour récompense.

Mais c'est peu : comment te rendre ce que je te dois ? J'ai tout perdu , & il me reste une dette immense à acquitter ; je ne puis supporter la vie , & tu m'ordonnes de vivre... Ah ! cruel , quel sacrifice exiges-tu ! Ne sois pas un tyran , n'abuse pas des droits que tu as sur moi. Moi , revenir à la vie ? revivre pour gémir , pour détester mes jours ? Non tu le veux , est-ce assez ! La voix de Claire se mêle à la tienne ; Claire qui fut l'amie de Julie , Claire que j'aimois (puisqu'il n'est qu'un mot pour exprimer de si différentes affections) , mais que j'aimois comme faisant partie de Julie , que j'aime encore comme reste précieux d'elle-même : Claire ! ah ! Wolmar , sa voix même est impuissante.

Adieu ; ne me retiens plus. Je descends dans la nuit de la tombe : c'est-là mon seul asyle. Ne m'accuse point d'être un ingrat : conçois mes maux & prononce. Tu n'aurois près de toi qu'un homme gémissant , dont le cœur est mort ,

& dont l'esprit est égaré. Laisse-moi mourir en paix.

Tu m'attends, ô divine Julie ! permets que la froide mort m'unisse à toi. Après une vie mêlée de tant d'agitations, je dormirai près de toi d'un sommeil tranquille, près de toi qui as déchiré mon cœur de mille traits, près de toi qui l'as enivré de mille plaisirs. Hélas ! ce trouble qui me consumoit pendant une vie orageuse ; ce moment où je te perdis, où je te vis passer dans les bras d'un autre ; ce moment, dis-je, fut cent fois moins affreux que le sombre repos, que le calme horrible qui m'accompagne. Heureux le moment où une parfaite insensibilité terminera toutes mes peines !

Je vais mettre le pied dans ta tombe, ô Julie !.... Quelle terreur sacrée me pénètre ? qui m'arrête ? Je n'ose avancer dans ce sanctuaire redoutable.... Je me souviens que Julie étoit mère !.... Elle sort du tombeau avec éclat.... O Julie ! je me prosterne à tes pieds ; je n'ose lever jusqu'à toi mes timides regards.... Que vois-je ! Auguste & tendre mère ! tu me présentes tes enfants, tu les baignes de larmes, tu les remets entre mes bras ; ta voix douce & sublime s'écrie d'un ton de reproche : *Ami, remplis tes devoirs....* Oui, je les remplirai ; j'honorerai ton choix & ta confiance. Tes enfants t'étoient plus chers que toi-même.... Je les aime comme toi : tu perdis la vie pour l'un d'eux !.... Viens, enfant cher & cruel, viens dans mes bras ; tu déchireras, à chaque instant, mon cœur ; n'importe, viens, & rends-moi le sentiment par le sentiment de la douleur. Je suis vaincu : il faut vivre malheureux.

Oui, Julie ! tu le veux, & je t'obéis, lorsque je

brûle du désir de me rejoindre à toi. Tu n'es point disparue ; tu commandes , & j'aime à remplir tes loix. Tu vis encore , tu m'es toujours présente , je puis toujours t'aimer de ce feu pur dont je brûlois pour toi ; je puis encore te plaire ; & quand tu ne ferois rien , j'adorerois ton ombre.

Venez, enfants chéris, pur sang de Julie : nos ames se connoissent ; vous m'appartenez. La vertu de Julie sera notre modele ; elle veillera du haut des cieux sur nous , & la justice de nos actions sera l'hommage le plus digne d'elle. Ne l'oublions jamais, enfants chéris ! En vous pressant dans mes bras , je me rappellerai Julie : ah ! je ne veux point d'autre récompense de mes travaux.

O cher Wolmar ! je vole auprès de toi. Julie a parlé. Je consens à supporter le fardeau de la vie : je consacre mes jours à toi , à tes enfants ; heureux de les servir ! Cher Wolmar , reconnois une Intelligence suprême qui conduit tout ; elle a ses vues : soumettons-nous à ses décrets terribles , mais cachés. Un jour éclaircira ce qui nous confond. Reconnoissons un Dieu. Hélas ! si un aveugle destin régissoit le monde , aurions-nous le droit de pleurer , de nous attendrir & d'espérer ?

LETTRE D'OVIDE EXILÉ,

A UN AMI.

TU veux que j'essaie de charmer des jours misérables par les douceurs de l'étude ; tu m'exhortes à ne pas laisser périr mes talents dans l'inaction. Ami , j'approuve ton conseil ; mais la pratique n'en est pas facile. Les vers veulent de la gaieté. L'ame ,
pour

pour produire , a besoin d'être en paix. Je suis loin d'en jouir. Toujours battu de la tempête, il n'est point de sort plus triste que le mien. Exiges-tu que Priam folâtre sur le tombeau de ses enfants , & que Niobé , privée des siens , mene les danses de la joie ? Relégué & seul dans le fond de la Scythie , sont-ce des vers que je dois écrire , ou des pleurs que je dois répandre ? Quand tu me donnerois un cœur aussi dur que celui de l'accusateur de Socrate , toute ma constance s'affaîsseroit sous le poids de mes maux. Mes calamités surpassent la force humaine. Le vieillard qui fut nommé sage par la voix d'Apollon , n'auroit pas le courage d'écrire , s'il éprouvoit mes malheurs. Il faudroit que j'eusse oublié ma patrie ; il faudroit , ô mes amis ! que je vous eusse oubliés vous-mêmes , & que j'eusse perdu tout sentiment. Encore la crainte qui m'agite ne me laisseroit jamais assez tranquille pour me livrer à mes pensées. Un peuple d'ennemis environne le lieu que j'habite , & m'y tient sans cesse assiégé. Ajoute encore que les années ont affoibli mon génie , & que cette longue inaction a consumé ses forces. C'est en vain qu'un champ est fertile de sa nature ; si le soc ne le renouvelle , il ne produira que de l'herbe & des ronces. Le coursier qui est resté long-temps oisif , fera moins léger à la course , & verra ses rivaux voler devant lui dans la carrière. Le vaisseau qui long-temps reste à sec sur le rivage , tombe enfin en pourriture & se décompose ; & moi je désespere de redevenir ce que j'ai déjà été , & de retrouver mes foibles talents. Mes forces m'abandonnent , les longues souffrances tuent le génie. Souvent cependant , comme aujourd'hui , je prends mes tablettes , & j'essaie d'assujettir des mots à la mesure des vers ; mais je n'ai point composé d'autres

poèmes que ceux que tu vois. Ils se sentent des malheurs de leur Auteur, & des lieux où il est relégué. Je fais que la gloire donne des forces au génie, & que l'amour de la réputation le féconde. Il fut un temps où j'étois moi-même attiré par l'éclat du nom. J'étois heureux alors : maintenant je suis trop malheureux pour m'occuper de la gloire ; & je voudrois, s'il étoit possible, être ignoré du monde entier. Me diras-tu que mes premiers vers ont réussi, & que je dois poursuivre mes succès ? O Muses ! pardonnez ; mais vous êtes la première cause de mon exil. L'inventeur barbare du taureau d'airain en fit le premier le douloureux essai, & moi aussi je suis puni de mes talents. Devrois-je encore avoir quelque chose de commun avec les vers ? Quand on a fait naufrage, n'est-il pas naturel de détester les mers ? & quand même, toujours séduit par mon penchant, je me livrerois encore à un talent qui m'a été si funeste, suis-je dans des lieux propres à m'inspirer ? Je n'ai pas un seul livre ; je n'ai personne à qui je puisse me faire entendre, & qui se soucie de m'écouter. Tout est barbare, le lieu comme le langage. On n'entend sortir de la bouche du Gete, que des sons effrayants & sauvages, comme les cris des bêtes féroces ; je crois même avoir déjà oublié la langue des Romains.

J'ai appris à articuler des mots Getes & Sarmates. A te dire vrai cependant, ma muse ne peut s'empêcher de tracer des vers. J'écris ; & quand l'ouvrage est achevé, je le jette au feu. Le fruit de mon travail est transformé en cendres légères. Ne voulant point faire des vers, & ne pouvant pas plus m'abstenir d'en faire, je me livre à mon penchant, & j'abandonne l'ouvrage aux flammes. Ce n'est que par hasard ou par surprise que ces foibles

lambeaux vous parviennent quelquefois. Ah ! plutôt au Ciel que le feu pût détruire, comme l'ouvrage, le talent qui a été la cause de ma perte & de mes malheurs !

E C R I T U R E.

L POUVOIR de l'écriture, tu n'attires pas encore assez d'admiration ! Par quel mécanisme des mots tracés sur du papier, & dont l'influence au premier coup d'œil paroîtroit devoir être peu considérable, font-ils des impressions si durables, si profondes ? L'idée de la réalité n'est que passagère, & le tableau, par les touches vives qu'il reçoit des mots, affecte davantage. Ce pouvoir de combiner rapidement des idées à l'aide de simples figures, a vraiment quelque chose d'étonnant & de surnaturel. Des objets qui ne sont jamais tombés sous les sens, deviennent sensibles, & s'offrent réellement jusqu'à troubler & épouvanter nos esprits. Les mots frappent plus l'imagination que ne le feroit la chose même.

Il est assez difficile de concevoir comment les mots, semblables au ton de la voix, prennent un caractère d'attendrissement, de passion, de crainte, de souffrances, de mépris, d'orgueil, de dédain ; comment un caractère mort, inanimé, devient un langage éloquent, expressif, qui fait répandre des larmes, qui anime, qui passionne, qui tue.

Par une sympathie prompte & rapide, nous faifions le feu allumé dans une autre imagination. Démosthène enflamme sa république, & la précipite, malgré ses vrais intérêts, dans une guerre fatale. Peut-être aussi que les mots, dans leur ori-

gine primitive, & lorsqu'ils n'ont pas encore reçu toutes les acceptions particulières que crée une société policée, ont plus de force & d'énergie. Ces mots peignent naïvement, & ceux qui les entendent ne songent point encore à les soumettre à la froide analyse de la critique.

Les peuples encore barbares ont sans doute une précision plus nerveuse, une chaleur plus vraie; ils tiennent de plus près à la nature. Les mots, dans l'origine d'une langue, ont plus de brièveté, & expriment plus de choses à la fois. On les décompose, on les alonge, on les subdivise, on les modifie d'après une libre fantaisie; mais dès que le peuple se polit, les mots prennent un rang comme les hommes. Il y en a de nobles, il y en a de bas; & cette inégalité est fondée, de même que l'autre, sur le caprice, le hasard & le cours bizarre des événements.

Il seroit beau de remonter à la langue primitive de chaque climat; de trouver le vocabulaire de chaque peuple dans les productions de son sol; de voir les expressions les plus répandues dans telle contrée sortir des objets physiques; de reconnoître la transmigration des mots qui ont voyagé avec les peuples conquérants; de saisir l'altération de tel idiôme qui, fort ou foible, a pris naissance dans les pays où se manifestent les bruyants phénomènes de la nature, ou dans les plaines riantes où elle repose; enfin, de retrouver le son, l'accent, le cri dans l'expression qui désigne chaque objet particulier. On verroit alors ce que les idées abstraites ont dénaturé; on appercevroit les liaisons primitives qui régnoient entre les êtres sensibles & nous.

Le savant M. Court de Gebelin dit : *Demander quelle fut l'origine de la parole, c'est demander quand l'homme commença d'entendre, de voir, de marcher.*

M. l'Abbé de Condillac, dans son *Essai sur l'origine des connoissances humaines*, a reconnu, d'après les livres sacrés, qu'en sortant des mains de Dieu, Adam & Eve furent, par un secours extraordinaire, en état de réfléchir & de se communiquer leurs pensées : mais ensuite, écrivant en Philosophe, il cherche comment la chose auroit pu se faire par des moyens naturels ; & l'on reconnoît alors évidemment que la parole est acquise & non donnée à l'homme, comme l'affure sans preuve M. Court de Gebelin.

Quelle différence incroyable dans le style de deux hommes nés la même année, habitans de la même ville, parlant la même langue, voyant les mêmes objets ! Comment ne pas reconnoître que le style est l'empreinte de l'ame, & qu'il ne s'apprend point, qu'il ne s'imité point ? J'ouvre les *Œuvres de ***** ; ce sont des caracteres noirs tracés sur du papier blanc. Je lis, je vois des Tragédies en hémistiches & en rimes, des discours, des dissertations, de la prose, des vers grands, petits, &c. Mon esprit, malgré moi, est distrait, vagabond ; j'oublie que je lis ; une rêverie vague s'empare de moi ; je bâille, & je laisse-là l'homme de goût par excellence. J'ouvre un volume de la Nouvelle Héloïse de Rousseau, c'est encore du noir sur du papier ; mais tout-à-coup je deviens attentif, je m'anime, je m'enflamme, je m'échauffe, je suis agité de mille mouvements divers. Je me crois dans les bosquets de Clarens ; je vois, j'entends les personnages, je lis le volume d'une haleine ; & quand j'apprends qu'il y en a six, mon cœur palpite de joie & de plaisir, & je voudrois pouvoir prolonger à l'infini cette délicieuse lecture.

E C R I V A I N S.

TOUT Ecrivain est particulièrement lié à la Justice d'une manière solennelle, & avant toute autre obligation. L'infraction de la Justice est une injure faite au genre humain. Voilà pourquoi tout Auteur digne de ce nom sent vivement le tort que l'on fait à son semblable : il est le vengeur de la cause publique ; & l'oppression qui est tombée sur son voisin doit lui devenir personnelle : il ne peut se dispenser d'élever la voix.

Tandis que l'envie, la méchanceté, l'ignorance attaquent les Ecrivains, ils méprisent des traits qui doivent mollir, parce que rien ne contre-balance la renommée universelle. La supériorité de leur raison leur montre les suffrages des hommes sensibles nés & à naître ; & ils placent la récompense de leurs travaux dans l'amélioration des projets pour le bien public.

Peut-on donc trop honorer ces hommes supérieurs, qui étendent nos lumières, qui établissent le code moral des nations, & les vertus civiles des particuliers ? Un Poëme, un Drame, un Roman qui peint vivement la vertu, modèle le Lecteur, sans qu'il s'en apperçoive, sur les personnages vertueux qui agissent ; ils l'intéressent, & l'Auteur a persuadé la morale sans en parler : par l'art d'un travail caché, il nous a présenté certaines qualités de l'ame revêtues de ces images qui les font adopter. Il nous fait aimer ces actions généreuses, & l'homme qui résiste aux réflexions, qui s'aigrit par les leçons dogmatiques, chérit le pinceau naïf & pur qui met à profit la sensibilité

du cœur humain, pour lui enseigner ce que l'intérêt personnel & farouche repousse ordinairement.

Il faut travailler avec soin l'intérieur de notre ame, qui est le sanctuaire où résident les images & les pensées. La science n'est faite que pour nous conduire à la morale qui nous est nécessaire, à la morale qui nous apprend à être patients, modérés, doux, & qui en nous parlant de nos semblables, nous enseigne tout ce que nous leur devons. Un Philosophe qui médite seul, qui scrute différents objets, qui les examine tranquillement sous tous leurs rapports, est plus en état d'approcher de la vérité qu'une assemblée d'hommes qui discutent, délibèrent, argumentent. Les Ecrivains ne doivent faire corps que par leurs idées.

Un homme riche ou heureux ne feroit peut-être pas bien de vouloir écrire, non pas seulement parce qu'il aventurerait son repos & ses paisibles jouissances (1), mais parce qu'il ne seroit peut-être pas assez vivement indigné contre les méchants, c'est-à-dire, contre les perturbateurs de l'ordre public. Il se trouveroit dans une situation trop propre à tolérer beaucoup d'abus qui ne le toucheroient que foiblement, retranché, pour ainsi-dire, dans le cercle de son opulence; enfin, il seroit trop disposé à pardonner à beaucoup de monde, & à consacrer, par le raisonnement, certains vices politiques de nos gouvernements modernes.

Comment chercheroit-il le remède aux maux qui nous pressent, lorsqu'il seroit si éloigné de la

(1) Quand on se consacre aux pénibles devoirs d'Ecrivain, il faut avoir sondé d'avance la force de son ame; il faut pouvoir être assuré de soutenir avec fermeté les assauts des événements.

classe souffrante ? Il faut qu'un Ecrivain ait le malheur d'être mécontent de tout ce qui se fait de mal dans sa Patrie , afin que ses écrits aient des traits mâles , qui réveillent l'attention ; il faut que ces traits soient fortement prononcés , puisqu'il a à frapper des oreilles superbes & endurcies. Orateur du grand nombre , c'est-à-dire de la foule des infortunés , il faut que la mélancolie , mere de la pitié , préside à sa touche un peu sombre , & la rende plus attendrissante.

Fontenelle a dit de lui-même qu'il ne lui étoit jamais arrivé de jeter le moindre ridicule sur la plus petite vertu. Cela est vraiment respectable ; mais il n'avoit encore rempli que la moitié de la tâche d'un homme de lettres. Il lui est de plus en plus enjoint de renforcer sa voix contre tout ce qui blesse & avilit l'humanité , de flétrir tout despotisme , d'attaquer sans relâche la tyrannie qui revêt tant de formes , de se dévouer pour la cause commune , de posséder ce sentiment profond qui se répand à grands flots , de voir le dernier citoyen , & de devenir enfin son Avocat devant l'orgueil de la puissance.

Eh ! qui défendra la multitude des coups qu'on lui porte , si ce n'est la voix éloquente de l'homme juste & sensible ? qui environnera le pouvoir aveugle & violent de tous les reproches , de tous les cris , de tous les gémissements , si ce n'est l'Ecrivain ? Il faut qu'il rende l'accent aigu & plaintif de l'opprimé , qu'il fasse gronder sur la tête de l'oppresser le bruit lointain & formidable du tonnerre de la postérité , & qu'il sache , malgré l'audace qu'ont affectée quelques politiques , qu'il est peu d'hommes publics qui ne craignent le jugement du public.

On appellera ce courage enthousiasme ; mais

l'enthousiasme n'est-il pas au talent ce que le coloris est à la peinture ? Sans lui, point de sacrifice à la vérité, point d'inspiration, point de cet attrait permanent & victorieux qui force l'Ecrivain à composer ces ouvrages qui laissent une trace profonde dans leurs siècles.

Heureux donc celui qui sent l'enthousiasme de son art ; qui, tandis que l'erreur a ses héros & ses martyrs, s'enflamme pour la vérité & jouit, dans la contemplation de ses chastes attraits, des sacrifices qu'il a faits pour elle ! La vérité a ses amants qui la préfèrent à tout. Entendez un Anglois qui parle de la liberté : c'est d'un ton mâle qui annonce qu'il l'achèteroit aux dépens de sa vie. Lisez Fénelon, lorsqu'il parle de la vertu ; comme il l'insinue dans notre ame ! L'Auteur qui s'abandonne au vrai mouvement de son ame, a donc un idiôme qui résonne, non à l'oreille, mais à l'ame du Lecteur ; & voilà l'éloquence.

Si tel homme se passionne pour un Conquérant, l'idolâtre & s'imagine qu'il est glorieux d'expirer sous ses drapeaux ; ah ! pardonnons à l'esprit généreux, avide de connoissances utiles, le transport qu'il éprouve en pénétrant dans le sanctuaire où se cache la vérité, & en soulevant les voiles qui la couvrent.

F A B L E.

Le Pere mourant & ses deux Fils

UN bon pere, & de plus homme de très-grand sens,
 Touchoit à son heure dernière ;
 Il jouissoit des pleurs de ses enfants,

Et gardoit à tous deux une tendresse entière.
 En tête cependant il avoit un projet.
 Il écarte l'ainé, fait venir son cadet :
 Mon fils, nous sommes seuls ; prends cette clef secrette ;
 J'ai caché dans ce coin une riche cassette ,
 Où tu trouveras du comptant.
 Garçon d'esprit , je te dois ce présent.
 Le cadet étonné : Qu'exigez-vous , mon pere ?
 Mon cœur me le défend ; un tel tort à mon frere !
 Ah ! reprit le vieillard , emporte , & ne dis mot.
 De ton frere je fais quel deviendra le lot.
 Va , ce n'est pas pour lui que je crains la misere ;
 Il réussira : c'est un sot.

[Cette fable est imitée de l'Allemand.]

F A B L E.

Le Denier & le Louis d'or.

UN denier [puisqu'il faut le nommer par son nom]
 Un double louis d'or , au front large & superbe ,
 Tous deux échappés du cordon ,
 Côte à côte gisoient sur l'herbe.
 Que fais-tu près de moi , dit d'un ton orgueilleux ,
 Le métal arrogant à l'atôme de cuivre ?
 Dans le monde , où je brille , as-tu jamais su vivre ,
 Toi méprisé des grands , & qui n'es cher qu'aux gueux ?
 L'humble voisin reprit : Je suis fort peu de chose ;
 Mais je fus en tout temps utile aux malheureux ,
 Et tous les soirs l'homme laborieux
 En son sang me métamorphose.
 Je ne fais point de trahison ,
 De crimes , ni d'achats sordides ,
 J'aime mieux hanter des haillons

Que des cœurs faux, des têtes vuides.
 Jamais sur le tapis d'une table de jeu
 Je n'ai prêté mon nom à d'avares sottises.
 Presque toujours, en présence de Dieu,
 J'habite le tronc des Eglises.
 D'ailleurs, marqué du même sceau,
 Et comme vous servant la république...
 Un passant qui survint empêcha la replique;
 Il ramassa l'écu si beau,
 Sans oublier la chétive monnoie.
 Mais que fit le passant ? le dirai-je ? De l'un
 Il soudoya fille de joie,
 Le denier fut pour le pauvre importun.

F A B L E.

Le Coucou & l'Hirondelle.

MAÎTRE COUCOU rencontre une hirondelle
 Qui revenoit des royaumes lointains.
 Eh ! vous voilà, voyageuse éternelle ?
 Arrêtez, dites-moi quelque bonne nouvelle,
 Apprenez-moi des faits certains.
 J'ai des amis par-tout, car par-tout j'ai su plaire.
 Répondez-moi, ma très-chère commere.
 Vous avez vu bien des pays nouveaux !
 Dites, sous un autre hémisphere,
 Parle-t-on beaucoup des oiseaux !
 La voix du rossignol est-elle aussi brillante
 Parmi les peuples du Japon,
 Que parmi nous ? Oh, je croirois que non.
 — Pardonnez-moi ; tout de même elle enchante ;
 Il est toujours le héros du printemps,
 L'ame de nos rians bocages,

Le chantre ailé, dont les accents
Plaisent le mieux sous les sombres feuillages.

— Et la fauvette ? — Elle a son prix.

Sa gorge noire & son gentil corsage

Lui font un grand nombre d'amis.

On chérit encore son ramage.

— Et moi, qu'en dit-on ? — Vous ? on n'en dit rien
du tout.

Jamais sur vous le moindre mot ne sonne.

— Ah les ingrats ! Ils me poussent à bout.

Eh bien, je parlerai toujours de ma personne !

Ansî se venge un faquin orgueilleux,
Comme un coucou sans cesse égoïste ennuyeux.

F A B L E.

L'Homme & le Buïsson.

DANS un buïsson de haute épine,
Un homme, un soir, guettoit un chat :
Il en vouloit à sa robe d'hermine.
Il étoit déjà pris ; mais voyant sa ruine,
L'animal fit si bien, que l'homme le lâcha.
Son ame étoit doublement irritée,
Car il avoit la main ensanglantée,
Par les ronces de ce buïsson.
Dans son courroux, n'écoutant plus raison,
Il s'apprête à couper jusque dans ses racines
L'arbusste couronné d'épines.
Une affaire survient, & jusqu'au lendemain
Il a différé sa vengeance.
Mais la serpe aiguifée est toujours sous sa main,
Et lui rappelle son offense.
Enfin il s'arme un certain jour.

Et s'en va droit signaler sa furie...
 Quelle surprise, ô Ciel ! cette haie est fleurie.
 La douce odeur qu'elle exhale à l'entour
 Est le parfum de l'ambrosie,
 Le champêtre encens de l'amour.
 Il aperçoit des roses éclatantes,
 Dont rien n'égale la fraîcheur ;
 En festons il les voit pendantes,
 Il respire un baume enchanteur.
 Il s'approche, il leur rend hommage ;
 Le fer est tombé de sa main.
 On respecte un buisson sauvage
 Comme l'honneur de son jardin.

Pour une légère piquure
 N'écoutons point un sot courroux ;
 Peu de temps guérit la blessure.
 Oublions plutôt une injure ;
 Tous les cœurs reviendront à nous.

F A B L E

Le Singe & l'Huître.

LE singe d'un Gascon, Gascon comme son maître,
 Vit une huître entr'ouverte, & s'écria : Sandis !
 Chétive créature, à quoi puis-je connaître
 De quel regne Dieu te fit naître ?
 Penses-tu, sens-tu même ? Onc tu n'y prétendis.
 J'ignore encore en quel degré Leibnitz
 Put placer ton espece au nombre des monades,
 Moi qui dans le grand tout fut mis comme un chaînon
 Entre l'instinct & la raison.
 Lasse à la fin de ses bravades,

L'huître répondit : Vil bouffon ,
 Va-t-en chez Nicolet , enflé de ta bassesse ;
 Prostituer aux fots ta machinale adresse ;
 Tandis que , digne objet des regards d'un bouffon ,
 Dans mon calme apparent , sur l'aile du génie ,
 Je vole aux régions de la philosophie.
 Epiménide ainsi , par les fots de son temps ,
 Fut soupçonné de dormir quarante ans.
 Abdere s'honora d'un sage ,
 Qui des yeux corporels se refusant l'usage ,
 S'ensévelit tout vif au sein des monuments.
 Moins les sens ont d'empire , & plus l'ame travaille.
 Adieu. Pour méditer , je rentre en mon écaille.

BRIEVETÉ DE LA VIE.

POURQUOI faut-il que notre vie soit si courte !
 Que ne vivons-nous deux ou trois mille ans ! Voilà
 ce qu'on entend.

Presque tous les hommes se plaignent de la brié-
 veté de leurs jours. S'il étoit en leur disposition
 de pousser leur carrière aussi loin qu'ils le vou-
 droient , ceux qui se détermineroient à mourir au
 bout de deux ou trois mille ans seroient peut-
 être plus rares que nos suicides d'aujourd'hui.

Insensés que vous êtes ! avez-vous bien réfléchi
 sur ce qui résulteroit d'une vie aussi longue ? Si
 Dieu exauçoit vos vœux indiscrets , il faudroit ,
 ou qu'il agrandît considérablement notre globe ,
 ou qu'il nous privât de la faculté de nous repro-
 duire. Mais notre globe ne sauroit recevoir une
 plus grande étendue sans qu'il s'ensuivît le boule-
 versement de notre système planétaire & notre
 ruine.

Les corps qu'on entasse , après une bataille , dans des fosses larges & profondes , ne font qu'une foible image de la confusion où nous serions sur cette triste planete , si personne ne mouroit d'ici à quinze cents ans seulement , ou que la vie commune de l'homme fût de ce nombre d'années & qu'il conservât la faculté d'engendrer pendant les sept huitiemes de cette longue vie , comme cela se voit communément dans la vie présente. Ceci va être mis en évidence par le calcul.

La circonférence d'un des grands cercles de notre sphere étant de 7,200 lieues marines de 2,850 toises & de 20 au degré, son diametre sera de $2,291 \frac{3}{7}$ lieues , sa surface de $16,501,183 \frac{7}{71}$ lieues , lesquelles réduites , en pieds quarrés , donneront 4,825,110,925,148,450. Si l'on en ôte seulement la moitié, qu'on suppose occupée par la mer , les lacs & les rivieres , il en restera 2,412-555,462,574,225.

Supposons maintenant que cette moitié soit habitée par un milliar d'hommes. Si ce nombre venoit à augmenter tous les ans d'un centieme seulement , il seroit si grand au bout 1,476 ans , qu'il rempliroit à peu de chose près toute la surface habitable de la terre , en n'accordant à chaque homme qu'un espace d'un pied quarré ; car $\frac{100}{100}$ élevé à sa 1476^e puissance & multiplié 1,000-000,000, produit le nombre 2,389,936,508,196-722. Si l'on ajoute à ce nombre le produit d'une année de plus , il donnera alors 2,413,835,873-278,689, lequel surpasse celui des pieds quarrés , que contient la partie habitable de notre globe.

Si , au lieu d'un centieme , on suppose que le nombre des hommes s'accroisse d'un vingt-cinquieme , ce qui ne seroit pas exorbitant dans la supposition d'une vie aussi longue , fût-elle même beau-

coup plus courte , au bout de 374 ans ce milliar d'hommes'élevé à 2,346,681,621,621,621, nombre presque égal à celui des pieds quarrés que contient la partie habitable de la terre. Si l'on ajoute une année de plus d'un pareil accroissement , alors on aura 2,440,548,886,486,485, nombre supérieur à celui des pieds quarrés que les eaux laissent à découvert sur la surface du globe.

Ce nombre , tout grand qu'il est , n'est rien en comparaison de celui que produiroit une pareille augmentation continuée pendant 1500 ans ; l'imagination en est effrayée. C'est alors que les hommes seroient entassés les uns sur les autres , ne fussent-ils pas plus gros que des cirons. En voici le nombre calculé par les logarithmes à huit décimales : 35,481,257,359,813,084,135,514,018,691-588,785, nombre plus de deux cents fois plus grand que celui de 162,628,999,125,937,863,623,442-432,000,000, qui exprime celui des points cubiques de matiere que contient la masse entiere de notre globe. Il faut observer qu'un pouce cube contient 2,985,984 de ces points.

Que faut-il conclure delà ? Que tout est arrangé sagement ; que toutes choses , même celles dont nous avons le plus d'horreur , la mort , par exemple , sont ordonnées pour notre bien ; que Dieu , pour nous mettre au large & nous laisser les coudées franches , a voulu qu'il y eût des maladies , des Médecins , des Militaires , des Bourreaux , & mille autres moyens destructifs , dont nous avons la sottise de nous plaindre , sans faire attention que tout cela sert à élaguer le grand arbre du genre humain , à lui donner de l'air , à ménager sa seve en retranchant ses branches superflues , qui bientôt le feroient périr , sans cette précaution.

(*Cet article est de M. l'Abbé Pasquet.*)

ABDICATION.

A B D I C A T I O N.

LA grandeur suprême a-t-elle des plaisirs secrets que nous ne connoissons pas? Chacun y monte en idée, & gémit de n'être point assis sur un trône. Est-ce une illusion de l'esprit? Y a-t-il des voluptés réelles attachées à l'exercice de la royauté? Je vois les Monarques ne pouvoir reposer sur le trône & ne pouvoir en descendre; malheureux en régnant, malheureux plus souvent de se voir trop obéis, & craignant toujours de ne l'être point assez. Qu'y a-t-il donc de si suave dans une couronne? Pourquoi la vie privée paroît-elle si effroyable à celui qui a essayé de la royauté?

Il faut que le plaisir de commander, de diriger de vastes opérations, tienne l'ame à une certaine hauteur & la flatte dans toute sa profondeur. Ajoutez qu'un Roi fait tout ce qu'il veut savoir, qu'il peut satisfaire son inépuisable curiosité, que tous les arts sont à son commandement, qu'il donne à la Justice une force qui la rend l'image de la Justice éternelle. Que ces prérogatives sont glorieuses! que l'homme ainsi est grand au milieu de ses semblables! Les autres hommes ne peuvent former pour le bien public que des vœux impuissans; & le Monarque, quand il le veut, frappe l'abus aux deux extrémités de son Royaume, & l'enleve à ses vieilles racines.

Je conçois donc que ces fonctions politiques qui embrassent de grands objets, toujours intéressants, remplissent l'ame, la nourrissent, l'accoutument à des points de vue profonds & majestueux, & la

satisfont conséquemment d'une volupté qui nous est inconnue, à nous petits & sans pouvoir.

Charles-Quint, après avoir abdiqué la couronne avec toutes les formalités requises, s'étonne & s'afflige, en arrivant à Burgos, de ne plus voir cette Cour empressée & nombreuse qui l'environtoit lorsqu'il tenoit le sceptre. Le Monarque connoissoit peu les hommes & son rang; il s'étoit persuadé peut-être que tous ces honneurs s'adresseroient à sa personne au moins autant qu'au Roi.

Le trône devint insupportable à Charles-Quint, à Christine, à Philippe V, à Victor-Amédée; ils voulurent en descendre, ils s'en repentirent: ils ne purent être ni Rois, ni Sujets.

Dans quelle condition de la vie humaine veut-on représenter jusqu'à la fin de sa vie? Le Guerrier, le Magistrat, le Négociant, l'Ecrivain même sortent de la carrière & vont chercher le repos; mais si la nature condamnoit un Roi à vivre cent années & au-delà, il lui faudroit donc à cent dix ans régner sur une sixième génération. Tout homme peut se déplacer, changer de soins & d'occupations; les Rois sont condamnés à rester enchaînés dans le cercle uniforme des respects & des hommages.

Appartenir invinciblement à un point fixe & central, & ne pouvoir jamais sortir de sa place, me paroît un des plus grands inconvénients de la royauté. Si une foule de jouissances appartiennent aux Rois, combien d'autres leur sont interdites! Il faut une tête forte pour soutenir cette élévation, ouvrage de la politique & non de la nature, jusque dans un âge avancé.

Mais si les peines des Rois sont grandes, s'ils sont éternellement liés au cours des événements publics, que leurs travaux, en récompense, peu-

vent leur procurer de délices ! Des occupations graves deviennent des plaisirs pour les ames qui ont le sentiment de l'ordre & de l'harmonie.

Quand on songe qu'ils peuvent répandre la douceur sur la vie entière d'un homme, d'une famille, d'un peuple ; que chaque trait émané de leur plume peut être un acte de bienfaisance universel, sur-tout dans ce siècle où l'autorité des Souverains est affermie, où leur personne est en sûreté, où ils se trouvent, sans contradiction, dépositaires de la force publique ; alors il faut avouer que les Rois touchent ce qu'il y a de plus délicieux dans l'existence d'un être pensant ; ce pouvoir de réprimer le méchant & de relever le foible, d'éteindre jusqu'à une partie des maux que nous imposa la Nature, & de sourire ensuite à leur ouvrage, a quelque chose qui inspire un respect religieux. Quelle autre occupation offre tout à la fois & cette utilité & cette récompense ?

Les Monarques, aidés de la philosophie, peuvent être aujourd'hui des dieux au milieu des humains ; & nous foibles particuliers, dépourvus de force & de puissance, nous ne pouvons qu'à grande-peine être des hommes.

C'est Socrate qui a dit le premier que la philosophie doit diriger les Rois : il faut toujours venir à cet homme-là ; il a deviné le nœud de la politique. *Tant que les Philosophes ne seront pas Rois, ou que les Rois ne seront pas Philosophes ; tant que la philosophie & le sceptre, au lieu d'agir de concert, se trouveront séparés, la félicité publique ne pourra avoir lieu.*

 C O N V E R S A T I O N .

IL y a des hommes qui dans la conversation s'animent, & produisent les plus heureuses pensées; pensées quelquefois plus fines & plus applicables aux circonstances & aux événements que celles qui sont imprimées. Le moment, l'à-propos frappent l'expression, & la rendent plus originale & plus concise. Veulent-ils écrire, il manquent absolument d'art & de méthode, & ils prouvent, au grand étonnement de ceux qui les connoissent, qu'ils ne savent que parler. Au contraire, tel Auteur fameux est sec, triste, ou embarrassé dans la conversation. Tel étoit Corneille, tel étoit Richardson, tel étoit la Fontaine; & plus d'un homme de génie a fait dire, après qu'on l'eut entendu: Quoi, c'est-là lui?

Les dons sont partagés, il est bien rare de les réunir au même degré. Ecrire & parler sont deux talents très-distincts, & ce double avantage peut fort bien ne pas appartenir au même homme.

Les Auteurs qui ont fait des ouvrages lus, estimés, sont certainement des gens d'esprit: mais est-il démontré manifestement qu'ils soient les hommes qui aient effectivement le plus d'esprit & d'éloquence? On rencontre quelquefois de ces hommes inattendus, qui étonnent d'autant plus qu'ils sont loin des idées courantes: ils ont l'air d'appartenir à un autre monde; leur manière de voir les objets, leur diction ne ressemblent à rien de ce qu'on connoît: ce n'est plus le style des gens de Lettres, c'est le leur: il attache, il émeut, il fait rêver. On se demande comment on est remué par

un homme agreste, dont la parole est inculte ; il ne se fert ni des mots, ni des tours de phrases usités. Son idiôme est neuf, & il vous pénètre.

Tyrannisés par l'habitude, nous revenons le lendemain au pli accoutumé, au goût factice, à la lisière de l'usage, à la routine, ou bien à notre Auteur favori, que nous avons loué une fois & que nous louerons toujours pour ne pas paroître inconséquents.

Nous en croyons plus les livres que le sentiment de notre propre admiration : nous ne faisons pas la conserver, la mûrir, la propager : nous oublions les idées les plus fortes, les plus neuves, les plus vraies, parce que nous n'avons pas le talent de les saisir & de les coucher en nous, comme dit Montaigne. Tel a été miraculeux au monde, auquel sa femme & son valet n'ont rien vu de remarquable, dit encore le bon Montaigne. Il n'y a qu'un homme qui pense qui sache distinguer le grand homme de l'homme ordinaire.

Ce qui servira à développer cette réflexion, c'est qu'un homme d'esprit est toujours entendu, & que tel homme de génie est mort sans l'avoir été. Il se compose quelquefois un langage qui le rend inintelligible pour ceux qui ne savent point l'étudier : alors deux ou trois hommes entrent dans ses idées, & le reste méprise ce qu'il n'est pas en état de comprendre.

Je crois qu'il est des gens qui ont l'intelligence si profonde & si vive, que rebutés de ne pouvoir se faire entendre, ils conversent avec eux-mêmes, attendant celui avec lequel ils puissent communiquer.

La conversation d'un homme instruit vaut

mieux qu'un livre, en ce que le livre ne répond point à une objection.

On distinguera aisément un Ecrivain qui a le style de la conversation, d'avec celui qui, dans la retraite, n'a connu que la lecture calme & solitaire. On apprend bien mieux dans la conversation, quand elle est franche & ouverte.

L'esprit de parti n'a plus lieu dans les disputes. Il faut savoir dire aujourd'hui: *Je me suis trompé.*

M I L T O N.

MILTON a peint un monde idéal. Il semble vous dire: Voulez-vous entrer avec moi dans le monde que j'ai créé? Si vous y consentez, abandonnez-vous à moi, & vous verrez le spectacle le plus merveilleux; mais si vous armez votre froide raison contre ma poésie, ne vous placez pas sur le char qui doit vous transporter dans une région inconnue; restez où vous êtes.

S T Y L E L A C O N I Q U E.

PHILIPPE, Roi de Macédoine, écrivit aux Laconiens, que s'il entroit une fois dans la Laconie, il faccageroit leur pays. Les Laconiens, en réponse à cette lettre, écrivirent seulement ce mot: *Si.*



 LA TRAGÉDIE.

DE BRUTUS.

JE fors de la représentation du *Brutus* de Voltaire. Dans cette pièce on s'intéresse pour le fils de Brutus; mais ce fils méditoit un parricide, en faisant remonter Tarquin sur le Trône : car on devoit commencer par égorger les deux Consuls. Pourquoi donc M. de Voltaire a-t-il voulu intéresser pour deux fils dénaturés, pour deux mauvais citoyens, qui préféroient un tyran à la liberté?

BATAILLES.

JE n'ai jamais assisté à aucune bataille; mais d'après l'histoire lue attentivement, je vois de mon cabinet les campagnes des plus fameux Généraux. Je lis les détails des combats, & je tire une induction secrète de ces terreurs paniques & fréquentes, où souvent l'on fuit des deux côtés.

Quand l'homme apperçoit la mort distinctement, il cesse d'être soldat; il faut qu'il soit distrait, classé, encouragé, environné, entraîné, emporté par l'exemple.

Tout guerrier avoue que dans le fort du combat on ne songe point à la mort. Elle a beau courir de rang en rang, on voit sans voir; l'ame entière est attachée à un objet étranger; un lievre qui court dans les rangs, fait rire dix mille hommes exposés au feu du canon.

Mais dès qu'une voix s'éleve & crie : *Nous sommes perdus, nous sommes coupés, nous sommes trahis!* alors, malgré la discipline, la bravoure des Chefs & le regard des Rois, tout se débande en un instant; l'œil du soldat s'est fixé sur le spectre du trépas; & ces hommes, dont le métier est de le braver, n'ont pu soutenir sa vue distincte; ils fuient honteusement. Pour les faire vaincre, il faut les amuser & cacher le but où ils doivent tendre.

On connoît le mot naïf de ce Muphti qui, voyant les troupes Ottomanes battues & fugitives, proféra ces belles paroles : *Puisque les soldats du sublime Sultan ne veulent plus combattre, il faut bien faire la paix.*

Celui qui connoît le génie & les ressorts des Gouvernements anciens, doit beaucoup s'étonner lorsqu'il voit dans nos Gouvernements modernes des recrues forcées. On croit faire un soldat d'un homme à qui l'on a mis un fusil sur l'épaule; mais sans les flammes du patriotisme, & peut-être le sentiment profond d'une guerre juste, le Prince aura des armées & point de guerriers. Ces masses n'auront point d'ame, point de ressorts, & feront des forces purement mécaniques.

Ce sont les soldats d'une nation libre qui vont d'eux-mêmes à la guerre, qui n'abandonnent point leurs drapeaux, & qui décident la victoire. Il faut aimer sa patrie pour lui donner son sang; il faut sentir les avantages du Gouvernement où l'on vit, pour vaincre pour lui.

Qui précipitoit les anciens dans des conquêtes? Un intérêt visible & national. Les guerriers s'élançoient dans les combats, dédaignant la mort & ne voyant que l'honneur; le soldat blessé soulageoit le soldat mourant; ils s'embrassoient, ils

suçoient mutuellement leurs plaies. Les peres ne pleuroient pas leurs enfants, les meres elles-mêmes donnoient des signes de joie, heureuses d'avoir enfanté des soldats à la patrie.

On faisoit autrefois de grandes choses avec des poignées d'hommes; aujourd'hui des armées innombrables se fondent, périssent, se dispersent, parce qu'il y manque cet ardent patriotisme qui seul opere des prodiges. Notre tactique, nos Généraux, notre discipline ne font des armées que des masses qui, comme des especes de rochers, demeurent immobiles après qu'on les a lancées.

Les débats des Européens n'ont rien changé à la face de l'Europe; pas un Roi captif ou détrôné; pas un Royaume renversé, ou débordant ses limites; point de ces secousses de couronne dont le fracas merveilleux tiendrait nos esprits éveillés & dans un grand étonnement. L'uniformité des batailles donne à nos gazettes une couleur monotone; il n'y a que les noms de changés. La paix & la guerre ont presque la même physionomie; les États, après ces lutttes sanglantes & terribles, ont conservé leur affiete; pourquoi donc des batailles, puisqu'il n'y a plus de révolutions?

On dit: Ruinons notre voisin; pourvu que j'aie un écu de six livres au-dessus de lui, je m'estimerai vainqueur. Oh, la belle victoire! C'est comme si l'on dépouilloit quelqu'un pour avoir le plaisir de rester en chemise en le voyant nu.

Quand lironsnous dans les gazettes des événements nouveaux & capables d'intéresser la curiosité? Avec quel plaisir j'apprendrais la découverte de quelque peuple policé, caché dans l'Amérique septentrionale, & qui offriroit subitement à nos

regards étonnés des arts qu'il auroit découverts aussi de son côté!

Quel étonnement pour nous autres Européens qui nous croyons les plus avancés dans les sciences & les arts, si nous allions trouver des peuples civilisés qui nous surpasseroient en bonheur comme en connoissances, des peuples faits pour changer subitement nos idées & le plus fortement imprimées dans notre cerveau! Les voyages dans la mer du Sud ont déjà fait rêver les moralistes. Que d'objets de comparaison! Quelle foule d'instructions & de lumières!

L'histoire de ce peuple isolé seroit plus propre à être observée que celle de tous les peuples connus, anciens & modernes. Absolument séparé du reste de l'univers, tout chez lui nous parleroit. Mais il n'y a que le temps qui donne la réalité aux conjectures, & qui amène les découvertes transcendantes.

D U D U E L.

EST-IL bien vrai que les anciens aient pratiqué le duel? Qu'est-ce qu'un duel dans nos idées? Je crois pouvoir le définir un combat prémédité entre concitoyens, où même entre des étrangers qui ne seroient pas en état de guerre. Les combats singuliers, livrés entre des Guerriers de différentes nations, tels que ceux de David & de Goliath, d'Hector & d'Achille, d'Enée & de Turnus, des Horaces & des Curiaces, &c. ne sont pas proprement des duels; je reconnois des hommes publics, avoués de leur nation, &

chargés des intérêts des deux peuples qu'ils représentoient.

Pour trouver un exemple du duel entre concitoyens , il faut remonter presque au temps fabuleux , au duel d'Étéocle & de Polynice , ce qui ne fait point un fondement historique. Les Héros de l'Iliade , entre ceux du même parti , s'insultent & ne se battent point. Ajax même ne conçut le dessein d'attaquer Ulysse , que lorsqu'il fut devenu fou.

Peut-être n'est-il pas inutile à la morale de bien constater que dans les temps vraiment héroïques on ne connoissoit pas la fureur des duels.

C'est une frénésie moderne , fondée sur ce misérable point d'honneur , que personne n'a jamais pu expliquer ni définir , qui fait de l'homme un égoïste féroce , & lui apprend à se substituer à la raison & à la majesté des loix.

S'il s'agit de venger une injure , quelle injure peut autoriser l'effusion du sang ? & quelle injure véritable les loix ne répriment-elles pas ? Quant à ces affronts chimériques , si étrangers au véritable honneur , l'extravagance seule peut mettre dans une même balance la vie & une futile opinion.

Mais s'il s'agit de cette rivalité qu'allume la jalousie entre deux hommes épris de la même beauté , alors il faut se référer à la décision que la raison naturelle dicte à *Arlequin sauvage*. Plus on la médite , & plus on voit qu'elle répond à tout. Le plus profond Philosophe n'auroit pas mieux dit.

LIVRES ÉLÉMENTAIRES.

LES avantages solides de chaque science sont, dans leurs éléments, ordinairement simples & faciles. Voulez-vous aller au-delà, l'utilité décroît dès que l'intérêt curieux se manifeste.

Il faut établir par-tout des maîtres qui enseignent à lire, à écrire, à chiffrer ; & voilà tout ce qu'il faut aux classes inférieures du peuple.

Il faut que tout homme aujourd'hui sache lire, écrire & compter, afin de pouvoir communiquer avec le siècle ; s'il ne fait pas lire il est trop foible parmi la génération actuelle ; il deviendra méchant, il sera dangereux.

Tout livre élémentaire est utile, & il n'est pas toujours facile de tracer des notions claires, à la portée des esprits ordinaires. On ne parle dans les Académies, que d'esprit, de génie, d'imagination ; & le bon sens, le bon sens, le vrai partage de l'homme, & qui doit être l'ame de ses actions, on n'en dit rien : il est cependant plus rare que l'esprit.

C'est le bon sens qui a fait les livres utiles sur la pratique journalière des arts & métiers, sur les travaux des manufactures, sur la Grammaire, la Géographie, la Physique usuelle, sur ce qu'il importe à tous de savoir. L'esprit auroit pu détruire une foule d'ouvrages populaires en voulant faire mieux.

Le bon sens, avec le bâton d'aveugle, ne fait qu'un pas après l'autre ; mais ce pas est sûr. Le bon sens attend que l'expérience ait généralisé

& confirmé la règle : il ne propose que des choses praticables ; il s'arrête aux moyens universellement adoptés ; il est aisé, avec la langue ou la plume , de perfectionner les arts & les hommes ; mais guérir aujourd'hui ce qu'on peut guérir , appliquer un remède prompt , au lieu de créer une spéculation éloignée , voilà ce que le bon sens prescrit : il va plus doucement , il répare plutôt qu'il n'enfante.

Le génie , emporté par sa chaleur naturelle , tout en répandant la clarté la plus vive , s'environne de fumée ; c'est après l'apparition de l'homme de génie que la naissance de l'esprit juste devient nécessaire pour rectifier les erreurs qui ont un certain éclat , quand elles sont mêlées à un vaste système.

On ne sauroit trop répéter les vérités anciennes , afin de les lier aux vérités nouvelles : une idée absolument neuve seroit sans doute pour le genre humain une idée absolument inintelligible ; que saurions-nous sans les livres élémentaires qui nous ont ouvert la porte des sciences ? Nous dédaignons aujourd'hui la clef , & la clef est tout.

Quand nos descendants rebâtiront un jour l'édifice des connoissances humaines , une physique inconnue de nos jours , une politique nouvelle , une morale amalgamée à cette politique , auront détruit ces livres où nous croyons trouver des vérités transcendantes ; & il ne restera peut-être , de tant de volumes mis à l'écart , que ces livres élémentaires , qui , s'appuyant sur une base solide , mériteront de porter les superbes colonnes du temple reconstruit.

On prétend que , chez les Chinois , des livres remplis de maximes morales , politiques , écono-

miques sont dans toutes les mains , & contribuent autant que les loix à la tranquillité de l'Etat.

Il seroit à désirer qu'il y eût en France de pareils livres pour la multitude ; les uns sont trop fins , les autres trop académiques ; ceux-ci ne sont pas assez épurés , d'autres sont d'une prolixité décourageante.


Nos beaux génies n'ont pas encore su faire un bon *livre élémentaire* ; ils n'y ont seulement pas songé. Qui osera tracer un cours de morale unie au sentiment , à l'usage de ce bon peuple , qui ne mérite pas les dédains du Philosophe ? & pourquoi n'auroit-on pas la louable ambition d'être enfin lu & entendu du plus grand nombre , ainsi que faisoient les Orateurs & les Philosophes anciens ? Ces applaudissements ne vaudroient-ils pas bien ceux que l'on reçoit dans une salle académique , devant quelques personnes disposées à admirer d'avance la couleur & le ton de l'école ?

Le secret de l'idiôme universel seroit-il donc plus difficile à saisir que le secret de l'idiôme académique , qui plaît au petit nombre ?

Qu'est-ce que l'homme ? C'est un être dont la nature est d'être foible , & le devoir de ne pas tomber. Ainsi commence le *Catéchisme de l'homme social* , par M. l'Abbé Duval-Pyrau , imprimé de nos jours , avec approbation des Censeurs & privilege du Roi.



É T R I E R S.


UI croiroit qu'une invention aussi facile que celle des étriers n'a pas été connue des Romains, & qu'ils ont monté six cents ans à cheval sans imaginer une chose aussi simple? Caius Gracchus, qui manifesta un génie amoureux du bien public, avoit fait placer sur les chemins des pierres de distance en distance, qui donnoient aux voyageurs la facilité de remonter à cheval. Personne ne soupçonnoit qu'on pût faire autrement. Un génie inventeur est donc rare, même dans les petits objets; & nous devons garder nos hommages pour cette faculté inventive, si extraordinaire parmi la foule d'hommes imitateurs.

Le premier qui tailla une tête de bois, semblable peut-être par la grossiereté à celles dont se servent nos Perruquiers, fit un coup de génie plus étonnant peut-être que les chef-d'œuvres de nos modernes Sculpteurs. Rien n'est si rare que l'invention, & l'invention seule constitue le génie.

Nous avons perdu le nom de celui qui inventa une roue. Il fit une machine compliquée qui nous paroît aujourd'hui très-simple; mais il falloit trouver l'axe. Toutes les machines dont nous nous servons ne sont que des assemblages de roues



P U D E U R.

 U'Y a-t-il de plus respectable & de plus sacré que la véritable pudeur ? Qui osera faire monter la rougeur au front d'une beauté pudique, encore dans l'ignorance des mystères qu'elle ne soupçonne pas ? Qui osera flétrir le doux incarnat d'un visage chaste & d'une ame pure, briser ce cachet des vertus, & corrompre un cœur paisible que n'a point encore ému la honte ? Non, l'homme dépravé sent mourir ses projets ; il retient les mouvements de sa langue empoisonnée & de sa main hardie ; il est désarmé par un regard où brille la modeste assurance. Il se retire, ainsi que l'homme le plus féroce détourne la roue de sa voiture, lorsqu'elle menace d'écraser un jeune enfant étendu sur la route.

Manilius donne un baiser trop tendre à sa femme, en présence de leur fille, & Caton le Censeur exerce justement sa censure contre Manilius.

Peintres & Poètes, apprêtez vos couleurs ! Albane & Gessner, laissez-moi un instant vos pinceaux ! Soyez heureux du bonheur de l'innocence, vous qui me lirez. Ressaisissez tout-à-coup vos adolescentes années, retrouvez ce cœur neuf & sensible que vous croyiez perdu. Regardez ce jeune homme qui, d'un œil modeste & enflammé, contemple la jeune beauté qui a blessé son cœur ; sa tête se penche modérément, & prend l'air de l'extase. Ses paupières sont humides & rapprochées ; ses yeux roulent doucement, & parcourent des pieds à la tête l'objet enchanteur ; il admire le pan de sa robe : presque à l'égal de son visage, sa bouche

che est entr'ouverte, il respire lentement & laisse échapper un soupir qui s'entend à peine; tous les mouvements de celle qu'il adore déterminent les siens. Il est mu comme par une main divine; tout ce qu'il fait est gracieux, rapide, animé.

Quand il repose à ses côtés, ses mains pendent négligemment; il est comme anéanti, & son ame est toute dans son regard. Je ne fais quelle sensation intérieure d'attendrissement & de langueur se manifeste jusque dans son silence. Son silence est plus éloquent que ce qu'il dit; il sent que la langue humaine est trop imparfaite pour ce qu'il a à peindre; il veut qu'on le devine.

On croiroit sa sensibilité parvenue au plus haut degré; mais elle reçoit un accroissement qui fuit le degré de complaisance de l'objet adoré. Quand son amante lui jette un regard, l'amant devient encore un nouvel homme: il a quelque chose alors de céleste. Il ne toucheroit plus à la race mortelle, s'il ne sembloit désirer encore. Il est tout-à-la-fois enivré & tendre, véhément & soumis, fier & souple; & quelque touchante que soit la beauté de l'amante, malgré le triomphe & la joie qu'inspire à ses regards l'orgueil de se voir adorer, le jeune homme qui soupire à ses pieds est encore plus beau qu'elle; mais ce qu'il y a de plus ravissant, c'est que la pudeur la plus austère peut contempler le tableau de leurs chastes amours.

T A C I T E.

CE que la plume peut faire en burinant des idées, nous est encore inconnu. Tel homme fait

dix volumes, & ne dit rien à la pensée d'assez profond pour que l'on soit tenté de le relire. Tacite trace deux lignes, & ces deux lignes vous font rêver plusieurs jours.

Imaginez un Tacite qui pendant trois siècles écrirait sur différents objets, avec son génie fait pour saisir les rapports les plus éloignés ; & voyez fuir les bibliothèques dont les livres ne se distingueroient plus des murailles. La plume semblable à la sienne, qui ne tracerait un mot que pour éveiller plusieurs idées, ferait disparaître une foule de volumes que notre vue courte interroge encore.

L'Ecrivain qui nous a fait concevoir l'empire qu'un seul homme pourroit avoir sur tous, n'est plus. Savoir le lire aujourd'hui, est un mérite non moins rare peut-être que celui de savoir écrire.

Le mécanisme du style de Tacite est vraiment original. L'ellipse chez lui est très-fréquente. Comme il s'élançe d'un objet à l'autre ! il ne touche guère que les points dominants ; il sous-entend avec finesse ; il supprime les idées intermédiaires ; c'est une âme profonde qui semble avoir à la fois plusieurs points de sensibilité.

Il est constant que le mouvement de l'âme d'un Ecrivain détermine le mouvement de sa phrase. La marche & la mesure de l'expression sont, pour ainsi dire, le geste qui décele le sentiment plus ou moins vif.

Tacite, dans sa précision hardie, observe l'ordre immuable des idées. On a cru son style perpétuellement coupé, & c'est faute de l'avoir bien considéré : à l'aide des conjonctions, il ordonne de grandes masses ; & comme il apperçoit beaucoup de rapports, il enchaîne par des liaisons grammaticales ses phrases, toutes dépendantes l'une de l'autre, quoique dominées par l'idée pri-

mitive. Ses constructions sont de la portée la plus hardie; lorsqu'il sonde les replis du cœur des tyrans, il imite les sinuosités de leur caractère, & sa plume pénétrante va jusqu'au foyer caché où se voile le crime.


Le style de ce grand Ecrivain ne paroît compliqué que parce qu'il est riche, rapide, véhément; qu'il rend à la fois les mouvements physiques & moraux; qu'il expose les fibres motrices des actions humaines. Quand on l'anatomise, on voit qu'il est doué constamment d'une rapidité énergique & facile. Comme son désordre est naturel! Comme sa finesse est naïve! La langue se ploie à ses conceptions vigoureuses, & l'on diroit qu'il emprunte le voile de la politique, lorsque l'Ecrivain, pour dernier coup de pinceau, laisse au Lecteur le soin de créer ou d'achever une réflexion.

Je n'examinerai point ici s'il donne à la conduite des Empereurs la finesse de ses propres perceptions, & si, monté sur le trône, il n'eût pas été, s'il l'eût voulu, plus dissimulé encore que Tibère. Il veut que toute action ait une cause directe; il n'accorde presque rien à l'instinct: il en résulteroit qu'il faut beaucoup d'esprit pour être un méchant Empereur.

Il a bien vu dans les abymes du cœur humain, mais il tourne tout en politique; il attribue incessamment la profondeur de son génie à des personnages qui ne pouvoient avoir des vues aussi recherchées: on diroit qu'il compte pour rien la nature & la fortune, tant il abandonne l'idée de leur pouvoir. Transformant des actions simples & ordinaires en marches compliquées & subtiles, il oublie que le caractère a des droits sur nos actions, & que dans tous les mouvements des têtes couronnées il entre quelque chose de leur tempéra-

ment. Mais il paroîtra toujours dangereux qu'un Prince lise, entende & comprenne parfaitement Tacite; c'est à un particulier qu'il appartient de creuser cet Auteur & de saisir ses profondes conceptions.

EMPEREURS ROMAINS.

 QUELS furent ces mortels privilégiés, auxquels l'univers consentit à remettre cette immenseur de pouvoir? Comment, après les Brutus & les Caton, un seul homme se rencontra-t-il dominateur absolu du genre humain?

Ces Empereurs n'avoient que deux bras comme un autre, ainsi que le dit Corneille, & ils atteignoient au bout du monde: toutes les forces leur appartenoient, & ils en abusèrent paisiblement.

Mais comment a-t-on obéi plus de huit jours à Caligula, à Néron, à Domitien, à tous ces monstres qui se jouoient de la vie & de l'existence des hommes? Les bourreaux n'étoient-ils pas frappés à leur tour par d'autres bourreaux? Le sang qu'ils verseroient ne devoit-il pas les avertir de la facilité qu'il y auroit à répandre le leur? Y avoit-il dans cette formidable puissance une force magique qui altéroit les cerveaux humains? Et comment ce pouvoir énorme se consolida-t-il par ses excès?

Une puissance, une autorité sans bornes irrite les passions de l'homme, déjà si actives; elles montent à un tel degré de fureur, de folie & de prodigalité, qu'un homme devient, à la lettre, le mangeur de son espece.

Ce qu'il y a de plus incompréhensible, c'est que ces Empereurs furent loués de leur vivant. Dès

qu'un peuple est tout-à-fait corrompu, l'adulation qu'il offre au trône devient souple, ingénieuse & fine. On n'a jamais si bien flatté; jamais sa louange n'a été si délicate, si bien apprêtée.

Les Empereurs qui ont établi l'impôt *pro haustu aëris*, faisoient bien de le percevoir, puisqu'on avoit la complaisance de le leur payer. Il est un terme où l'esclave est plus coupable que le despote.

Ces Empereurs se sont précipités dans des abominations qui prouvent à quel degré de dépravation monte le despotisme, quand la lâcheté des hommes lui a concédé tout pouvoir. Ils forment à la vérité une exception parmi les Souverains, & doivent être relégués, en morale & en politique, dans les classes mêmes où l'on relegue les monstres en physique. Mais que les fauteurs du despotisme contemplent les peintures vivantes de ces affreux caractères, dont la nature humaine fut épouvantée.

C O M M E R C E.

SI le commerce n'entretenoit pas des guerres inévitables, longues & destructives, causées par la jalousie des états, il faudroit le bénir; il seroit alors le bienfaicteur de l'univers.

C'est lui qui accumule autour de l'homme les jouissances dont il est si avide, & qu'on ne peut condamner quand on songe qu'il a un cœur qui demande à sentir, une imagination qui vole au-devant des jouissances, une ame qui fait apprécier les nuances de la volupté & en connoître le prix.

Toutes les productions de la nature appartiennent en effet à l'homme, le plaisir est son essence; aucun être n'a été mieux organisé pour recevoir des sensations fines & multipliées : il n'est point fait pour les privations, il devient dur & farouche par elles; il est plus tendre, plus humain, plus enjoué, lorsqu'il jouit d'une existence plus agréable.

L'homme ne brave les périls, les fatigues & la mort, que pour reposer un instant dans les bras de la volupté : elle sympathise trop avec son être pour qu'il puisse jamais s'en détacher : ses facultés n'ont presque pas de bornes pour ses jouissances : il seroit donc inhumain de lui interdire les fruits que le Soleil a mûris sur tous les coins du globe.

Mais en même temps, lorsque le Philosophe voit des maux sans nombre qui précèdent ces courtes jouissances, le prix infini qu'elles coûtent, puisqu'elles sont achetées du sang des hommes, & les motifs de discorde qui subsistent & qui s'accroissent; alors il voudroit fermer ces climats étrangers, source de tant de divisions sanglantes; il voudroit réduire l'homme à regarder ces richesses comme des fruits empoisonnés; il croiroit ajouter à son bonheur, en lui enlevant des besoins qui, tout délicieux qu'ils sont à satisfaire, peuvent être rangés parmi les besoins factices, puisqu'il n'étoit point malheureux avant de les connoître, & qu'il ne le sera pas davantage en les perdant de vue.

On a agité quelquefois, si l'on devoit honorer le commerce. Il lui faut des encouragements, de la protection. Mais il faut garder les honneurs pour des professions plus distinguées. La gloire est pour les Artistes, & le profit pour les Marchands. Il faut que le Commerçant soit payé de ses peines, récompensé de ses travaux, estimé quand il s'est

rendu estimable ; mais l'honneur n'est pas son patrimoine.

Cette espece de gloire qui forme un supplément est faite pour récompenser le Guerrier , le Magistras , l'Ecrivain , l'Artiste inventeur , parce que leurs salaires sont bornés , & que si l'on attribuoit la gloire à un Négociant lorsqu'il est déjà favorisé des dons de la fortune , les autres états n'auroient aucun aiguillon pour les efforts désintéressés dont ils ont besoin dans la carrière orageuse qu'ils parcourent.

OFFICIE R S.

LE Soldat n'expose-t-il pas sa vie comme le premier Officier ? ne se bat-il pas avec le même courage ? Est-il connu ? est-il honoré ? Non : il n'a risqué que sa vie , l'Officier a risqué sa vie & sa fortune : la gloire l'attend ; savez-vous pourquoi ? A raison du second sacrifice.

Un Officier est quelquefois pédant comme un Régent de College ; il fait un étalage des termes de son art , comme celui-ci du nom de ses Auteurs : il est permis d'avoir la couleur de son état ; mais l'affiche en sera toujours fastidieuse.

Voilà cent mille hommes en marche. Il est impossible qu'il n'y ait pas parmi eux un Turenne ; mais cet homme , jetté hors des routes qui conduisent aux grades supérieurs , reste dans l'obscurité.

Quoique la tactique nouvelle soit toute différente de la tactique ancienne , les Militaires ne sauroient trop lire l'histoire & y étudier les manœuvres savantes des anciens Capitaines. Ils apprendront l'art

de connoître le prix du temps, des lieux, des occasions, & ils jugeront l'homme avant tout; car il faut encore plus étudier le génie de son adversaire que la nature du terrain.

C'est un malheur pour l'Etat qui a tellement subdivisé les emplois, qu'un Militaire aujourd'hui ne peut plus que tuer, & que les soins de l'administration d'une campagne, soins importants & journaliers, sont au-dessous de lui.

Chez les anciens, le Guerrier ne rougissoit point de fournir aux besoins de la vie de ceux qui alloient combattre. Le métier de la guerre n'étoit pas seulement celui de la dévastation, il embrassoit toutes les parties qui pouvoient conserver les légions, épargner l'effusion du sang. Ces habiles Généraux prenoient soin du Soldat tout entier.

La discipline est nécessaire; mais trop austère elle décourage, elle fait du Soldat une marionnette qui fait mieux obéir que combattre. Il ne fuira pas, mais saura-t-il attaquer?

A toutes ces grandes masses mouvantes il faut une ame: si elle est éternellement passive, que deviendra-t-elle un jour de bataille, où le Soldat a besoin de forces surnaturelles?

C'est la liberté qui donne de l'énergie, qui inspire de la vigueur, & qui fait faire au Militaire plus qu'on ne lui a demandé. Quand un homme risque sa vie, laissez-lui du moins l'honneur de la perdre à son gré; ne le condamnez point à être tué là précisément; laissez-le mourir un peu plus loin; le Soldat mourra sans se plaindre, & le Général s'en trouvera mieux.

Qui a emporté les villes d'assaut? Qui a forcé les phalanges victorieuses? Qui a affronté une artillerie foudroyante? C'est un noble désespoir, une fougue indépendante, un moment où l'on a bravé

les regles , les combinaisons & les ordres du Général. Le tout est de vaincre.

Pourquoi les jeunes Officiers sont-ils ceux qui mettent le plus de dureté dans le commandement ? C'est qu'ils n'ont pas encore l'expérience qui enseigne que le Soldat obéit sans murmure à celui qui commande sans humeur , & que le moyen le plus sûr de façonner à l'obéissance les caractères les plus indociles , est de ne rien exiger qu'au nom de la loi ; par ce moyen l'Officier ne fait point haïr l'autorité.

Le grand art du Général est de bien connoître le génie de la Nation qu'il conduit , pour en régler l'usage. Le François bouillant , impétueux , est capable d'exécuter ce que le courage tranquille d'un peuple flegmatique ne peut entreprendre sans témérité. Voici un exemple tiré de la vie du brave Chevert.

Le siege de Prague est résolu. Tandis que Chevert prépare en silence tout ce qui est nécessaire pour assurer le succès de l'escalade , Maurice couvre son dessein en donnant deux fausses attaques. On avoit besoin d'un soldat assez intrépide pour ne pas raisonner sur le péril & s'élancer le premier sur le rempart. M. de Chevert , qui savoit parler à chacun sa Langue , adresse cette bizarre & persuasive instruction au Grenadier qu'il choisit pour être l'exécuteur de son dessein.

» Ecoute-moi bien (lui dit-il avec un ton d'assurance) : quand tu seras sur le rempart , tu t'avanceras vers la sentinelle ; elle criera , *qui va-là ?*
 » point de réponse. Elle criera une seconde fois ,
 » garde-toi bien encore de répondre ; elle fera feu
 » sur toi , elle te manquera ; alors tu t'élanceras sur
 » elle , tu la poignarderas ; moi je ferai-là pour
 » te soutenir. «

Qu'auroit fait un autre en pareille occasion ? Une des maximes favorites des grands, est que tout est possible avec l'argent, quoiqu'ils ne tentent rien sans éprouver le contraire. Ils ne connoissent que ce moyen pour mouvoir les hommes. Comme ils ne seroient rien sans argent, ils ne conçoivent rien au-dessus de l'argent. Le Militaire que nous supposons à la place de M. de Chevert, n'eût donc pas manqué de prendre, dans une compagnie de Grenadiers, un homme de bonne volonté, à qui il eût promis & donné une bourse. Le Soldat alloit fermer les yeux sur le danger; l'Officier imprudent l'eût découvert par la récompense promise; & l'homme qui n'en voit jamais qu'il puisse mettre en équilibre avec la vie, ou manquoit, ou hasardoit le succès par la crainte ou la précipitation que produit nécessairement un péril évident.

Il nous manque encore un plan de constitution militaire national, c'est-à-dire, un plan calculé sur les moyens, le génie & la puissance de la Nation. Qui n'a senti la nécessité de conduire un peuple d'après son caractère ? Ceux qui ne reconnoissent point cette importante vérité, ne risquent-ils pas de mener par tous les degrés du désespoir la partie de la Nation dont l'état est de s'honorer, & celle de toutes les Nations de l'Europe, qu'avec ces deux seuls moyens, l'honneur & la confiance, il est si facile d'élever à tous les genres de prodiges ?



CURÉS DE CAMPAGNE.

LE Clergé en France a pour chefs des Prélats distingués par la naissance, & qui, environnés de la pompe du luxe, jouissent paisiblement de leur opulence : ils fixent les regards ; mais qui s'occupe de l'humble Curé de paroisse, du pauvre Pasteur de campagne, chargé de tous les travaux apostoliques ? Jettons les yeux sur ces hommes ignorés, dont la fonction perpétuelle est de diriger les ames du peuple, & qui, par leur position, sont capables de seconder en tout temps les vues bienfaisantes de l'administration.

Le Curé de paroisse dans les villes n'a qu'un revenu modique, & celui de village possède à peine le nécessaire ; il est une charge de plus pour les pauvres paysans dont il est appelé à être le pere. Ne seroit-il pas de la politique de leur accorder un peu plus d'aisance ? Le superflu d'un Curé se répand toujours sur ce qui l'environne. Appelé par son ministere à des actes de charité, il résulteroit un double avantage de le mettre en état de soulager lui-même ses paroissiens ; & leur reconnoissance, jointe à la vénération qu'on porte à son caractère, donneroit plus de poids à l'autorité pastorale.

L'Etat, en salariant davantage les fonctions des Curés de campagne, seroit en droit d'exiger d'eux des travaux qui s'accorderoient parfaitement avec le loisir dont ils jouissent. Instruits, ils instruiroient les autres. Ils sont lettrés parmi des hommes ignorants & grossiers ; eux seuls parlent au peuple assemblé ; ils possèdent le genre d'éloquence

convenable : quels autres organes le Gouvernement pourroit-il choisir pour répandre quelque idée nouvelle, & faire adopter un projet qui auroit besoin d'être appuyé sur la base de la confiance ? Qui peut mieux préparer les esprits, & les réconcilier avec l'administration, qui de loin paroît toujours effrayante, détruire enfin ces bruits populaires dont on ne connoît ni l'origine ni le but, & qui souvent s'opposent à toute amélioration ?

Enseigner la saine morale, combattre la superstition & le fanatisme, ruiner de vieux préjugés, expliquer quelques-uns de ces phénomènes qui effraient l'ignorant & malheureux villageois, donner quelques notions d'histoire naturelle & d'agriculture : quel bien peut faire un bon Curé de campagne, s'il réunit un esprit juste à un cœur honnête ! il fera chérir le Gouvernement ; il répandra des lumières utiles ; il formera des sujets fideles & de bons Agriculteurs.

Dans ce temps où l'on appelle de toute part les lumières les plus favorables, où l'on tend généralement au plus grand bien, les Curés de campagne doivent être considérés comme les consolateurs nés du peuple ; ils peuvent lui faire aimer son état. Si le Gouvernement est un pilote attentif aux moindres orages, ne lui faut-il pas des mains promptes & habiles pour ployer au besoin les voiles & manier les cordages ? Or, les Curés qui commandent par la parole aux classes laborieuses de la société, assimilés à l'esprit du bien public, peuvent contribuer dans plus d'une occasion à l'exécution des ordres les plus sages. Mais, je le répète, il faudroit que ces conducteurs spirituels fussent mieux récompensés de leurs fonctions journalières, & qu'un revenu plus am-

ple les mît au-dessus de toute dépendance de leurs ouailles.

Je connois plusieurs de ces bons Curés de campagne, qui, malgré l'extrême médiocrité de leur prébende, trouvent le moyen de faire infiniment plus de bien que des millionnaires même généreux; leur charité active, industrieuse, fait créer mille ressources. Les uns savent préparer des remèdes simples aux malades qu'ils consolent, & s'opposent aux prestiges des charlatans; les autres, livrés aux travaux de l'Agriculture, la perfectionnent par leur exemple.

En général, leur vie est innocente & leurs mœurs sont honnêtes; il y a peu de scandale parmi eux, parce qu'ils ont besoin de l'estime de leur troupeau; ces hommes respectables vivent loin du bruit & des regards du monde; inconnus, oubliés & contents de leur obscurité, leur vie s'écoule dans la pratique des devoirs prescrits par l'Évangile.

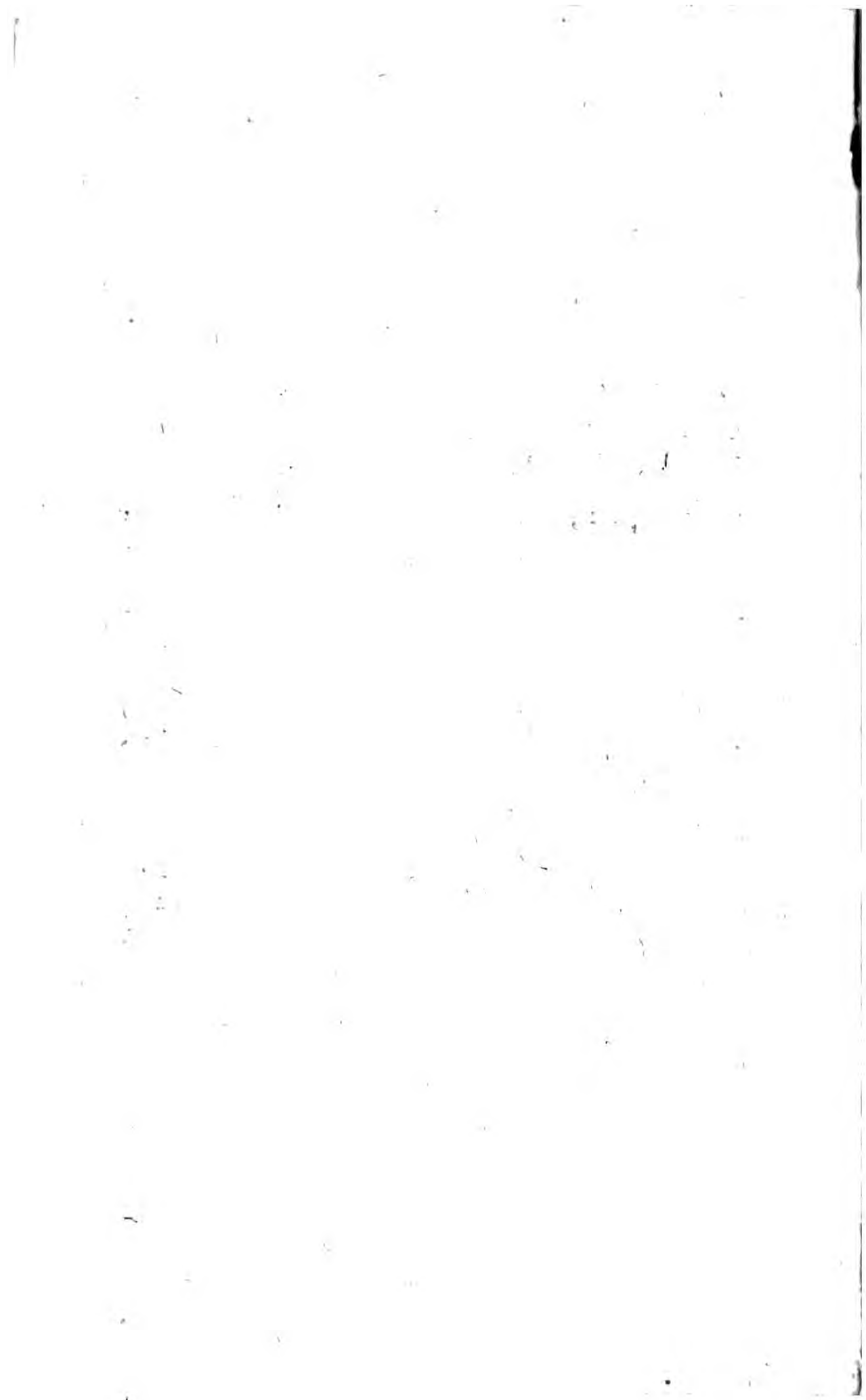
Oh! qu'il m'est doux de rendre publiquement justice à cette portion d'hommes que j'honore, & que le Gouvernement pourroit choisir comme les canaux des idées les plus saines! Toutes leurs fonctions sont paternelles & pourroient embrasser encore plus d'objets; ils n'agissent que par la voie de la persuasion: quel organe plus heureux & plus prompt entre l'autorité & le peuple!

T A B L E.

A VANT-PROPOS ,	page 1
Océan ,	3
Jugement dernier ,	7
Feu ,	9
Sommeil ,	10
Economie ,	11
Horace ,	ibid.
Conscience ,	12
Hymne au Printemps ,	13
Baleine ,	16
Matelot ,	17
Oiseau ,	18
Globe ,	19
Firmament ,	22
L'Optimisme , Songe ,	24
Crainte de Dieu ,	44
Ruines ,	46
Pape ,	47
Amitié ,	49
De la Guerre , Songe ,	52
Suicide ,	70
Imprimerie ,	72
De l'Amour , Songe ,	76
Dialogue entre un Philosophe & son Jardinier ,	107
De la Fortune & de la Gloire , Songe ,	130
Anatomie ,	146
Contre l'Homere traduit en François ,	161
Discours prononcé par M... pour sa réception à l'Accadémie de...	177
Epître à un Ami ,	182

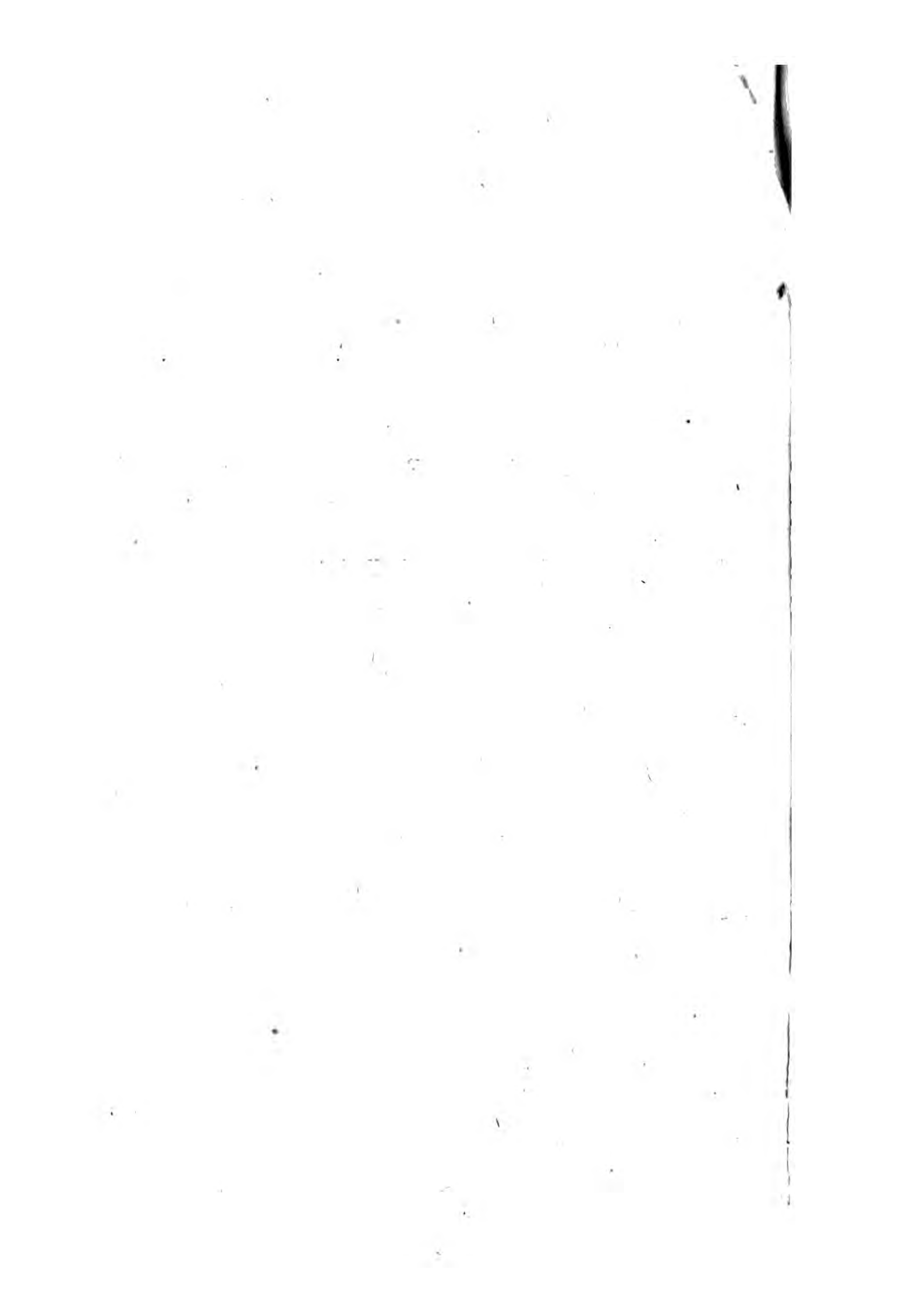
T A B L E.	239
<i>Derniere Lettre du Roman de Julie, ou de la Nouvelle Héloïse,</i>	187
<i>Lettre d'Ovide exilé, à un Ami,</i>	192
<i>Ecriture,</i>	195
<i>Ecrivains,</i>	198
FABLES. <i>Le Pere mourant & ses deux Fils,</i>	201
<i>Le Denier & le Louis d'or,</i>	202
<i>Le Coucou & l'Hirondelle,</i>	203
<i>L'Homme & le Buisson,</i>	204
<i>Le Singe & l'Huître,</i>	205
<i>Brièveté de la vie,</i>	206
<i>Abdication,</i>	209
<i>Conversation,</i>	212
<i>Milton,</i>	214
<i>Style laconique,</i>	ibid.
<i>La tragédie de Brutus,</i>	215
<i>Batailles,</i>	ibid.
<i>Du Duel,</i>	218
<i>Livres élémentaires,</i>	220
<i>Etriers,</i>	223
<i>Pudeur,</i>	224
<i>Tacite,</i>	225
<i>Empereurs Romains,</i>	228
<i>Commerce,</i>	229
<i>Officiers,</i>	231
<i>Curés de Campagne,</i>	232

Fin de la Table.



M O N
B O N N E T
D E N U I T





M O N
B O N N E T
D E N U I T.

Par M. M E R C I E R.

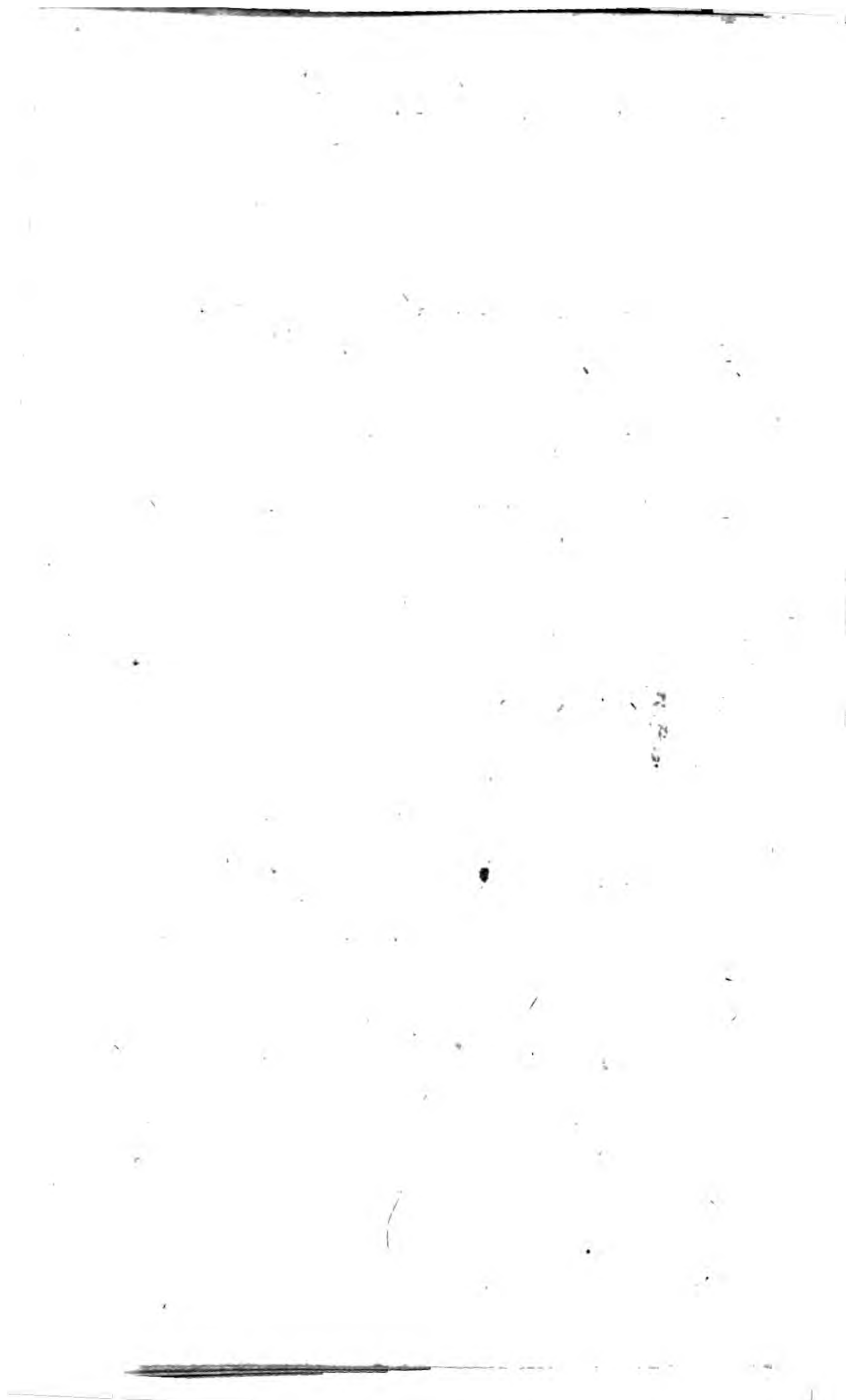
Nullus dies sine linea.

T O M E S E C O N D.



A N E U C H A T E L.

M. DCC. LXXXIV.





MON BONNET DE NUIT.

O R E I L L E R.

QUAND la lumière est éteinte , que la tête est sur l'oreiller , & qu'en se regardant au fond de l'ame , on n'y découvre rien qui puisse offenser nos semblables , comme alors un baume délicieux se répand dans tout notre être ! Le sommeil est presque un rêve céleste.

Il n'est jamais plus doux , plus tranquille qu'après un jour où l'on a fait quelque bien , ou lorsqu'on peut s'avouer à soi-même qu'on l'a employé à des occupations graves & solides.

Le moment où la tête se place sur l'oreiller est celui où la conscience rend ses arrêts : la tête qui a conçu quelque mauvais dessein , paroît enveloppée d'épines ; l'édredon le plus doux se durcit sous la tête inquiète du méchant. Pour être heureux , il faut être bien avec son oreiller , car tous les soirs il peut nous faire des reproches que nous entendrons.

L'entretien de l'oreiller avec l'homme en place , l'homme du monde , l'intrigant , l'auteur satirique , auroit quelque chose de piquant. Que

de révélations secrètes ! & que ne nous diroient pas l'oreiller des rois & celui des ministres !

C'est le moment où la vérité nous parle ; car notre conscience , quand nous voulons bien l'écouter , nous dit à-peu près ce que nous sommes.

Le pere de Néron disoit : *Je connois Agrippine , je me connois ; il est impossible que l'enfant qu'elle mettra au monde ne soit pas un monstre.*

On est heureux ou malheureux le soir par souvenir. La mémoire nous rappelle nos fautes & nos négligences : ce qui doit nous faire penser à les éviter ; car elles ne nous perdront point de vue ; elles écarteront le sommeil , elles passeront jusque dans nos rêves , elles les rendront fatigans , afin de nous enseigner qu'il n'y a de repos & de bonheur que dans l'harmonie d'une sage conduite & dans l'exercice d'une tendre charité.

Les autres nous devinent ; mais c'est nous qui nous voyons : nous savons qui nous sommes. *Ne vous tenez pas à la sentence des hommes , dit Montaigne , tenez-vous à la vôtre.*

C'est l'oreiller qui nous avertit de ce que nous devons faire le lendemain : celui qui saura bien interroger son oreiller , en recevra de sages réponses. S'il repousse notre tête , avertissement charitable ; mais s'il la reçoit en paix dans ses moëlleux contours , on peut achever le dessein que l'on a conçu.

Heureux qui peut se dire , la tête sur l'oreiller : Personne n'a à me reprocher son affliction , ni son malheur , ni sa captivité ; je n'ai fait de blessure à la renommée de qui que ce soit ; j'ai respecté la propriété , gage du repos des familles , & le salaire de l'ouvrier n'est point resté chez moi le soleil couché , selon l'expression de l'Écriture. Ces témoignages de la conscience , ces jouissances inti-

mes de l'ame , procurent un sommeil délicieux & un réveil plus doux encore.

Il n'est pas à dédaigner l'ouvrage que l'on peut relire soi-même , la tête sur le chevet , & longtemps après l'avoir composé. L'ame se retrouve dans la situation où elle étoit en écrivant ; mais elle se voit beaucoup mieux , elle se juge elle-même.

Si l'on a respiré la paix , la concorde , l'ordre , on aime à se reconnoître ; ce qu'a dicté la passion du moment paroît puéril & misérable : mais si l'on a été assez heureux pour avoir sacrifié la vengeance , l'écrit console , fortifie ; on se pardonne toutes les fautes dont on n'a à rougir que devant les Muses. L'auteur qui a été bon tel jour , se retrouve bon encore ; il ne sent point ce trouble qui attend l'auteur dont l'œuvre hérissée des pointes de la malignité a déchiré son adversaire par l'arme du ridicule.

Le fatirique & le misanthrope ne reliront jamais leurs productions , même triomphantes , applaudies , avec la même volupté que goûtera l'auteur honnête en reportant la vue sur des écrits où la critique trouvera sans doute beaucoup à reprendre , mais que la saine morale pourra avouer.

Minuit sonne , heure solemnelle ! La nuit faisant disparaître la terre de mes regards , semble me mettre en possession des cieux. Ces millions de soleils & de mondes que l'Eternel a semés avec tant de profusion , donnent à l'homme le loisir d'observer les loix immuables auxquelles ils sont assujettis.

C'est à la nuit que les Cassini & les Galilée sont redevables de leurs plus belles découvertes. Et toi , infatigable Messier , la comete qui alloit passer devant un monde assoupi , rencontre ton œil vigi-

lant. Sentinelle attentive des merveilles célestes , tu es là pour la reconnoître , l'annoncer , la classer parmi les grands corps qui flottent dans l'éther.

Tous les êtres privilégiés qui cultivent leur raison , veillent plus ou moins ; le silence & la tranquillité de la nuit favorisent les méditations , & tiennent lieu de ces ténèbres volontaires auxquelles des sages de la Grece se condamnoient autrefois , pour ne voir que la vérité.

La nuit est la bienfaitrice commune de tout ce qui respire : c'est pendant son regne qu'il y a une plus grande somme de bonheur répandue sur la terre : les passions violentes sont interrompues , les travaux écrasans ne fatiguent plus l'espece humaine : le prisonnier chargé des fers du despotisme , plane loin de son cachot , & accuse son tyran devant les mondes assemblés. L'odieuse inégalité qui est entre les hommes a cessé , pour ainsi dire ; la volupté enivre de ses charmes les jeunes époux , & répare les crimes de la guerre.

O nuit ! alonge encore pour moi tes heures silencieuses ; favorise mes paisibles travaux , & laisse-moi verser sur le papier les sentimens & les idées qui plaisent à mon ame recueillie !

A T T E N D R I S S E M E N T .

C'EST le sentiment le plus heureux dont l'ame humaine soit susceptible ; ce sentiment délectable est mixte ; point de plus grande volupté que celle de s'attendrir. Un attendrissement perpétuel seroit l'état le plus délicieux pour l'homme.

Qui fait goûter les traits sublimes des poètes & des orateurs ? Celui qui s'attendrit en voyant les

Attendrissement.

5

magnifiques objets de la nature , qui pleure de joie à la renaissance de l'aurore , ou dans un temple où la voix religieuse des adorateurs va frapper la voûte simple & rustique.

L'attendrissement & la situation de l'ame qui dispose le plus aux vertus ; il n'y a point de volupté comparable à celle de se sentir les yeux humides après avoir soulagé l'infortune : c'est le doux attendrissement enfin , qui approfondit le bonheur.

L'attendrissement est loin de tout être dégénéré , il est méconnu du libertin ; mais comme l'univers s'embellit pour celui qui , étranger à la froide ironie , à la méchanceté insultante , s'abandonne aux images douces , aux idées nobles & intéressantes.

Prenez telle idée que vous voudrez. Quand vous l'aurez bien analysée , raffinée , quintessenciée , il faudra la réduire en sentiment , si vous voulez qu'elle soit connue & adoptée. Elle aura beau être claire , vive & nette ; si elle ne touche pas le cœur de l'homme , elle restera sans effet.

La poésie descriptive , par exemple , n'est rien près de celle de sentiment. Ovide , au commencement du second livre des Métamorphoses , fait une description pompeuse du palais du soleil , qui éblouit l'œil de l'imagination ; mais , tout magnifique , tout étincelant qu'est le séjour que nous décrit le poète , on traverseroit bientôt cette éclatante & superbe demeure pour en sortir , si tout-à-coup on n'entendoit les craintes , les alarmes du pere de Phaéton , sur la demande indiscrete de son fils. C'est sa tendresse , la force du sentiment qui l'anime , quand il prodigue ses conseils au jeune téméraire qui fait pâlir l'éclat du palais , & qui fixe toute notre attention sur la douleur d'un

pere qui gémit en apprenant le danger que va courir le tendre objet de ses inquiétudes.

Dans cette multitude de morts dont l'Iliade est remplie, la chute de ces hommes qui soulevent des rocs, qui manient des lances pesantes, qui font trembler de leur voix le rivage des mers, n'excite point la compassion.

Mais quand on voit Simoïsius, dans la fleur de la jeunesse, enlevé par l'amour de la gloire à une mere tremblante, à un pere alarmé; quand on voit ce jeune époux, qui à peine a essayé des plaisirs de l'amour, forcé de s'arracher aux embrassemens d'une épouse déjà accoutumée à ses caresses; lorsqu'on se figure ce jeune homme qui n'a pas encore vu les combats & qui va s'exposer à un trépas prématuré; que bientôt on le voit rougir ses armes de son sang, & , trompé par la fougue imprudente de son âge, mourir de sa propre valeur; alors nous plaignons le sort des guerriers, nous détestons les batailles, nous pleurons sur les victimes des combats.

L'homme est doué d'une sympathie qui le fait entrer dans les intérêts de ses semblables. C'est par cette passion généreuse qu'il est touché de ce qui les frappe, & qu'il ne peut rester spectateur indifférent de leur peine: il en est récompensé; car le plaisir le plus doux accompagne fidèlement la pitié. Comme ce n'est pas un raisonnement, mais un instinct, don sacré de la main bienfaisante du Créateur, il pénètre intimement l'ame, il la touche profondément; & comme il veut être senti, il échappe ici à la discussion.

La fibre maligne du cœur humain est bien plus profondément cachée que la fibre sensible. Heureux qui s'attache à pincer celle-ci! Un oncle en

mourant fit écrire ces paroles sur son testament : *Je laisse à mon neveu onze assiettes d'argent ; il sait bien pourquoi je ne lui legue pas la douzieme.* Ce trait fera rire l'homme malin ; mais il attendrira le cœur honnête & indulgent. Quelle douce réprimande , quel caractère de bonté dans ce reproche ingénieux ! Pourquoi n'y voir que la faute du neveu ?

Le genre mélancolique au théâtre fait une impression plus profonde sur l'imagination que l'agréable ; c'est que nous redoutons encore plus la douleur que nous n'aimons le plaisir. Quand la douleur n'est qu'en tableau , nous avons l'avantage d'être ému sans sentir pour nous - mêmes & pour les autres les angoisses pénibles de la crainte ; nous exerçons puissamment la pitié , ce sentiment exquis de la nature humaine , & qui en fait l'excellence. Nous l'exerçons ce tact délicat & profond avec une certaine volupté qui nous dit à nous mêmes que dans cet instant nous sommes bons & sensibles.

On a reproché à quelques auteurs dramatiques d'avoir tracé des tableaux dont les couleurs étoient sombres. Ceux qui leur ont fait ces reproches , ne connoissoient ni l'art théâtral , ni la structure du cœur humain. Les douleurs d'illusion nous plaisent , parce que , nous repliant sur nous - mêmes , nous appercevons aisément l'illusion , & que nous goûtons la volupté des larmes , tout en nous disant que cette grande calamité est imaginaire ou passée.

Quand l'ame se fond d'attendrissement , alors s'ouvre le fleuve des pures délices ; la source est dans le cœur de l'homme ; une pierre froide & dure quelquefois l'environne. Poètes , percez cette enveloppe , & vous ferez mieux que d'interroger la fibre maligne du cœur humain.

L A P E N S É E.

LA pensée voit tout & ne se voit pas : elle embrasse le monde entier , & elle échappe à elle-même. Quel phénomène que notre propre existence ! Comment ne s'étonne-t-on pas vingt fois le jour d'exister ? Comment l'habitude nous familiarise-t-elle avec ce sentiment que nous avons reçu involontairement & qui nous échappera de même ?

Les idées abstraites existent comme les idées physiques. J'ai nettement en moi la perception de telle chose que je sens & que je ne conçois pas : je ne me borne point à écouter mes sens qui me trompent si fréquemment ; je descends dans le fond de mon être , j'apperçois une faculté qui me découvre des choses certaines & inconcevables : l'espace , la durée , la force créatrice ont beau être enveloppés d'obscurité ; je ne puis les mettre en doute : plus je creuse en moi , plus je me représente plusieurs idées qui n'ont aucun rapport avec cet univers matériel ; & la profondeur de ma raison va toucher des objets dont mes sens ne m'offrent aucune image.

La distance n'arrête point ma pensée ; il y a un rapport entre notre planète & celle de Saturne , puisque je m'y transporte ; j'existe dans le passé , j'existe même dans l'avenir : tout est un , puisque j'embrasse ce tout par la pensée.

Il y a eu un plan initial , je le sens : le coup qui a fondu la masse de l'univers & qui lui a imprimé l'ordre & la vie , part d'une intelligence unique : tous les phénomènes physiques ont été produits par un seul & même acte. Les périodes de la vie

humaine ne sont que des développemens ; & quand, dans le plan général , tout est lié , quand la projection des astres n'est point un pur caprice , croira-t-on que le moral ait été livré au hasard ?

L'éternité : quel mot terrible & magnifique ! J'existe , j'ai commencé ; il est donc un principe de mon existence : ce principe doit être éternel , car il faut que je cherche dans l'infini une source première de tout ce qui est , & je suis réduit à nier mon existence ou à croire un principe qui n'a jamais commencé.

Si l'homme est foible lorsqu'il raisonne sur les matieres , il est sublime lorsqu'il les sent : son esprit est étroit , mais son cœur est sans bornes.

Oui , je conçois mieux l'univers sans un Dieu , qu'un Dieu qui ordonneroit au néant de nous saisir tous au sortir de la vie. La connoissance d'un Etre suprême ne feroit alors que notre désespoir ; sa grandeur seroit sans justice , sa sagesse sans bonté , & la vertu ne seroit plus qu'une belle chimere à qui l'homme imprudent auroit fait d'inutiles sacrifices.

M O N D E.

ON pourroit définir ainsi le monde : C'est un vaste théâtre , dont les hommes sont les comédiens ; le hasard compose la piece ; la fortune distribue les rôles ; les femmes accordent des rafraîchissemens aux acteurs , & les malheureux font rouler les décorations , portent & mouchent les chandelles.

Le monde polit plus qu'il n'instruit : il ne faut point être dans le tourbillon du monde pour être spectateur ; il faut être à une certaine distance ; c'est

ainsi que , pour bien voir la marche d'un régiment , il ne faut point porter le fusil , mais être sur la ligne où il défile.

Avec un peu d'esprit & beaucoup de monde , vous brillez plus qu'un homme de beaucoup d'esprit sans monde : pour l'acquérir cet usage du monde , il faut une certaine aisance ; sans elle , vous ferez hors d'état de cultiver ces sociétés où se rencontre l'élite des différentes conditions.

Sans fortune , quelque mérite qu'on ait d'ailleurs , on sera privé des moyens de percer dans le grand monde , d'en connoître les mœurs , d'en prendre le style ; enfin , de voir par soi-même les hommes d'un certain rang , leurs vertus , leurs vices , leurs ridicules.

La richesse met de bonne heure un jeune homme dans le monde : par elle , il sera en état de développer ses talens , de briller dans tous les exercices , d'apprendre les langues , de voyager , de jouir enfin du loisir nécessaire pour se livrer entièrement à telle science ou à tel art.

Mais les hommes du monde exagèrent l'éloge qu'ils font du ton répandu parmi eux : ils diroient volontiers qu'il n'y a du tact , de la pénétration & de l'esprit , que dans leurs cercles. D'après ces prétentions exclusives , ils s'imaginent pouvoir deviner d'avance la carrière de tout homme qui a paru au milieu d'eux.

Tel qui expire sur l'échafaud , n'a pas commistancé de désordres dans la société , que tel qui vit dans le grand monde. Celui-ci est un débauché , un calomniateur , un fourbe. Il a tous les vices sur lesquels les loix n'ont aucune prise. Il n'affaîne pas sur le grand chemin ; mais il distille dans toutes les maisons les poisons d'une langue envenimée ; il flétrit toute réputation ; il ridiculise toute vertu ; il

seme la discorde entre freres , époux , amis. Chassé d'un quartier , il va dans un autre porter le même esprit. Sa méchanceté est réfléchie , & il en fait une étude. Il ne peut être puni que par le mépris ; & le mépris , dans une grande ville , est comme l'air infect qu'on y respire : on s'y fait.

I N S E C T E S.

LA magnificence du Créateur se manifeste surtout à mesure que l'être est plus petit ; elle redouble dans les insectes : ils ont reçu en partage plus de sens ; ils possèdent des instrumens plus fins , plus incroyables , plus merveilleux ; les métamorphoses successives qu'ils éprouvent , annoncent en eux un principe composé , qui opere & varie ces formes étonnantes.

Tous les miracles de l'intelligence reposent sous la mouffe ; nous les foulons aux pieds , & ils nous auroient été inconnus sans le microscope.

Charles Bonnet a suivi un travail peu connu dans notre capitale , occupée d'ariettes : ce travail est digne de nos hommages. *Qu'est ce que Dieu ?* Il peut répondre à cette question du catéchisme : C'est le Créateur des Insectes. Et nous , orgueilleux humains , que sommes-nous de plus devant lui ?

Si tout-à-coup la nature , soulevant le voile dont elle s'enveloppe , nous laissoit voir à nu le jeu de ses ressorts , les rouages de sa machine immense , sa structure intime , sans nous priver du plaisir de considérer à loisir les moyens dont elle use & le but vers lequel elle tend ; quel changement subit dans toutes nos idées ! Quel renversement de tous nos

systèmes ! Où en seroit notre pauvre science ? Elle seroit plus risible que l'ignorance même.

Ce qui rend les systématiques si hardis à prononcer , à publier leurs idées , c'est qu'ils savent bien que la nature sera toujours voilée , & qu'elle ne donnera jamais un démenti formel à toutes leurs assertions.

Mais pour cela doit-on abandonner son étude ? Non. Plusieurs efforts de l'homme ont du moins été récompensés. De curieuses & utiles découvertes nous ont prouvé qu'elle laisse de temps en temps échapper quelques secrets ; & ce qu'un siècle ne saisit pas , le siècle suivant l'apperçoit.

Telle expérience qui semble oisive & morte , liée à une autre , jettera un trait de lumière. Il ne faut ni désespérer de notre impuissance , ni concevoir l'orgueil d'embrasser une trop vaste étendue.

Il y a de l'audace sans doute à intituler un livre , *Système de l'univers* ; il y a de la sagesse à suivre pas à pas le flambeau de l'expérience & à ne pas s'en écarter. Celui qui annonce une *Théorie universelle* , comme s'il avoit assisté au jour de la création , croit parler à des enfants crédules ; & toute son éloquence ne lui ôte pas je ne fais quelle physionomie voisine du charlatanisme.

Que le système soit hardi , qu'il soit élevé , j'en admirerai le plan ; mais vouloir débrouiller ce chaos en quelques pages , vouloir endoctriner le siècle présent & le siècle futur avec le rêve de l'imagination , c'est s'exposer au reproche de tout homme né avec du bon sens , à qui les mots n'en imposent pas.

Tout est beau dans l'univers , & tout nous instruit ; l'étoile & l'insecte , le météore embrasé & la fleur printanière. Ces rochers pendans en précipi-

ces , ces cimes désertes , ces gouffres ouverts où se perdent les torrens écumeux , ces carrieres bizarrement figurées excitent l'intérêt & fixent l'œil de l'imagination.

Ta beauté , ta richesse , ô nature ! épuise les sens de l'homme. Pourquoi sont-ils bornés , lorsque tes attraits sont inépuisables ? Ton souffle pur reproduit le plaisir accordé à la vive curiosité ; qu'ils sont courts les momens que tu laisse à nos études ! Nature ! être ravissant & mystérieux , quelle langue saura t'interroger ? quelle plume saura te décrire ?

Tu critiques le plan de l'univers , foible & audacieux mortel ! Gémis si tu souffres , mais n'éleve pas ton imbécille raison contre un aussi sublime ouvrage ; parle avec timidité de ce qui est au-dessus de toi. As-tu une idée intuitive du monde ? Peux-tu embrasser ce qui est ? Attends que ton être se développe , se perfectionne , & qu'il passe par tous les degrés nécessaires pour le former à l'état auquel il peut prétendre.

S E N S I N T É R I E U R S .

NOUS avons un sens ou des sens intérieurs bien distincts des sens extérieurs. Ce qui le prouve , c'est que la folie loge souvent dans le sens intérieur ; & l'on ne peut la guérir , tandis que les sens extérieurs restent dans la plus parfaite intégrité.

Quelquefois les sens externes sont malades sans que le sens intérieur en soit affecté. Le naturaliste Bonnet , privé de la vue , médite ses ouvrages , puis les dicte avec clarté , précision , & sans y changer un mot. Les années ôtent à l'homme de lettres l'usa-

ge de ses sens , & son ame conserve encore son exquisite sensibilité.

La différence des caracteres vient peut-être de l'inégalité des rapports qui se trouvent entre les sens externes & les sens internes.

Le grand vice de l'organisation fait les insensés ; les légers défauts font les caprices.

Il paroît que , dans le corps humain , chaque partie influe sur le tout , & le tout sur chaque partie.

Comment un homme seroit-il somnambule, sans l'énergie & la présence des sens internes qui le guident , & avec lesquels il voit , il entend , il marche , il écrit , il lit ?

Qui ne sent pas qu'il y a en nous l'homme extérieur & l'homme intérieur ? L'image frappe les sens externes , & le principe interne se détermine alors.

Voilà pourquoi l'instinct trompe moins que la pensée , parce que toute pensée peut être une image imparfaite , & que l'instinct est un sentiment vif.

Il n'y a personne qui n'ait éprouvé dans un évanouissement , une tranquillité d'esprit ineffable & incompréhensible : des noyés , des apoplectiques , rappelés à la vie , ont manifesté des plaintes ameres , parce qu'on les avoit arrachés d'un état paisible & délicieux. Le moment de la mort pourroit être une espece d'extase ; & plusieurs naturalistes qui ont observé les mourans dans les hôpitaux , sont fondés à croire que l'ame dans l'agonie , en perdant toute communication avec les choses de ce monde , se plonge dans des délices inconnues. Il semble que ce soit un avant goût de son état futur. Le sens intérieur , plus libre , dégagé d'une partie de ses liens , jouit d'un plein exercice. Je ne puis

croire que la nature , mere tendre , nous abandonne dans cette crise ; elle doit redoubler ses bienfaits à l'instant où nous nous séparons d'elle.

Pourquoi telle sensation dans le corps produit elle telle émotion dans l'esprit ? Je ne le conçois point , & j'aurai plutôt fait d'en admirer l'effet que d'en vouloir pénétrer la cause.

Il n'est pas donné à notre capacité d'embrasser cette grande suite de causes qui , enchaînées les unes aux autres , remontent à la première.

L'histoire & la marche des sensations humaines n'ont point encore été tracées. Qui a pu découvrir la première image qui nous a vivement affectés , & qui a déterminé en conséquence la série de nos goûts ? Dans le printemps de nos jours il est des plaisirs , qui , par leur nouveauté , ont un charme impérieux ; il est des actions pour lesquelles on sent un dégoût inexprimable : le temps , en émoussant nos fibres , n'efface pas entièrement la sensation ; elle se prolonge jusques dans les années reculées de la vieillesse.

D'où naissent les antipathies qu'on ne peut définir & que la raison ne peut corriger , si ce n'est de l'impulsion primitive , fortement empreinte dans nos sens ?

Une montagne escarpée paroît plus épouvantable à l'un qu'à l'autre , parce que le premier a failli rouler dans les abymes : l'eau fait frissonner celui qui a été sur le point de se noyer , le feu fait frémir celui qui a échappé à l'embrasement d'une maison ; il redoute l'étincelle qui échappe d'un flambeau : les Rois ne connoissent pas de plus grands criminels que les féditieux.

Les sensations premières déterminent la suite de nos actions , & notre mémoire a oublié l'événement

ment sinistre , que notre instinct en garde un profond souvenir.

F L E U V E S.

LES fleuves sont les peres nourriciers des états. Ils étalent la fertilité sur leurs bords ; ils engraisent les terres ; ils servent le commerce ; ils abreuvent les bestiaux ; ils donnent du poisson ; ils facilitent les voyages. Sans eux il n'est guere de villes riches & peuplées. Il est très facile d'étendre les bienfaits qu'ils peuvent rendre , & d'empêcher les maux qu'ils peuvent causer : maux bien foibles en comparaison des biens qu'ils répandent. Le Nil dompté créa l'abondance & fit la gloire de la superbe Egypte. Le Pô , le Rhône , la Loire & la Garonne composeroient à eux seuls quatre royaumes opulens , si l'art venoit à perfectionner ces magnifiques dons de la nature.

M A I N.

C'EST à la main de l'homme que l'univers est redevable de la foule des arts , depuis le toucher savant des instrumens de musique , jusqu'au frappement du marteau. Nécessité , agrément , tout est dû à cet organe étonnant qui distingue l'homme : par lui il a pénétré dans les entrailles de la terre , il a mis les montagnes de niveau avec les collines , il a creusé un lit à la mer , lui a opposé des digues ; par lui enfin il regne sur le globe assujetti.

L'écriture ,

L'écriture , tracée de la main de l'homme , survit au renversement des empires , & par cet usage devient quelque chose de divin. L'intelligence de l'homme ne périt pas ; elle s'accroît au contraire : l'ame d'un sage va embraser de son feu patriotique celui qui doit venir au monde mille ans après lui.

Anaxagore l'a dit : c'est la main qui fait la sagesse de l'homme ; sans elle , son ame lui seroit inutile.

Le mouvement de la main est aussi éloquent que celui des yeux ; c'est l'idiôme commun à tous les peuples , la langue universelle. La main appelle , renvoie , promet , menace , craint , interroge , nie , doute , flatte , déteste , désigne les nombres , exprime les caractères de la joie , de la tristesse , du repentir ; les mains enfin parlent , quand la langue ne peut rien dire.

La main de l'homme l'emporte encore sur la trompe de l'éléphant.

C'est le fer ensuite qui est le véritable sceptre avec lequel il commande à la nature. Heureux s'il ne l'eût pas tourné contre lui-même !

Ils avoient bien raison ces habitans du Nouveau-Monde , lorsqu'ils ont donné la préférence au fer , en livrant une grande quantité d'or pour un instrument aussi précieux qu'une serpe , une beche , un noyau.

C'est le fer qui entame la pierre , la rend souple & obéissante comme la cire , qui creuse la mine , élève l'édifice , lie les parties du vaisseau qui fend les mers ; c'est le fer qui fertilise les guérets , coupe les moissons & fait les opérations salutaires sur le corps humain.

Tandis que nous admirons les merveilles de l'horlogerie , le sauvage reste en extase devant l'invention simple & utile d'un clou. Avec ce métal dur & tenace , que l'homme tourne comme il veut , l'assu-

jettissant d'abord pour le faire agir sur les corps les plus rebelles , il a opéré des travaux qui ont occasionné des changemens sur notre globe ; il a aplani des montagnes, élevé des vallons, enchaîné l'océan, percé des isthmes, fait disparoître des forêts, creusé des lacs, changé le cours des fleuves & celui des vents.

Qui n'a pas été curieux de voir dans une affinerie, une masse de fer énorme, qu'on tourne en tous sens, posée sous un épouvantable marteau qui pese plus de huit cents livres, & dont les coups s'entendent à plus d'une lieue de distance ? L'homme semble se jouer, à l'aide d'un courant d'eau, de ces masses de fer ; il les dompte, les affouplit ; il fait passer la barre par des filieres, & la métamorphose en un fil qui approche de la ténuité des cheveux.

M A R I A G E.

LA jeune vierge voit en perspective l'état d'épouse & de mere : son cœur lui représente un jeune homme aimable à qui elle s'unira, & avec lequel elle remplira ces devoirs qui ne l'effraient point. Elle se promet bien de payer sa tendresse du plus complet retour ; car elle ne doute pas que l'amour seul ne détermine le choix de l'homme qui jettera les yeux sur elle.

Cependant elle est renfermée dans un couvent, sous prétexte de lui donner une éducation convenable ; l'autorité paternelle attend que les circonstances favorisent sa cupidité ou son ambition ; le mariage de la jeune personne est une affaire ; le pere négocie loin d'elle, & sans qu'elle en sache rien, la vie entiere & la destinée de sa fille. Au lieu d'un

amant qui auroit peu à peu captivé son cœur, on lui présente un inconnu, un homme indifférent; on lui ordonne de passer dans ses bras, & de se donner à lui sans réserve. La timide jeune fille n'a que trois jours pour accoutumer sa tête à ce changement étrange. La voilà livrée à un mari dont elle n'avoit jamais entendu prononcer le nom; elle fait le serment de l'aimer toujours, & elle ne le connoît pas: il l'emmena, son contrat à la main.

Elle entre dans une famille étrangère: il faut qu'elle vive avec des êtres qui ont entr'eux des intelligences suivies, tandis qu'elle sera seule avec sa candeur, sa naïveté, son cœur aimant & sensible.

Ainsi, une union dont dépend la félicité de la vie entière, & qui ne devrait être fondée que sur le rapport intime des caractères, est abandonnée au hasard. Des considérations d'intérêt passent avant tout; & ce marché, quoique fait au nom des loix & de la religion, a quelque chose de dur & de bizarre.

On crie contre la corruption des mœurs, & l'on ne voit pas qu'il faut que l'homme ait une bonté naturelle au-dessus de toutes les mauvaises institutions, puisque l'ordre existe encore après tant d'atteintes. On blâme les femmes, & l'on devrait seulement louer celles qui, contre le choix de leur cœur, respectent leurs liens, & sont fidèles au serment qu'un pouvoir irrésistible leur a fait prononcer.

La loi qui dans les mariages fait respecter les degrés de parenté, est une loi aussi sage qu'elle est antique & générale. On la retrouve chez toutes les nations policées; elle est le premier lien de la société, dont le but a été d'empêcher chaque famille de se suffire à elle-même, & de mêler les races afin qu'elles ne fussent pas étrangères l'une à

l'autre , & que , fondues ensemble , elles formaient l'état social , assemblage d'individus faits pour se servir & se protéger mutuellement.

Par ce moyen les fortunes , au lieu d'être stagnantes , circulent , portent la vie dans les rameaux desséchés , & l'intérêt personnel perd l'activité qui le rendoit dangereux. Les intérêts se rapprochent , & les mœurs y gagnent. Elles deviennent plus douces , on n'est plus étranger à une famille dans laquelle on peut entrer : l'inégalité des rangs se fait moins sentir , & les racines de la sociabilité s'étendent. Il n'y a plus de haine entre les citoyens , dès que les barrières qui séparent les races tombent , & qu'on peut s'allier à des hommes qui , distingués par leur rang , attendent les caresses de la fortune , ou qui , favorisés de la fortune , veulent faire un échange avec les avantages de la gloire & de la renommée.

La dot des filles de Scipion ne fut payée qu'en monnoie de cuivre.

S A T I R I Q U E.

VOYEZ-VOUS cet insecte ailé qui tourbillonne autour d'un flambeau ? C'est l'image d'un satirique qui fait cent tours , & qui finit par être écrasé d'un coup de mouchette.

J'ai lu dans un journal ces petits vers adressés à un satirique : ils m'ont paru devoir être conservés.

Langue maudite ,
Plume proscrite ,
Vis donc de fiel
Faute de miel.
Dans ton délire
Perce & déchire.

Nos doux agneaux ;
Mais sur ton dos
Crains les vestiges
Des jeunes tiges
De nos ormeaux.
De tes égaux
C'est le partage ,
Quand ils font rage
Dans nos troupeaux.
Mépris les fauve
Quelques momens ;
Mais bête fauve
Vit peu de tems.

Le satirique en un clin-d'œil devient adulateur : c'est le rôle habituel de ces misérables écrivains qui usurpent le titre d'hommes de lettres.

Qui ne rougit pour l'auteur , en lisant ces vers louangeurs qui tapissent les journaux , & qu'on prendroit pour une ironie sanglante , si le génie mendiant du poète ne perçoit pas à travers ces strophes platement pompeuses ?

Les versificateurs flattent ou déchirent par habitude. Tantôt ils déménagent l'olympé pour parer de tous les attributs célestes le buste d'un homme en place ; tantôt ils rassemblent les traits les plus mordans contre le ministre qui leur refuse une pension.

Quoi de plus insipide & de plus honteux que tous ces vers qui vont caresser la vanité , l'amour-propre & l'orgueil , & qui attribuent de l'élévation , de grandes vues , de nobles sentimens à ceux - là même qui n'ont eu que des idées foibles & bornées , de petits intérêts , des opinions communes , des inclinations vulgaires ?

De même que le vautour évente une charogne , ainsi l'adulateur sent de loin un homme en faveur ; il s'attache à ses pas , le flatte , le trompe &

le careffe encore. Croyez que ce fycophante touche de très - près au métier infame de satirique.

Des journalistes ont irrité bêtement des gens de lettres. Ils ne sentoient pas que des écrivains lus avidement, n'avoient besoin que de tailler une plume, laquelle iroit les percer d'un trait profond, apperçu de tous les témoins de leur honte. Que l'orgueil est foible & sot, quand il ose se jouer au génie!

T A L I O N.

CHEZ plusieurs peuples anciens, la loi du talion a été regardée comme une loi sacrée. Elle est l'ouvrage de l'instinct, & la raison la confirme à plusieurs égards. Quoi de plus naturel qu'une punition égale à l'offense?

Cette loi perd de sa majesté, quand elle demande un œil pour un œil, un bras pour un bras. Cette justice diminutive est grossière & barbare; mais la peine de mort décernée contre l'assassin me paroît de toute équité.

Cette loi a été combattue par des écrivains qui ont mis peut-être la foiblesse à la place de la vraie sensibilité. Un malheureux qui tombe sous les coups d'un assassin, n'appelle-t-il pas alors tout le genre humain à son secours? Ne se dit-il pas: C'est de la main d'un homme que je reçois ces coups cruels; tous les hommes doivent me venger; c'est l'ennemi de l'espece; il a méconnu en moi son semblable; il est plus affreux que le loup, le tigre, la panthere; & malgré mes

cris , mes plaintes , mes prieres , mes gémissemens , il s'est acharné sur sa victime.

Ne seroit - ce pas une fausse pitié dans le législateur , que d'avoir quelques graces en réserve pour celui qui a outragé l'humanité en se rendant coupable d'un homicide volontaire ? Quoi ! il n'a point respecté sur le front de l'homme l'empreinte fraternelle qu'y a mis la main du Créateur ? La pitié n'a rien dit à son ame ? Un retour sur lui même ne l'a pas averti qu'il déchiroit un être sensible ?

La pitié qui respecteroit la vie d'un assassin ne seroit-elle pas une cruauté contre les foibles , exposés à la férocité de l'homicide ? Pour sauver un particulier , on exposerait la société à des malheurs renaissans.

Cet homme assassiné n'avoit-il pas un pere , un frere , un ami , une mere ? N'ont - ils pas reçu le contre-coup de la douleur , plus affreux peut-être que le trait qui a déchiré son flanc ? Et on laisseroit respirer l'assassin qu'ils peuvent rencontrer , & dont la seule vue rouvreroit les blessures les plus sensibles au cœur humain ? Non : quiconque a trempé sa main dans le sang de l'homme , n'est plus digne d'habiter parmi les hommes ; le jour qui les éclaire n'est plus fait pour lui. Le talion est la grande loi de la nature ; il faut que l'homicide soit contenu par la crainte de souffrir lui-même ce qu'il a fait souffrir à autrui.

Appliquez au vol la loi du talion , & vous sentirez combien elle étoit sage & humaine. Elle maintenoit la proportion entre la peine & le délit ; proportion que la législation moderne a rompue.

Sous l'Empereur Adrien , lorsqu'on étoit sur le point de prononcer quelque peine contre un

coupable , on comptoit combien il avoit d'enfans , & selon le nombre on relâchoit de la rigueur du châtiment ; on songeoit à l'homme qui avoit servi l'état en les procréant , & qui peut-être avoit été entraîné à un trop grand amour de l'argent , par la nécessité de pourvoir aux besoins de sa famille. Cette distinction vraiment politique & humaine me paroît émanée de l'esprit qui dicta la loi du talion ; elle manque à notre code.

BULLETINS.

LORSQUE les Romains faisoient la guerre à Carthage ; à Mithridate , aux Gaulois , ils n'avoient pas à Rome tous les huit jours des bulletins pour leur enseigner que l'armée avoit tourné à droite ou à gauche , qu'elle occupoit une plaine ou un monticule. Crassus & César n'envoyoient pas au sénat des couriers à toute bride ; les nouvelles pressées ne s'assembloient point dans un café pour annoncer qu'on avoit changé quelques piquets.

Le peuple attendoit tranquillement l'issue de la guerre , sans ces jugemens précipités qui donnent chaque jour au général éloigné une physionomie différente. Le chef à qui l'on avoit confié les intérêts de la patrie , chargé de ce dépôt honorable , ne revenoit que pour demander le triomphe.

Les tailleurs & les Aubergistes de Rome n'entroient pas dans une échoppe pour y lire , à raison d'un sou , *l'histoire générale des événemens politiques*. Ils disoient : Nous examinerons la phy-

fionomie du général quand il exposera sa conduite , & nous verrons si , porté dans le char triomphal , revêtu d'une robe de pourpre brochée en or , il tiendra une branche de laurier à la main droite.

On ne faisoit pas la guerre aux souverains pour leur enlever une petite portion de leur domaine , ou pour piller quelques meubles inutiles de leurs palais : il s'agissoit d'être traînés , eux & leurs enfans , au char du vainqueur , & , la tête découronnée , de repâître les avides regards de la populace Romaine ; car Rome n'apprenoit l'issue d'une guerre que par la défaite complète ou la victoire. Le général ne rentroit dans ses murs que pour la honte ou pour la gloire. Plusieurs se précipiterent sur leurs épées , plutôt que de montrer à l'œil du sénat un front malheureux.

Les soldats n'étoient pas rejetés dans la foule après avoir fixé la victoire : ils accompagnoient par cohortes ou compagnies le général triomphateur , portant aussi en main des branches de laurier.

C'étoit ce général triomphateur qui pouvoit rendre compte des plaisirs que donne la gloire , lorsqu'il traînoit à sa suite les armes du monarque détrôné , & qu'il s'avançoit aux acclamations de son armée chantant les louanges du vainqueur. Quel jour , quelle gloire , pour un mortel ! Les sarcasmes injurieux d'un vil satirique rehaussioient encore le laurier qui ombrageoit sa tête.

Point de gazette chez le peuple Romain. *Il est vainqueur , il est vaincu ;* voilà à quoi se réduisoient les nouvelles politiques. Point de ces phrases tortueuses , mensongeres , insignifiantes , qui obscurfissent pendant six mois la vérité , & qui en-

levent également au guerrier la réprobation & l'estime.

Rome recevoit la fatale nouvelle & n'en devenoit que plus fiere , ou bien elle étoit témoin , pendant trois jours consécutifs , du triomphe accordé au général : elle voyoit passer les dépouilles du monarque qu'on étoit allé vaincre aux extrémités de l'univers. Ses tableaux , ses statues , ses vases , son argent , son or monnoyé , tout défiloit en détail sous les regards du peuple roi ; & l'on vit au triomphe de Paul Emile : après les tapis , les bronzes , les coupes & le buffet d'or de Persée , ce malheureux monarque marcher lui-même environné de ses enfans & couvert d'un manteau noir. Pour comble d'humiliation , l'on voyoit son bandeau royal sur un char vuide & qu'il avoit monté autrefois , couronner ses armes nues & flétries.

Le triomphe , chez les Romains , n'étoit pas une sèche représentation. Cent vingt taureaux gras , aux cornes dorées , ornés de guirlandes & de rubans , tomboient en sacrifice , & les soldats en partageoient les tranches , ainsi qu'ils partageoient l'argent monnoyé , les urnes , les cuvettes & les flacons du monarque dépossédé.

La guerre alors étoit une chose sérieuse ; il s'agissoit de vaincre , ou d'être captif. Le terrible Mithridate céda lui-même au génie de Rome. Aujourd'hui nous ne connoissons plus les triomphes ; mais nous avons les bulletins : on enregistre un *vent arrière* , un *calme plat* , un ruisseau franchi , un village occupé ; & tous les cinq jours on rend compte à l'univers , en style prolix , de ces graves événemens qui n'instruisent personne , & que le peuple reçoit en outrageant le bon sens & en défigurant la géographie.

P O U D R E A C A N O N .

COMME la chaîne des événemens est imperceptible à toute prévoyance humaine ! Un moine , en cherchant des médicamens , trouve par hasard la composition de cette fatale poudre. Cette découverte change les destinées de plusieurs royaumes , cause la mort de plusieurs millions d'hommes , assure la conquête d'un Nouveau-Monde. Quelle chaîne immense de calamités publiques & particulières émanent de cette cause fortuite ! Est-ce le hasard qui a tout fait , & qui a mis entre les mains des hommes , ou le salpêtre meurtrier , ou la pomme de terre salubre , ainsi qu'il écrit sur les billets de la vie humaine , *tiare* ou *mandille* , *roi* ou *mendiant*.

Un Philosophe devoit , tous les ans à certain jour marqué , faire des imprécations solennelles contre l'inventeur de la poudre à canon ; il devoit maudire , au nom de l'humanité , l'homme qui a apporté sur la terre ce fléau destructeur. Il a tué la valeur , en lui ôtant l'espoir de trouver un asyle invincible. Il n'y en a plus devant ce nouveau tonnerre , tantôt tombant des cieux , tantôt s'élançant d'un abyme caché. Les remparts où se réfugioient l'héroïsme & la liberté , tomberont en poudre & ouvriront une large voie à la tyrannie opulente qui pourra faire tirer cent mille boulets de canon , contre les murailles d'une ville. La liberté de l'homme est donc devenue une chimere , tant qu'une étincelle pourra mettre en feu tous les arsenaux de l'Europe.

Lorsque l'homme combattoit avec le fer , l'au-

dace , le courage , la force du bras , l'amour de la liberté pouvoient opérer des prodiges ; mais que faire contre du canon pointé par des géomètres ? Qui possède une fois ce tonnerre , le possédera long-temps. L'artirail qui accompagne ces machines meurtrieres est trop vaste , trop compliqué , pour pouvoir être remis à l'impétuosité d'un peuple qui se souleve & se venge. Quelle différence d'avoir du canon à fondre , ou de tirer subitement l'épée du fourreau !

Les plaies les plus légères des armes à feu sont affreuses. Elles impriment sur le tissu sensible de la peau déchirée en tout sens , de longues & cuisantes douleurs. Le brave voit son bras emporté par un boulet qu'un canonnier lui a envoyé à deux lieux de distance ; une file de guerriers tombe à la fois sous une direction accidentelle ; un régiment entier est enseveli vivant par le jeu d'une mine.

Sans la poudre à canon , le Nouveau-Monde n'eût pas été conquis & ravagé , ses habitants auroient repoussé leurs barbares conquérans. Depuis , la ligue formidable de plusieurs souverains ne se seroit point établie , & ils n'auroient pas dédaigné le fer , entre les mains de ceux qu'ils opprimoient comme une défense inutile.

Cette invention détestable a encore été perfectionnée de nos jours par des hommes qui ont calculé de sang froid les moyens d'écraser subitement une ville à l'aide d'une machine infernale.

Mais tous ces efforts deviendront à la fin inutiles : on saura combien chaque souverain peut avoir de bouches à feu ; on calculera d'avance le résultat de telle guerre ; & le monarque qui a le moins de canons , conviendra qu'il a perdu la

partie à ce jeu bizarre & cruel ; il en fera quitte pour la payer de l'argent de ses sujets.

Le citoyen paisible voit des magasins à poudre s'embraser tout-à-coup , & détruire les fondemens de la ville qu'il habite. Tandis que la foudre du ciel , en traversant notre atmosphere , prend rarement plus d'une victime & nous fait voir des jeux plus capricieux que meurtriers , un traître , avec quelques grains de cette poudre fatale , enleve avec fracas une assemblée qui danse à six pouces du foyer artivement préparé.

Avec la poudre à canon l'homme est plus cruel , parce qu'il est plus de sang-froid. Les anciens faisoient tout avec leur bras ; la résistance pouvoit allumer la fureur : le bras qui avoit soulevé la baliste & la catapulte , laquelle lançoit des pierres de quatre cents livres , & des fleches grosses comme des arbres ; le bras qui avoit fait avancer ces tours énormes , chargées de combattans & munies de ponts-levis qu'on rabattoit sur les murailles des assiégés ; ce bras , une fois vainqueur , pouvoit abuser de la victoire qui lui avoit tant coûté : mais parmi nous un lâche canonnier tue de loin le plus grand homme de guerre , écrase un bataillon surpris , fait voler des bombes qui percent les toits d'une ville endormie. Environné d'une vapeur épaisse qui lui dérobe les objets , il n'apperçoit pas lui-même toute la destruction qu'il cause.

Ne doit-on pas frémir lorsqu'on voit des géomètres accourir au milieu des batailles , & tracer d'une main indifférente les moyens d'anéantir une partie de l'humanité , sous prétexte qu'un mont , qu'un fleuve , qu'un traité les sépare de ceux que l'on va massacrer , en attendant que le même

secret revienne contre ses inventeurs ? *L'Art de l'Artillerie*, voilà ce qu'on lit à la tête d'un livre. Cet art pour le mal qu'il nous fait, ne devrait pas être mis au nombre des sciences.

O vous, qui possédez quelques horribles secrets de cette espèce, qui avez l'art de déchirer plus complètement la sensible humanité, je me jette à vos genoux, ayez pitié de l'homme, ayez pitié de vos semblables, ayez pitié de vous mêmes ! Renfermez ces secrets détestables ; songez que l'invention que vous allez publier, retombera peut être sur vous, sur vos enfans. Le tyran qui emprisonna dans le taureau d'airain son barbare inventeur, fut juste une fois. C'est pour une légère pension, que l'on médite ces crimes contre le genre humain : il n'a point de pension à donner, lui ; mais qui l'aura respecté, jouira sans remords des récompenses qui attendent l'homme de bien.

Au reste, cet anathème doit plutôt retomber sur les mains qui se servent de cette poudre, que sur la poudre même. Quelle invention heureuse, quand elle ne sera appliquée qu'au besoin des hommes ! Elle facilitera leurs travaux ; elle déplacera en un clin-d'œil des masses énormes ; elle arrachera du sein des carrières ce qu'on ne pourroit extirper qu'à l'aide des années ; elle détruira dans le centre de l'Afrique les bêtes féroces & carnassières qui disputent à l'homme l'empire du globe ; elle tracera dans nos fêtes ces sillons lumineux qui effacent le brillant des étoiles ; elle servira à nos signaux, dont l'art encore dans l'enfance pourroit se perfectionner.

Si l'on pouvoit diminuer son inflammabilité, le péril de nos magasins à poudre cesseroit ; la

poudre est sur-tout dangereuse , parce qu'elle est très-inflammable. Si l'on trouvoit le secret de ne l'enflammer qu'à volonté , nous aurions la force , & nous aurions perdu le danger.

Sans la crainte , trop bien fondée , qu'on n'entendit les désastres qui accablent la race humaine , l'or fulminant auroit des effets bien plus surprenans que la poudre , & pourroit nous être d'un plus grand secours dans nos travaux. Le globe nous seroit sûrement assujetti , & l'on perceroit l'isthme de Suez & celui de Panama.

On vouloit dernièrement appliquer l'électricité aux mines , de maniere qu'on eût été maître de déterminer l'explosion à telle ou telle seconde : heureusement que ce secret dangereux est mort dans le silence.

H O M M E V A I N .

L'ORGUEILLEUX humilie dans telle occasion son semblable ; mais il ne fatigue pas incessamment , comme l'homme vain , cent fois plus insupportable. Celui-ci se répand par-tout , fait souffrir tous ceux qui le rencontrent , & par malheur il ne blesse point assez profondément pour qu'on soit tenté de se venger en le punissant. On le laisse passer , on sourit de pitié , & il va martyriser d'autres sociétés , comme un insecte incommode qui vole & pique.

Il n'en est pas de même de l'orgueilleux : il donne le signal à l'orgueil de celui qu'il attaque , & c'est du moins alors un combat.

Voyez ce poëte sifflé & non corrigé , qui veut que les autres l'admirent autant qu'il s'admire lui-

même. Sa physionomie , ses manieres , son ton , tout vous annonce qu'il est pétri d'une sottise & profonde vanité. Examinez-le de près ; vous verrez l'arrogance en personne ; il vous offensera plus que ne le feroit l'homme brutal & grossier. Vous lui pardonneriez l'orgueil , s'il étoit fait pour en avoir : vous ne lui pardonneriez pas d'être si plate-ment vain.

E S P R I T D E P A R T I.

LA vérité est par-tout : mais voulez vous la trouver ? séparez-la de l'esprit de parti qui l'of-fusque si souvent. Quand vous verrez une secte quelconque , soyez bien sûr que l'erreur est à côté de la vérité , & que celle-ci ne sera plus reconnoissable.

La vérité est simple , & ne dépend point de l'autorité. Elle écarte le ton de la dispute , & rien n'est plus éloigné d'elle que la passion & la hauteur.

La communauté d'opinions fera toujours l'en-seigne des esprits médiocres ; ils deviennent des especes de liqueurs dès qu'ils s'assemblent : les plus sots remplacent leur insuffisance par un ton fanatique ; ils se croient invincibles parce qu'ils sont unis. Ils se trompent , parce qu'il est impossible que dans un corps il n'y ait pas des fous , des imbécilles , des ignorans. Ces hommes veulent jouer un personnage ; il proferent , des sottises , des absurdités ; ils exagerent les principes de la secte ; & le corps qui les a reçus devient solidaire de leur ineptie ; les querelles s'engendrent , les drapeaux & la livrée du corps sont
bientôt

bientôt ridiculisés ; les gens sages paient pour les erreurs , les disparates & l'exagération des imprudens.

La secte encyclopédique , la secte économique , la secte académique , en formant une ligue offensive & défensive , n'ont-elles pas donné lieu à l'attaque , & n'invitoient-elles pas les gens sensés à dis-foudre par le sifflet ces prétentions si étranges dans le siècle où nous vivons ? Plus les têtes s'assemblent , plus elles se rétrécissent. Cette observation de Montesquieu est applicable à tous ces petits synodes modernes qui annonçoient que la *science* , la *doctrine* & le *bon goût* n'étoient que parmi eux : l'esprit de coterie a tué bien vite l'esprit du bien général , dont ils sembloient être animés.

N'est il pas plus avantageux , quand on se sent des forces , de marcher seul dans la carrière à sa libre fantaisie , de ne pas suivre ces bannieres vagabondes , faites pour rallier les esprits moutonniers , & de chercher paisiblement la vérité , sans s'imaginer que telle société , prosternée devant tel chef , en possède le privilege exclusif ?

Si l'on veut être équitable envers tout le monde , si l'on ne veut pas commettre de grossières erreurs , il ne faut point adopter de parti.



DIALOGUE DES MORTS*Entre***UN FAQUIR ET UNE VESTALE. (1)**

LE FAQUIR.

DE quoi m'a-t-il servi de m'enfoncer pendant quarante ans des clous dans les fesses , de dormir debout , suspendu à une corde , de me balancer sur les flammes , de regarder le bout de mon nez jusqu'à ce qu'il s'illuminât ? Je croyois monter tout droit au paradis du saint prophete , & là ferrer dans mes bras les Houris aux yeux bleus. Me voilà bien attrapé ! Je n'ai ni femme , ni corps ; je ne suis plus qu'une pauvre ombre errante , qu'un souffle de vent promene de côté & d'autre ; & je n'ai plus même les desirs que je réfrénois , le tout pour mieux goûter les jouissances célestes.

LA VESTALE.

C'est bien à vous de vous plaindre ! Fûtes-vous enterré vivant ? On a sans doute attendu votre mort pour ordonner votre sépulture.

(1) M. de la Dixmerie a déjà traité ce sujet ; mais nos dialogues comparés n'offrent aucun trait de ressemblance.

L E F A Q U I R.

Vous étiez donc tombée dans une furieuse syncope ?

L A V E S T A L E.

Non : un sénat qui se disoit législateur de la terre , & un peuple qui avoit triomphé d'elle par les armes , me condamnerent à ce supplice.

L E F A Q U I R.

Vous aviez donc trahi l'état ?

L A V E S T A L E.

Non.

L E F A Q U I R.

Qu'aviez-vous donc fait ?

L A V E S T A L E.

Ah , ce que j'avois fait ! . . .

L E F A Q U I R.

Vous hésitez ?

L A V E S T A L E.

Il y a certaines choses qui coûtent toujours à dire

L E F A Q U I R.

Pourquoi ? Ce que nous avons fait là haut avec nos corps ne nous regarde plus ici bas ; c'est une espece d'enveloppe que nous avons déposée , & qui nous devient étrangere. Avouons de bonne foi nos sottises passées. J'ai été un imbécille pendant toute ma vie , macérant , fustigeant , tailla-

dant mon pauvre corps qui n'en pouvoit , mais. . .
 Vous ne paroissez pas en avoir fait autant... Allons
 ne rougissez point , dites - moi tout ; qu'importent
 les petites taches du vêtement qui ne nous
 appartient plus ?

L A V E S T A L E, *poussant un soupir.*

Connoissez-vous Rome ?

L E F A Q U I R.

Non.

L A V E S T A L E.

Comment ! Elle a cependant conquis le monde
 entier.

L E F A Q U I R.

Le monde entier ! Il s'en faut de quelque
 chose ; je vous proteste que je n'ai jamais en-
 tendu parler de cette Rome. Mais qu'y a-t-il de
 commun entre cette ville & votre extraordinaire
 sépulture ?

L A V E S T A L E.

J'étois née dans cette citée maîtresse de l'univers.
 Elle attachoit sa conservation à certains bou-
 cliers tombés du ciel , & à l'entretien d'un feu
 descendu par le même chemin.

L E F A Q U I R.

Voilà une singulière superstition pour un peu-
 ple que vous me représentez comme dominant
 la terre par ses loix & par ses armes !

L A V E S T A L E.

L'entretien de ce feu sacré , déposé dans un

temple , étoit confié à de jeunes filles. Je fus choisie pour veiller auprès de cette flamme céleste ; & comme on croyoit l'empire en danger si elle venoit à s'éteindre , la loi punissoit de mort notre négligence. Il nous étoit de plus ordonné de demeurer vierges , sous peine d'être enterrées toutes vives.

L E F A Q U I R.

Ah ! j'apperçois à présent , Madame , très-distinctement , pourquoi vous êtes descendue au tombeau avant que d'être morte. Mais j'admire fort ce peuple conquérant , qui attachoit ses grandes & superbes destinées au frêle sceau de la virginité.

L A V E S T A L E.

Il faisoit tout pour nous faire oublier ce sacrifice. Rangs , dignités , honneurs , richesses , tout nous étoit accordé. Les premières places au spectacle nous étoient consacrées. Les haches & les faisceaux nous précédoient , & ceux des consuls se baissoient en notre présence. Si sur notre passage s'offroit un criminel , notre rencontre déterminoit sa grace , & le sauvoit du supplice.

L E F A Q U I R.

Voilà de beaux privilèges. Mais au milieu de ces honneurs & de ce respect universel , vous ne vous crûtes donc pas dédommagée ?

L A V E S T A L E.

Malgré la loi redoutable , la honte , la mort la plus cruelle dont j'étois menacée , je devins... sacrilège.

L E F A Q U I R.

La violation de votre serment avoit donc pour vous un attrait bien vif, Madame ?

L A V E S T A L E.

Les satellites, les bourreaux, la désolation de Rome, de ma famille, des pontifes, les fulminations du ciel & de la terre, tout disparut devant les larmes enflammées de mon amant... Il risquoit autant que moi.

L E F A Q U I R.

Ah ! je n'ai plus rien à dire.

L A V E S T A L E.

Quand je promis d'être chaste, le calme alors remplissoit mon ame, & l'innocence où je vivois ne pouvoit m'enseigner l'étendue du sacrifice. Bientôt dans la solitude le voile de l'enfance se déchira, je sentis un vuide insupportable : mon imagination perçoit les murs du temple, & loin de sa triste enceinte alloit choisir l'objet qu'elle se plaisoit à orner de toutes les perfections. Mes devoirs me parurent austeres. Environnée des hommages de la patrie, j'ambitionnois la liberté obscure de la dernière citoyenne. Je ne vis plus enfin dans ce feu inextinguible, placé sur l'autel de Vesta, que l'emblème de la flamme inutile qui brûloit mon cœur.

L E F A Q U I R.

Vous étiez du moins plus éclairée que moi. Je fus dupe le premier de toutes ces extrava-

gances dont je devins la victime. Je fus martyr de bonne foi ; ce qui est assez rare. Mais parlez-moi de votre amant. . . . Le nom de ce sacrilège. . . . Il m'intéresse.

L A V E S T A L E .

Il s'appelloit Valerius. Je le vis un jour au temple , attentif à me considérer ; il me sembla qu'un trait de flamme passoit dans mon cœur ; je surpris un regard , & je fus comme éclairée d'un jour nouveau , comme environnée d'une nouvelle existence. La nature me parut embellie ; je respirai pour la première fois l'avant-goût du bonheur. Dès que je soupçonnois mon amant dans l'enclos du temple , je marchois avec plus de graces & de fierté ; caché dans la foule , il me contemploit ; souvent des acclamations s'éleverent autour de moi dans ces jours de solemnité , & cette foule profane ignoroit pour quel œil je me plaisois à développer la noblesse de mes pas , & à ajouter à la pompe du culte dont mon amant étoit le dieu secret. Mais quand la foule étoit écoulée , que le temple se fermoit , tout s'obscurcissoit autour de moi ; je n'avois plus une ame , que pour sentir les frissons de la mélancolie & les traits du désespoir. Je frappois de mes cris étouffés ces murailles solitaires. J'aime , me disois - je ; & Valerius au sein de Rome , environné de beautés faciles & séduisantes , dédaignera un triomphe qui doit lui coûter ; il n'aura pas le courage d'affronter pour moi la mort : les charmes de toutes les Romaines lui sont offerts ; elles se le disputent , elles l'entraînent tour-à-tour. Faut-il donc ignorer s'il m'aime , & suis-je condamnée à vivre dans cette cruelle incertitude ?

L E F A Q U I R.

Votre amant en disoit peut-être autant de son côté.

L A V E S T A L E.

Il m'avoit devinée , & dès ce moment il fut digne de moi. . . . Au premier jour de fête il se rendit au temple ; mes compagnes & moi , rangées en ordre , nous portions les vases sacrés , & parcourions l'enceinte du sanctuaire à pas lents ; un voile léger nous permettoit de voir sans être absolument vues. Valerius s'étoit placé à la première file des rangs serrés de la foule. Arrivée devant lui , je lui jettai un regard à moitié éteint sous le voile : pour réponse il porta la main sur son cœur , & dans un instant indivisible je vis ses yeux briller comme l'éclair , & devenir humides de larmes ; les miens se couvrirent de ténèbres. Je serrois , défaillante , le vase qui faillit échapper de ma main. Mais la joie & l'espérance remplirent mon cœur : orgueilleuse & satisfaite , je m'avançai d'un pas plus ferme jusqu'aux marches de l'autel , & je ne doutai plus qu'il n'osât tout entreprendre.

L E F A Q U I R.

Vous m'intéressez , prêtresse. Moi qui n'ai point voulu parler d'amour pendant ma vie , vous m'en faites écouter les peintures après ma mort. Je sens que c'est toujours quelque chose : allons , racontez-moi la fin de l'aventure.

L A V E S T A L E.

La nuit suivante , j'étois de garde dans le temple : on y passoit la nuit entière en présence

du feu sacré , pour lui fournir son aliment. Cette flamme unique & tremblante éclairait cet enclos majestueux : quand la flamme pâlissoit , les voûtes plus profondes inspiroient un effroi religieux ; mais dans cette imposante solitude , il me sembloit voir l'image de mon amant errer & se multiplier autour de moi : je tendois les bras vers le ciel , poussant quelques cris inarticulés , n'osant lui offrir mes coupables vœux ; & par un sentiment contraire , embrassant la statue de Vesta , je lui criois : O déesse ! si je t'offense , fais que les glaces de ce marbre que je presse , passent dans mon être ! Je brûle , & j'appartiens à un autre dieu ! Que t'importe que le feu sacré soit alimenté constamment par la main d'une vierge ? Pourquoi mes hommages deviendroient ils moins purs en partageant mon cœur entre ton culte & l'amour ? En prononçant ces mots , j'entendis un certain bruit dans les voûtes du temple ; je tournai la tête , & à l'une des travées qui s'ouvrent , j'aperçus un homme prêt à franchir l'élévation qui nous séparoit. Je veux crier ; ma voix s'arrête : il glisse le long d'une corde , & tombe de tout le poids de son corps sur ses genoux. Je frémis ; je crois qu'il vient d'ensanglanter le pavé du temple. Je cours à lui , je le relève ; il ne pouvoit parler. Pendant quelque-temps il s'appuya la tête & les mains sur une colonne : mon cœur étoit déchiré ; mais bientôt revenu à lui , nous errons , les mains entrelacées dans les vastes détours de cette solitude : nos paroles , nos bouches , nos cœurs se confondent ; l'ivresse & le délire de l'amour m'ôtent l'idée & des lieux où je suis , & du dépôt qui m'est confié. Egarée dans des transports nouveaux , enivrée de ma joie , & plus encore de celle de mon amant , les heu-

res fuient ; l'avenir & le passé , tout disparoit. Valerius est le dieu du temple ; & toute entière à lui , je n'apperçois pas que les ténèbres m'environnent de toutes parts , qu'elles augmentent , qu'elles vont couvrir l'étendue du lieu sacré : la flamme incertaine jette un dernier éclat ; j'apperçois le danger ; je m'arrache des bras de mon amant , je cours ; la flamme pâlit , vacille , semble renaître un instant ; mais son rayon expire comme j'arrive à l'autel. Une légère fumée qui s'exhale , m'annonce le supplice & la mort. Je cache mon trouble. Valerius arrive sur mes pas ; il prend ma main déjà froide & glacée , il me soutient mourante. J'implorois Vesta , j'implorois l'amour... Valerius d'un souffle hardi interroge le foyer éteint. Dieux ! il n'étoit donc pas criminel , puisque tout-à-coup je vis le feu sacré se rallumer , briller , & renaître de sa cendre.

L E F A Q U I R.

Combien vous remerciâtes Vesta !

L A V E S T A L E.

Combien je remerciai l'amour ! Valerius me parut plus adorable ; le danger que j'avois couru , me le rendoit plus cher encore ; je le pressai dans mes bras , & les larmes de la reconnoissance , pour la première fois , égalèrent celles de l'amour.

L E F A Q U I R.

Vous ne fûtes pas ingrate , à ce qu'il me paroît ?

L A V E S T A L E.

Hélas ! au milieu des témoignages de la plus

vive tendresse , mes plaisirs étoient altérés ; je sentoïis déjà l'horreur de la séparation. L'aurore alloit paroître , & j'eus besoin d'un courage surnaturel pour le chasser du temple. Le septieme jour ramenoit mes fonctions de prêtresse.....

L E F A Q U I R .

Qui vous étoient devenues cheres ?.....

L A V E S T A L E .

Je lui assignai le même lieu , la même heure ; il étoit bien sûr du même amour : comme j'aurois voulu pouvoir anéantir l'intervalle qui plaçoit ces heures lentes & cruelles entre des moments si courts & si délicieux !

L E F A Q U I R .

Vous m'avez fait frémir au moment du danger , lorsque la flamme vacilloit : & comment osâtes-vous affronter de nouveau le péril sept jours après ?

L A V E S T A L E .

Ah ! Faquir , tu n'as jamais aimé , je le vois ; tu n'as vu les Houris que par l'élan de ton imagination. Apprends donc ce que tu n'as jamais conçu , apprends que le desir , la jeunesse , la nouveauté des objets avoient pu me séduire , m'engager au premier pas : mais l'amour fit le second ; l'amour avoit pris dans mon ame un caractère d'impatience & de fureur auquel je m'abandonnois. J'étois fiere d'aimer : un sentiment si nouveau rendoit tous les objets qui avoient quelque rapport à mon bonheur , comme remplis eux-mêmes du feu dont j'étois pénétrée. J'appellois le septieme jour : je regardois le soleil , ac-

cusant sa lenteur ; j'aurois voulu le précipiter au couchant , & lui faire accomplir , dans un seul jour , la révolution de ces jours longs & mortels. Ah ! Faquir , il m'est permis , sans doute d'exposer toute l'étendue d'une foiblesse que j'ai si cruellement expiée.

L E F A Q U I R.

Je ne cesse d'admirer , madame , combien vous fûtes une anti-vestale.

L A V E S T A L E.

Place moi loin de ce temple affreux , & je suis amante , & je suis épouse , & je suis mere.....

L E F A Q U I R.

C'est bien dit. Et moi , qui me suis fessé pendant quarante-cinq ans , quel bien cela a-t-il fait au monde ? J'ai cru pieusement que c'étoit-là de la vertu. On étoit donc à Rome aussi fou que dans mon Pays , cela console du moins , & je m'imagine que l'épidémie doit être universelle.... Enfin Valerius revint-il le septieme jour ?

L A V E S T A L E.

Hélas , oui ! pour son malheur & pour le mien.

L E F A Q U I R.

Comment ?

L A V E S T A L E.

On avoit eu des soupçons , on avoit épié ses traces.

L E F A Q U I R.

Ah ! je tremble pour lui : c'est bien pis que le feu éteint.

L A V E S T A L E.

Vesta fut vengée , Faquir !

L E F A Q U I R.

Voilà une cruelle déesse.... Pourquoi aussi s'en forger de semblables ?

L A V E S T A L E.

Elle régnoit avant moi , & en venant au monde je lui fus soumise. Ah , Faquir , plains moi ! Je m'abandonnois aux ravissmens qui suivent l'amour heureux & satisfait. L'effroi , la douleur , la crainte , étoient loin de mes esprits. Calme & fortunée , je reposois dans ce silence attendrissant , où la volupté moins vive & plus douce semble nous identifier à l'objet qu'on adore. Nos ames à l'unisson , éprouvoient les mêmes pensées & les mêmes sentimens. Ah , comment vous peindre l'horreur qui vint succéder à notre état ! Des cris lugubres & prolongés font retentir la profondeur du temple ; des satellites armés de flambeaux , en chassent les ténèbres ; des prêtres courroucés....

L E F A Q U I R.

Des prêtres ! Ah , c'est fait de vous ! Je vous vois dans le caveau fatal.

L A V E S T A L E.

L'abattement de mes désolées compagnes , leurs

reproches écrits sur leur front , l'indignation dans tous les regards , & plus que tout cela , mon amant enchainé , se débattant en vain , me jetant le dernier regard : considérez tous ces objets : ils assiégèrent à la fois mes yeux , mes oreilles , mon cœur ; je vis toute la consternation qui , des limites étroites de ce temple , alloit s'étendre sur Rome & sur l'empire ; on eût dit qu'il touchoit à sa ruine. On me dépouille de mes ornemens de prêtresse ; on ne les touche plus qu'avec horreur ; tous les ordres de l'état n'envisagent que les plus effroyables désastres ; toutes les affaires , tant publiques que particulières , sont suspendues ; on eût dit que Valerius , en m'assujettissant à ses loix , avoit rompu le talisman qui soutenoit l'empire & l'univers.

L E F A Q U I R.

Il étoit bien singulier , pour un peuple aussi grave , d'avoir choisi un pareil talisman.

L A V E S T A L E.

Bientôt l'arrêt de mort est prononcé par la voix de tous les pontifes qui me condamnent à descendre vivante dans une espece de caveau , où , par une pitié cruelle , on dépoisoit du pain , de l'eau , du lait & une lampe funebre , comme pour faire goûter à la victime les apprêts de sa mort & la prolongation de son supplice. Conduite au lieu de ma sépulture , la foule n'osoit se trouver sur mon passage ; tout m'abandonna , amis , parens : je ne me trouvai environnée que de prêtres , de juges , de bourreaux qui , mornes & silencieux , baissoient à terre leurs regards. Le grand-pontife , sur le point de me faire descendre l'é-

chelle fatale qui devoit me séparer des vivans ,
voulut m'exhorter & me parler de ses dieux ;
je lui imposai silence. » Barbare , arrête , lui dis-
» je ; ne me touche pas : je descendrai sans ton
» secours dans les entrailles de la terre : là , je
» n'entendrai plus parler de tes rites sanguinaires.
» Est-ce à toi d'oser juger l'amour ? Je meurs ,
» puisque Valerius doit mourir. J'ai transgressé
» les loix de Vesta , mais celles de la nature sont
» plus anciennes & plus sacrées. Si dans l'âge de
» l'inexpérience j'ai porté aveuglément les chaînes
» de la superstition , j'ai pu les briser dans l'âge
» de la raison & du sentiment. Allez , le feu que
» vous entretenez mourra sur les autels de Vesta ;
» mais l'amour ne s'éteindra jamais , parce qu'il
» est allumé par la main du grand Auteur de la
» nature. Voilà le feu que j'ai chéri , que j'ai
» conservé avec soin , qui ne m'abandonnera qu'en
» mourant , ou plutôt qui survivra à ma cendre. «

L E F A Q U I R .

Ce discours ne toucha point les prêtres ?

L A V E S T A L E .

Non. Je descendis dans la fosse qui m'attendoit :
on combla l'ouverture. Jugez de ce que j'éprou-
vai en voyant la terre s'ébouler autour de moi ,
& m'ensevelir dans un caveau étroit , près d'une
lampe qui ne devoit s'éteindre qu'avec ma vie
Ce qui me reste à vous dire ne peut s'exprimer.
Mourir lentement , souffrir mille fois le trépas ,
passer du désespoir à l'anéantissement & de l'a-
néantissement au désespoir , souffrir ainsi pour le
crime d'avoir aimé ; quels momens ! Mais dans
les longs accès de cette douleur , je n'ai jamais

maudit l'amour : l'amour étoit dans mon cœur , & sembloit calmer mes horribles souffrances. Je murmurois le nom de Valerius , & mon plus grand tourment étoit d'ignorer son sort. Mon remords étoit d'avoir fait son malheur ; je me pardonnois le mien , & je ne cessai de m'occuper de Valerius qu'en cessant d'exister.

L E F A Q U I R.

Il faut oublier le passé , puisqu'il est assez égal à présent d'avoir été là-haut heureux ou malheureux. La vie n'est plus pour nous qu'un songe à moitié effacé. Qu'aucun souvenir fâcheux ne trouble la paix dont nous jouissons. Laissez cette misérable Rome & ses prêtres pour ce qu'ils font. Croyez-vous qu'il y ait encore là-haut des Vestales ?

L A V E S T A L E.

Pensez-vous qu'il existe encore des Faquirs ?

L E F A Q U I R.

Oui. Adieu , prêtresse.

S C I E N C E.

LA science est nécessaire à l'homme pour vaincre sa foiblesse , sa misere , & contrebalancer les maux dont la nature l'a rendu tributaire. La science est un recueil d'observations & d'expériences utiles : la science n'est point le luxe de l'esprit , encore moins cette oisive curiosité qui s'attache à de petites choses. La science a un caractère

raçtere grave, réfléchi, & veille aux besoins de l'humanité : elle a formé le premier instrument du labourage, ainsi que le nouveau télescope.

D'où vient l'imperfection des loix ? de l'ignorance. D'où vient le despotisme des princes ? de l'ignorance. D'où viennent les maux de la superstition ? de l'ignorance. D'où vient la médecine systématique & meurtrière, qui empoisonne ou abrège nos jours ? de l'ignorance. Elle est donc notre véritable ennemie : elle fait de l'homme le plus stupide, le plus malheureux des êtres ; car l'instinct des animaux est préférable à cette raison non perfectionnée, qu'environnent les nuages de l'erreur & du préjugé.

L'homme est un être susceptible du plus haut degré de perfectibilité, c'est ce qui le distingue. Qu'on ouvre l'histoire des peuples ignorants ; que d'idées folles & malheureuses ! Voyez tous ces sacrifices de victimes humaines ; voyez les sauvages dévorer la chair du capitaine Cook.

Si des peuples qui cultivent les sciences, ne sont pas exempts de certains désastres, c'est que les sciences ne sont pas encore assez répandues, que la partie qui gouverne n'est pas assez éclairée, & garde encore l'empreinte des siècles barbares.

La science est utile aux mœurs, c'est-à-dire, à l'art de vivre avec ses semblables. La probité fine & délicate exige la connoissance d'une multitude de devoirs.

Le bien qui a été fait, est dû à la science dont nous appercevons l'aurore : le mal qui subsiste, est dû à l'ignorance.

Qu'est-ce que l'existence d'un Samoyede, d'un Lapon ? Ces peuples, par leur misère excessive,

touchent à leur destruction , & leur chétive nourriture n'est que la suite d'un combat cruel & journalier.

L'ignorance non - seulement déshonore , mais encore affoiblit des empires qui , n'ayant qu'une demi-législation , n'ont qu'une moitié de prospérité & de puissance. La Turquie , la Perse , l'Inde , tous ces vastes & beaux climats renferment des ames sans lumieres & sans élévation , & la tyrannie anarchique erre , le glaive en main , au milieu de ces champs favorisés par la nature , fait couler à son gré le sang d'une multitude d'esclaves qui végetent comme des moutons , en attendant l'heure d'être égorgés.

La France , l'Allemagne , la Suisse , la Hollande , l'Italie , l'Angleterre , éprouvent des secouffes politiques : mais les habitants de ces contrées sont infiniment plus tranquilles , plus libres , plus heureux que dans le reste du globe. Le philosophe néanmoins est toujours prêt à les appeller des demi-barbares , parce qu'ils n'ont pas encore perfectionné , autant qu'ils le pouvoient , l'art de vivre en société ; mais il espere que les lumieres ameneront une plus grande somme de bonheur.

Devant les lumieres répandues dans une nation , on voit disparoître la cruauté ; & l'autorité la plus fiere se tait , lorsqu'elle est dépourvue de raison. Le peuple le plus ignorant & le plus superstitieux est encore le plus méchant & le plus cruel.



L E S L A R M E S

D E M I L T O N ,

S U R L A P E R T E D E S A V U E .

Imitation du troisieme chant du Paradis perdu.

MA bouche te salue , ô lumiere sacrée ,
Divine effusion de l'essence incréée ,
Sublime intelligence , ineffable clarté ,
Qui d'un Etre infini contient l'immensité !
Fleuve majestueux ! qui nommera ta source ?
Tu devançois les temps , les soleils & leur course.
Lorsqu'à la voix d'un Dieu l'on vit fuir le cahos ,
Quand l'univers sortit du gouffre de ses eaux ,
C'est toi qui couronnois ce trône inaccessible
D'où tonnoit , en créant , cette voix invisible.
Je fors du noir abyme , & je monte vers toi ;
Je fuis ces lieux obscurs , ces lieux remplis d'effroi.
Long-temps enséveli dans une nuit profonde ,
Je redresse mon vol aux limites du monde.
Je sens ton doux aspect , ô soleil bienfaisant ,
Image du très-Haut , astre vivifiant !
Mais hélas ! la splendeur de ta vive lumiere
Se cache pour jamais à ma triste paupiere.
Des mortels fortunés tu seras le flambeau ;
Mes yeux feront couverts d'un éternel bandeau.
Emporté par le feu d'une ivresse sublime ,
Je cherche ces vallons dont tu dorés la cime.
O muses ! guidez-moi dans ces bois toujours verts ;
Où repose ce chantre aimé de l'univers.
Aveugle comme moi , dans une nuit obscure ,
L'esprit reproduisoit les traits de la nature ;
Malheureux comme lui , puisse-je dans mes chants ,
Pour partager sa gloire , égaler ses accens !
Mais , que dis-je ? ô Sion ! ô céleste montagne ?

Redis-moi ces accords que la harpe accompagne.
 Tes prophetes sacrés , remplis d'un feu divin ,
 Y puisoient un génie au-dessus de l'humain.
 La sombre nuit s'envole & fait place à l'aurore ;
 Le regne des frimats cede au regne de Flore.
 Après l'affreux hiver renaît le doux printemps ;
 Mais ce n'est plus pour moi qu'il renaît tous les ans.
 Mon œil ne jouit plus de la douce verdure ,
 De nos prés émaillés séduisante parure.
 Ces nuages d'argent qui flottent dans les airs ,
 Ce coloris brillant dont se peint l'univers ,
 Cette blancheur des lis , ce vif éclat des roses ,
 Et ces fleurs sous mes pas nouvellement écloses ,
 Ne m'offrent plus d'attraits , ne charment plus mes yeux ;
 Je nage dans le sein d'un néant ténébreux.
 O regrets ! du très-Haut le chef-d'œuvre & l'image ,
 L'homme , son temple auguste & son plus cher ouvrage ,
 Me dérobe ce front serein , majestueux ,
 Où son ame se peint , noble fille des cieus.
 Pompe de l'univers , riche magnificence ,
 Livre heureux , où l'espoir va puiser la science ,
 Nature , œuvre du Dieu qui prouva sa grandeur !
 Tes trésors variés sont pour moi sans couleur.
 Mortels , vous me fuyez ! Privé de la lumière ,
 Je ressemble à ces morts que couvre la poussière.
 Sous un nuage épais l'univers éclipse
 Est un tableau brillant pour moi seul effacé.
 Oh ! comment enfanter de sublimes images ?
 L'éternel Artisan me voile ses ouvrages.
 Quand mes yeux sont plongés dans cette obscurité ,
 Daigne verser en moi l'immortelle clarté ,
 O céleste lumière ! ô pure & sainte flamme !
 Eclaire mes esprits , illumine mon ame ;
 Et , soutenant mon vol au séjour éternel ,
 Dis-moi ce que jamais ne vit l'œil d'un mortel.



D E L A R O Y A U T É
E T D E L A T Y R A N N I E.

S O N G E.

JE rêvois que j'étois errant , fugitif , déguisé sous de vils habits , manquant d'asyle & presque de pain. Je travërsois tantôt des villes superbes , tantôt des villages ruinés. Je ne tendois point une main suppliante , je conservois ma fierté ; le pain dont je me nourrissois , étoit le fruit de mes travaux , & je le mangeois avec le secret contentement de sentir que je me suffisois à moi-même. Dans cet état d'humiliation , & non de bassesse , je méditois sur les devoirs des souverains , sur les moyens de rendre un peuple heureux. Au sein du malheur , mes pensées étoient plus élevées , plus droites & plus pures. Souffrant , j'appercevois mieux ce que l'homme doit à l'homme ; je contemplois le riche , & je disois en moi-même : O malheureux , l'or t'a fait une ame métallique ! De quelle foule de sentiments te prive ta triste opulence ! Chaque jour tu t'endurcis , & moi les larmes que je répands , sont chaque jour plus délicieuses ; dévore lâchement la subsistance commune , tandis que l'utile exercice de mes bras affermit la santé de mon corps & celle de mon ame. Si jamais tu es doué du don de sentir , alors tu rougiras en ma présence.

Las , fatigué , j'entrai sous le toit d'un laboureur , où quelques indigents , de mœurs simples

& pures , m'offrirent une natte pour y reposer. Je me formois sur ce misérable lit une douce image d'un véritable roi , rendant ses peuples heureux , maître de lui-même , & chéri de tous ses sujets ; c'est le malheureux qui songe le plus fréquemment au pere de la patrie. Cette aimable chimere me faisoit oublier mes maux.

Je partis , après avoir remercié mes hôtes , & le lendemain je me trouvai dans une espece de forêt fort rude à traverser ; je m'égarai. J'errois dans le plus chaud du jour , lorsque j'apperçus sur une éminence quelques chênes pressés qui formoient un petit bois touffu. J'y portai mes pas , pour tâcher de découvrir de ce lieu quelque route. J'y vis une femme d'un âge avancé , mais d'une santé ferme & vigoureuse : elle étoit assise sur une colonne rompue ; son front couvert de cicatrices n'en étoit pas moins fier , moins redoutable ; quelques cheveux blancs épars flottoient sur ses épaules , & ses rides imprimoient le respect. Je marchai vers elle , & j'allois lui adresser la parole , lorsqu'elle me dit : Je t'attendois , toi qui connois le courage , toi qui as combattu l'adversité ; ces mains endurcies au travail me plaisent ; ce n'est point à des mains efféminées que je dois remettre un pénible emploi ; la force de l'ame tient à un corps robuste. Tu vois auprès de moi l'héritier d'un vaste empire ; il doit être souverain d'un riche pays , commander à un peuple docile , vaillant & fidele. Quels pieges pour son orgueil ! Mais il peut aujourd'hui connoître la vérité , & je lui dois un grand exemple. C'est toi que les dieux ont choisi pour le conduire au sommet de cette montagne escarpée que tu découvres d'ici. C'est - là qu'un tableau fidele doit se présenter à ses regards. A ton approche , tous

les obstacles tomberont ; il verra comme il doit régner ; & s'il méprisoit cette leçon vivante. . . . Mais il ne la méprisera point.

A ces mots , je pris le jeune Prince par la main ; il me la tendit lui - même d'un air doux & affable. L'orgueil ne me fit point accepter ce noble emploi ; mais je me disois : Ah ! je puis enfin montrer la vérité à ce prince que j'aime : qui fait si mes paroles ne germeront point dans son cœur , s'il ne les opposera pas - un jour au langage empoisonné des courtisans ? Qui sait si je ne pourrai pas sauver mes malheureux compatriotes des horreurs de la misère qui m'entourne aujourd'hui ? Un seul homme peut opérer le bonheur de vingt millions d'hommes. O touchante perspective ! la physionomie du jeune prince étoit noble , intéressante ; son front portoit une certaine empreinte de mélancolie douce qui , à son âge , annonçoit une ame forte , peut - être déjà épouvantée de l'étendue de ses devoirs. Il jeta sur moi un regard de bonté , & me dit : Ami que les dieux daignent me donner , tu te rends l'interprète du peuple ; je dois t'écouter favorablement ! Tu soupirez ? tu me plains sans doute d'être un jour destiné à régner ! Je veux , de ce moment rechercher le commerce des sages ; je veux puiser dans leurs leçons la force de commander aux autres & à moi - même : que leur expérience m'instruise. Apprends - moi de bonne heure à mépriser la mollesse , à sévir contre la flatterie , à la reconnoître , quelque déguisée qu'elle soit. Si je me trouve entraîné malgré moi vers cette pente facile & malheureuse , où tombent tant de souverains , que j'aie le bonheur de trouver un homme ferme & sensible , dont l'ame vraiment libre ose me tirer de mon assoupisse-

ment : qu'il produise à mon oreille l'accent vainqueur de la vérité ; qu'il ne craigne point de me déplaire : je chérirai sa franchise.

Prince ! lui répondis-je , lorsque vous serez assis sur le trône , il ne sera plus temps d'entendre cette vérité que vous cherchez ; elle se voilera sous le vêtement de l'éloquence même : elle ne sera plus qu'un vain son , qu'un inutile appareil... . Profitez des moments que les dieux vous accordent , & songez qu'ils ne reviendront jamais. Qu'est-ce que ma foible voix ? Eh ! lorsque vous percez les flots d'un peuple attentif à lire sur votre visage quelques indices de ses futures destinées , considérez les regards avides qui fondent sur vous de toute parts : ils vous parlent hautement , ils vous crient : O toi , qui seras dépositaire de notre bonheur , daigne étudier tes devoirs pour les remplir un jour ! En ce moment , l'homme vertueux vous contemple , & voudroit faire passer dans votre ame le feu généreux qui l'anime. L'homme instruit voudroit vous donner toutes ses connoissances , le philosophe sa modération & ses lumières , le sage son héroïsme & la simplicité de ses mœurs , & le malheureux dit tout bas : O ciel ! donne lui mon cœur , & l'heureuse facilité de répandre des larmes. Sentez de bonne heure le prix de ces regards ; écoutez cette voix de la multitude ; elle doit augmenter dans tout cœur bien né , l'amour de la gloire & la crainte de la honte.

Le jeune Prince me serra la main , sans me répondre. Nous marchâmes quelque temps , & nous nous trouvâmes au haut d'une montagne élevée : d'un côté , elle étoit bordée de précipices affreux , & sous nos pieds un fleuve mugissant se perdoit avec un bruit horrible dans un abyme ouvert , & retentissant au loin d'un fracas formidable.

Cette montagne portoit son front dans la nue ; de sorte qu'en la considérant d'en bas , on n'y distinguoit qu'un sommet : mais du même pied s'élevoit une double cime , dont l'une étoit séparée de l'autre par une fort grande distance. D'un côté étoit le séjour de la Royauté , de l'autre celui de la Tyrannie. Chacune de ces cimes avoit un sentier par lequel on y montoit : l'un étoit sûr , sans péril ; les acclamations du peuple accompagnoient les pas de ceux que le ciel avoit choisis pour le franchir. L'autre étoit pénible , difficile , sanglant : l'audace , l'imprudence , sources des plus affreux revers , étoient les seuls guides des ambitieux qui , pour leur malheur , osoient y mettre un pied téméraire.

Ces deux cimes paroissoient réunies à l'œil qui les contemploit de loin : mais de près la différence se faisoit sentir ; elles paroissoient extrêmement éloignées. Celle de la Royauté s'élevoit dans un air pur , au-dessus des nuées , des orages & des tempêtes. L'autre se trouvoit dans la région des tonnerres , plongée entièrement dans l'épaisseur des nuages ténébreux que perçoient les feux terribles de la foudre.

Je dis au jeune Prince que je conduisois par la main : Le ciel permet que vous apperceviez des différences cachées aux monarques imprudents ; approchez , voyez cette femme d'une taille majestueuse & d'une figure charmante , assise sur ce trône éclatant , vêtue d'une robe blanche ; son sceptre est un caducée de paix. De même que le soleil vivifie la terre , ainsi ses regards protègent les empires , y portent la félicité & l'abondance ; elle est adorée des gens de bien , elle leur inspire la confiance , & les méchants sont les seuls qui la haïssent.

A sa vue , le respect fit rougir le jeune Prince. Il

lui rendit ses hommages , tel qu'un fils bien né les doit à une mere vénérable : elle étoit pleine de graces & de majesté ; son visage ne changeoit jamais. La colere ou la vengeance n'en défiguroient point les traits sacrés ; son regne étoit celui du siecle d'or , la clémence étoit sa vertu distinctive ; elle étoit satisfaite d'occuper un trône , parce que c'étoit la plus belle place dans l'univers pour faire le plus de bien possible. Elle aimoit les ames libres ; aussi avoit-elle des héros pour sujets. L'honneur , le mérite , la vertu , tels étoient ses courtisans. Près d'elle on voyoit la gloire & le repos ; le fort lion repositoit à ses pieds ; des monceaux d'or & d'argent environnoient son trône ; la déesse en formoit un fleuve d'un cours libre , qui , également distribué , arrosoit les parties les plus éloignées de son royaume : mais elle étoit moins touchée de ces métaux , que des beaux fruits de la terre , qu'elle cueilloit avec une joie ouverte ; elle les considéroit comme les seules & véritables richesses ; & tandis que les monuments pompeux des arts s'offroient en foule à ses regards , elle les arrêtoit avec bien plus de complaisance sur un citoyen qui , appuyé sur le soc de la charrue , traçoit dans les champs un sillon fertile. Ses sujets formoient un rempart impénétrable autour de sa personne , & les armées ennemies fuyoient devant eux , comme les corbeaux fuient devant le roi des airs.

Le jeune Prince me demanda ensuite quelles étoient les femmes dont la royauté étoit entourée. Qu'elles sont belles ! s'écria-t-il ; qu'elles ont de douceur & de noblesse ! Celle qui est assise à droite , lui dis-je , dont le regard annonce tant de candeur & de fermeté , c'est la Justice. Voyez avec quel zèle & quelle promptitude elle secourt cet homme foible contre les attentats de cet homme robuste ;

voyez comme elle puni ce dernier sans courroux & sans haine. Considérez à ces côtés cette femme si noblement vêtue , à l'air ouvert , au sourire gracieux ; c'est la Paix , l'aimable Paix : assise sur un faisceau de lances brisées , elle présente un miroir à la Fureur sanglante , qui frémit en contemplant ses propres traits. Plus loin , cet homme dont les bras sont si nerveux , dont le corps paroît plein de force & de courage , qui porte des cheveux blancs , s'appelle *Nomos* ; tout ploie sous son sceptre , grand & petit , riche & pauvre. Inflexible en son équité , il traîne au supplice ce satrape exacteur ; il fait tomber cette tête odieuse qui n'avoit roulé que des projets sanguinaires ; il veille sans cesse , & son œil ne peut se fermer , qu'aussi-tôt la confusion & le trouble ne prennent la place de l'ordre & de l'harmonie. C'est le seul ministre de la Royauté , elle ne peut en avoir de plus fidele ; c'est le seul conseil qu'elle écoute , elle ne peut en écouter de plus sage : la déesse éclairée s'appuie sur son bras , & n'ose rien entreprendre , ni rien résoudre sans lui. Ses oreilles s'ouvrent à la plainte ; elle considère moins l'éclat du rang , que l'importance du dépôt ; & sa couronne n'a de majesté qu'autant qu'elle sert au bien de l'état.

Le jeune Prince contemploit toutes ces choses avec la plus grande attention. Je le laissai se remplir de ce spectacle , content de voir qu'il imprimoit avec plaisir dans sa mémoire ce qui pourroit servir un jour à la félicité d'un peuple entier. Au fort de ses réflexions , je le saisis précipitamment par le bras. Descendons , lui dis-je ; venez voir cette autre déesse , pour laquelle tant d'hommes sont si follement passionnés , qu'ils commettent mille forfaits sans remords , qu'ils s'égorgent misérablement les uns les autres , qu'ils se dressent toutes sortes de

pieges , les fils contre leurs peres , les peres contre leurs enfans , les freres contre leurs freres. Insensés ! ils desirent comme un bonheur , le plus grand des maux , ce pouvoir arbitraire , source de tous les égarements & de tous les malheurs.

D'abord le chemin nous parut bien ouvert ; mais à mesure qu'on avançoit , les abymes s'ouvroient à nos côtés ; nous nous engageâmes dans des routes tortueuses , qui toutes aboutissoient à d'affreux précipices : les ronces & les épines retardoient notre marche. Bientôt les sentiers se montrèrent atrosés de sang & couverts d'hommes égorgés ; le jeune Prince voulut reculer. Jamais , dit il , je ne passerai par ce chemin horrible ; mon cœur se souleve.... Les dieux le veulent , lui répondis-je ; vous n'y passerez que pour le contempler ; & l'émotion terrible & salutaire qu'il vous causera , vous sera à jamais utile.

Nous parvînmes au sommet : nous trouvâmes la Tyrannie assise sur un trône qu'elle avoit affecté ridiculement d'exhausser. Elle composoit son visage & son geste , & faisoit tous ses efforts pour ressembler à la Royauté. Elle s'imaginait que son diadème étoit plus riche & plus respectable , parce qu'il étoit surchargé d'or , de diamans , & peint de mille couleurs : elle croyoit son trône superbement affermi sur des colonnes de marbre & d'ivoire ; mais sa base peu solide étoit mobile & chancelante ; elle s'énorgueillissoit puérilement de sa pourpre , de son sceptre , de sa couronne ; elle ne voyoit que cet appareil extérieur qui enflait son cœur , comme un enfant qui , étant paré , s'estime plus grand.

Tout ressenoit autour d'elle l'orgueil , l'ostentation , la mollesse , la prodigalité , le luxe insolent. Elle tenoit un faisceau de sceptres , mais avec un effort qui lui donnoit un air de gêne & de contrain-

te ridicule. Elle voulut nous sourire gracieusement ; mais son sourire forcé nous découvrit son ame fautive , petite & cruelle ; son geste n'avoit rien de noble ; tout en elle , malgré ses fastueux habillemens , annonçoit quelque chose de bas ; la terreur se peignoit dans son regard effaré. Elle ne faisoit rien avec assurance , rien avec dignité ; elle affectoit de traiter avec hauteur & mépris ceux qui l'approchoient , croyant que tel étoit le caractère de la grandeur ; mais elle se rendoit encor plus odieuse que redoutable.

Nous la considérâmes long-temps ; elle ne restoit pas un instant tranquillement assise. Tantôt elle se levoit , le front pâle , & croyant déjà sentir le fer vengeur pénétrer dans son cœur , tantôt ses yeux étinceloient d'une rage secrète , & elle frémissoit elle-même des crimes qu'elle alloit ordonner. Elle accumuloit bassement l'or dans son sein , puis le répandoit avec profusion sur les plus viles créatures , complices & ministres de ses attentats. Le lendemain , elle se précipitoit en brigand , sur une troupe indigente ; elle extorquoit la plus vile monnoie , l'enlevant sans remords , quelque mince que fût la somme.

Sa cour étoit celle des furies. Nous vîmes la Cruauté , la Violence , l'Injustice & le Fanatisme secouant sa torche ardente. Ce dernier la favorisoit pour augmenter sa propre autorité ; & cette autorité une fois établie , il menaçoit la Tyrannie elle-même , & lui disputoit le sang des peuples. Toute cette troupe conjurée contr'elle , en se déchirant de leurs mains impies , cherchoit à lui faire sentir tous les maux dont elle devoit être la victime. La crainte , l'inquiétude , la défiance , la fureur écartoient de ses yeux les pavots du sommeil ; elle sacrifioit ses esclaves à sa famille , les finances à ses

fantaisies , l'état & sa cour à sa personne. Une tête de Méduse couvroit sa poitrine ; la moindre association la faisoit trembler ; & dès que deux citoyens se parloient à l'oreille , elle les séparoit. La flatterie , toujours debout , lui parloit à l'oreille , & lui insinuoit son poison actif. Plus il étoit grossier , plus il paroissoit fait pour plaire à cette vile déesse. J'apperçus Machiavel caché derrière son trône , & qui lui parloit tout bas.

Elle frappoit des coups redoublés sur une multitude enchaînée & gémissante. Ces malheureux se débattoient toujours , sur le point de trancher leurs liens avec le fer.

Prince ! m'écriai-je , voyez laquelle des deux déesses vous semble préférable. Ah ! la première , me répondit-il , me charme & m'enchanté ; elle attire avec complaisance le regard des dieux ; elle mérite les hommages des mortels : mais celle-ci me fait horreur , & sa scélératesse m'inspire une indignation si forte , que si votre bras veut seconder mes foibles mains , nous allons la précipiter du haut de ce rocher..... O noble transport ! vertueux héroïsme ! Prince ! attendez encore , attendez , & la justice des dieux ne tardera pas à se manifester. Hélas ! quelquefois la vertu nous égare. Nous voulons hâter ce que le ciel conduit avec une sage lenteur ; il fait descendre la tyrannie sur la terre pour en châtier les crimes. Mais il n'est plus d'Hercule , à qui l'empire de l'univers soit confié. Ce demi-dieu , protecteur du genre humain , parcouroit le globe , non pour y exterminer des animaux cruels (car la férocité des lions , des tigres , des pantheres , des hiennes , n'est rien auprès de l'exécrable abus du pouvoir) , mais il voyageoit pour terrasser les tyrans assis sur les trônes , pour frapper ces monstres couronnés qui corrompent les doux bien-

faits de la nature, qui font gémir des milliers d'hommes sous la voûte éclatante du firmament, au milieu des trésors de la terre, & parmi les miracles de la création. Par-tout où il trouva la royauté, il l'honora, il la combla de louanges, il apprit aux hommes à la chérir comme la protectrice aimable & souveraine des états, comme la rémunératrice de la vertu, comme l'effroi du crime. C'est par-là qu'Alcide mérita les respects du monde entier; c'est par-là qu'il est digne de servir de modèle à celui que le ciel favorisera du bonheur de pouvoir l'imiter.

En descendant, je fis remarquer au jeune héros que la côte de la montagne où étoit assise la pâle Tyrannie, étoit escarpée tout autour, & creusée en dessous jusques sous le trône. Tout-à-coup nous entendîmes de grands cris, & nous vîmes cette partie peu-à-peu s'ébranler, se détacher & fondre avec un bruit horrible dans les abîmes qui l'entournoient, comme un rocher énorme, élevé sur l'Océan, tombe & perce en un clin-d'œil la vaste profondeur des mers. La Tyrannie & ses filles abominables furent écrasées dans cette chute soudaine & rapide. Mille acclamations d'allégresse & de joie, élançées vers les cieux, annoncerent la délivrance de la terre.

Cette route nous avoit beaucoup fatigués. Le jeune Prince me dit : mon estomac est à jeun ; je voudrois pouvoir appaiser ma faim ; je ne vois que des rochers. Je lui montrai quelques cabanes lointaines. Marchons, lui dis-je, de ce côté ; nous pourrons y trouver ce que nous désirons. La déesse m'avoit fait ma leçon, & j'avois mes vues. Je fis entrer le Prince dans la première cabane qui se présenta. Il apperçut trois enfants en bas-âge & demi-nus, qui suçoient à l'envi l'un de l'autre une pomme sauvage. Avez-vous du pain à nous don-

ner ? leur demandai-je. Pour toute réponse , ces enfants répandirent des larmes. Eh quoi ! poursuivait le Prince étonné , interdit , effrayé , point de pain ici ? D'où vient cette affreuse misère ? Alors une voix languissante sortit du fond ténébreux de cette chaumière , & dit : Nous savons bien labourer la terre , en faire sortir les moissons ; nous savons supporter les travaux les plus rudes & qui renaissent avec chaque soleil ; nous entassons le bled dans les greniers publics : mais nous ne mangeons point de pain ; ou si nous en mangeons , il est noir , mal pétri & formé de cette partie grossière qu'on destine aux plus vils animaux.

Eh quoi ! dit le jeune Prince , ces campagnes sont abondamment fertiles , le courroux du ciel n'est point descendu sur la terre , aucun orage destructeur n'a renversé les épis nourriciers ; je vois des pyramides de bled répandues dans ces vastes plaines..... Des hommes , reprit la voix gémissante , plus cruels que l'intempérie des saisons , nous voient le front pâle , les membres exténués , sans songer à nos besoins , & ils nous parlent encore de leurs besoins imaginaires , enfants de leur dure & misérable vanité. Plus nous sommes malheureux , plus nous sommes loin d'eux ; ils ne redoutent ni les accès de notre désespoir , ni l'instant du trépas qui finira nos peines & nos services , bien sûrs de retrouver dans la foule nombreuse des indigents beaucoup plus d'esclaves qu'ils n'en sauroient perdre. C'est à force de nous surcharger de travaux , & de diminuer notre nourriture , que ces grands composent leur opulence , dont ils jouissent sans remords , & qu'ils consomment dans une amère dérision sur notre état.

O ciel ! s'écria le jeune Prince en pleurant ; & il se jeta dans mes bras. Où m'as-tu conduit ? Sans doute

doute c'est parmi les malfaiteurs qui expient les crimes contre la société. Non, ce ne peut être ici que le séjour des criminels. . . . Ils ne sont point coupables, repris-je ; mais l'indigence est regardée du même œil que le crime. Voyez cette chaumière ouverte à tous les vents, ces vils meubles échappés à des mains barbares, ce triste foyer où fument quelques feuilles desséchées ; approchez, & touchez de vos mains cette paille humide & à demi pourrie. . . . Vous frissonnez. Là repose une mère qui a nourri de son lait ces mêmes enfants qui un jour verseront tout leur sang pour vous. . . . Arrête ; je t'entends, s'écria le jeune Prince, en se cachant le visage des deux mains. O ciel ! accorde-moi les moyens de réparer d'aussi funestes désastres.

Le ciel, repris-je, favorise les desseins généreux ; il leur prête une force victorieuse ; & le monarque qui possède les qualités d'un souverain, est presque assuré de voir ses projets heureusement couronnés. Un jour vous serez assis sur le trône ; on vous fatiguera les oreilles de mille maximes politiques : souvenez-vous alors que vous avez eu faim, & que vous avez trouvé des malheureux hors d'état de vous présenter de quoi l'appaiser. Etablissez l'impôt sur le luxe, & non sur les besoins de la vie ; qu'il frappe directement la tête dure du riche, & non la tête sensible du pauvre ; que votre objet soit de faire jouir chaque particulier de la richesse de l'état, & que cette richesse ne soit point assise sur la misère commune. Les moyens s'offrent en foule ; la gloire, la grandeur, la puissance d'un royaume, vains mots qui disparaissent auprès des noms sacrés de liberté, d'aisance, de bonheur des sujets. La duplicité cherchera des raisons spécieuses pour plâtrer la vérité ; elle est ici ; elle vous parle entre cette femme mourante & ces innocents qui languissent.

Que cette image aussi forte qu'elle est vraie ne sorte jamais de votre mémoire ; opposez la sans cesse à ces détours subtils & recherchés, qui ne sont que l'invention du fourbe & celle du méchant. Dites, en voyant une table fastueuse : il est des hommes qui souffrent la faim ; dites avant de reposer votre tête sur le duvet : il est des hommes qui n'ont que la terre pour lit, & ces hommes m'ont rendu dépositaire de leur bonheur. Alors, le trait actif & pur de ce sentiment généreux qui naît dans les grands cœurs, embrasera votre ame toute entière : alors la félicité des peuples coulera de votre bouche, avec vos paroles vivifiantes ; & vous sentirez la joie de relever une famille obscure qui vit à deux cents lieues de vous, qui ne vous a jamais vu, & qui vous bénira comme elle bénit l'Être suprême, sur les seuls témoignages de sa bienfaisance. Songez que vous serez un grand Roi, & que vous en aurez accompli tous les devoirs, lorsque votre œil aura percé sous le chaume obscur, où vit l'homme laborieux, & que vous aurez répandu autour de lui la subsistance qui lui est bien due, après avoir assuré celle de vos sujets. Cent batailles gagnées, tous les monuments pompeux des arts, toutes les productions du génie ne vaudront pas, aux yeux de Dieu & des hommes, cette gloire facile, simple & pure. Voilà la gloire véritable, & toute autre est fautive, illusoire & passagère. Que vous dirai-je de plus ? l'état est une chaîne immense dont vous formez le premier anneau ; si vous ne voulez pas qu'elle soit rompue, que votre anneau soit uni fortement au dernier ! alors nulle puissance ne pourra briser cette étroite alliance ; elle triomphera du temps, parce que les générations qui succéderont à la génération présente, hériteront de son amour, de son respect & de son dévouement, seuls gages de votre félici-

té : une égale & mutuelle confiance du souverain & du peuple , telle est la base éternelle des empires.

J'achevois ces mots , lorsqu'une ombre perça la terre & parut devant nous. Cette ombre étoit voilée ; mais elle portoit un diadème. Elle dit à ce jeune héros , d'un ton majestueux & qui n'avoit rien d'effrayant : O vous qui devez occuper le trône que j'ai occupé , écoutez les avis d'un monarque & d'un pere. J'avois de la fermeté dans le caractère , de la hauteur dans l'esprit , de la grandeur dans les projets ; j'étois naturellement fier , passionné pour la gloire ; mais je n'en avois pas des idées parfaitement justes ; j'ai pris pour la gloire ce qui n'en étoit que le fantôme ; j'ai travaillé pour la splendeur de la nation : je l'ai reconnu trop tard , j'ai moins fait pour son bonheur. Que n'ai-je préféré l'utilité ! Cette ambition qui séduit tous les Rois , m'a aveuglé. Il me manquoit ces principes de gouvernement que l'orgueil n'a jamais trouvés , & qui ne se découvrent qu'à ceux qui ne sont point nés pour le trône. Que ne suis-je né du moins dans le siècle éclairé où vous devez régner ! Je n'aurois eu qu'à appliquer au système du gouvernement ces principes féconds , tous détaillés , tous présentés avec cet éclat que ne soupçonnoit pas même le siècle où je vivois : j'aurois moins erré sur le choix des moyens ; j'aurois donné moins d'attention à ce qui ne méritoit que le mépris ; j'aurois senti ma force véritable. Je l'ai ignorée , & cependant j'ai été long-temps vainqueur & redoutable. Les revers m'ont appris ce que les hommes m'avoient caché ; j'ai découvert dans l'adversité ce que soixante années n'avoient pu m'apprendre. J'ai vu qu'il falloit au trône une base raisonnée ; il étoit trop tard ; la mort vint déchirer mon diadème. Si les dieux renouoient le fil de mes

jours, au lieu de porter le nom de grand, j'ambitionnerois celui de sage ; je connoîtrois qu'il est un art de régner, que cette étude profonde ne se puise point dans le cours, mais dans les pensées des hommes qui aiment le genre-humain & qui ont plaidé sa cause à la face de l'univers. Vous devez être un jour à la tête du plus heureux gouvernement ; vous aurez à conduire un peuple actif & docile, quelquefois fier, jamais intraitable ; brave, fidele, toujours bon, adorant ses Rois, même avant que de les connoître ; c'est à vos regards à féconder ses talents & ses vertus. Un coup-d'œil du maître suffira pour les enflammer d'un feu nouveau ; vous n'aurez qu'à vouloir, & vous remuerez tous les cœurs....

Le jeune Prince s'inclina pour embrasser cette ombre sacrée ; mais aussi-tôt elle rentra dans le sein de la terre. Tout ému, il se rejetta dans mes bras, comme pour recevoir quelque consolation de l'immense fardeau déposé entre ses mains. Je lui dis : Prince, l'histoire fidelle de ce grand Roi, bien méditée, est un phare lumineux pour tous ses successeurs ; ses fautes sont éloquentes. Que puis-je y ajouter ? Vous êtes dans un champ où la raison a fait croître de grandes vérités ; les grandes vérités une fois connues, excitent dans les cœurs bien nés une certaine chaleur mêlée d'admiration & d'amour. En les adoptant, vous aurez préparé à la législation la route la plus sûre & la plus facile. Qui est-ce qui parle avec force au peuple ? Qui est-ce qui le fait obéir ? Qui lui rend la soumission chere & lui en fait un devoir sacré ? Qui l'oblige à faire sans effort les sacrifices les plus rares ? C'est la raison publique, c'est elle qui parle & qui persuade. Voilà le maître absolu qui doit monter sur la tribune ; chaque citoyen saisira pour lors avec avidité ce qui sera relatif aux intérêts de la patrie, & les esprits seront éclairés, les

cœurs puissamment remués , & les volontés entraînées par une puissance d'autant plus forte qu'elle n'aura rien d'arbitraire.

Consultez cette volonté générale ; faites sentir moins votre pouvoir que celui de la loi. Les lumières sont généralement répandues , & vous devez vous en féliciter. Rien de si facile à bien gouverner qu'un peuple qui pense ; il a des principes , il connoît ses devoirs , il est une barrière qu'il ne rompt jamais. Vous êtes maître d'exalter en lui le sentiment vif de l'honneur , & de le porter aux plus grandes choses ; pour cet effet , que vos regards distinguent les talens avant les richesses , les vertus avant la naissance , le commerce & l'industrie avant les arts frivoles. Respectez dans chaque citoyen le courage , l'intégrité , & cet enthousiasme que lui inspire l'amour du bien public ; qu'aucun état ne soit avili , afin que chaque homme soit content. Vous n'aurez guere de tristes préjugés à combattre ; vous êtes dans un temps où vous pourrez beaucoup oser sans porter de préjudice à la vaste machine de l'état. Le siècle a cette maturité où , pour recueillir , on n'a besoin que de porter la main au fruit. Votre raison se joignant à la raison publique , aura sur-tout une force extraordinaire. Des tyrans ont adopté cette maxime , *divise pour régner* ; adoptez celle-ci , plus juste & plus vraie , *anoblissez vos sujets , pour qu'ils vous aiment davantage , & que vous soyez plus fort par eux.*

Le génie de chaque siècle , dans tous les temps , a maîtrisé jusqu'aux souverains. Prince , connoissez le vôtre : il est aujourd'hui deux maîtres de l'univers , *le pouvoir & le génie* ; vous tenez le premier ; l'autre se présente à vous pour vous servir : daignez le faire asseoir à vos côtés ; ayez alors ce despotisme vertueux qui agit avec fierté & sans reculer d'un

pas, lorsqu'il est question des intérêts de l'humanité, qu'il faut souvent servir malgré elle. Je ne vous parle point de récompense ; il n'en est point d'assez digne sur la terre pour l'homme qui fait le bonheur des hommes... Je m'éveillai en prononçant ces paroles, & dans l'espérance de voir mon songe se réaliser un jour. (1)

(1) J'ai publié ce songe en 1768.

I D Y L L E.

C'est une jeune fille qui parle.

L'ASTRE du jour renaît, & vainqueur de la nuit,
 Dans les airs épurés déjà son char reluit.
 Il dore de ses feux le sommet des montagnes
 Et la cime des pins qui peuple les campagnes.
 Ces flots précipités, qui roulent en torrents,
 Réfléchissent l'éclat de ses rayons naissants.
 Acheve, ô lente nuit, de replier tes voiles !
 Soleil, que ta splendeur dissipe ces étoiles !
 Feux follets, qui trompez l'incertain voyageur,
 Plongez dans les étangs votre éclat séducteur !
 O soleil, dieu des cieux ! dont la vive lumière
 Enfante les beautés de la nature entière,
 Qui répands dans les airs une douce chaleur,
 Qui sur sa tige heureuse épanouit sa fleur.
 Reçois le pur encens de mon premier hommage.
 L'aurore d'un beau jour est ton plus bel ouvrage.
 Soleil, hâte ta course, & presse ce moment
 Où tes traits radieux m'annoncent mon amant.
 Auprès des malheureux la piété l'enchaîne.
 Voici, voici l'instant qui vers moi le ramène.
 Fleurs, dont la froide nuit condense les vapeurs,
 Exhalez devant lui vos plus douces odeurs.
 Brillez à ses regards du feu qui les colore ;

Courbez-vous sous les pas du mortel que j'adore.
 Je ne fais ; mais , ô dieux ! l'heureuse volupté,
 Qui de son rayon pur amollit ma fierté ,
 De son sourire aimable embellit la nature.
 Ce bocage est plus verd , & cette onde est plus pure.
 De plus riches attraits ces chants sont couronnés.
 Tendre amour , que tout plaît à mes sens étonnés !
 Cet air délicieux , qu'à longs traits je respire.
 M'apporte les parfums de Flore & de Zéphyre.
 Ah ! c'est sans doute ici , c'est dans de si beaux lieux
 Que le bonheur vanté descend du haut des cieux . . .
 Mais quel tourment secret & quel trouble m'agite ?
 Quel poison inquiet dans mon ame s'irrite ?
 L'espoir de mes beaux jours seroit-il donc trompé ?
 La nature pâlit le charme est dissipé.
 Douce félicité , tu n'est que passagere ;
 Tu fuis comme un zéphyr sur une aile légère.
 Mon attente est trahie . . . Insupportable effroi !
 Il ne vient point Qui donc le retient loin de moi ?
 Quel devoir plus sacré que de voir une amante ;
 Que d'apporter la paix à son ame tremblante ,
 Que de calmer l'ennui d'un trop sensible cœur ?
 Fuyez , soupçon jaloux ; vous perdez le bonheur.
 Ces sentiments honteux étouffent la tendresse.
 Tel on voit le lierre : il rampe avec bassesse ,
 S'il embrasse le chêne , il monte autour de lui ,
 Et dessèche le tronc qui faisoit son appui.
 Je connois mon amant , son cœur tendre & fidele.
 Loin du faste des cours , où le luxe étincelle ,
 Il a cherché la paix en cet asyle heureux ,
 Où nos deux cœurs unis brûlent des mêmes feux.
 C'est ce front ingénu , le tableau de mon ame ,
 Ou plutôt c'est mon cœur qui le touche & l'enflamme.
 Ma superbe rivale , en volant sur ses pas ,
 Etale vainement l'orgueil de ses appas :
 La volupté l'anime , & non pas la tendresse.
 Il fuit des faux plaisirs la coupe enchanteresse.
 Eh ! seroit-il séduit par cet art imposteur
 Qui détruit l'incarnat de la tendre pudeur ?
 Que fais-je ! il feint peut-être , & consommant son crime ,
 De ce piège odieux je deviens la victime.
 Hélas ! puis-je ignorer les préjugés cruels
 Dont , pour mieux nous tromper , se servent les mortels ?

Ils n'ont que du mépris pour un sexe timide
 Dans leurs plus vifs transports l'imposture les guide.
 S'ils baissent devant nous leurs fronts humiliés,
 Si dans leurs vains ferments ils tombent à nos pieds
 C'est pour mieux signaler leur tardive vengeance,
 Contens de voir couler les pleurs de l'innocence.
 Hélas, n'ont-ils pas mis dans le rang des vertus
 Le courage féroce & ses cruels abus,
 Et la gloire sanglante, & l'ardent fanatisme,
 Et la soif des combats, qu'ils nomment héroïsme !
 Qui d'eux, en s'érigeant une divinité,
 A dressé des autels à la fidélité ?
 S'ils aiment, les ingrats, dans leur subtile adresse
 Ils cherchent à surprendre un moment de foiblesse.
 Leur vanité triomphe. . . Injuste que je suis !
 Où mon esprit s'égare & cherche des ennuis !
 En ce vallon paisible il va bientôt se rendre :
 S'il est possible, hélas ! je le verrai plus tendre.
 Enfin, je le verrai. . . j'éprouvai mille fois
 Qu'aussi-tôt qu'il approche & que je l'aperçois,
 Un doux calme renaît dans mon ame agitée ;
 J'efface toute plainte, & d'amour transportée,
 J'oublie & mes douleurs & mon ressentiment ;
 Je ne fais qu'être heureuse auprès de mon amant.
 Cependant si, tandis que mon amour l'excuse,
 Il trahissoit un cœur qu'un tendre espoir abuse ;
 Si dans les bras d'une autre... arme toi, ciel vengeur ;
 Que l'univers entier respire ma fureur !
 Qu'il périsse ! . . . Que dis-je ! arrête-toi, vengeance !
 Que ces vœux effrayans meurent dans le silence.
 O terre ! n'ouvre point tes gouffres sous ses pas !
 Laisse ce monstre en paix... & qu'il ne meure pas.
 Qu'il vive, qu'il commette encor de nouveaux crimes !
 Qu'il arrache des pleurs aux crédules victimes !
 Si le ciel irrité sur lui lance ses feux,
 Qu'une autre infortunée enfante de tels vœux !
 Mais mon œil l'aperçoit... D'une course légère
 Il franchit le sommet de ce mont solitaire.
 Ses regards inquiets tombent de toute part ;
 Il me voit... il sourit... Ah ! j'entends son regard.
 Aux transports les plus doux quand mon ame est en proie,
 Dieux ! ranimez mes sens... Je succombe à ma joie.

B O N S R O I S.

UN homme du seizième siècle avoit mis dans la rondeur d'un denier les noms de tous les bons princes anciens & modernes : il y avoit encore de la place.

Je voudrois que l'on renouvelât de nos jours cette imagination plaisante , qui a du sel , & qu'on fit de ce beau denier une monnoie courante.

Le résultat de l'histoire ancienne & moderne tiendroit , pour ainsi dire , dans cet étroit espace. Quel laconisme philosophique !

O denier couvert du nom des bons rois , tu effacerois à mes yeux les plus beaux quadruples , & je te porterois à ma boutonniere !

Mettons nous tous ensemble à composer ce rare denier. Récapitulons , & voyons les noms qui seront admis , les noms qui seront rejetés. Cet ouvrage ne fera pas volumineux ; mais combien il demande un esprit juste , éclairé !

J'aime ces belles paroles de Montesquieu : La clémence est la qualité distinctive des monarques ; les monarques ont tant à gagner par la clémence , elle est suivie de tant d'amour ; ils en tirent tant de gloire , que c'est presque toujours un bonheur pour eux d'avoir occasion de l'exercer.

Ne tardons pas , mes amis , à frapper notre rond denier ; qu'il devienne la médaille de la postérité ; qu'il nous tienne lieu de ces bronzes que l'antiquaire oisif accumule , & qui offrent les physionomies dures de ces rois méchants , dont le genre humain ne fut soulagé que par la bienfaisante faux de la mort.

H O S P I T A L I T É.

CHEZ les anciens Romains , on entroit dans une maison comme on entre dans un temple ; on alloit s'asseoir à la table , on y mangeoit : le maître se levoit pour vous recevoir. Dès-lors on étoit dans un asyle sacré ; l'hôte vous auroit reconnu pour son plus cruel ennemi , qu'il n'eût point violé la loi de l'hospitalité. Chez les Indiens , on voit à-peu-près la même chose. Cette coutume a je ne fais quoi de noble & d'attendrissant , qui rend l'enfance des sociétés bien plus touchante que leur âge mûr. Quel usage plus simple & plus auguste des biens qu'a dispensé le Créateur ? Et que représentent nos auberges semées sur les routes , en comparaison de ces institutions pieuses , qui étoient , pour ainsi dire , sous l'œil des dieux ?

Je trouve encore chez les anciens une chose admirable & que je ne vois nulle part ; c'est la *couronne civique* , donnée à celui qui sauvait la vie à un citoyen. Quoiqu'on soit assez heureux de faire une pareille action , & qu'elle porte sa récompense avec soi , c'étoit une belle couronne à porter que celle-là.

G E O R G E D A N D I N.

J'AI vu aujourd'hui la représentation de *George Dandin* par les comédiens ordinaires du Roi. Cette comédie pouvoit n'être pas licencieuse du temps de Moliere ; mais aujourd'hui (j'en appelle au commentaire public du parterre & des loges) c'est bien la piece la plus indécente , la plus scandaleuse que

la corruption raffinée puisse offrir pour enhardir le crime d'adultère , & ridiculiser l'honnête - homme trompé.

Don Japhet d'Arménie , vieille scaronade , du moins scandalisé ; mais ici tout le parterre complice applaudit à la perfidie ingénieuse de l'épouse , & semble être de moitié dans ses stratagèmes pour rire & se moquer de l'époux.

George Dandin me paroît une des pièces à prescrire du théâtre , si l'on ne veut pas que l'adultère soit regardé publiquement comme une gentillesse , puisqu'on ose en donner des leçons aussi peu équivoques sur la scène françoise qu'on dit épurée , & que le *Mercur*e la proclame comme une école de mœurs.

Molière cesse souvent d'être philosophe , pour mettre les rieurs de son côté : il fait tomber alors la plaisanterie sur des choses sérieuses ; mais il n'y a rien de si sacré qu'on ne puisse tourner en ridicule. Il n'y a de rire doux & profond que le rire que la morale avoue ; & , que ce mot ici n'effarouche point , la morale est gaie & susceptible d'être revêtue des plus brillantes couleurs : elles seront toujours plus durables que celles dont on pare le vice.

Heureux donc Molière , heureux ce grand homme ! si toutes ces pièces ressembloient au *Tartuffe* , à l'*Avare* , au *Malade imaginaire* ; si à la peinture vivante & agréable des caractères il avoit su unir plus constamment le talent d'enflammer notre amour naturel pour la vertu , & d'augmenter notre horreur pour le vice ; si au bon sens & à la profondeur de ses observations il avoit su joindre l'art de perfectionner la science des mœurs !

Après la représentation de *George Dandin* , l'on

a annoncé *Phedre* pour le lendemain. Je ne ferois m'accoutumer à la passion incestueuse de *Phedre*, revêtue des plus brillantes couleurs. Cette déclaration d'amour, faite à son beau-fils, doit enflammer les joues de la pudeur, & faire rougir toute personne de son sexe. Ses fureurs, lorsqu'elle apprend l'arrivée de son époux, révoltent le sens moral. Je ne fais à quoi peut servir le tableau de cette passion effrénée, exposée sans ménagement sous le regard de tous les âges. A peine les tribunaux admettroient-ils de pareilles images, & on les offre en plein théâtre. *Phedre* est encore une de ces piéces dont la représentation devoit être interdite, parce que les détails du poète donnent l'idée d'un déréglement qu'il seroit mieux de couvrir d'un voile.

Que ne feroit on pas de la poésie dramatique, si le législateur, plus attentif au choix des sujets, favoit l'employer à propos, s'il livroit au poète ses loix, en lui disant : Colore ces saintes effigies de la raison publique, & fais que tout le monde les adopte de cœur & d'esprit; emploie l'énergie de ton art pour imprimer la dignité à tout ce que doit respecter & chérir un peuple!

Alors le poète, élevé par ce grand objet, enflammé par la beauté du sujet, rencontreroit les images propres à animer les décisions de la patrie; & revêtue de tous les charmes de l'éloquence, la loi utile seroit bientôt gravée dans tous les cœurs.

Alors la poésie théâtrale, prenant un ton grave & solennel, s'éloigneroit de ses formes vicieuses, & rejetteroit une imitation puérile.

Ces personnages antiques & rebattus, qui reviennent pour nous entretenir d'incestes & de parricides, feroient place à d'autres qui nous inf-

pireroient les idées dont nous avons besoin. La poésie d'accord avec la législation, feroit naître certaines maximes fondamentales, certaines notions directrices, qui épureroient le code des loix & les mœurs nationales.

Le propre des beaux arts n'est-il pas de donner à nos idées une tournure plus noble, & à notre esprit un caractère plus relevé? La poésie dramatique n'est-elle pas faite pour développer en nous les idées de l'utile, du beau, de l'agréable, dont nous portons tous le germe? Voilà un emploi digne d'un écrivain.

P H I S I O N O M I E.

O VISAGE de l'homme, ô miroir plus vrai, plus expressif que son geste, son discours & même son accent! tu peux te déguiser quelquefois; mais tu ne peux éteindre ce rapide éclair qui part de l'ame: il a un cours involontaire, il brille dans les yeux du fourbe même; il le sent, & tire le rideau: il voudroit commander à son ame, mais elle s'est échappée, elle a percé ses enveloppes, elle s'est laissé voir à nu.

Le poëte doit croire à la phisionomie: tout considéré, elle est moins fautive que toute autre apparence. On forme son langage, ses manieres, son ton, son attitude, son style; mais la phisionomie, moulée, pour ainsi dire, par le caractère intérieur, est indestructible comme lui.

L'ame imprime à la figure un caractère qu'elle modele à sa façon. Qui ne sait distinguer, dans le feu des yeux & la finesse du sourire, un homme d'esprit

d'un sot ? Celui-ci n'a-t-il presque pas toujours un masque épais qui le fait deviner au premier coup-d'œil ? Souvent une charmante figure ne fait point pardonner & la mal-adresse & la pauvreté de l'esprit. Madame de Sévigné admiroit dans une société un beau garçon qui ne disoit encore mot : il vint à ouvrir la bouche , & lâcha deux ou trois sottises. *Je crus lui voir pousser des cornes au front* , s'écrie dans son style animé la spirituelle femme que je viens de citer.

Quelle est la structure intime & délicate qui fait monter le rouge de la pudeur , l'allume , & lui donne une autre nuance que celle de la colère ; qui nous fait pâlir de joie & de frayeur , qui donne un pleurer doux , un rire amer ? Quels sont les admirables ressorts de ces mouvements ?

Le phyſionomiste Campanella a fait des observations exactes sur les visages humains. Quand il vouloit pénétrer l'intention de ceux à qui il avoit à faire , il composoit l'habitude de son corps aussi exactement qu'il le pouvoit sur celle de la personne.

En copiant leur geste & leur air de tête , il observoit quel tour d'esprit prenoit alors sa pensée : sa pensée , à ce qu'il prétend , lui représentoit la passion qui animoit ceux dont il imitoit l'extérieur. Sans doute cela ne pouvoit manquer d'être très-fautif ; mais il est sûr qu'il y a un rapport entre le geste du corps & la passion qui domine.



A M O U R.

PASSION définie dans tous les temps , peinte de diverses couleurs , & encore inconnue , malgré le tableau des plus grands maîtres.

Instinct violent qui rompt les plus puissantes barrières ; passion exclusive qui méconnoît elle-même sa fougue & son audace.

C'est ce qu'il y a de plus fort dans la nature , c'est le levier qui porte le cœur humain à toutes les extrémités.

La force & l'activité de cette puissance productrice ne consultent guere nos loix & nos institutions. La nature lui a confié le dépôt & la garde des générations futures ; elle marche à l'accomplissement de ses loix souveraines , & les digues qu'on oppose à son cours ne font que changer l'instinct en fureur , au lieu de le détruire.

L'amour imprime à l'ame un nouveau caractère ; elle reçoit par lui une trempe de douceur & d'humanité. Il est toujours farouche ou dur l'homme qui s'écarte de ses plaisirs. Son cœur qui s'échauffe , se durcit ; il n'est plus disposé à la compassion ; il est inaccessible à la pitié. Voulez-vous voir le dernier terme de l'avilissement ? considérez dans les fers ces être dégradés ; leur ame est mutilée comme leur corps : de tous les esclaves ce sont les plus vils & les plus cruels : de tous les sentimens morts dans leurs cœurs , il n'y reste que la bassesse , & une rage sourde qui fermente & s'accroît : ils ne jouissent plus qu'autant que les cris & les larmes des victimes sympathisent avec l'affreuse jalousie qui les ronge : ils ont soif des

douleurs d'autrui , pour adoucir les leurs : il faut qu'ils voient des malheureux pour cesser un moment de l'être ; ils triomphent , lorsqu'ils écrasent un objet sensible , sous ce même despotisme qui leur a été si funeste.

L'amour produit le plus grand plaisir qui puisse interroger les sens ; il est vif chez presque tous les hommes ; chez quelques-uns d'entr'eux il monte jusqu'au ravissement , jusqu'à l'extase , jusqu'à la fureur , si ce mot peut s'employer pour peindre les transports de la volupté suprême.

L'amour est le roi de l'empire qu'occupe l'imagination ; c'est là qu'il regne , qu'il crée ou détruit les objets , qu'il produit des effets extraordinaires. Sans l'imagination qui divinise la beauté , l'émotion sensuelle , mise dans la balance , se réduiroit à bien peu de chose.

Le foyer de l'amour est au centre de l'homme passionné ; mais si ce feu qui doit se partager entre deux êtres , & se jouer entre leur surface , si ce feu reste dans le sein d'une des deux victimes , il brûle , il dévore.

C'est le premier mouvement d'une ame tendre & pure : tandis que les autres passions concentrent l'homme en lui-même , l'amour le fait vivre dans un autre , éteint le farouche intérêt personnel , pour lui révéler les jouissances que donne le plaisir de servir ce qu'on aime.

La débauche est née de l'ennui , du vuide de l'ame , de l'égoïsme , de l'impossibilité de s'occuper , de concevoir de grandes idées & des sentimens nobles. L'amour qui est son contre-poison , est compagnon de la force , du courage , des grandes entreprises , & l'on compte peu d'hommes de génie qui n'aient laissé dans leurs écrits quelque
quelque

quelque trace de la douce flamme qui les a soutenus dans leur carrière.

Cette sensibilité précieuse ; ce besoin d'aimer , qui anime & vivifie tous les êtres , est une vertu ; car en nous détachant de nous-mêmes , elle nous accoutume à nous attacher davantage aux autres : elle affoiblit l'orgueil & adoucit la férocité. Le bien constant que cette passion procure , fait excuser les accidents qu'elle cause. Peut-être qu'au moment de sa plus grande activité elle remplit l'ame toute entière : mais ce moment de vertige ne dure pas ; l'amour ne peut ni endurcir les cœurs , ni détruire les vertus civiles ; l'amant devient époux , pere , & conséquemment se lie davantage au titre de citoyen.

L'amour communique son sentiment aimable & généreux à tout ce qui le touche ; il inspire des pensées vastes & élevées , & l'on reconnoît jusques dans les écrits qui survivent au trépas , si leur auteur a su aimer ; il s'exhale de ses productions une chaleur douce & pénétrante.

L'amour féconde plus souvent nos vertus que nos vices ; le cœur échauffé s'améliore. Après un court instant de délire , il est formé. L'homme devient plus sensible , plus sage ; il conserve sa bonté , & n'a perdu que quelques moments abandonnés au plaisir.

Le véritable amour n'habite point dans les ames basses & rétrécies , ou il les change bientôt ; mais le plus beau triomphe qu'il remporte c'est de terrasser la débauche , ce monstre qui prend son masque pour avilir notre ame , & obscurcir nos meilleures qualités.

Ce qu'il y a ensuite de meilleur dans l'amour que se portent deux êtres ; c'est l'amitié , qui nécessairement y demeure comprise. L'amour n'est

respectable & puissant que par elle : par la loi de nature on aime le premier objet dont la vue nous frappe ; mais c'est la réflexion , le sentiment , l'amitié , la confiance enfin , qui nous lient à cet objet. Tout se réunit dans un seul & même foyer : sans cette affection sentimentale , le feu de la passion physique s'évapore & fait même place au dégoût. De-là vient que la beauté est quelquefois délaissée , & que toute femme , même la plus laide , peut inspirer un sentiment tendre & durable.

V I E I L L E S S E.

QU'UN financier concussionnaire vieillisse & perde tout le feu de son âpre génie , il n'y a pas de mal à cela : mais figurez-vous Newton retombant en enfance , & n'ayant plus la moindre idée des vérités sublimes qu'il a découvertes ; quelle humiliation pour la nature humaine !

La vieillesse , ôtant aux organes leur force & leur ressort , change du moins en mort douce & tranquille , ces morts douloureuses & violentes , où la vie lutte avec effort contre la destruction , où la convulsion naît de ce combat terrible. Il n'en est plus ici : c'est un flambeau dont la lumière tremble , vacille , s'évapore & s'éteint.

La nature , à notre insu , fait nous résigner , & nous facilite ce passage par des gradations lentes & imperceptibles. L'habitude de vivre éloigne l'idée de la fin de sa carrière ; on y touche , & l'on croit avoir encore un long espace à parcourir. L'espérance même devient plus vive à mesure que le terme avance. Un vieillard de qua-

tre-vingt-quinze ans ouvre la gazette , & y lit qu'un homme a vécu cent dix-huit ans , il se flatte d'un semblable privilège , & il se confirme dans cette idée , en lisant , porte close , l'*almanach des centenaires*.

Cependant , sans la mort qui , douce & charitable , vient délivrer le vieillard de la progression inévitable des loix du mouvement , il se trouveroit enléveli dans son propre corps : les canaux qui s'obstruent , les fluides qui s'épaississent , les cartilages qui s'ossifient , les muscles qui se roidissent , le sang qui se dessèche , tout métamorphoseroit en statue ce corps autrefois si souple , si flexible ; & son ame , rendue captive par le principe terreux de la vieillesse , soupire-roit dans une froide masse , & crierait après sa délivrance.

Nous sommes conduits à la vieillesse par une pente insensible ; nous perdons nos goûts , nous oublions nos besoins , avec la faculté de les satisfaire. Ce qu'on eût regardé dans la jeunesse comme des privations , n'en sont plus alors : le cœur qui désiroit beaucoup , désire peu ; il se fait un nouveau monde de l'espace étroit qu'il occupe ; cet espace lui suffit. Il lui falloit de vastes projets : aujourd'hui une robe-de chambre , le caquet d'une voisine racontant les nouvelles du quartier , remplacent les desseins ambitieux.

Ce que la vieillesse a de fatal , c'est qu'elle fait entrer dans notre cerveau les idées dont nous étions le plus éloignés ; c'est qu'elle éteint en nous le sentiment , l'amour des nôtres ; c'est , disons le mot terrible , qu'elle nous ôte les vertus qui tiennent à la sensibilité.

Quand tu as vu quelque tour du rouage de l'univers , tu as tout vu , dit Montaigne , la nature

ne fait plus que recommencer. Je ne fais, il y a dans ces mots un arrêt tout-à-la fois plaissant & solemnel.

La philosophie que l'on dédaigne dans les années brillantes de la vie, vient offrir les secours à la vieillesse ; elle est seule & délaissée. Heureux alors le sage qui a cultivé son esprit ! Il retrouve autour de lui ces jouissances que les années n'ôtent point. Pourquoi la plupart des vieillards sont-ils chagrins & de mauvaise humeur ? C'est qu'ils n'ont jamais appris à vivre avec eux-mêmes ; ils ne se sont point créés des ressources pour cet âge rigoureux ; ils ont cru, en amassant une grande fortune, avoir pourvu à tout ; ils n'ont travaillé que pour des héritiers avides & ingrats.

L'homme qui a su orner son esprit, jouit dans sa vieillesse des fruits de l'étude : presque tous les gens de lettres terminent leur carrière par des ouvrages gais & plaisans. Le secret de la vie humaine leur est, pour ainsi dire dévoilé : ils sourient du passé, & de ces passions qui les agitoient ; leur tête, éclairée par plusieurs faits, devient un creuset où tout s'est épuré ; ils lancent la saillie sur ces mêmes objets qui leur avoient paru si graves, si importans ; ils semblent avoir trouvé la véritable proportion des choses.

Autant le vieillard qui n'a songé qu'à l'or paroît stupide & déjà enfoncé dans la nuit du tombeau, autant le vieillard instruit brille au milieu de ses nouveaux contemporains : son ame, perfectionnée par l'expérience d'une longue vie, semble recéler plus de lumière, lorsqu'elle n'a plus qu'un pas à faire pour entrer dans le séjour de la vérité. Il compare deux ou trois générations, il rapproche des époques éloignées ; & s'il ma-

nie encore la plume, la piquante ironie a pris la place de l'aigreur. La critique du jeune homme est ordinairement dure, altière, emportée, celle du vieillard est enjouée & légère.

Si l'on étoit sûr de mourir jeune, on pourroit se dispenser du soin de cultiver les lettres : mais comme on peut vieillir, il est important de se créer de loin cette inépuisable ressource, lorsque le monde nous abandonnera & que nous nous trouverons seuls au milieu d'une nouvelle génération.

Que deviennent à soixante ans la jolie femme & l'homme à la mode. L'ennui les tue. Entendez cette censure amère du présent, qui cache les regrets du passé, & qui accuse l'emploi d'une vie frivole.

On les fuit, on n'a pas tort. Comment estimer un vieillard dont la tête est encore vuide après tant d'années, qui n'a su rien voir, rien retenir, lorsque le spectacle de la nature s'est tant de fois renouvelé sous ses regards ; qui ne peut pas parler à la génération naissante, ni distribuer les leçons de l'expérience ? On détourne les regards de cet être malheureux, parce qu'il n'a pas su mettre à profit cette foule d'événemens qui ont passé sur sa tête avec une indifférence honteuse.

Préparons-nous de bonne heure à la vieillesse : que les lettres consolatrices, les arts, la gaieté, l'amitié embellissent l'hiver de notre vie. Douce amitié, c'est dans cet âge qu'on sent ton prix estimable ! Heureux qui termine sa carrière dans les bras de son ancien ami !

Si nous avons perdu ce trésor, créons-nous du moins quelques occupations utiles. La Fontaine représente un octogénaire plantant des arbres. Comme cette image est touchante !

Mes arriere-neveux me devront cet ombrage,
 Eh quoi ! défendez-vous au sage
 De se donner des soins pour le plaisir d'autrui ?
 Cela même est un fruit que je goûte aujourd'hui,
 J'en puis jouir demain , & quelques jours encore....

D E L A C A M P A G N E .

IL n'y a que le charme puissant & secret de la campagne , qui ait un empire constant & universel sur le cœur de l'homme , vainement les créations du luxe voudroient usurper ce pouvoir ; pénibles & apprêtées , imparfaites dans leurs effets , brillantes & froides , elles laissent un vuide qui fait encore soupirer à la suite des efforts , des recherches & des combinaisons des artistes. La campagne simple & magnifique a un trait inépuisable ; ses traits rians se reproduisent à mesure que l'œil les détaille ; ses avantages se multiplient à mesure que l'on apprend à les connoître ; & le cœur que n'a pu remplir le faste des cours , le tumulte des fêtes , les décorations artificielles , repose délicieusement dans les belles & solitaires retraites de la nature.

C'est là que l'homme peut se contempler en silence , jouir de lui-même , apprécier le temps & l'existence , rendre pleins de jours que l'on dépense ailleurs avec une folle prodigalité. Débarrassé du poids importun des affaires , loin de la gêne & de la sollicitude des sociétés , il n'a plus cette inquiétude secrète qui ronge l'ambitieux , poursuivant le fantôme de la fortune dans l'air empoisonné des villes ; il éprouve ce calme , ce repos égal & profond qu'enfante le sentiment de

la liberté ; c'est par elle qu'il trouve la richesse dans l'aisance , la sagesse dans la modération , le trésor du temps dans son emploi , les jouissances enfin sans repentir.

Malheureux l'homme qui , corrompu par le tumulte des villes , trouve la campagne silencieuse & morte ! A coup sûr , le germe du bien est étouffé en lui. La campagne est éloquente pour l'ame saine ; elle est animée pour le cœur sensible ; elle entretient la paix de l'ame , & la rétablit même quand elle est troublée ; elle écarte les passions orgueilleuses & petites , tourmente des hommes livrés au tourbillon du monde ; elle calme ces convulsions orageuses que la cupidité fait naître. La campagne est mere des sentimens honnêtes ; & indépendamment des avantages physiques qu'elle procure , tels que les alimens sains , la tranquillité , la pureté de l'air , qui restituent ou entretiennent les forces de la santé , elle a des avantages moraux très-remarquables : les vices honteux s'écartent d'eux-mêmes de ses asyles où les bois , la verdure , les prés , les haies fleuries semblent enfermer les goûts simples & les vertus paisibles.

La campagne ! Les poètes l'ont chantée , les peintres l'ont transmise sur la toile , les philosophes l'ont préconisée ; plus heureux celui qui , amant de ses attraits , la contemple , fait jouir de ses trésors divers , & conserve ses mœurs pures , en respirant l'air balsamique des fleurs , & en foulant chaque matin les plantes odoriférantes !

Qui n'a senti le besoin de la visiter , du moins à la renaissance des beaux jours , quand le verd tendre des gazons , le premier chant des oiseaux , les rayons plus actifs du soleil , hâtant la végétation , appellent l'être le plus indifférent pour

admirer la main agissante & cachée , qui étend l'herbe touffue , développe les germes , pare les fommités des arbres de boutons déjà impatiens de s'ouvrir , & qui vont jeter bientôt à travers le feuillage , les fleurs & les fruits !

O tableau enchanteur ! ô spectacle plus intéressant que tous ceux que l'art pourroit offrir ! Qu'il est doux d'aller cueillir le premier bouquet de violettes le long du ruisseau serpentant sur la pelouse , & d'appercevoir , le pied mouillé par la rosée fraîche & brillante , dans cette aurore d'un beau jour de printemps , la suite des beaux jours qui doivent naître encore & perpétuer les plaisirs innocens de l'homme.

C'est à la campagne que les écrivains acquièrent plus de noblesse & d'élévation dans les idées , deviennent plus forts & plus touchans ; c'est là que se composent les ouvrages généreux , c'est-à-dire , ceux qui embrassent le plan de la félicité publique. A la campagne on songe nécessairement à la plus nombreuse portion du genre-humain ; on la voit , on l'a sous les yeux , on l'apperçoit courbée sous le travail & exerçant les arts de première nécessité , ces arts primitifs qui réveillent & rappellent toujours des idées simples , génératrices des grandes idées ; tandis que dans les villes les arts , trop raffinés peut être de nos jours , tombent dans les formes minutieuses , & n'ont d'autre but que de récréer un instant l'œil dédaigneux des riches.

Dans les cités populeuses , on écrira les romans voluptueux , les petits vers élégans & légers , les comédies maniérées ; mais l'*Histoire naturelle* , l'*Emile* , l'*Histoire du commerce des deux Indes* , toutes ces grandes compositions qui honorent notre siècle , semblent avoir été tracées sous le

point de vue des hameaux & de la cime vacillante des forêts séculaires.

Les villes offriront-elles jamais dans leur uniforme enceinte ces scènes ravissantes qui prêtent tant au pinceau du poète , & non moins à la méditation du philosophe , lorsque les nuages colorés se fondent & se marient avec la tête arrondie & superbe des arbres les plus élevés , lorsque les rayons qui s'échappent en traits étincelants , étalent , par leur prodigieuse réfrangibilité , ce que l'astre du jour a de plus pompeux & de plus éblouissant ; quand la lumière , devenue plus ardente , transforme tout-à-coup un paysage en un autre paysage , tant sa teinte est chaude & vigoureuse ; quand les lieux , en ces trop rapides instans , sont métamorphosés à l'œil même du propriétaire qui s'en étonne , & ne reconnoît plus l'endroit qu'éclaircit , le matin , le doux & paisible rayon de l'aurore , tant la magie des couleurs est vive & frappante , tant elle imprime aux mêmes objets une diversité magnifique & non moins admirable !

Et le soir , quand le lac paisible répète le front de la lune , sa lumière argentée & le brillant des étoiles ; quand les nuages légers qui l'environnent , passent en mobiles images dans le miroir des eaux , sous les pieds du contemplateur ; qu'il entend dans le lointain le cri prolongé de quelque oiseau nocturne ; qu'il voit le flot tremblotant , mais uni , reproduire le paysage frais d'alentour ; dans quel lieu rencontreroit-il un repos plus absolu , une paix plus douce ? où éprouverait-il mieux le sentiment voluptueux d'une rêverie indéterminée ?

Et le matin , quand l'atmosphère s'épure , que les nuages qui s'argentent sont épars sur l'horizon

zon comme des flocons de laine , qu'il voit le laboureur déjà dans les champs , peser sur le soc , briser la mousse & diriger le sillon droit & profond , d'où sortiront les épis dorés , ne sourit - il pas de joie devant les germes de la fécondité , confiés au sein maternel de la terre ?

Aveuglement insensé ! Ce cultivateur qui , par un travail journalier & renaissant , fait sur la nature les plus nobles conquêtes , qui , créant les objets de premier besoin , contribue plus qu'un autre citoyen à la splendeur , à la prospérité , à la force , à la vie de l'état , humilié par l'arrogance oisive & insolante , voit ses mains laborieuses qui conduisent le soc de la charrue , & manient la beche nourricière , avilies & reléguées dans la dernière classe de la société. Et sans ces mains couvertes de durillons , la disette , la pauvreté , la famine & la douleur dévoreroient jusqu'aux grands dans leurs palais de marbre. Mais telle est l'incroyable injustice , ou plutôt l'extravagance de l'homme , qu'il suffit de lui être utile , pour démériter à ses regards !

Le travail manuel , premier exercice de l'homme , occupation sacrée des anciens patriarches , ordonné par Dieu même , le travail (1) , seule puissance sur la terre qui remue & vivifie la matière oisive , est regardé , de nos jours coupables , comme un emploi avilissant ; tandis que le financier tortionnaire , le guerrier cruel , le citadin indolent osent prendre le pas sur l'homme qui , donnant à la sève son premier mouvement , a dans sa tête plus d'observations justes ,

(1) *Ne oderis laboriosa opera & rusticationem creatam ab Altissimo. Ecclesiast. chap. VII, v. 16.*

& dans son cœur plus de vertus hospitalières , que ceux qui le regardent avec dédain : dédain qui ne peut être ici payé que par le mépris ; car ce dédain doit être considéré avec juste raison comme le dernier terme de la démence humaine. Le cultivateur qui réclame seulement l'égalité , ne va point mendier un emploi à la porte d'une vile courtisane , ni s'exposer au rire insultant d'un commis , insidieux distributeur des graces qu'il fait acheter par une entière dégradation ; il fait que la terre le nourrira , & il s'attache à ses mamelles. Eh ! qu'opposeront les êtres superbes & vains qui , parés des livres du luxe & leurs éternels esclaves , osent se croire au - dessus de lui , qu'opposeront-ils hélas ? On ne le fait que trop par l'expérience : des inutilités , des vices & des crimes.

Les écrivains philosophes n'ont point partagé ce dédain arrogant , crime de l'opulence ; ils ont tous dit d'une voix unanime : *Honneur immortel à la sainte agriculture !* Ils l'ont vénérée constamment dans leurs écrits ; la charrue fut pour eux un objet sacré. Ils ont félicité les rois de la toucher avec pompe & solennité dans telle fête annuelle. Virgile , à la cour d'Auguste , a décrit la herse , le hoyau , la beche , le rateau & les orillons du soc qui rangent également la terre des deux côtés ; & tous les écrivains que j'ai appelés *généreux* , ont préféré dans leurs chants les instruments de la rustique simplicité à tous ces ornements du luxe & de la faveur , que la corruption des mœurs & des arts pouvoit offrir.

A mesure que la race humaine sera plus éclairée , ils seront plus estimés , ces interpretes sensés de la voix publique ; eux qui osent célébrer de tout leur pouvoir les travaux des agriculteurs ;

eux qui ont restitué la noblesse à l'homme aux cheveux blancs , qui , pendant soixante années , a procuré à ses semblables le vêtement & la subsistance , & qui , pour surcroît de bienfait , a donné à sa patrie , dans ses propres enfants , des soldats robustes & dociles. Comment , après tant de sacrifices , de travaux & de fatigues , cet homme de la campagne ne représenteroit-il pas aux yeux du philosophe le véritable Atlas , soutenant tout le fardeau du globe sur ses épaules de paysan ?

Tristement enchaîné dans la capitale , où le fort , hélas ! m'a fait naître , je salue de loin la campagne : mais je demande à mon imagination les jouissances que le festin m'a refusées ; je me dédommage de ses rigueurs , en me rendant propriétaire , à ma fantaisie , des lieux que je fréquente. Lorsque je m'échappe de l'atmosphère qui m'entourne à Paris , une fois sorti de ses tristes barrières , je goûte plus vivement le plaisir après lequel j'ai long-temps soupiré. Les princes me cedent alors leurs domaines & leurs héritages. Les bois , les routes , les forêts m'appartiennent ; les eaux limpides du riant Chantilly (1) coulent , écument , jaillissent sous ma loi ; je parcours le *Hameau* (2) : tant que ma vue peut s'étendre ,

(1) Lieu que j'ai visité tous les ans pendant plus de vingt-cinq années.

(2) Jolie création , pleine de graces , de détails piquans & négligés ; c'est une féerie champêtre ; on y sourit au goût , & l'on est touché en même-temps de l'art qui a si bien senti & respecté la nature. Quand le *Hameau* est illuminé le soir d'un beau jour d'été , rien n'est plus pur , plus brillant. J'y ai vu des fêtes enchantées ; & la présence rare de quelques personnages qui

je jouis , je recule les limites de mes possessions ; elles ne sont point imaginaires ; j'en use autant & plus que le fier possesseur. J'aspire tout l'air qui m'environne ; je foule tous les gazons ; je mesure de loin la hauteur de tous les arbres ; je salue toutes les fontaines ; & quand je vois passer la biche légère & le daim fugitif , je me dis : Ils sont à moi ; mais je veux les laisser errer librement sous les portiques verts de leurs paisibles habitations , sans les déchirer , par la morsure des chiens féroces , ou les percer de balles meurtrieres.

Egaré sur le soir , un livre en main , qui connoît le plaisir de grimper sur un coteau en cueillant quelques fleurs aromatiques , & si ce n'est pas assez , d'escalader une petite & rude montagne : parvenu là , d'aller s'asseoir sous un bouquet de vieux chênes qui imitent un parasol , d'y respirer un air pur comme la pensée que forme l'innocence ; de sentir le charme de se trouver seul , & de laisser ensuite errer ses regards , sur les prairies , les ruisseaux , les chaumières & les clochers qui forment un tableau varié ? Un vent modéré soulève vos cheveux & incline l'herbe touffue ; vous vous couchez avec délices sur un tendre gazon ; le soleil est à demi-voilé , & sortant de dessous un nuage , il jette des traits de lumière sur une partie éloignée. Quel coup d'œil ! il semble en ce moment que l'univers ne roule

se promenoient loin de leurs trônes , ajoutoit encore à la magie du spectacle. Il m'est arrivé plus d'une fois de passer un jour entier dans ce séjour frais , & d'y rêver au doux bruit des eaux. Dans un petit espace ce jardin renferme une foule de beautés riantes & pittoresques. Je remercie bien le Prince qui l'a bâti pour moi.

que pour la paisible contemplation du philosophe. Il oublie & l'injustice & l'indifférence des hommes. Il est loin d'eux ; il lie dans sa pensée le brin d'herbe qu'il arrache & qu'il suce , & le soleil qui , penchant sur son déclin , ajoute à la majesté de ce tranquille horizon. Il est ému de la moindre plante , comme du point le plus magnifique de la création ; tout lui paroît marcher de niveau , & ce n'est qu'en descendant de la montagne , lorsque les ombres grandissent & comblent les vallons , ce n'est qu'en rentrant à pas tardifs sous la chaumière où travaille & gémit l'indigence exténuée , qu'il apperçoit l'inégalité du monde moral , & qu'il éprouve cette mélancolie triste & douce , qui n'est que la suite du ravissement qu'il vient d'éprouver au sommet de la colline.

Il entre une autre fois dans une forêt solitaire ; & si le cri barbare de la chasse ne raisonne point pour réveiller en lui des images douloureuses de meurtre & de carnage , l'inspiration auguste le fait. Cette forêt a quelque chose de majestueux , parce que la nature ne paroît travailler là que pour elle-même , & que rien n'y annonce la main de l'art ; la terre est loin de son maître , & en paroît plus belle ; les arbres s'élevent , se dessinent fièrement , jettent leurs bras immenses dans les airs au gré de leur libre indépendance. Elle se caractérise de toute part avec cette force créatrice que la nature conserve à toutes ses productions , quand l'homme n'y a point porté son ciseau , *instrument de dommage* , comme le dit mon cher la Fontaine.

Mais si l'amant de la campagne & de la nature , dans ses promenades du soir , apperçoit deux jeunes amants qui se sont trouvés , & qui , tout

entiers à eux-mêmes , traversent ensemble les mêmes bocages , il sortira un instant de sa rêverie. Fit-il un poëme épique , il s'arrêtera pour les observer ; il sera heureux du bonheur de l'innocence ; il refaisra ses adolescentes années ; il se livrera quelques instants à de doux souvenirs. Pourroit-il ne pas contempler avec intérêt la jeune beauté hâlée , qui , sous un vêtement simple ou même grossier , n'en a pas moins l'air du contentement ? Pourroit-il s'interdire le plaisir furtif de suivre leurs pas , de saisir quelques expressions qui , dans leur rusticité villageoise , n'en rendent pas moins l'accent de la passion & celui du plaisir ? En voyant leurs mains pendues négligemment , & leurs doigts déjà entrelacés , tandis que d'un pied égal ils marchent dans l'étriot sentier , & touchent de leurs vêtements le bord des haies , au moment que le soleil se précipite au couchant , & pénètre de sa lumière dorée les antres de verdure , il évitera sans doute de les distraire ; il se gardera bien d'interrompre , par un bruit indiscret , ou plutôt sacrilège , le regard rapide & expressif que par intervalles l'amante jette sur son bien-aimé , riant du rire de la joie & du bonheur.

Non , ce n'est point dans les villes que l'amour regne avec tout son empire ; un goût passager y prend son nom ; c'est dans la solitude , que les traits lancés par la beauté deviennent actifs & brûlans. L'homme amoureux s'enfonce dans les tortueux détours des sombres vallées ; c'est dans la profondeur des bois , à l'ombre des forêts , en écoutant le chant des oiseaux , qu'il revoit l'objet dont il est idolâtre ; il cherche à être seul alors , parce que son ame est totalement remplie de l'image qui l'accompagne. Dans le tumulte des villes , les goûts

qui se contrariaient auroient mis l'âme de cet homme dans une espece d'équilibre , & il n'eût connu qu'un sentiment foible , factice & languissant , au lieu de nourrir dans son ame une sensation forte , profonde & unique.

DE LA CUPIDITÉ.

S O N G E.

JE me trouvois dans un bois obscur , ne sachant de quel côté je devois tourner mes pas. Les rayons de la lune , rompus par la voûte d'un épais feuillage , jettoient une pâle clarté qui rendoit les ténèbres de la nuit encore plus effrayantes. J'avois la foiblesse d'un enfant qu'on a abandonné dans un désert. Tout me faisoit peur ; chaque ombre me paroissoit un fantôme ; le moindre bruit me faisoit dresser les cheveux , & je trébuchois à chaque racine d'arbre.

Des êtres aériens , que je ne pouvois ni voir ni palper , se rendoient mes guides sans mon consentement. Ils me faisoient mille contes ridicules , auxquels ils vouloient que j'ajoutasse foi ; ils m'engageoient parmi des ronces & des épines ; puis insultant à mon ignorance , ils rioient de leur malice & de ma crédulité. Non contents , ils me faisoient passer devant les yeux des bluettes perfides , pour m'étourdir ou pour me désespérer. Je voulois toujours avancer vers une lumiere foible , mais pure , que je distinguois au bout d'une immense allée. Je hâtois mes pas ; mais au bout de cette longue avenue , où je croyois tenir la sortie du bois , je ne trouvai qu'un petit espace vide , qui m'offroit une
barriere

batriere impénétrable de bois encore plus ténébreux. Que de pleurs je versai dans cette nuit longue ! L'espérance & le courage ranimerent cependant mon cœur , & la patience & le temps firent luire enfin sur ma tête l'aurore du jour de ma délivrance. Je sortis de cette forêt sombre , où tout m'avoit effrayé , mais pour rentrer dans un autre séjour où tout m'étonna.

J'aperçus de vastes plaines enrichies des dons de la féconde nature ; jamais un aspect aussi ravissant n'avoit frappé mes regards. J'étois las , j'avois faim ; les arbres étoient chargés des plus beaux fruits , & la vigne s'élevant à la faveur de leurs branches , y attachoit ses grappes dorées qui pendoient en festons. Je courus , transporté de joie , pour étancher ma soif , en remerciant dans le fond de mon cœur le Dieu créateur de tous ces biens , lorsqu'un homme singulièrement vêtu opposa un bras de fer à mon passage. Innocent , me dit-il , je vois bien que tu fors de l'enfance , & que tu ignores les usages de ce monde ; lis sur ce portique de pierre ; ses loix y sont gravées ; il faut t'y soumettre ou mourir.

Je lus avec un étonnement inexprimable que tout ce vaste & beau pays étoit ou loué ou vendu ; qu'il ne m'étoit pas permis d'y boire , d'y manger , d'y marcher , même d'y reposer ma tête , sans la permission expresse du maître. Il étoit possesseur exclusif de tous ces fruits que mon estomac à jeun convoitoit vainement ; & dans toute l'étendue de ce globe , je n'avois pas un point pour asyle , pas une pomme en propriété ; tout étoit envahi avant mon arrivée.

J'allois mourir de faim , faute de certaines petites boules de vif argent , fort subtiles à se perdre , que me demandoit cet homme dur pour troquer contre les fruits nourriciers que produisoit la terre.

Je disois en moi même : Cet homme n'a pas plus de droits que moi sur ce terrain ; voilà un tyran assurément : mais je suis le plus foible, il faut se soumettre.

J'appris que, pour avoir quelques-unes de ces petites boules si fugitives, il falloit se mettre une grosse chaîne de fer autour du corps, au bout de laquelle pendoit encore un boulet de plomb, plus pesant au centuple que toutes les petites boules qu'on pouvoit jamais recevoir. En effet, je remarquai que l'homme qui m'avoit arrêté étoit suivant l'ordre. Il vit l'embarras où j'étois, & me dit d'un ton charitablement impérieux : Si tu veux manger, tiens, moi, je suis bon ; approche, mets-toi au cou un anneau de cette grosse chaîne, en attendant que tu y prennes goût. Je mourois de faim ; je ne balançai point.

En me présentant de quoi manger, il accompagne ce don d'une rude chiquenaude sur le bout du nez. Je murmurai beaucoup, & je mangeai de même. Je grondois encore entre mes dents, lorsque je fus fort surpris de voir un autre homme, encore plus chargé de chaînes que le premier, appliquer à celui-ci un large soufflet qu'il reçut humblement en baisant la main qui l'avoit frappé. Il est vrai qu'en même-temps il recevoit beaucoup de ces petites boules de vif-argent, qu'il sembloit idolâtrer.

Oubliant alors mon ressentiment, je ne pus m'empêcher de dire à celui auquel j'étois attaché : Comment, vous souffrez un pareil affront ? Pourquoi cet homme a-t-il l'insolence de vous outrager ? Il me regarda en ricanant, & me dit : Tu as l'air bien neuf, mon ami ; apprends que telle est la mode du pays : tout homme en place qui donne, satisfait toujours & au même instant son orgueil ou sa dureté aux dépens de celui qui reçoit ; mais c'est, comme on dit,

un prêté rendu. Quoique j'enrage du soufflet que je viens de recevoir, je ne fais semblant de rien, par la raison que celui qui me l'a donné en a reçu bien d'autres, & que j'espère moi-même en distribuer un jour tout à mon loisir. Mais, malheureux que je suis ! à peine ai-je pu jusqu'ici donner par-ci-par-là quelques misérables chiquenaudes. Quoi ! ce langage te rend stupéfait ? Pauvre jeune homme ! il n'est pas temps encore de t'étonner : oh ! tu en verras bien d'autres. Allons, suis-moi.

Je le suivis. Vois-tu, me dit-il, dans le lointain ces montagnes escarpées. L'un de leurs sommets est élevé presque dans la nue ; eh bien ! là réside l'objet éternel des désirs de tous les hommes ; là jaillit d'entre les rochers une fontaine abondante de cet argent subtil, dont je n'ai, hélas ! que quelques gouttes. Viens avec moi ; franchissons les obstacles, combattons ; supporte la moitié des chaînes dont je vais me charger ; plus elles feront pesantes, & plutôt nous parviendrons ! Oh ! si je peux jamais puiser à souhait à cette heureuse fontaine, je te jure que je t'en ferai part.

La curiosité, encore plus que la nécessité fatale où j'étois, m'entraîna sur ses pas. Dieu, quel chemin de fer ! quelle cohue ! que d'affronts & de peines ! Je cachois la rougeur de mon visage sous le poids de mes chaînes. Mon conducteur affectoit une mine riante ; mais je le surprénois quelquefois se mordant les lèvres jusqu'au sang, & se désespérant à voix basse, tandis qu'il me crioit tout haut, *Courage, ami, cela va bien*. L'avidité lui donnoit des forces surnaturelles ; & comme ma chaîne étoit liée à la sienne, il me traînoit après lui. Nous arrivâmes au pied de la montagne. C'étoit bien un autre tumulte. Les vallons étoient couverts d'une multitude d'hommes qui s'agitoient avec leurs fers, & qui

s'arrachotent avec toute la civilité possible quelques gouttes de ce vif-argent qui s'écouloit de la fontaine.

Il ne me paroiffoit guere poffible de traverser cette foule impénétrable , lorsque mon conducteur , avec une audace téméraire , se mit à violer le droit des gens. Il frappa à droite & à gauche avec toute la violence de la cupidité ; il foula inhumainement aux pieds ceux qu'il avoit renversés. Je sentis , en frémissant , que je marchois sur les entrailles palpitantes de ces malheureux. Je voulois reculer ; mais il n'étoit plus temps , j'étois entraîné malgré moi. Nous étions couverts de fang ; l'horreur de leurs cris plaintifs & de leurs malédictions me glaçoit d'effroi. Nous parvînmes de cette horrible maniere sur une petite colline ; il me regarda d'un œil de complaisance. Nous prospérons , me dit-il ; le premier pas est fait , le reste ne doit pas nous effrayer. Vois-tu comme nous les avons fait rouler les uns sur les autres ? Ici , c'est autre chose ; nous sommes près de la fontaine ; il ne faut plus aller si fort ; il faut , avec une finesse adroite , étudiée , savoir donner le coup de coude à propos ; toujours sans quartier ; on n'en abyme pas moins son homme : mais ce qu'il faut éviter avec le plus de soin , c'est le scandale. Tel est l'art du courtisan.

J'avois le cœur trop ferré pour lui répondre un seul mot. J'étois stupéfait de me voir attaché à lui : je redoutois à chaque moment qu'il ne voulût me prouver qu'il avoit raison d'en agir ainsi , car il avoit beaucoup d'exemples qui lui sembloient favorables. Quel spectacle ! quel tumulte ! que de scenes diversement affreuses ! Toutes les passions venoient marchander tous les crimes. On n'avoit des vertus que pour les vendre , & sans ce trafic

elles passoient pour ridicules. Un fantôme noir avoit pris le masque de la justice , & remplissoit sa balance sacrée de poids mercénaires. Des hommes encore couverts de la boue d'où ils sortoient , étoient honorés , & insultoient à la misere publique.

D'autres se frottoient le corps avec ces boules de vis-argent , & marchoient la tête levée , l'orgueil dans les yeux , la débauche dans le cœur. Ils s'estimoient supérieurs aux autres hommes , & méprisoient quiconque n'étoit pas blanchi comme eux. S'ils ne donnoient pas toujours des soufflets à ceux qu'ils rencontroient , leur geste étoit une offense , leur sourire un outrage : mais souvent ce vis-argent s'usoit ; & ces mêmes hommes si fiers , si durs , redevenoient bas , soumis , rampans. On leur rendoit alors avec usure le dédain dont ils avoient fait parade ; la rage les transportoit secrètement , & les iniquités ne leur coûtoient rien pour remonter à leur premier état. Il faut avouer aussi que ce vis-argent si funeste leur avoit monté à la tête , de sorte qu'ils en avoient perdu la raison. J'en vis un qui étoit descendu du sommet. Opprimé sous le poids qui l'étouffoit , immobile & comme en extase , il contemploit son corps argenté , & ne vouloit ni boire ni manger. Je voulus l'aider à se relever ; il crut que je venois pour le voler , il m'opposa un poing fermé pour défendre son vis-argent , & en même-temps il me tendit une main suppliante d'un air piteux , me priant de l'assister d'une petite boule , & qu'il mourroit content.

Un peu plus haut , quarante hommes infatigables , à l'œil avide , emportoient dans des tonneaux une quantité prodigieuse de ce métal. Il n'avoit pas été puisé à la source ; il avoit été arraché des mains foibles des femmes , des enfants , des vieil-

lards , des cultivateurs , des pauvres ; il étoit teint de leur sang , & arrosé de leurs larmes. Ces exacteurs avoient à leur solde une armée qui exerçoit le brigandage en détail , & pilloit les foyers de l'indigence. Je remarquai que ceux qui possédoient abondamment de cette matiere n'en étoient jamais rassasiés ; plus ils en avoient , plus ils étoient durs & intraitables.

Cependant mon conducteur ne voyoit , dans ces objets , que des motifs d'émulation. Allons , allons , me dit-il ; tu rêves , je crois , avec ton œil fixe & observateur ; avançons. Vois - tu à travers ces rochers quel objet ravissant ? Vois-tu couler à grands flots cette source éblouissante ? Elle se précipite en cascades. Ah ! courons ; je crains qu'on ne la tarisse. Que de monde se la dispute ! Mais en même-temps prenons garde à nous , nous n'y sommes pas encore ; les derniers pas sont les plus dangereux. Combien , faute de prudence , sont tombés du faite dans l'abyme ! En y renversant les autres , garantissons-nous d'une chute horrible ; il faut profiter habilement des malheurs d'autrui. Viens , j'ai découvert un chemin qui nous conduira plus sûrement au terme désiré.

En me parlant ainsi , il me conduisit par un petit sentier que peu de personnes osoient suivre ; c'étoit une espece d'escalier tortueux , étroit , percé dans le roc , & couvert en voûte. Nous avançâmes quelque temps ; mais bientôt le chemin se trouva barré par trois figures du plus beau marbre blanc. Il n'y avoit que leur blancheur éclatante qui pût détourner l'esprit de l'idée de chair , tant elle étoit exprimée avec vérité & avec grace. Ces trois figures se tenoient les bras entrelacés , & unies entr'elles comme pour fermer le passage aux mortels imprudens. Elles représentoient la Religion , l'Humanité , la

Probité. Au bas étoit écrit : *Ces figures sont le chef-d'œuvre de l'esprit humain ; les originaux en sont dans les cieux. O mortels ! respectez ces images ; qu'elles soient sacrées pour vous , puisqu'elles sont faites pour vous arrêter dans le chemin perfide qui conduit aux abymes. Malheur à qui ne sera touché , & maudit soit à jamais le sacrilège qui osera les endommager.*

Je sentis à cette vue une émotion respectueuse , mêlée d'amour. Je regardai mon conducteur , il me parut un instant aussi troublé qu'indécis ; mais ayant entendu des cris sur une nouvelle éruption de la fontaine , son visage se colora d'un rouge noir , il faisit une pierre qu'il détacha du roc. En vain je cherchois à l'arrêter ; il brisa ce monument sacré avec une fureur impie , & passa outre sur ses débris. Mes efforts redoublés & contraires aux siens , briserent enfin la chaîne odieuse qui m'attachoit à ce monstre. Va , lui dis-je dans mon indignation , homme effréné , va , cours satisfaire ta cupidité ; la foudre de la justice divine est prête. . . . Il ne m'entendoit déjà plus ; je le suivis des yeux : le malheureux , égaré par son forfait , en voulant puiser trop avidement dans cette fontaine funeste , s'y précipita en aveugle. Emporté par le torrent dont il avoit fait son dieu , il fut brisé sur les pointes des rochers , & son sang en rougit pour quelques momens l'éclatante blancheur.

Et moi , saisi , tremblant , je contemplois ces débris adorables , épars sur la terre , craignant de les fouler , n'osant faire un pas. Des larmes d'affliction ruisseloient de mes yeux ; je regardois le ciel , les mains jointes , le cœur navré de douleur , lorsqu'un pouvoir divin les rassembla tout-à-coup , aussi belles , aussi majestueuses , aussi touchantes qu'auparavant. Je me prosternai devant ces effi-

gies sacrées. Pompeuses , inébranlables , elles ne seront jamais détruites par la main du sacrilège & de l'impie.

G E S T E.

LE geste qui est la voix du corps entier , a une expression que l'accent n'a point. Le geste parle avec une précipitation & une énergie qui rendent quelquefois le langage un moyen foible & inutile. Le geste de la colere , le geste de la frayeur , le geste du suppliant terrassent l'ame , tant ils la pénètrent. L'animal est saisi d'effroi à un geste menaçant ; & ce que la parole n'a jamais su faire , un geste l'exécute en un clin-d'œil : c'est la langue universelle , qui frappe également tous les habitans de la terre.

Le geste est net , jamais équivoque ; il ne ment point. Il peut être fin , subtil , ingénieux. Les anciens , qui connoissoient son pouvoir , ont excité , au moyen de leurs pantomimes , les mouvemens les plus extraordinaires. Les acteurs pantomimes , si on les laisse faire , finiront à Paris , comme chez les Romains , par chasser du théâtre tous acteurs parlant & déclamans.

A S T R O N O M I E.

L faut beaucoup raisonner pour vaincre ce témoignage des sens qui semble nous assurer que la terre est immobile , & que le soleil tourne. Ce système nous rend bien petits à nos yeux , & nous

l'avons adopté , malgré notre orgueil : il faut que nous n'ayons pas pu faire autrement.

Il étoit beau de se regarder comme habitant du premier globe , comme l'unique objet de la création , que je m'étonne que nous ayons consenti à nous rejeter dans un coin de l'univers avec tant d'autres planetes.

Et ce soleil immuable & fixe au centre du firmament , entraînant toutes les planettes qui l'environnent , n'est lui-même qu'un point lumineux du vaste système de l'univers.

Que l'imagination s'élançe vers l'étoile la plus élevée , que delà elle contemple ; elle appercevra encore une voûte plus séduisante & plus profonde. Un nouveau firmament s'étendra jusque dans l'infini , il ne restera au contemplateur que la surprise & l'effroi qui suivent cette admiration.

DE L'INÉGALITÉ

DES TÊTES HUMAINES.

NON , mon cher Helvetius , non , les hommes ne naissent point égaux en génie. Comment peut-on avancer que les hommes ont tous les mêmes dispositions , & que l'inégalité extrême des talens ne dépend que des circonstances , lorsqu'on voit les influences les plus extraordinaires sortir d'une seule tête , lorsqu'un seul homme entraîne des millions d'hommes , lorsque la destinée d'un empire dépend de l'impulsion que lui donne sa main ? Il s'élève , il s'abaisse , selon que le grand homme se montre ou qu'il disparoît ; il donne à sa nation une supériorité incontestable , ou la fait tomber dans l'obscurité.

Quoi ! il n'y auroit point eu de différence essentielle entre le cerveau d'un Licurgue , d'un Cromwel , d'un Pitt , & le cerveau de tant d'administrateurs ineptes ?

Les tribunaux , les légions , les hommes sont les mêmes ; le chef change , & avec lui la fortune de l'état. La gloire ou la honte des nations est subordonnée visiblement au génie qui leur donne ses opinions , ses idées ; qui leur inspire sa haine , son amour , ou ses préjugés ; qui les entraîne rapidement dans l'abyme , ou les élève au faite de la gloire.

Il ne faut qu'ouvrir l'histoire pour être saisi de cette grande vérité , qu'un seul homme influe également sur l'univers & sur les siècles ; qu'il détermine le bonheur ou le malheur des peuples ; qu'il est l'origine des révolutions les plus extraordinaires.

Qui forme l'esprit national ? Quelquefois un seul homme. Un peuple est calme , tranquille ; il est présidé par des hommes sages & timides , une tête audieuse s'élançe , allume la torche de la guerre civile , & son génie se montre de niveau à son audace. Voyez les Guises bouleverser la France presque à leur gré ; voyez Voltaire donner à sa nation un langage & un ton dérisoire qu'elle applique à tout indifféremment & aux objets jusqu'alors les plus respectés.

Les grands hommes font-ils les grands événemens , ou les grands événemens font-ils les grands hommes ? Ils ne sont jamais séparés ; mais je crois que c'est le caractère qui est le premier ferment des plus étonnantes révolutions. Voyez ce qu'a fait dernièrement Franklin : quatre ou cinq têtes fortes ont préparé l'insurrection générale.

Dans les arts , l'inégalité des têtes humaines est

encore mieux empreinte. Voyez le poëte , le peintre , le statuaire médiocres , qui fatiguent une vie entière dans les arides combinaisons que leur dicte un esprit froid & rampant : jamais ils ne peuvent s'élaner au delà du cercle étroit que leur traça leur nature ingrate. Avez-vous vu un auteur né sans imagination , en acquérir ? Le sentiment qui vivifie les pieces de théâtre a-t-il pu naître dans le sein du poëte qui accumule les tragédies , lorsqu'il est dépourvu de ce tact sensible & profond ? L'on a remarqué avec raison que les esprits médiocres montrent , en paroissant , cette espece de perfection froide qui pose à jamais la borne de leur génie. Ce feu sacré qui manque aux écrits de tant d'académiciens , l'ont-ils reçu sous les voûtes du Louvre , en remplissant les fauteuils où siégeoient Corneille , la Fontaine & Voltaire ? L'esprit d'un écrivain a-t-il jamais changé de forme , même par la plus étroite association ? Les confreres de Montesquieu ont-ils même su le lire & l'entendre ? Quel écrivain ne s'est point annoncé à-peu près ce qu'il est aujourd'hui , ce qu'il fera dans vingt années ?

Celui qui a du génie , à la premiere brochure , au premier coup de pinceau , en maniant , en détrempant l'argille , annonce qu'il est né pour donner la vie à toutes ses productions.

Ne forçons point notre talent ,
Nous ne ferions rien avec grace ,

La nature fait tout ; elle nous donne le germe que nous sommes réduits à développer ; & jamais nos travaux , nos efforts , ne franchiront les limites réelles qu'elle nous a assignées.

Les épreuves d'une estampe qui sont les mêmes , & qui néanmoins ont chacune leur variété distinc-

te, sont l'image de la quantité illimitée des copies qui émanent d'un type commun, d'un principe individuel, essence de la nature, & dont le secret ne peut se montrer à nos foibles yeux.

Il ne faudroit qu'un homme d'un génie nouveau, pour donner peut-être une toute autre direction aux sciences humaines : il iroit chercher au fond de l'abyrne où nos yeux ne pénètrent pas ; il iroit enlever une idée mere, absolument neuve, qui nous découvrirroit un monde inconnu. Attendons ce philosophe : entrevoir sa possibilité est une especè de prédiction qui semble tracée près de l'événement.

Qui fait les révolutions que doivent subir nos opinions si flottantes, si incertaines, tantôt dormant des siècles dans une inertie stupide, tantôt changeant du soir au lendemain ? Cette mobilité annonce que la base vraiment solide n'est pas encore trouvée.

Le coup-d'œil observateur est parti comme un rayon qui se détache du globe lumineux & qui va se briser par sa réfrangibilité sous toutes les couleurs possibles.

Un homme pense, & la foule des raisonneurs fait la pensée, la travaille, la pétrit, la tourmente, à peu-près comme un lingot d'or qu'une main ouvrière divise & fait passer par tous les trous d'une filiere. Hippocrate, Aristote, Bacon, Montesquieu n'ont-ils pas donné leurs idées au genre-humain, & sans eux ces idées ne seroient-elles pas encore à naître ?

L'homme de génie ne se distingue-t-il pas au premier bond ? Sa physionomie le caractérise. Il est des hommes en qui l'ame ardente dessèche & ruine le corps : leur sang qui bouillonne, tient leurs fibres extrêmement tendues, & il faut que le ressort des vaisseaux cede à cette activité ; elle éteint la vie

ou la raison : ainsi le génie touche plus à l'imbécillité , c'est-à-dire , à la cessation totale de ses fonctions , que l'esprit vulgaire de l'homme qui traîne ses années avec les lumières communes.

On paie ordinairement cher ce présent des cieux ; & si ce n'est la nature , c'est la tyrannie & l'orgueil des hommes , qui en exigent l'intérêt.

L'homme de génie est tellement le fils privilégié de la Nature , & non des circonstances , que le feu qui le tourmente est un despote : il commande & ne veut point être servi à demi ; il veut toutes les heures ; il a semblé dire à certains écrivains : Je ne me contente pas du temps que vous croyez avoir de reste ; vous n'aurez que celui que je vous laisserai. Alors il fait disparaître la ressemblance ordinaire qui se trouve entre les hommes : il fait d'un écrivain un être à part ; le temps semble avoir pour lui seul des ressources extraordinaires ; il brille dans un court espace de la vie ; il n'existe qu'un instant , & il éclaire des siècles.

On prononce soi-même & fréquemment contre le système de l'égalité des esprits. En rencontrant cette espèce d'hommes que l'indifférence & l'oisiveté condamnent à une éternelle enfance , le philosophe , occupé de l'idée universelle & utile , n'est il pas tenté de dire : Est-ce là mon prochain ? Que de fois il a occasion de répéter ce mot tout bas ! On le suspecteroit orgueilleux. Non : c'est une pensée involontaire , que la force de la situation lui arrache.

L'inégalité des esprits , visiblement empreinte dans l'exercice de tous les arts , prouve qu'il n'y a point de règle dans aucun art ; car s'il n'étoit pas asservi au coup-d'œil du génie qui subordonne tout , un ouvrage ne seroit plus qu'une opération mécanique , dont les effets seroient toujours cer-

tains. La page des exceptions est toujours infiniment plus ample que celle des règles. C'est un tact fin & profond , qui découvre l'exécution dans le plan.

Il y a des ouvrages ingénieux , bien écrits ; mais nulle élévation , rien de mâle , rien de pensé : l'auteur plaît à l'esprit , & ne dit rien à l'ame. Mais lorsque vous lisez tel autre auteur moins poli & plus animé , vous dites aussi-tôt : Il est vivant. Vous voyez son front , vous entendez son accent ; son élocution vous pénètre ; il marche , il vous entraîne ; vous ne le quittez point , & vous devenez enthousiaste , parce qu'il vous a appris à penser comme lui.

Le système de l'égalité des esprits a été imaginé dans un siècle de Sybarites , où la conversation donnant une couleur presque égale à tous les hommes , on avoit intérêt de détrôner le génie. Comme on ne veut point des passions extrêmes , on n'a pas voulu reconnoître les touches fortes & prononcées : on a préféré un coloris menteur à la physionomie des choses. On a créé le mot *goût* , qui n'est que l'art de parer les petits objets ; mais on a pros crit la nature , parce que c'est un mot qui ne doit pas être entendu. Tous les grands traits ont dû paroître exagérés ; mais celui qui juge son siècle , comme il juge l'instant qui s'écoule , décidera que le système de l'inégalité des esprits ne pouvoit être adopté que par une classe d'hommes qui , payant des maîtres de toute espece , & livrés à un intarissable babil , ont pensé que l'argent & une bonne table pouvoient naturaliser en eux toutes les idées. On s'est rejeté commodément sur la faute des circonstances , & l'amour-propre a dit : J'aurois été un Turenne , un Michel-Ange , un Corneille , un Sully , si le sort m'avoit mis à ma place. Que ce système est consolant !

M A L P H Y S I Q U E.

SOIXANTE mille hommes sont écrasés sous les ruines de leur ville par un tremblement de terre. Ce tableau fait frémir : mais lorsque nous avons payé le tribut de la pitié aux infortunés qui ont péri, en examinant de plus près cet horrible désastre, nous appercevons qu'il ne diffère des calamités ordinaires de la vie que par le nombre. La mort n'est pas plus horrible à chacun en particulier, que celle qui surprend un seul homme frappé subitement par un accident imprévu.

Périr avec le globe, ou périr seul dans une fête publique, c'est tout égal pour celui qui expire.

Chaque être ne porte exactement que le fardeau de sa douleur : il n'a pas été plus cruel pour tous de périr ensemble, que s'ils fussent morts les uns après les autres. Ils devoient expirer dans le cours de quelques années, ils sont morts le même jour : voilà toute la différence.

Tel qui s'est vu languir dans un lit douloureux, au milieu de sa famille, a plus souffert que celui qu'un instant fatal a privé de la vie.

Il a plu à la Providence de hâter & de joindre plusieurs trépas : mais ce n'est toujours, dans ce tableau vaste & désastreux, qu'un homme qui expire.

Voilà les réflexions que la raison suggère ; mais l'instinct repousse cette froide consolation, & multiplie ses douleurs d'après le nombre des victimes & le genre affreux de leur trépas.

 LIBÉRALITÉ.

IL y auroit un beau livre à faire sur l'emploi de la libéralité.

La libéralité n'est pas une vertu absolument rare ; car tous les hommes opulents dissipent leurs richesses , & plusieurs les prodiguent. Les uns bâtissent des édifices ; les autres donnent des fêtes ; ceux-ci décorent des villes : mais au milieu de ce somptueux étalage , les habitants languissent & sont mal à leur aise. La libéralité judicieuse , éclairée ; voilà ce qui est rare.

La libéralité , quand elle est bien exercée , donne un air de véritable grandeur à celui en qui elle se trouve. On doit l'honorer comme un arbre qui donne ses fruits , ou comme ces fleuves qui répandent par-tout le principe de la vie & de la fertilité.

Quand Tibere accordoit une gratification à un homme , il lui faisoit compter la somme en sa présence.

Un Archevêque arrive à minuit auprès de Bordeaux : il veut traverser la Garonne ; point de bateliers sur ses bords. On crie , on appelle ; l'un d'eux accourt nu en chemise , & manifeste son zèle. Qu'on donne un louis d'or à cet homme , dit l'Archevêque. Eh ! Monseigneur , reprit le batelier , seulement douze francs ; mais donnez-les-moi vous-même.



B A S S E S S E.

COMMENT appellerez-vous ce vice trop commun de nos jours , & si familier aux grands , qui rassemble toutes les couleurs du mensonge & de la perfidie ? Il consiste à caresser quelqu'un quand on en a besoin , à faire servir ses talens à nos desseins , à nos vues , à nos entreprises ; à paroître l'honorer , à reconnoître son mérite , à le lui témoigner , tant en public qu'en particulier : mais après toutes ces démonstrations extérieures , le prôneur intéressé vous lâche , vous éconduit , vous méconnoît , parce que votre talent ne lui est plus nécessaire , & que vous avez cessé d'être utile à son avancement ou à son ambition.

Ce passage subit de la cajolerie à l'indifférence est une bassesse bien révoltante ; c'est pis que de l'ingratitude , en ce que ce vice réunit l'orgueil hautain , le mépris de son bienfaicteur , l'oubli des promesses & de toute pudeur. Et ce qu'il y a de plus inconcevable , c'est que le front du courtisan capable d'une telle lâcheté , ne fait point rougir en votre présence , & qu'il vous adresse la parole comme à un homme qu'il a connu autrefois.

De routes les épreuves douloureuses que le cœur humain puisse essuyer , celle-ci a un trait plus amer & plus profond.

Passé encore pour celui qui , embarrassé du choix des voluptés exquisés , vous entretient de sa perplexité. A qui parle-t-il de ses projets , de ses terres , de ses châteaux ? Qui consulte t-il sur ses riches ameublemens ? Un homme qui demeure au quatrième étage. Notre opulent ne manque pas de

lui demander des conseils sur son équipage , ses maisons de campagne , l'embellissement de son hôtel. Ce n'est là sans doute qu'une distraction de sa part ; car je ne croirai jamais qu'il ait voulu , pour renfler son style , mettre en parallèle sa voiture brillante & l'humble fiacre qui attend à sa porte le modeste écouteur.

Le même homme est capable de dire à son fils : Pourquoi recevez-vous votre ami de collège ? Il est honnête & bien élevé ; mais il ne peut rien faire pour vous : rompez la liaison de l'enfance ; qu'on ignore que vous l'avez connu ; vous ne devez fréquenter que ceux qui peuvent aider à votre avancement.

D'UN MONDE HEUREUX,

S O N G E.

JE crus , en rêvant , me trouver dans un temple solitaire : je vis venir à moi une espece de fantôme ; mais en s'approchant , sa taille se dessina & devint plus qu'humaine : sa robe tomba majestueusement sur ses pieds ; six ailes plus blanches que la neige , & dont les extrémités étoient dorées , couvrirent une partie de son corps : alors je le vis quitter la substance matérielle qu'il avoit prise pour ne pas m'effrayer : son corps se colora comme l'arc-en-ciel. Il me saisit par les cheveux , & je sentis sans effroi que je traversois les plaines éthérées , avec la rapidité d'une fleche qui part d'un arc tendu par un bras souple & nerveux.

Mille monde enflammés rouloient sous mes pieds ; mais je ne pouvois jeter qu'un regard ra-

pide sur tous ces globes distingués par des couleurs frappantes qui les diversifioient à l'infini.

Tout-à-coup j'apperçus une terre si belle, si florissante, si féconde, que je sentis un vif désir d'y descendre. A l'instant mes souhaits furent exaucés : je me sentis porté doucement sur sa surface, je fus plongé dans une atmosphère embaumée, & à la naissance de l'aurore je me trouvai assis sur un siège de gazon : j'étendis mes bras en signe de reconnaissance vers l'envoyé céleste : il me montra du doigt un soleil resplendissant, & s'élançant vers lui il entra & se perdit dans son disque enflammé.

Je me levai, & je me crus transporté dans le jardin d'Eden. Tout inspiroit à l'ame une douce tranquillité. La paix la plus profonde couvrait ce globe ; la nature y étoit ravissante & incorruptible : une fraîcheur délicieuse tenoit mes sens ouverts à la joie ; une odeur suave couloit dans mon sang avec l'air que je respirois ; mon cœur, qui tressailloit avec une force inaccoutumée, entroit dans une mer de délices ; & le plaisir, comme une lumière immortelle & pure, éclairoit mon ame dans toute sa profondeur.

Les habitans de ce séjour heureux s'avancèrent au-devant de moi : après m'avoir salué, ils me prirent par la main. Leur physionomie noble inspiroit le respect & la confiance : l'innocence & le bonheur se peignoient dans leurs regards ; ils levoient souvent les yeux vers le ciel ; ils prononçoient un nom que je sus depuis être celui de l'Eternel, & des larmes d'attendrissement inondoient leurs paupières.

Je me sentis tout ému en conversant avec ces hommes sublimes ; leur cœur s'épanchoit avec la tendresse la plus sincère ; & en même-temps la voix de la raison, voix majestueuse & non moins at-

tendriſſante , ſe faiſoit entendre à mon oreille charmée.

Je reconnus bientôt qu'une telle demeure ne reſſembloit pas à celle que je quittois. Une force divine me fit voler dans leurs bras : je voulus fléchir le genou devant eux ; mais relevé d'une main caſſante , & preſſé ſur le ſein qui renfermoit des cœurs auſſi nobles , je connus un avant-goût de l'amitié céleſte , de cette amitié qui uniſſoit leurs ames & qui compoſoit la plus belle portion de leur félicité.

Jamais l'Ange des ténèbres , avec toutes ſes ruſes , n'a découvert l'entrée de ce monde : malgré ſa malice vigilante & profonde , il n'a point ſu verſer ſes poisons ſur ce globe fortuné ; la colere , l'envie & l'orgueil y ſont inconnus ; le bonheur de l'un fait le bonheur de tous ; un transport extatique éleve ſans ceſſe leurs ames à la vue de cette main prodigieuse & magnifique qui rasſembla ſur leur tête les plus merveilleux prodiges de la création.

L'aimable matinée , de ſes ailes humides & dorées , diſtilloit les perles de la roſée de deſſus les arbuſtes & les fleurs , & les rayons d'un ſoleil naiſſant multiplioient les couleurs les plus vives , lorfque je découvris un bois que rempliſſoit une douce clarté.

Là , des jeunes gens de l'un & de l'autre ſexe , envoioient au ciel des cantiques d'adoration ; ils ſe rempliſſoient en même-temps de la grandeur & de la majeſté du Dieu qui rouloit preſque viſiblement ſur leur tête ; car dans ce monde innocent , il dai- gnoit ſe manifefter par des traits inconnus à nos foibles yeux.

Tout annonçoit ſon auguſte préſence : la ſérénité de l'air , le coloris des fleurs , l'inſecte brillant , je ne faiſ quelle ſenſibilité univerſelle , répandue dans

tous les êtres , & qui vivifioit les corps qui en paroiffoient le moins fufceptibles , tout donnoit des marques de fentiment ; & l'oifeau arrêtant fon vol au-deffus de leur tête , sembloit devenir attentif aux modulations touchantes de leur voix.

Mais quel pinceau exprimera le front raviffant des jeunes beautés dont le fein respiroit l'amour ? Qui peindra cet amour dont nous n'avons point l'idée , cet amour qui n'a point de nom ici-bas , cet amour , partage des pures intelligences , amour divin , qu'elles feules peuvent concevoir & fentir ? La langue de l'homme fe trouve impuiffante & muette , & le feul fouvernir de ces beaux lieux fufpend en ce moment toutes les facultés de mon ame.

Le foleil fe levoit ; le pinceau me tombe des mains. O Thomfon , tu n'as point vu ce foleil ! Quel monde & quelle magnifique ordonnance ! Je foulois , comme à regret , les plantes fleuries , douées , comme notre fenfitive , d'un fentiment vif & prompt : elles s'affaiffoient fous mes pas pour fe relever plus brillantes , le fruit fe détachoit mollement de la branche complaifante ; à peine il humectoit le palais qu'on en fentoit le fuc délicieux couler dans fes veines : alors l'œil plus perçant étinceloit d'un feu plus vif , l'oreille étoit plus gaie ; le cœur qui s'épanouiffoit fur toute la nature , sembloit pofféder & jouir de fa féconde étendue ; le plaifir univerfel ne caufoit le tourment de perfonne ; l'union multiplioit les délices & l'on s'estimoit moins heureux par fon propre bonheur que par celui des autres.

Ce foleil ne refsembloit point à la lueur pâle & foible qui éclaire notre prifon ténébreufe ; on pouvoit le fixer fans baiffer la paupiere ; l'œil fe plongeoit avec une forte de volupté dans fa lumière

douce & pure ; elle récréoit à la fois la vue & l'entendement ; elle passoit jusqu'à l'ame. Les corps de ces hommes fortunés en devenoient comme transparents : chacun lisoit alors dans le cœur de son frere les sentimens de douceur & de tendresse dont lui-même étoit affecté.

De toutes les feuilles des arbrisseaux que cet astre éclairoit , s'élançoient au loin des germes de matiere lumineuse , où se peignoient toutes les couleurs de l'iris : son front qui ne s'éclipsoit jamais étoit couronné de rayons étincelans que le prisme audacieux de notre Newton n'auroit point su décomposer. Lorsque cet astre se couchoit , six lunes brillantes flottoient dans l'atmosphère : leur marche , diversement combinée , formoit chaque nuit un spectacle nouveau. Cette multitude d'étoiles qui nous paroissent jettées au hasard , se découvroient là sous leur vrai point de vue , & l'ordre éclatant de l'univers apparoissoit dans toute sa pompe.

Quand sur cette terre heureuse l'homme s'abandonnoit au sommeil , son corps qui ne participoit en rien aux élémens terrestres , n'opposoit aucune barrière à l'ame ; elle contemploit , dans un songe qui tenoit de la vérité , la région lumineuse , trône de l'Eternel , où elle devoit bientôt s'élever. L'homme sortoit d'un sommeil léger , sans trouble & sans inquiétude ; jouissant de l'avenir par le sentiment intime de l'immortalité , il s'enivroit de l'image d'une félicité prochaine plus grande encore.

La douleur , ce résultat funeste de la sensibilité imparfaite de nos corps grossiers , ne se faisoit point connoître à ces hommes innocens : avertis par une sensation légère des objets qui pouvoient les blesser , la nature les éloignoit du péril , ainsi qu'une mere tendre écarte son enfant du fossé , en le tirant doucement par la main.

Je respirois plus librement dans ce séjour de concorde & d'alégresse ; mon existence me devenoit chere : mais plus le charme qui m'environnoit étoit vif , plus mes idées se reportoient tristement sur le globe que j'avois quitté. Toutes les calamités de la race humaine se réunirent comme en un seul point pour affliger mon cœur , & je m'écriai douloureusement : Hélas ! autrefois le monde que j'habite ressembloit au vôtre ; mais bientôt l'innocence , la paix , les plaisirs purs s'évanouirent. Que ne suis-je né parmi vous ! Quel contraste ! La terre qui fut ma triste demeure , retentit sans cesse de cris & de gémissemens : là - bas le petit nombre opprime le plus grand ; le démon de la propriété infecte & ce qu'il touche & ce qu'il convoite. L'or y est un dieu , & l'on fait sur ses autels le sacrifice de l'amour , de l'humanité , des vertus les plus précieuses.

Frémissez , vous qui m'écoutez ! Le plus grand ennemi de l'homme c'est l'homme même : ses chefs sont ses tyrans ; ils veulent tout ployer sous le joug de leur orgueil ou de leur caprice : les chaînes de l'oppression s'étendent , pour ainsi dire , d'un pôle à l'autre ; un monstre , prenant le masque de la gloire , a légitimé ce qu'il a de plus effroyable , la violence & le meurtre ; depuis la fatale invention d'une poudre enflammée , aucun mortel n'y peut dire : Demain je reposerai en paix , demain le bras du despotisme n'écrasera pas ma tête , demain l'affreuse douleur ne broiera point mes os , demain les cris d'un désespoir inutile ne sortiront point de mon cœur oppressé , lorsque la tyrannie m'aura plongé vivant dans un cercueil de pierre.

O mes freres , pleurez , pleurez sur nous ! Non-seulement les chaînes & les bourreaux nous environnent ; mais nous dépendons encore des saisons ,

des élémens , des plus vils insectes : la nature entière nous est rebelle ; & si nous la domptons , elle nous fait payer cher les biens que le travail lui arrache. Le pain que nous mangeons est arrosé de notre sueur & de nos larmes ; des hommes avides viennent ensuite , & nous en ravissent une partie pour le prodiguer à leurs complaisans oisifs.

Pleurez , pleurez avec moi , mes freres ! La haine nous poursuit , la vengeance aiguise dans l'ombre son poignard ; la calomnie nous flétrit & nous ôte jusqu'au pouvoir de nous défendre ; l'ami trahi notre confiance & nous fait maudire ce sentiment consolateur , & il faut vivre au milieu de tous les coups de la méchanceté , de l'erreur , de l'orgueil & de la folie.

Dans le temps que mon cœur donnoit un libre cours à ses plaintes , je vis descendre du ciel des séraphins resplendissans , & des cris d'alégresse s'éleverent dans toute la race de ces hommes fortunés. Comme je restois dans l'étonnement , un vieillard me dit : Adieu , mon ami ; l'instant de notre mort approche ; ou plutôt l'instant d'une nouvelle vie. Ces ministres du Dieu clément viennent pour nous enlever de dessus cette terre ; nous allons habiter un monde plus parfait encore..... Quoi , mon frere , lui répondis-je , vous ne connoissez point les agonies du trépas , cette angoisse , ce trouble , cette inquiétude qui accompagnent nos derniers momens ? ... Non , mon fils , reprit-il ; ces anges du Seigneur , à une époque marquée , viennent nous enlever tous & nous ouvrir le chemin d'un monde inconnu , mais que nous appercevons par la conviction intime de la bonté & de la magnificence du Créateur , qui n'ont point de bornes.

Tout-à-coup un sourire lumineux brilla sur leurs levres ; leur tête sembloit déjà couronnée d'une

splendeur immortelle ; ils s'élevèrent légèrement de terre à mes regards ; je pressois pour la dernière fois leur main sacrée , tandis qu'en souriant ils abandonnoient l'autre au séraphin , qui étendoit déjà ses ailes pour les porter au ciel.

Ils s'envolèrent tous à la fois , comme une troupe de cygnes éclatans qui prennent leur essor & s'élevent d'un vol majestueux & rapide au-dessus du faite de nos palais. Mes regards tristement prolongés les suivirent dans les airs ; leurs têtes vénérables se perdirent bientôt dans les nuages argentés ; & moi , je restai seule sur cette terre magnifique & déserte.

Je sentis que je n'étois pas encore fait pour l'habiter ; je souhaitai de revenir sur cette terre infortunée & expiatoire ; & c'est ainsi que l'animal , échappé à son conducteur & sorti de sa loge , revient sur ses pas , suit les traces de sa chaîne , baisse un front docile & rentre dans sa prison. Le réveil dissipa une illusion qu'il n'est pas permis à la foiblesse d'une langue indigente de peindre dans tout son éclat : mais cette illusion me fera toujours chère ; & appuyé sur la base de l'espérance , je la conserverai jusqu'à la mort dans le fond de mon cœur.

V I S I O N.

BRUTUS apperçoit la figure hideuse de son mauvais génie , qui sembloit lui présager la perte de cette bataille décisive où expira la liberté Romaine , & où il tomba sur la pointe de son épée.

Brutus n'étoit ni crédule , ni peureux , ni superstitieux ; il étoit intrépide & philosophe , dit Plutarque. Brutus rapporte ce qu'il a vu ; il a vu ce qui

n'étoit pas ; ce fantôme n'existoit que dans son imagination échauffée ; & voilà à quoi se réduisent toutes les visions des ames fortes ou passionnées. Le grand Condé vit aussi un de ces fantômes.

On croit combattre son ennemi , embrasser sa maîtresse , voir des morts qu'on a chéris ; & l'impression ne differe guere de la réalité.

Je me suis vu deux fois dans ces instans qui forment le passage de la veille au sommeil ; je crus appercevoir des fantômes : ils m'épouvantèrent d'abord ; mais un effort de raison les décomposa , quoique lentement , & je connus que mon cerveau , travaillé long-temps de sa rêverie , les avoit créés. Cette situation est un phénomène inexplicable , encore plus étonnant que le rêve , & qui redoute la sagacité des physiciens & des métaphysiciens.

Il y a des sens internes qui font toute la différence des caracteres. Quand on rêve , que de choses ne fait-on pas ! quelle richesse d'idées & d'images ! On est un sot en s'éveillant ; on ne retrouve plus cette pleine liberté qu'avoit l'ame dans ses opérations ; on est vraiment enchaîné.

Un hébété se laissa cheoir , on le trépana ; il devint spirituel , & fut doué d'une mémoire étonnante. Le sot seroit-il l'homme le mieux portant , & l'homme de génie l'homme le plus infirme ? N'y auroit-il pas un combat entre l'ame & les sens ? Quand les sens l'emporteroient , sottise & santé ; quand les sens céderoient , imagination brillante & teint flétri.

Peut-être que l'imagination n'a trop d'empire que lorsque les sens physiques sont foibles & dépravés. C'est dans l'équilibre du sens intérieur & du sens extérieur que réside la santé de l'ame.

Si nous sommes de bonne-foi , nous avouerons que ce qui se passe au fond de notre ame est au-

dessus de notre conception ; que nous ne pouvons déterminer quel ressort nous a fait agir plutôt d'une manière que d'une autre.

A P O S T R O P H E.

MONSTRE de la guerre ! ta tête est ornée de trente diadèmes ; tu domines l'Europe , un faisceau de sceptres à la main , tu es environné des palmes de la gloire ; on prononce autour de toi les noms imposans de valeur , de fermeté , de patriotisme ; quand tu marches , c'est au bruit d'une musique éclatante ; tu offres à l'œil ébloui la pompe des tentes , les panaches , les aigrettes flottantes , le front resplendissant de l'élite de la race humaine. Je vois l'éclat des armes , la marche égale & rapide de tes coursiers qui hennissent au son des trompettes & des clairons , & dont le pied impatient creuse la terre. Je vois les habits rehaussés de plaques d'or , & les rayons du soleil , qui se jouent au milieu du voltigeant acier : j'apperçois la race choisie des plus beaux hommes , les lauriers qu'ils moissonnent , & qu'ils échangent contre des myrtes aux genoux de la beauté. Mais que fait à mon œil tout cet éclat ? Si ma main souleve le superbe manteau qui te couvre , que verrai-je ?... Des plaies , du sang , du carnage , des blessures hideuses , des corps mutilés , des tronçons d'hommes , les convulsions de la rage , des bouches mourantes , exhalant des soupirs longs & plaintifs , une boucherie humaine ; puis les larmes des épouses , des meres , des enfans , des amis ; l'innocence dans les bras du crime , la pâleur de la famine , & la peste livide , qui fermant le cortège ,

livre à la voracité des corbeaux les cadavres épars restés sans sépulture.

Et malgré ta tête couronnée , & tes cent bras , & tes trophées , & tes bronzes tonnans , & ta formidable puissance , & le vil chant de tes poètes , je n'attacherois pas à ton éclat imposteur , à ta force exécration , l'indignation qui souleve mon ame ! Que me fait ton colosse effrayant qui foule le monde ? Je ne vois à ton côté que ce glaive exterminateur qui déchire le sein des nations ; je t'accuse au nom de l'humanité , je te cite à son tribunal , je déchire tes manifestes ; je te repousse dans ces siècles de férocité , où rien ne distinguoit l'homme de la brute ; j'appelle ta force un sacrilège , je flétris tes exploits , & j'éleve l'accent du mépris parmi le chant de tes victoires. La morale des nations est faite pour épouvanter l'autorité des armes , pour percer l'atmosphère qui environne les trônes , pour flétrir l'ambitieux sous ses couronnes , pour rendre les usurpateurs , les conquérans , les rois affamés de richesses , aussi méprisables qu'ils sont odieux ; pour éclairer l'homme enfin , & ouvrir les yeux de l'univers sur ce préjugé destructeur qui anéantit la puissance réelle de l'homme , l'oppose à lui-même , & contredit le plan que la nature avoit formé pour la paix & sa félicité.

Monstre de la guerre ! je te charge ici de tous les anathèmes ! On ne lira bientôt plus sur ton front orgueilleux , que le tableau des fureurs & des calamités qui affligent l'univers. Et ceux qui font penser la foule des hommes , attacheront l'horreur & le mépris à ces exploits que l'extravagance des poètes n'a que trop célébrés.

 RENOMMÉE LITTÉRAIRE.

QU'EST-CE que cette renommée ? Elle est soumise , comme tout le reste , au cours des événemens. Tel écrivain de nos jours , peu estimé , passera peut-être dans trois mille ans pour un écrivain supérieur : cela dépend de la marche des idées , que nous ne devinons pas.

Nous n'avons pas la meilleure partie des écrits anciens ; c'est le hasard qui les a fait parvenir jusqu'à nous ; & ce que nous en avons , il nous est difficile de douter si c'est le pire , n'ayant point vu le reste.

Nous mettons Démosthène au premier rang des orateurs , quoique toute la Grece nommât Phocion pour son égal , & Démades pour son maître. Ce Démades avoit une telle supériorité sur Démosthène , que sans préparation il renversoit les discours les plus étudiés de ses rivaux. Démosthène voulant le redresser un jour sur quelque point , Démades lui dit avec mépris : *Ne jus Minervam.*

De même , chez les Latins , Varus surpassoit de beaucoup Virgile dans le poëme épique , au jugement même d'Horace ; mais les écrits de Varus & de Démades ont péri , ainsi que ceux d'Alcée. Qui fait , je le répète , si un de nos auteurs , aujourd'hui dédaigné , ne sera pas mis dans trois ou quatre mille ans au premier rang des écrivains. Il y a sous nos yeux des ouvrages dont nous ne sentons pas tout le prix , soit parce qu'un certain vernis imposteur leur manque , soit parce que la trompette littéraire ne les a point suffisamment annoncés , &

qui furnageront peut-être au-dessus de nos livres les plus vantés.

Mais la gloire elle-même est la proie du temps ; elle périt dans le tombeau des âges & des siècles. Le livre du poète qu'on dit immortel rejoint un peu plus tard la poussière, élément où retourne tout ce qui est sur la terre.

Dans six cents années, tous nos livres seront réduits en poudre ; les vers mangeront nos idées ainsi que nos corps ; nos livres ne seront plus, si la génération suivante ne prend soin de les réimprimer. Or, quel livre réimprimera le vingt-deuxième siècle ? C'est ce que l'homme doué du goût le plus fin & le plus étendu ne sauroit prédire.

Et du vivant même des auteurs, que le cercle de leur réputation est borné ! Il y a une foule d'hommes à Paris, qui, répétant les noms du gros Thomas & de Ramponeau, ignorent l'existence de d'Alembert & de Buffon.

Les grands hommes se payent d'un peu de renommée circonscrite ; les hommes vulgaires ne devroient-ils pas s'estimer heureux d'avoir des génies à si bon marché, & de posséder leurs chefs-d'œuvres ?

Il y a ensuite des noms qui insensiblement font illusion à l'univers. L'ouvrage le plus célèbre est le plus souvent le moins lu. On parlera de Pindare, on le placera à la tête de tous les génies qui ont existé & qui existeront ; madame Dacier le pleurera à chaudes larmes, au grand étonnement de sa servante, plus sensée que sa maîtresse. Un pédant voudra la ressusciter, comme si ce travail devoit l'associer à la gloire du rival d'Alcée.

Qui fait assez sa langue pour en saisir toutes les beautés ? Cinquante hommes peut-être en Europe ;

& cependant toutes les académies , tous les collèges , & puis tous les journaux retentiront éternellement des louanges de Pindare.

Quelques traits épars , enseignés d'abord par des professeurs , & semés ensuite dans les poétiques , ont suffi , avec la haute idée qu'on a de l'antiquité , à nourrir cette aveugle idolâtrie qui dans les uns est un respect superstitieux , dans les autres un charlatanisme hardi.

Il n'est donc rien de tel , pour beaucoup admirer un auteur ancien , que de ne pas l'entendre ; & tel journaliste n'y manque jamais.

Pour ceux qui savent réellement la langue de l'auteur qu'ils louent , ils prêtent à ses ouvrages une valeur extraordinaire ; puis ils exigent tyranniquement que les autres l'estiment à l'égal de leur profonde superstition.

C'est ainsi qu'une foule de sots sont devenus hommes de lettres : ils ont copié dans des feuilles hebdomadaires cet amas de préjugés scolastiques , qui hérissent une multitude de livres pesans & déraisonnables. Ces sots écrivains y ont pris par instinct tout ce qu'il y avoit d'inutile & de mauvais.

D'autres prôneurs de l'antiquité , & c'est le plus grand nombre , n'ont pas toujours la conscience de leur admiration : ils sont plutôt chagrins contre leur siècle. On n'a rien à craindre de la renommée de Térence ni de celle de Platon ; on les exalte outre mesure : mais il faut trouver à redire à ce qui se fait de notre temps. La pédanterie a un enthousiasme ridicule ; c'est quelquefois aussi un ton.



B O I L E A U.

QUE tu es petit , ô Boileau ! que tu me paroïs sec , froid , minutieux ! Tes épîtres morales n'ont point de morale ; tes satires sont empruntées des satires anciennes : tu as copié servilement leur malignité , à l'exception de quelques injures personnelles qui sont de ton crû. Ton *Art poétique* n'enflammera jamais aucun écrivain ; c'est l'art du rimeur , & non celui du poète. La composition originale d'Young en dit plus que toi en quelques pages : ton *Lutrin* est une agréable fadaïse fort bien versifiée ; mais que signifie ton *Lutrin* ?

Tu me geles avec ton exactitude monotone : je ne vois ni élévation , ni grace , ni sentiment , dans tout ce que tu as produit. Sois un poète grammairien , j'y consens.

Il est permis de choisir ses livres , comme on choisit ses amis. Eh bien , tu n'es pas mon auteur : je ne t'ai jamais aimé , même dans les premières années de la vie , où l'on admire tout. J'ai toujours dédaigné dans tes écrits ce ton préceptoral que tu t'arrogeois ; j'ai toujours ri de ta prétendue mission de venger le goût. Tu n'es , à mes yeux , tantôt qu'un adroit plagiaire , tantôt qu'un pédant gonflé d'auteurs latins. Tu fais cependant de bons vers , soit ; mais je donnerois toutes tes œuvres pour douze fables de la Fontaine , pour quatre scènes de Corneille , & pour trente pages de la Bruyère.

Rien n'est beau que le vrai , as tu dit. Pourquoi donc outrois-tu la louange & le blâme ? Pourquoi exagérois-tu

exagérois-tu la grandeur du roi qui te pensionnoit ? Pourquoi lui écrivois-tu :

Grand roi , cesse de vaincre , ou je cesse d'écrire ;

.
Et certain des hauts faits dont ton bras me répond ,
Je t'attends dans deux ans aux bords de l'Hellespont.

Non , jamais poëte ancien ni moderne n'a fait des vers aussi ridicules que ces deux-là.

Tu injuriois ceux qui avoient commis le délit épouvantable de n'avoir pas su tourner une période poétique aussi bien que toi ; mais la main qui traça la colonnade du Louvre , étoit bien au-dessus de la tienne ; & le Tasse & Milton , que tu n'entendois pas , avoient un génie dont tu n'étois pas même l'ombre.

Il doit toujours paroître singulier qu'un écrivain attaque la profession d'écrivain , quoique foiblement exercée par un autre ; & que tous ces traits lancés contre les gens de lettres , partent de la main des gens de lettres. C'est Boileau tour-à-tour satirique & adulateur , qui s'est permis le premier cette misérable attaque ; & des rimailleurs honnis se sont intitulés après lui , *vengeurs du goût*. Leur insolence dérive de l'impertinence du trop renommé Boileau , qui a donné à la littérature françoise ce grand scandale , & qui l'a consacré avec un talent dont ses imitateurs heureusement sont fort éloignés.

Poëtes ! chantez la paix & la concorde qui doivent régner entre les hommes , enfans de la même terre ; voilà votre noble emploi : respectez les rois sages & bons , sans les flatter , & sans leur répéter qu'ils sont des dieux ; car ces termes leur donnent à eux-mêmes des nausées : exaltez le pouvoir des loix , qui suppléent à la foiblesse d'un

être dont l'intelligence est troublée par tant de passions : que les chants puissans de l'harmonie qui unit les citoyens, résonnent sur votre lyre : exhortez sur-tout les souverains à goûter le plaisir de faire des heureux. Ils n'ont rien, s'ils ne possèdent cette gloire : elle est à eux ; & c'est en cela qu'ils sont vraiment supérieurs aux autres hommes.

Que de disputes en France sur la poésie ! Quel abus des termes ! La poésie & l'éloquence sont une seule & même chose pour qui voudra anéantir la valeur arbitraire des mots : ce n'est au fond que l'art de toucher, émouvoir, intéresser ; & pour intéresser, émouvoir, toucher, il faut peindre, c'est-à-dire, faire naître des idées & des sensations à l'aide des mots. Que ces mots soient arrangés de telle manière ou de telle autre, qu'ils soient rimés, ou qu'ils aient une prosodie plus libre, cela devient égal.

Notre poésie n'est qu'une prose différemment arrangée ; elle n'est pas plus noble, plus harmonieuse, plus précise, plus cadencée, que les beaux morceaux de nos prosateurs. L'habitude fait le versificateur ; & celui-ci n'est pas poète, je crois, parce qu'il rime ; car qui ne seroit pas poète en France, si la rime faisoit le poète ?

En fait de goût, nous jugeons par nos habitudes : nous croyons notre poésie supérieure à celle de nos voisins, qui ne peuvent guère souffrir la nôtre ; & les nations disent, comme les sociétés : Nous sommes les seuls qui ayons de l'esprit. Quand un écrivain ne peut pas établir dans l'opinion publique la supériorité de son talent, il tâche d'y établir la supériorité de son goût. Ainsi font nos stériles académiciens : c'est toujours un dédommagement ; mais si le premier mérite d'un ouvrage,

comme personne ne le conteste , est l'utilité , la beauté de ce même ouvrage est livrée à des disputes éternelles ; & les hommes , d'accord sur le premier point , ne le seront jamais sur le second , parce que chacun sent différemment.

Quoi de plus ridicule donc , que de se donner pour le distributeur de la louange & du blâme ; sur des matieres proprement de goût. Chacun n'a-t-il pas le droit de juger ? & l'homme qui ne peut me faire goûter ses écrits , parviendra-t-il à m'empêcher de lire ceux d'autrui ? Il faudroit que les gens de lettres renonçassent à l'orgueil de publier leur théorie , pour se borner à la pratique ; parce que , dans les arts de goût , il n'y a point de théorie.

Le cordonnier qui rectifia le peintre , avoit raison sans doute. Mais peut-être lui seul voyoit-il le défaut imperceptible à d'autres yeux ; & si le coiffeur , le tailleur , le bonnetier , &c. étoient venus à leur tour , autres critiques , autres corrections sans fin , & beaucoup de peines que le peintre se seroit gratuitement données pour quelques individus , & non pour la multitude.

Elle est inhabile à saisir cette sorte de perfection ; elle n'en a pas même heureusement l'idée ; elle sent trop vivement pour sophistiquer. Ainsi un auteur de profession voit trop dans un ouvrage , pour le bien juger ; & le public qui voit en gros , doit juger moins sévèrement & juger mieux. C'est ce qui arrive ; le public casse le plus souvent les jugemens des gens de lettres , les laisse déclamer , & s'attache à ce qui lui fait plaisir.

L'homme de goût , proprement dit , est inhabile à bien juger l'ouvrage de l'homme de génie. Il faut plus que du goût pour bien sentir un Richardson , un Fielding , un Shakespeare , un

Sterne, &c. Et voilà pourquoi Racine & Boileau ont si mal apprécié la Fontaine, le Tasse, Milton, &c. & pourquoi de nos jours l'insensibilité produit de ces arrêts qui attestent la froideur d'ame de celui qui les rend.

Il n'y a point de nation où il y ait plus de critiques & plus de regles qu'en France. C'est là aussi que les livres originaux sont plus rares.

Ce qui caractérise sur-tout un sot, c'est de croire la critique d'un ouvrage chose aisée, & d'entreprendre cette besogne publiquement tous les dix ou quinze jours. Il faut une très-grande présomption pour oser fixer ainsi le mérite ou le démérite d'un ouvrage; on s'expose à recevoir plus d'un démenti: mais tous ces petits juges, alertes & précipités, ne se doutent seulement pas combien ils auroient à rougir dans cent ans, si toutefois leur prononcé pouvoit voguer jusqu'à cette époque.

E N T R A V E S

D É R A I S O N N A B L E S.

L'INTOLÉRANCE appliquée à l'art d'écrire ne l'anéantit pas, ce qui seroit plutôt à désirer, mais le dénature & l'avilit. Cette intolérance ruine l'édifice des connoissances humaines, où doivent entrer tous les matériaux, & sape dans leur base la puissance réelle & la félicité future de l'homme.

Le gouvernement se prive de tous les moyens qu'il a de multiplier ses lumieres. Ne faut-il pas, pour mieux juger les événemens, qu'il entende

le *pour* & le *contre* ? Une censure utile contre-balance pour son propre intérêt l'adulation qui l'assiège ; un langage sincère & véhément est quelquefois celui du zèle & de la vérité.

Eh ! quel mal fait la philosophie ? Si elle parle quelquefois aux rois d'un ton ferme & austère , elle ne lève jamais contr'eux un bras rebelle ou homicide ; tandis que le doute les environne , elle leur offre ces mâles vérités qui leur importe tant de connoître ; elle leur montre la marche insurmontable des idées du siècle , & les avertit de ce que jamais personne n'oseroit leur dire.

Le siècle étant très-éclairé , il faut que les hommes en place le soient à leur tour. On ne peut guérir une erreur politique qu'en la dénonçant , qu'en la combattant publiquement. Qui osera dire qu'il n'y a point d'erreur accréditée & funeste au gouvernement , ou bien qu'il seroit inutile de laisser à l'homme un moyen de renverser les opinions politiquement dangereuses ?

Considérons l'effort des esprits depuis Philadelphie jusqu'à Venise : la littérature universelle prend un caractère de morale politique , & les capitales de l'Europe réfléchissent des lumières qui deviennent plus fortes & plus éclatantes par leur réunion. L'erreur doit céder à ce concours généreux.

La philosophie est semblable à un astre qui roule au-dessus de la terre ; il doit éclairer successivement tous les points du globe : tantôt ses rayons sont obliques , tantôt perpendiculaires ; mais ils doivent entrer tôt ou tard dans les yeux des nations qui semblent les plus éloignées de recevoir leur influence salutaire.

Heureux l'état dont les chefs ayant l'esprit phi-

losophique , favorisent ceux qui s'efforcent de l'acquiescer ! car il paroît que désormais les arts , les sciences & les états suivront le sort de la philosophie ; & l'on peut voir que les gens sans étude & sans lettres se polissent & s'enrichissent insensiblement , la plupart même sans y penser , par les idées , les opinions & les vues nouvelles que les philosophes ont répandus. Certaines classes d'artisans ont trouvé moins d'inconvéniens & plus d'avantages dans leurs travaux , par la communication des lumières.

Tout vice est issu d'ânerie ; cet ancien axiome mérite d'être renouvelé. On voit ce triste résultat à chaque page de l'histoire. Pauvre esprit humain , que tu as besoin qu'on détruise tes dangereuses superstitions ! Tu es près , à chaque instant , de tomber dans les plus viles erreurs ; tu as adopté la forcellerie , la magie , l'astrologie judiciaire , la théologie scolastique , la grace versatile ; & tes méprises politiques , non moins monstrueuses , ont fait gémir de pitié sur ton aveuglement !

Pourquoi parler de l'administration des empires (diront quelques-uns) ? pourquoi ne pas s'imposer un silence absolu sur ces matières ? Mais quel citoyen peut demeurer indifférent , quand sa patrie reçoit des blessures vives ? Comment ne pas s'intéresser aux destinées d'un royaume dont on fait partie , lorsqu'on se voit renaître dans des enfans qui peuvent être un jour malheureux par quelque faute politique ? Est-il possible d'appercevoir distinctement le bien , & de ne pas tenter quelques efforts pour le faire adopter de la partie qui gouverne ?

Que gagneroit le gouvernement à métamorphoser les citoyens en automates insensibles à la cause commune ? Ils perdroient toutes les qualités qui en

font de bons sujets. Pourquoi chacun ne rendroit-il pas au dépôt des lumières publiques ce qu'il fait, ce qu'il a appris, ce qu'il a étudié ? on le jugera, & l'idée salutaire sortira toute épurée de la fermentation universelle. Aussi les états, où tous les projets pour le bien public sont publiquement discutés, sont-ils les mieux gouvernés.

Sans une sage liberté de penser, il n'y a plus d'écrivains, conséquemment plus de sciences, plus d'arts ; car leur liaison intime me semble démontrée : & de fait, les artistes cessant d'être éclairés par cette classe d'hommes qui remontent toujours aux premiers principes, deviendront des especes d'automates façonnés à une seule & même routine.

D'un autre côté, les romanciers, les poètes dégènereront en compasseurs de phrases, en jolis arrangeurs de mots, égareront la pensée mâle & fiere, l'atténueront & verseront une enluminure dangereuse sur les objets sérieux qui intéressent l'homme. Le persifflage, pour mieux dire enfin, remplacera dans tout ouvrage la raison publique.

D E L A G R E C E .

ON a vu des hommes de génie dans des sables brûlans, arides, & au milieu des glaces éternelles ; mais les hommes de génie sont toujours des exceptions à l'ordre naturel.

N'imitons point les pédans qui, pour mieux censurer leurs contemporains, ne louent que les Grecs ; mais disons que le climat le plus favorable pour les beaux-arts paroît celui où l'air est pur, le sol fertile, où le riant spectacle de la nature

donne les images grandes & poétiques toute formées , où les fruits les plus délicieux remplacent ce carnage d'animaux , qui à la longue aigrit le sang.

Là , une nourriture saine & rafraîchissante donne je ne sais quelle fluidité aux esprits , qui les rend souples & inventifs. La Grece , si favorisée du côté du climat , a produit les plus beaux génies de l'univers ; c'est sans doute au milieu des plaines embaumées que se trouve le beau continu , & je ne sais quelle fraîcheur de sentiment qui distingue également l'historien , le statuaire , le philosophe , l'architecte & le poète. N'est-ce pas un Grec qui a fait l'Apollon du Belvedere ? Profanes , à genoux !

O patrie des beaux arts ! que gagneras-tu à ce grand déluge d'armes & de soldats , que deux vastes empires sont prêts à répandre ? Quand la capitale de l'Attique , qui a perdu jusqu'à son nom , sortira-t-elle de ses ruines ? Qu'il seroit beau aux souverains de lui rendre sa liberté , ses mœurs , ses théâtres ? Son génie renaîtroit sans doute.

Pour moi , l'imagination remplie & satisfaite de l'histoire de ce peuple unique , en contemplant le temple de Minerve , la tour où Démosthenes s'exerçoit à l'éloquence , le berceau de Jupiter , l'oracle de Delphes , la colonne où furent gravés les noms des trois cents Spartiates morts en défendant les Termopyles , le portique fameux où fraternisoient la philosophie & la poésie ; je voudrois pouvoir ressusciter cette nation qui porte un si grand nom ; je voudrois voir cette Athenes délivrée du joug stupide des Ottomans ; je voudrois y fonder une colonie dont le génie seroit analogue à celui des Athéniens.

Ah ! si le fer des conquérans a tant de fois

mutilé sur le globe l'arbre de la liberté, ne pourroit-il pas aujourd'hui, dirigé par une main généreuse, faire reflourir cet arbre antique ? Ses ruines intéressent encore l'univers ; toute ame née pour les arts s'élançe vers ce point où le génie avoit poussé des racines vigoureuses. Les anciens conquérans ouvroient une large voie au torrent de la barbarie ; les nouveaux, plus éclairés, pourroient réparer les ravages du temps, & commander à cette fortune qui fait la destinée des empires.

Quel renouvellement ! S. George fuiroit du temple de Thésée ; des Caloyers n'occuperoient plus la place de Sophocle & de Platon ; la résurrection de ce peuple seroit un bienfait pour l'Europe savante, & une grande époque pour l'univers. La verrons-nous, lorsqu'une pépiniere de républiques a pris naissance sur le continent de l'Amérique, & de-là semble devoir courir un jour les deux hémispheres.

P E R S E.

ON a fait dans tous les temps de grands efforts pour le ressusciter & le rendre intelligible. Perse, dans son siècle, avoit ses raisons sans doute pour s'envelopper d'une obscurité mystérieuse. Plusieurs écrivains modernes ont pris à tâche de s'exprimer obscurément ; c'étoit une affectation. La clarté a un avantage qui fait qu'un livre parle également à tous les hommes, & tout ouvrage énoncé clairement vivra plus de temps qu'un autre quelquefois plus profond.

Mais le temps, la différence des usages, les traits satyriques qui ont leur à-propos & qui tiennent

à des convenances fugitives, tout a pu contribuer à rendre obscur un auteur qui n'est peut-être que précis & nerveux.

Un *Lavatrie* a dédié une traduction de Perse à Boileau ; celui-ci étoit loué à toute outrance dans l'épître dédicatoire ; il consentit à laisser paroître sous sa protection une version remplie de contresens & écrite du stile le plus plat. Que devoit alors la sévérité intraitable du vengeur du goût, qui ne pardonnoit ni au Tasse ni à Quinault, & qui se croyoit autorisé à injurier tous les auteurs de son temps, au nom d'Homere, de Virgile & de Pindare ?

L'un soutient que Perse n'a point affecté d'être obscur ; que l'éloignement seul des temps & l'ignorance des coutumes sont ce qui rend pour nous quelques morceaux presque inintelligibles ; mais qu'à Rome tout s'entendoit à demi mot, & qu'on y lisoit Perse aussi facilement que nous l'entendons peu ; que cet auteur n'est pas le seul poëte dont les révolutions des siècles aient contribué à obscurcir les ouvrages, & que les deux vers de Boileau,

Perse en ses vers obscurs, mais ferrés & pressans,
Affecta d'enfermer moins de mots que de sens.

pourroient s'appliquer à ce satyrique lui-même, si le commentaire de ses écrits ne les accompagnoit un jour dans la postérité.

L'autre prétend, au contraire, que Perse ayant formé le dessein d'attaquer Néron, a joint la prudence au courage, & qu'il s'est ménagé le double plaisir de percer le tyran, & de rire impunément des blessures qu'il lui faisoit ; que pour cet effet il avoit combiné ses expressions & ses images, de maniere que le sel âcre & piquant fût perpétuellement déguisé, & que l'original ne pût

se reconnoître. Il s'enveloppoit de ténèbres volontaires, sûr d'être deviné par ses lecteurs, & remettant à leur haine le soin de percer l'allégorie ; & ce fut ainsi qu'il eut la gloire d'attaquer le tyran & de le tromper en mourant dans son lit.

Nous nous rangerons facilement de cet avis, Il n'est pas rare dans l'histoire de voir un Prince ou un ministre en butte aux fleches de la satyre, & lui seul ne pas se reconnoître, soit par aveuglement, soit par amour-propre.

Dans tous les temps les gens de lettres vertueux qui aiment le bien public avec passion, & qui, forts de ce sentiment rare, haïssent jusqu'à la tyrannie qui ne les opprime pas, se sont plu à flétrir les mauvais princes, à les percer de cette ame invisible qui les cicatrise de plaies éternelles ; & l'on concevra sans peine que tout écrivain sous le regne de Néron a dû sentir l'indignation la plus vive, la plus profonde, & attaquer la renommée de ce vil empereur, puisque ses satellites protégeoient son odieuse personne contre une vengeance qui eût été légitime, mais peu sûre.

Il étoit donc impossible à un poëte aussi vertueux qu'on nous représente Perse, de ne pas employer l'arme qui lui étoit familiere, & de ne pas venger à la fois ses compatriotes & la liberté, dont il avoit un sentiment vif. Il eut seulement la précaution de n'employer qu'une satyre indirecte, apperçue d'un côté, & méconnue de l'autre. Par cette adresse politique, il mettoit sa vie en sûreté, & n'en préparoit pas moins le volume de haine qui devoit bientôt envelopper le tyran, & le forcer à se donner la mort de ses mains. Il trompoit habilement la race des délateurs, & n'en immoloit pas moins sa proie en

satisfaisant sans danger le noble courroux de la vertu , que partageoient ses intimes amis.

Cette hardiesse , pour être voilée , ne mérite pas moins le nom de courage , car la moindre lueur , jettée dans l'ombre de ses vers , auroit suffi à lui faire perdre la vie : mais il eut l'avantage de diffamer Néron de son vivant , en bravant la couronne impériale ; plaisir qui ne sera connu que des ames fortes & sensibles , qui savent appeller à l'univers des outrages faits à l'humanité.

Il nous paroît très-probable que plusieurs traits de Perse ne peuvent avoir rapport qu'à Néron. Ce vers ,

Aurículas asini Midax rex habet.

qu'on a tant de fois répété après lui , est décif & devient très-piquant contre un empereur qui prétendoit être l'homme le plus éloquent , le plus grand poëte , & le plus grand musicien de son temps , qui avoit enfin tous les vices monstrueux qu'enfante l'amour-propre le plus stupide , & qui vouloit écraser les humains du poids du trône & du poids de son orgueil insensé.

T E M P L E S.

Tous les temples des anciens étoient sombres : comme devant disposer l'ame à l'état où elle doit se trouver quand elle ose contempler la Cause éternelle & despotique. La terreur doit alors l'environner ; & comme notre pensée se perd dans un abyme impénétrable , il faut que celui qui médite soit entouré de ténèbres.

Le jour est importun quand l'ame se replie sur elle-même ; il faut la nuit pour se plonger dans ces idées religieuses où l'esprit poursuit la Cause étonnante & immuable de tout ce qui est.

Il n'y a rien de si majestueux sous la voûte du ciel qu'un pontife qui , au nom d'un grand peuple assemblé , adresse à l'Etre éternel des cantiques & des actions de grâces , & dont le cœur est aussi pur que le vêtement blanc qui le couvre.

L'Ecclésiastique dit du grand-prêtre Simon , fils d'Ananias , que lorsqu'il prenoit sa robe de gloire & qu'il se paroit de tous les ornemens de sa dignité pour monter au saint autel , il sembloit ajouter à la sainteté & à la gloire de son ministère.

Je n'aime point à voir un prêtre sans dignité extérieure ; il affoiblit en moi toute idée solennelle , parce que je ne suis pas un ange , & que je ne vois què l'homme mesquin ; je veux qu'il soit habillé.

Une religion , dans sa première jeunesse , a une physionomie douce , respectable & bienfaisante ; elle s'appuie sur la justice , la miséricorde & la bonté : quand elle avance en âge , elle devient intolérante & contentieuse ; elle a versé son sang pour s'établir ; bientôt pour perpétuer son regne , elle verse le sang d'autrui : la superstition & la barbarie déshonorent sa maturité. Au dernier période , elle attire la dérision sur ses dogmes ; elle devient ridicule ; l'impiété en profite pour confondre le dogme & la morale , pour saper tous les fondemens de la dernière. Alors c'est le moment de perfectionner le culte , en le simplifiant sous des formes toujours augustes quoique simples , & en renversant tout échafaudage

étranger ; ou c'est la chute entière de cette même religion , qui entraîne avec elle les principes fondamentaux & consolateurs.

Quand la religion ne nous éclaire pas sur nos véritables devoirs d'homme , elle nous précipite dans des erreurs étranges. Ce n'est plus la religion , il est vrai , qui nous conduit ; c'est nous qui accommodons la religion à nos intérêts ou à nos idées. Une logique pernicieuse nous égare , & la démenche nous mène à la persécution. Que ne colorent pas nos passions ? Que ne justifient-elles pas à nos yeux ? De quoi l'homme n'a-t-il pas abusé ? Plus on approche de l'autel , plus on doit trembler d'être fanatique : on le devient à son insçu. La persécution ne consiste pas à allumer des bûchers ; les bourreaux en étole ont attiré l'indignation de l'univers ; mais il est une persécution sourde & sacerdotale qui , s'éloignant de la charité qu'elle recommande en chaire , se permet la calomnie sous le voile du zèle & de l'amour de l'Évangile.

S É M I R A M I S ,

S O N G E .

JE révois que j'étois devenu antiquaire , & que j'avois formé l'un des plus beaux cabinets de l'Europe. J'avois donné sur-tout dans les momies , & je les achetois de tous côtés.

J'avois appris à distinguer les vraies momies d'Égypte des contrefaçons que les Juifs font de ces squelettes pour attraper les Européens : en

mâchant un petit morceau de la momie , j'étois parvenu à distinguer le squelette Egyptien du squelette d'un pendu mis au four par ces contrefacteurs , puis embaumé , puis couvert de bandelettes & d'hiéroglyphes , puis vendu par ces adroits frippons qui se moquent des profonds savans.

Je n'étois pas dupe de ces imposteurs ; je reconnoissois presque , à la forme de la tête , ces anciens Egyptiens aromatisés par un secret particulier , & qui ont été jaloux de nous transmettre leurs figures desséchées.

Ils étoient rangés dans mon cabinet , & je me réjouissois en disant : Tout cela parloit il y a trois mille ans ; ils ne se doutoient guere qu'ils sortiroient des catacombes qui se trouvent près du Grand Caire , pour voyager en Europe , & venir à Paris satisfaire ma curiosité. Me voilà environné de gens morts & non enterrés , qui ne soupçonnoient pas que leurs corps m'appartiendroient un jour en toute propriété. Cette idée me plaisoit , & je me promenois au milieu de ces corps embaumés qui n'avoient plus de noms , & auxquels je prêtois ceux qui plaisoient à mon imagination.

Faisant la revue un jour de mes richesses antiques & noires , je pris la tête d'une momie & la considérai attentivement. Qui es-tu , lui disois-je tout bas , qui es-tu ? Tout-à-coup la tête fit un mouvement entre mes mains , & dit : Je suis Sémiramis. — Toi ? As-tu été belle ? — Oui , j'appaisai une sédition en me montrant le sein nu & les cheveux épars. — As-tu bâti ces superbes jardins si vantés ? — J'ai fait construire Babylone ; j'ai bâti avec magnificence sur le Tigre & sur l'Euphrate. — Tu as fait des choses

vraiment extraordinaires ! — J'ai régné comme un grand homme ; j'en ai réuni les talens & le courage. — Et vos expéditions militaires ? — J'ai fait plusieurs conquêtes dans l'Ethiopie ; j'ai pénétré dans les Indes. — Vous aimiez la gloire , Madame , avec passion ? — J'étois née pour elle. — Et ces foiblesses dont parle l'histoire ? — Qu'importe ? les devoirs de l'empire n'en ont pas souffert ; j'ai rendu l'Assyrie heureuse ; j'ai mérité les honneurs de l'apothéose. — Toutes vos idées étoient élevées , Madame ; je vous respecte beaucoup : mais quelque chose me chagrine , vous étiez despotte. — Une femme est très-bien assise sur un trône despotique. — Pourquoi , Madame ? — Parce que la dureté de ce gouvernement est toujours adoucie par la pitié naturelle à mon sexe , & par l'ascendant que le ciel a voulu donner aux femmes. L'orgueil rougit moins de s'humilier devant elles ; puis j'aimois les arts & ceux qui les cultivoient ; ils n'étoient point assimilés au reste de mes sujets. — Mais , Madame , avez-vous refusé de remettre à votre fils Niniâs le sceptre dont vous n'étiez que dépositaire ? — Le sceptre que je portois n'étoit point un dépôt. — Mais encore , oserai-je vous le demander ? Avez-vous en effet mis à mort votre époux Ninus ? — Non. — L'histoire le dit. — L'histoire ment. — Mais M. de Voltaire a fait une tragédie là - dessus , & vous donne des remords. — Les tragédies sont des romans. — Et la voix de l'univers qui vous accuse ? — L'univers sera désabusé. — Et quand ? — Quand le jour nécessaire pour la vérité sera venu. A ces mots , la tête devint plus pesante ; elle s'échappa de mes mains , & retomba dans son coffre.

BEAUX-

B E A U X - A R T S.

POURQUOI un lion, un tigre, une panthère, qui hurlent, déchirent, dévorent, forment-ils des comparaisons nobles en poésie, & que les animaux paisibles & domestiques, tels que le bœuf, l'âne, la chèvre, le cochon, discréditent les plus beaux vers? C'est que ces animaux qui nous sont soumis, obéissant à notre volonté, ne réveillent que des idées d'être passifs; au lieu que les autres, terribles & libres dans les forêts, indomptés & furieux, forts & cruels, réveillent des idées de liberté, de puissance, de fierté, de domination, qui, malgré nous, nous frappent; & nous adoptons plus volontiers ces images, en ce qu'elles offrent plus de grandeur.

Lorsqu'un écrivain ne veut plaire qu'à une société choisie, il en prend le langage, il en fait l'esprit superficiel; il devient léger, vif, fémillant; il attrape les couleurs locales, admirées au fallon: mais il n'est guère considéré au-delà, en ce qu'il manque d'élévation. Que le même poète décrive une bataille, ou un voyage dans les mers du pôle, qu'il nous peigne la solitude effrayante des forêts; alors la vastitude de l'objet lui imprimera une manière grande, parce que tout ce qui offre des images fortes a des droits incontestables sur nous.

Les beaux-arts ne sont donc jamais si nobles que quand ils portent un caractère d'audace, de fougue & d'énergie; cent fois plus admirables alors que lorsqu'ils reçoivent ce poli factice qui est à leur rudesse primitive ce qu'un froid quin-

conce est à une forêt superbe. Il faut même , dans certains arts , une espece de férocité , si je puis m'exprimer ainsi. Michel-Ange rend mon idée.

Le sublime inspire toujours une certaine horreur qui n'est sentie que des ames faites pour le grand. La poésie audacieuse est la vraie poésie. La poésie élégante n'est que de la versification. O combats d'Ossian ! ô chants ténébreux de Milton ! ô enfer du Dante ! ô nuits d'Young ! ô Cléopatre avalant la coupe en présence de ses fils ! ô Zopire expirant sous le poignard du fanatisme ! vous tous , grands objets , vastes & mélancoliques , vous me retracez les tableaux qui parlent à mon ame !

Oui , les objets sublimes sont sombres & ténébreux. Le sublime est inégal & négligé ; le sublime souvent ne suit qu'une même ligne , mais il la prolonge dans un éloignement extraordinaire ; le sublime est dans les spectacles terribles & déchirans. Il accompagne les grands désastres , les calamités , les fléaux qui battent & écrasent l'espece humaine. C'est parmi les horreurs de la peste , la rage des combats , l'incendie des villes , les tremblemens de terre , qu'il étale ses images & qu'il s'offre au pinceau des poètes.

A N S O N.

IL y a peu de traits d'histoire aussi beaux que celui de l'amiral Anson , qui , étant descendu dans une isle où les habitans avoient pris la fuite , leur laissa sur le rivage des présens pour les dédommager de la frayeur qu'il leur avoit

causée. Rapprochez de cette action juste & magnanime les fureurs des Espagnols massacrant les malheureux habitants de l'Amérique, & jugez si l'Anglois ne paroît pas un dieu au milieu d'un troupeau de tigres.

A ce grand exemple on va voir enfin ce qu'on n'avoit point encore vu, les missionnaires de la philosophie monter sur des vaisseaux cosmopolites, porter dans la mer du Sud les arts consolateurs, & y montrer le zèle de l'humanité, au lieu de ces fureurs politiques qui ont ensanglanté le globe.

Ce n'est plus un intérêt particulier, toujours borné dans ses vues, qui préside à leur voyage; ce sera une association vraiment philosophique, qui fera circuler les connoissances humaines dans les climats les plus lointains, qui enrichira les sociétés naissantes de ces instruments utiles & nécessaires, inventions des sociétés policées.

Le bonheur du monde en prendra un accroissement rapide, & ces philosophes voyageurs hâteront la maturité des siècles. Les arts venant à germer tout-à-coup chez ces peuples nouveaux, seront garantis de cette rouille qui nous reste encore de notre ancienne barbarie: le soulagement de toutes les classes sera l'heureux fruit de la transplantation de nos idées; il n'y a que celles qui sont bonnes qui franchiront les mers avec la certitude d'être adoptées. Nous leur enverrons la sagesse, & la folie ne nous quittera point.

Il est beau de voir ainsi l'élévation de la pensée de l'homme à côté de la foiblesse de son bras. Il a dit: Allons aux extrémités de l'univers enrichir de nos arts des peuples sans industrie. Il faut qu'il mesure, qu'il parcoure le monde, tandis qu'il se méconnoît lui-même; il faut qu'il em-

brasse le passé, l'avenir, tandis que son existence est rapide & fugitive; il faut qu'il s'étende sur tous les points du globe, tandis qu'il n'est lui-même qu'un point.

D O U L E U R.

LE plaisir semble moins fait pour notre nature que la douleur. Nous sommes trop foibles pour le supporter long-temps. Que l'on prolonge une volupté, elle deviendra importune, pénible, douloureuse enfin. La peine n'a d'autres bornes que notre sensibilité. Prolongez la douleur, notre être se réveillera tout entier pour la combattre, & le combat sera long.

Voyez un malheureux asthmatique qui résiste trente ans à la privation d'air, & ne respire qu'en souffrant. Voyez un prisonnier qui trouve assez de force pour vivre quarante années dans une espèce de tombeau, où il lutte chaque jour contre l'ennui, le désespoir & la mort.

La cruauté ingénieuse des tyrans a tourmenté pendant un long espace de temps leurs malheureuses victimes, & la nature se prêtoit à leur barbarie; elle se roidissoit & paroissoit rassembler ses forces pour les souffrances, tandis qu'elle tombe & s'affaïsse dans les plaisirs de la table & dans les sensations les plus exquises. La patience, cette vertu divine, vient au secours du malheureux qui souffre; elle le soutient; par elle l'être foible & délicat devient un héros. *Sachons, dit S. Paul, posséder notre ame par la patience. Ce mot est sublime.*

Il ne faut pas seulement le fer rouge des bour-

reaux pour nous envoyer des douleurs aiguës ; une maladie produit cet effet. On souffre vingt-cinq ans de la pierre , de la goutte. Le nombre des maux auxquels notre corps est sujet , est infini : on frémiroit, si j'en traçois l'énumération ; & quand j'aurois terminé cette liste terrible , je n'aurois pas tout dit encore.

Qui connoît les souffrances de l'être infortuné , dont les nerfs trop tendus ou trop relâchés ont perdu leur équilibre ! Son imagination malade étend & multiplie les effets du désordre physique ; il éprouve tous les genres possibles de douleur , mille fantômes l'environnent , & il ne sent plus en lui cette force qui résiste aux maux violens ; il se met aux pieds du charlatan , & fait de chaque homme qu'il rencontre , un médecin à qui il demande la guérison : la sombre mélancolie flétrit son cœur ; plus de larmes , plus de rire , plus d'attendrissement : les heures de la vie sont pour lui lentes & cruelles ; il ne peut , à la lettre , ni vivre , ni mourir. On survit à cet état , dont je ne fais que crayonner les douleurs , frémissant moi-même de reporter la vue sur ce que l'homme peut souffrir.

L'on prétend que certains tempéramens mélancoliques & sombres ne sentent plus la douleur , passé un certain degré. La stupeur succede à la convulsion.

Plusieurs physiciens croient que la pression de l'air nous fait souffrir des tourmens nécessaires , que l'habitude nous déguise. Des dentistes veulent qu'on ait toujours mal aux dents.

Et qu'est-ce que le besoin , si ce n'est une douleur commencée ? Que n'affervit pas le besoin ? Le libre habitant des airs , né pour y régner &

franchir les espaces sans maître & sans entraves ; obéit & descend à la voix de l'homme ; il descend du sommet des plus vastes hauteurs ; il vient sur son poing y chercher sa nourriture : vaincu par la violence de l'appétit , il est assujetti à ses volontés ; il remonte dans les airs pour obéir aux ordres du chasseur qui lui commande ses mouvemens : le signe impérieux que l'homme fait à l'oiseau de proie planant vers la nue , est fondé sur le besoin , sur la faim qui tourmente l'animal ailé.

La douleur est un spectre hideux qui veille à notre conservation. Toute la race humaine erre avec ces deux guides, la peine & le plaisir.

Mais, quoique avides de plaisirs , nous craignons bien autrement la douleur. Imaginez un homme environné de tout ce qui peut flatter les sens & l'ame ; une piquure fait évanouir le charme ; appelez des musiciens , des décorateurs , auprès de celui qui a la colique ; il en souffrira peut-être un peu plus.

L'homme des champs , dont l'imagination est peu exercée , résiste mieux à la douleur que l'homme civilisé. Le sauvage se fait une gloire de la braver ; il soutient sans sourciller le plus cruel supplice ; il raille même ses bourreaux. Le prisonnier Indien , attaché au poteau où les flammes vont le consumer , rassemble toutes ses forces , & insulte au vainqueur dans son chant de mort.

La volupté semble abattre l'homme davantage ; le feu de la volupté fond souvent , comme dans un creuset destructeur , & le plus beau génie , & le plus riche naturel. L'amour des plaisirs anéantit de grandes qualités ; le grand homme s'efface entre

les bras d'une courtisane : elle fait disparaître celui qui auroit été le défenseur de la patrie , ou le flambeau de ses concitoyens.

Quelques grands hommes , il est vrai , se sont élevés du sein des plaisirs , comme on nous peint le phénix s'élançant des cendres de son bûcher ; mais cela est rare. Qui nous dit que ces mêmes grands hommes n'auroient pas été plus illustres , plus célèbres , plus utiles , s'ils n'eussent pas payé un aussi fort tribut à la mollesse ? & qui connoît l'étendue de l'impôt dont ces énivrantes délices ont vexé leur gloire ?

La douleur est donc bien moins dangereuse que l'amour du plaisir. Celui-ci dégénere en libertinage ; il n'est que trop répandu ; il éteint les vertus nobles & courageuses.

Une vie austere appartient donc plus à l'homme qu'une vie efféminée : avec la première il supportera la douleur ; le courage , la force le soutiendront ; mais il sera atterré par l'autre.

Séneque , dans son style énergique & précis , s'écrie : La vertu a quelque chose d'austere , il est vrai ; mais elle fortifie l'ame. La volupté est terrestre & trompeuse : où trouverez-vous celle-ci ? Dans les lieux publics , les cabarets , &c. Où trouverez-vous l'autre ? Dans les temples , au sénat , dans le cabinet des grands écrivains.

P R O S P É R I T É.

LA prospérité n'est pas dangereuse comme prospérité , mais parce qu'elle accoutume l'ame à une certaine confiance , & qu'elle l'a disposée à être terrassée par la première infortune. Elle éteint peu-

à peu dans le cœur de l'homme la fermeté, la constance, & lui inspire cette vanité, maladie funeste & incurable, qui nous trompe sur nous-mêmes & sur les autres. Elle engendre la présomption qui dénature les objets, & tend des pièges à celui qu'elle domine. Une infortune diversifiée est plus convenable à l'homme; elle lui apprend à se connoître lui-même, à chercher en lui des ressources; elle lui découvre en peu de temps ce qu'il n'auroit jamais connu au milieu de la constance des événements & de la durée des succès.

S T A S I C R A T E.

C'ÉTOIT un statuaire qui vint se présenter à Alexandre. Il étoit habillé en Hercule. Appuyé sur une lourde massue, & couvert d'une peau de lion, après avoir rêvé quelque temps, il lui dit d'une voix haute : Seigneur, le monde entier, rempli de vos exploits, est le temple de votre gloire; chaque bouche répète votre nom; chaque pays a les yeux attachés sur vous; il vous faut une statue d'une dimension extraordinaire, qui réponde à cette immensité de grandeur & de puissance. Je ne la rabaisserai point au niveau de celles des autres hommes, tandis que vous marchez au milieu d'eux, l'égal d'un dieu. C'est la plus haute montagne de la Grece qui sera le bloc d'où je ferai sortir votre tête auguste & fiere. Je taillerai le mont Athos, situé aux confins de la Theffalie; je lui imprimerai la forme humaine. Vous aurez un pied dans la mer, l'autre sur la terre; votre main gauche versera un fleuve,

& dans la droite vous porterez une grande ville. Une forêt majestueuse ne paroîtra plus dans l'éloignement que les anneaux légers d'une flottante chevelure ; & quand le soleil se levera , ce sera vous qui semblerez le lancer des portes de l'aurore vers la voûte des cieux. Le temps , à l'aide des siècles , ne pourra ronger ce monument qui fera lui-même une colonne du monde , & qui bravant les assauts des élémens , subsistera immortel comme lui. Qui fait si , dans l'avenir , les mortels , frappés de terreur & de respect , appercevant les pas de vos conquêtes encore empreints sur l'univers , n'imagineront pas que votre stature a égalé votre prodigieux courage , & que le conquérant de la Grece , de la Perse & de l'Inde n'a laissé que son fidele portrait dans ce colosse ? C'est alors que l'heureux ciseau du statuaire s'applaudira d'avoir exécuté ce qui étonnoit la foible conception de mes rivaux.

Alexandre , souriant à cette proposition , répondit *Stafirate* , *quelle mince idée ! façonner une butte !* Et le fier statuaire s'éloigna , confondu de cette réponse.

V E R S F R A N Ç O I S .

LE public est tellement rassasié des vers françois dont tous nos journaux surabondent , qu'il faudroit que tous les versificateurs , prenant pitié de notre longue complaisance , s'accordassent à n'en plus faire pendant vingt - cinq années : alors le goût en reprendroit peut-être ; la langue poétique du moins auroit eu le temps de sortir de

ses habitudes fastidieuses : on auroit trouvé probablement le moyen de substituer quelqu'autre mesure à nos lourds hémistiches , & d'anéantir cette rime monotone & sempiternelle , qui rend la versification françoise insupportable à toute oreille exercée à la poésie latine , angloise ou italienne.

Ces jeunes gens qui , la tête pleine de leur *Richelet* , riment mécaniquement la prose de nos bons auteurs , s'étudioient à penser & à s'exprimer d'eux mêmes , au lieu de tourmenter des mots qui ne font qu'attester la supériorité de la prose sur notre gothique poésie.

On laisseroit la facture des vers aux amoureux , les belles ne devant pas en être privées ; d'ailleurs les chansons , les sonnets , les madrigaux sont de toute nécessité , en ce qu'ils préludent efficacement à la naissance des enfans. Or , un joli madrigal , caressant les graces d'une jeune vierge , vaut mieux qu'un gros poëme somnifere , alongé en douze chants , le tout en l'honneur de la belle nature. Permettons donc les stances amoureuses en faveur de la population.

Peut - il y avoir des poëmes en prose ? Cette question ne pourroit - elle pas être proposée sous d'autres termes : Si la qualité de poëte est inséparable de celle de versificateur ? On regarde aujourd'hui comme certain que l'on peut être versificateur sans être poëte : témoin M. l'Abbé Delille. Un ouvrage , quoique écrit en vers , mais sans épisodes , sans figures , sans mouvemens , sans images , ne seroit point l'ouvrage d'un poëte. Mais admettez du génie , de la force , de l'imagination , de la variété en prose ; cet auteur - là sera poëte sans être versificateur.

Horace, juge très compétent, reconnoît le poëte à trois grands caractères.

*Ingenium cui fit , cui mens divinior , atque os
Magna sonaturum.*

Il n'est pas là question de vers ; il est tant de vers sans poésie !

Moliere n'est-il pas un poëte par l'invention , par les touches fortes & comiques , par les expressions fines & qui peignent l'objet ? Les versificateurs françois prendroient-ils obstinément leur langage particulier & conventionnel pour la poésie des nations ? Décision dont ils sont capables , qui seroit très ridicule , mais qui répondroit parfaitement aux prétentions de leur travail bizarre.

On distribuoit bien légèrement dans le dernier siècle des brevets d'immortalité. On l'assuroit à une foule d'auteurs qui n'ont écrit que des mots. Quarante-vingt années ont fait justice de ces intrus au temple de la renommée : ils en sont chassés aujourd'hui. Attendez encore quatre - vingt ans , & vous verrez que la justice s'exercera sur ces écrivains qui , en se disant spécialement établis pour arrêter les progrès du *mauvais goût* , publient les plus froids ouvrages du siècle.

M O R A L E.

C'EST l'ignorance qui tire les corollaires les plus hardis de la morale , sans réflexion préliminaire ; & celui qui a lu , à force de raisonner , a perdu souvent cet instinct vigoureux.

Plusieurs negres marrons sont condamnés à être pendus : on offre la vie à l'un d'eux , à condition

qu'il servira de bourreau ; il refuse ; il aime mieux mourir. Le maître nomme un de ses negres pour cette execution. Attendez, dit-il, que je me prépare. Il va dans la case, prend une hache, se coupe le poignet, revient à son maître, & lui dit : *Exige donc maintenant que je pendre mes camarades.*

Des Caraïbes voient leurs ennemis échouer contre des écueils : ils se précipitent, les arrachent à la mer, les étendent sur la greve, prennent toute sorte de soins d'eux. Ils s'attendoient à périr. Le chef leur dit : *Vous êtes nos freres aujourd'hui, demain vous serez nos ennemis, & nous vous tuerons : allez.*

Où brille l'effigie sacrée de la morale ? Au milieu des incendies, dans les naufrages. Ici, l'ami fait monter son ami sur la chaloupe, & reste sur le vaisseau qui va s'engloutir : là, le voisin passe à travers les flammes, pour sauver l'enfant qui dort dans son berceau. Les grandes calamités enfantent les actions héroïques & généreuses.

Qui se précipite dans la mer, dans un abyme, pour sauver son semblable ? Des hommes réputés grossiers. Chez eux l'instinct prévient le raisonnement ; l'héroïsme ne calcule pas, & l'on doit les actions les plus étonnantes, les plus incroyables, à ceux que nous appellons les derniers des humains.

Malheur à qui n'a pas eu besoin des hommes ! Il contracte une dureté de cœur qu'il appelle noble fierté : il prend le faste pour la dignité, le maintien orgueilleux pour la noblesse ; il vit sans se connaître, & méprise le genre humain, sans se douter que ce qu'il renferme est au-dessus de tout ce qu'il croit être.

Le plus puissant des hommes ne fait pas s'il ne sera pas un jour à la merci du dernier. Avis aux hommes puissans de voir dans tous les hommes un frere qui peut leur tendre une main secourable.

 P L A T O N.

L'UNIVERS n'est pas l'être nécessaire & indépendant, disoit Platon : vous jugez, en m'entendant parler, qu'il y a en moi une ame intelligente. En voyant l'ordre de l'univers, dites-donc qu'il y a une Intelligence souverainement intelligente.

Le néant peut-il produire quelque chose ? Quelque chose existe : or, il a été créé par une Puissance qui ne dépend d'aucune cause.

Les loix du mouvement, dit Leibnitz, qui ne sont pas d'une nécessité absolument géométrique, mais qui sont un effet du choix & de la sagesse de Dieu, ces belles loix sont une preuve merveilleuse d'un Etre intelligent & libre, contre le système de la nécessité absolue & brute de Straton & de Spinoza.

Le monde a été appelé un miroir nécessaire de l'existence de Dieu ; chaque individu de l'univers est aussi un miroir, soit qu'on le considère en soi, ou qu'on ait égard à sa liaison avec tous les autres.

Je pense, donc je suis ; je suis, donc il y a un Dieu. Après le sentiment de notre propre existence, il faut reconnoître la cause par qui nous existons : il y a une liaison invincible entre ces deux propositions.

Il existe nécessairement un Etre qui ne tient son existence que de lui même.

Par-là même qu'on a l'idée de Dieu, dit Descartes, il existe. Plus j'ai creusé cette pensée, plus elle m'a frappé ; car il est certaines vérités très-simples qui, étant nées avec nous, ne sont pas

plutôt apperçues , qu'on pense ne les avoir jamais ignorées.

L'athée proprement dit n'existe pas ; il n'a pas la démonstration qu'il n'y ait effectivement point Dieu.

Dieu est tout ce qu'il doit être , son essence est une & nécessaire ; mais l'être fini ne peut atteindre que successivement la plénitude de son existence.

L'homme est un être fini par sa nature, il est donc impossible qu'il soit parfaitement heureux : il faut qu'il éprouve des peines , des chagrins.

Le temps doit développer son être , doué de sentiment & d'intelligence ; il peut les perfectionner ; parce qu'il y a progression à tout. Il est nécessaire sans doute qu'il passe par tant d'erreurs , par tant de foiblesses , par tant de misères , pour arriver au but de la création. C'est alors qu'il entrera successivement dans des mondes remplis d'ordre , d'harmonie & de beauté.

L E C T E U R S .

LA littérature n'est peut-être si généralement répandue , que parce que chacun se croit en droit d'en juger en dernier ressort. Qui ne juge pas un écrivain ? Si l'on imprimoit tous les jugemens littéraires , que de décisions singulieres !

Tout lecteur prenant un livre , s'assied à son aise comme sur un tribunal , pour prononcer l'arrêt de l'auteur qu'il va lire. Il lui fait la leçon , il le réprimande ; il le loue , il l'approuve , il lui fait bon gré de penser comme lui ; il se fâche quand on contre-

dit ses opinions secretes, il lui en fait presque un crime.

Rien n'est plus flatteur pour l'amour-propre, que de distribuer ainsi à son gré & sans contradiction les honneurs de la renommée, ou les disgraces de l'improbation.

Quand on a jugé l'homme de lettres, on veut juger sa personne; on veut traiter l'auteur comme son livre, le prendre, le laisser là, le reprendre, l'interroger; on lui demande des assiduités qu'on exigeroit à peine d'un déçœuvré. Le militaire, le magistrat, l'homme du monde veulent qu'il réponde à leurs idées différentes; il ne lui est plus permis d'avoir les siennes. Il faut qu'il rende compte de tout ce qu'il a écrit, & ce devant les intéressés. On veut descendre dans le fond de son ame, pour lui donner des leçons: chacun veut lui enseigner ce qu'il auroit dû dire. Enfin, nul homme ne voit mieux que l'homme de lettres les détours de l'amour-propre, parce que la présence des talens de l'esprit donne à cette passion un jeu subit.

S'il est modeste, on le prend au mot; s'il fait sentir sa supériorité, il révolte & blesse; s'il a de la justesse dans ses raisonnemens, il donne des vapeurs à certaines femmes; s'il se tait, on dit qu'il n'amuse point; s'il place la saillie, on trouve qu'il va au-delà de ses privileges. Point de conduite plus difficile à tenir que celle de l'homme de lettres. Comptez ensuite les sots propos, les faux bruits, les portraits manqués, dont il est l'objet, & vous verrez que s'il n'a pas la tranquille assurance que donne la fermeté du caractère, il paie un peu cher la renommée qui accompagne son nom.

Ce qui devoit nécessiter la reconnoissance des lecteurs envers les gens de lettres, c'est que ceux-ci donnent beaucoup & reçoivent peu en échan-

ge. Croit-on avoir payé un livre , parce que l'on a déboursé un peu de monnoie ?

Quelle foule de plaisirs délicats ne donne pas la lecture d'un bon ouvrage ? Souvenez-vous donc que vous avez tous pleuré plus ou moins, ou que vous avez reçu une idée consolante, directrice, que vous n'auriez pas eue sans les livres. Ingrats ! Un poëme, un drame, un roman qui peint vivement la vertu, modele le lecteur, sans qu'il s'en apperçoive, sur les personnages vertueux qui agissent ; ils intéressent, & l'auteur a persuadé la morale sans en parler. Il ne s'est point enfoncé dans des discussions souvent seches & fatigantes. Par l'art du travail caché, il nous a présenté certaines qualités de l'ame, revêtus de ces images qui les font adopter. Il vous fait aimer ces actions généreuses qu'il préconise ; & l'homme qui résiste aux réflexions, qui s'aigrit par les leçons dogmatiques, chérit le pinceau naïf qui met à profit la sensibilité du cœur humain, pour lui enseigner ce que l'intérêt personnel & farouche repousse ordinairement. L'auteur s'est fait écouter par le plaisir ; & les préceptes de la plus austere morale se trouvent établis, sans qu'on ait découvert le but de l'écrivain. *Pectora moleſcunt.*

Tout écrivain est particulièrement lié à la justice d'une maniere solemnelle & avant toute autre obligation. L'infraction de la justice est une injure faite au genre humain ; voilà pourquoi tout auteur digne de ce nom sent vivement le tort qu'on fait à son semblable ; il ne peut le tolérer ; il est le vengeur de la cause publique ; & l'oppression qui est tombée sur son voisin, doit lui devenir personnelle. Il ne peut se dispenser d'élever la voix, & l'écrivain le plus estimé sera toujours ce-
lui

lui qui réclamera avec le plus de force les droits imprescriptibles de la justice & de l'humanité.

Tandis que l'envie, la méchanceté, l'ignorance attaquent les écrivains les mieux méritans de leurs contemporains, ils méprisent des traits qui doivent mollir, parce que rien ne contre-balance la renommée universelle. La supériorité de leur raison leur montre les suffrages des hommes sensibles nés & à naître, & ils placent la récompense de leurs travaux dans l'amélioration des projets pour le bien public.

L'homme dépourvu de sentiment, s'ennuie en lisant *Clarisse*, tandis qu'un autre trouve ce poëme moral, de la plus vaste étendue, encore trop court. A mesure qu'on a plus d'esprit, de finesse, de connoissance des hommes & du cœur humain, on goûte davantage Montaigne, La Fontaine, La Bruyere & Richardson. Il est impossible à quelques gens de rien sentir de certaines beautés qui frappent plusieurs autres. Tel critique paroît dur & injuste; il n'est souvent qu'insensible : vous êtes au-dessus de sa sphere; la portée de son talent est la mesure de son jugement.

Il y a plus : pour lire certains auteurs, ce n'est pas assez d'être homme d'esprit, homme éclairé, il faut encore être honnête homme.

Il y a mille traits qui ne se révelent qu'à une belle ame, à une ame sensible, qui a des dispositions morales à la vertu. Sans ce goût inné, l'on n'est qu'un mauvais juge : il n'y en a si peu de bons que parce que les gens caustiques qui lisent, cherchent ordinairement les fautes, au lieu de se pénétrer des beaux, des sublimes endroits.

Sans la probité, point de lecteur judicieux. Un livre honnête est quelquefois reçu tout comme

l'honnête homme , c'est-à-dire , avec froideur , & même avec une certaine dérision , sur-tout s'il se présente au milieu d'un cercle composé de gens frivoles & corrompus.

R Ê V E.

JE révois que j'étois excessivement riche , & que la tête m'ayant tourné , j'avois acheté la noblesse ; que j'y avois joint une belle terre qui me donnoit le titre de baron.

Aussi-tôt je fis peindre mes armoiries sur les portes , les fenêtres , les cheminées de mon château : je les fis graver sur les chapeaux de mes domestiques , sur leurs bas , sur les fers de mes chevaux ; la garde-robe n'en fut pas même exempte , & je voulois que par-tout on reconnut les armoiries de M. le baron.

J'achetai tout exprès une bibliothèque , afin de faire mettre mes armes sur le dos de chaque volume ; & je les prêtois à tout venant , me dispensant de les lire , vu mon opulence.

J'envoyai cinquante mille écus à un généalogiste qui me faisoit descendre de Louis le Gros par les femmes ; & le tableau de cette généalogie fut appendu dans le lieu le plus apparent de mon salon.

Quelqu'un s'étant avisé de dire à ma table que les hommes n'ont qu'une seule & même tige , que la noblesse devoit être fondée sur des vertus personnelles , je lui soutins qu'il falloit être né gentil-homme pour être quelque chose dans ce monde ; & quoiqu'il se tût après cette convaincante

réponse , parce qu'il mangeoit beaucoup , je le fis remarquer à mon portier , afin qu'il fût éconduit chaque fois qu'il se présenteroit.

Un autre convive ayant soutenu que , s'il prenoit fantaisie au grand-seigneur de se faire baptiser , il ne seroit pas reçu chanoine dans un chapitre d'Allemagne , attendu qu'il ne pouvoit faire aucune preuve du côté de sa mere , je le pris en singuliere affection ; car il me répétoit souvent que je prouvois huit quartiers , d'après le tableau de mon fallon.

A force de l'entendre dire , je me le persuadai à moi-même , & je respectois un grand vaurien de fils , parce qu'il avoit un degré de noblesse plus que moi.

Madame la baronne tomboit en syncope dès qu'on annonçoit un roturier. Elle me fit acheter le *Nobiliaire* , l'*Art heraldique* , qu'elle consultoit soir & matin ; & d'après son récit , je voyois clairement que la famille étoit noble de toute éternité.

Le sujet de la conversation journaliere étoit d'examiner quel étoit le prince de l'Europe le plus distingué par la noblesse. Quelques têtes couronnées perdirent à cet examen , & leur diadème pâlit sous l'œil scrupuleux de madame la baronne ; mais elle avoit conçu en revanche une vénération religieuse pour un petit prince qui venoit de naître , parce qu'elle prétendoit que , réunissant le sang de deux maisons illustres , il étoit plus noble que chacune d'elle en particulier.

Je répétois ses paroles par-tout où je me trouvois : alors elle me gracieusoit d'un doux sourire , ce qui me ravissoit ; car depuis long - temps elle m'avoit convaincu que l'amour le plus extrême

l'avoit seul fait déroger , en venant partager ma couche.

Je chassois tous les jours ; & dès qu'un malheureux paysan avoit tué un lievre , je le faisois traîner dans une cave humide que j'appellois une prison , & où les rats venoient lui manger les pieds. Je n'en assistois pas moins à la messe solennelle , puis j'invitois à dîner le curé qui avoit fait un sermon sur la charité : je louois à haute voix pendant le repas sa touchante éloquence.

Madame la Baronne m'avoit mis en tête de bâtonner de temps en temps quelques paysans , pour leur intimier la subordination ; ce que je faisois , pour bien conserver mon rang. Mais un de ces paysans m'ayant rencontré à six lieues de mon château , dans un endroit où il n'y avoit pas de témoins , me fit pesamment sentir que l'inégalité des conditions n'est qu'une chimere : argument décisif que je ne communiquai point à Madame la Baronne ; car elle n'auroit jamais voulu avouer sa possibilité.

Je crus moi-même , quinze jours après , que c'étoit un rêve , un délire de mon imagination , & je continuai à mépriser la robe , à mal parler de la cour , à décider que je resterois oisif , & que je ne servirois qu'au préalable on ne me donnât un régiment.

J'avois une grande fille , bien dignement élevée par sa mere. A six ans elle donna un soufflet au fils d'un président qui avoit osé l'embrasser à la fin d'un menuet ; après quoi elle lui présenta noblement sa main à baiser : ce qui fit présager à Madame la Baronne l'alliance la plus solennelle , vu la force du sang qui avoit parlé en elle de si bonne heure.

Madame la baronne me regardoit comme un monarque fourvoyé qui, au jeu obscur de la naissance, avoit manqué une couronne ; sa tendresse m'en consolait quelquefois, en me représentant les soucis, les travaux & les inquiétudes attachés à la royauté : elle me faisoit appercevoir un de mes petits-fils succédant à quelque branche éteinte ; mon arbre généalogique ne devoit pas finir sans pousser quelques fleurons.

Dans l'extase de ces belles idées, nous nous ferrions tendrement la main, sur-tout en contemplant la dignité future de notre postérité : aussi, en sortant de ces conversations, madame la baronne toute entiere à la premiere vertu des Princes, à la clémence, daignoit généreusement traiter un paysan comme un homme ; car elle n'étoit pas vraiment née avec une ame tyrannique.

Ma fille grandissoit : elle auroit pu nommer toutes les pieces honorables dans leur position respective & sans les confondre, le blason lui étoit familier : madame la baronne regardant tous les roturiers comme les animaux de la basse-cour, ne craignoit pas pour sa fille la moindre séduction : tous les roturiers, assimilés aux coqs-d'Inde, pouvoient lui parler & l'accompagner ; mais un noble n'entretenoit jamais sa fille que sous les yeux de sa mere & à une distance convenable.

Qui l'eût prévu ! le fils du bailli du village fit un enfant à ma fille. Madame la baronne, les cheveux épars, vint me l'apprendre ; & moi, voyant mon arbre généalogique coupé de cette maniere, j'entrai dans une si furieuse surprise, que je crus mourir d'indignation ; mais je ne fis que m'éveiller.

 SUR LE DICTON :

RIEN DE NOUVEAU.

LE génie subit le destin du despotisme : on s'humilie devant lui , mais en même temps on cherche à le détrôner. Comme le génie , par son éclat & son ascendant , rompt ce sentiment d'égalité , naturel à chaque être , quoique ses effets soient paisibles & utiles à la société , l'homme vulgaire s'indigne de cette supériorité qui semble attribuer à un seul homme une sorte d'empire sur ses semblables.

Dès qu'on veut se distinguer du commun en annonçant de nouveaux résultats , on entend répéter avec emphase cet axiome : *Rien de nouveau ; tout est dit ; nous savions cela.*

Il n'en est rien ; sans doute il est impossible que les premiers linéamens n'aient pas préexisté avant la découverte moderne : mais l'ingratitude se manifeste envers l'inventeur ; son invention ne pouvoit pas être absolument isolée ; il falloit qu'elle partît des principes connus.

Il y a tant de recherches à faire avant de tirer une vérité quelconque des ténèbres , qu'il ne faudroit point rejeter les premiers essais , quelque informes qu'ils fussent. Une simple lueur a quelquefois conduit à l'idée de possibilité ; & d'une pensée d'abord conjecturale , on est parvenu à la vraisemblance : le génie s'en empare & lui donne ce trait de lumière qui rayonne dans tous les esprits.

La fureur de soutenir que *tout est dit* , n'est donc

qu'une injustice qui tend à rabaisser l'homme qui s'ouvre une carrière nouvelle. N'est-ce pas à la suite de mille observations particulières que le physicien compose son ouvrage, ancien par les détails, nouveau par l'enchaînement des idées ? A-t-il pu tout créer ? Ce qui étoit & ce qu'on ne voyoit point, n'étoit-il pas comme nul ?

On a disputé à chaque inventeur sa découverte ; on se perd dans les recherches ; on s'appuie sur des mots vuides de sens, & l'on fait plus pour découvrir le prétendu esprit d'imitation que pour se rendre à la clarté & aux conséquences de l'expérience nouvelle.

On crie de nos jours au paradoxe, à la moindre modification de nos idées. Un paradoxe n'est point une opinion erronée & dangereuse : c'est une vérité inconnue au vulgaire ; du moins ainsi l'ont défini les Grecs & Cicéron leur interprète. Et l'autorité des philosophes, à qui seuls il appartient de créer des idées & de fixer le sens des mots qui les expriment, vaut bien celle d'un peuple qui n'a point d'idées, & qui altere sans cesse sa grammaire.

La philosophie nous a rendu plus éclairés & en général plus doux, plus sociables : elle nous a sauvés des prestiges éternels de la superstition & des maux infinis qu'elle enfante. Elle a produit des livres utiles, dont les bienfaits ont embrassé l'étendue des royaumes. Enfin, cette lumière pure, qui s'accroîtra chaque jour, en détruisant des opinions absurdes & cruelles aura fait connoître la vraie morale comme la saine politique.



 P O I N T D E V U E .

QUOI, n'est-ce que cela ? Voilà le mot que l'homme dit plusieurs fois pendant sa vie, à l'heure désirée de la jouissance, au temple de la fortune & de la renommée, au faite des grandeurs : *Quoi, ce n'est que cela ?* C'est que toute sensation agréable fuit au moment qu'elle nous visite ; c'est que le désir est ce qu'il y a de plus délicieux, & que le premier instant qui marque la jouissance, est celui où la volupté marche à reculons.

Au moment que nous recevons l'existence, dit Empedocle, deux génies, toujours ennemis, toujours opposés, partis de deux points contraires, s'abattent au même lieu pour s'emparer de notre ame : l'un y verse la gaieté, la joie, le doux contentement ; l'autre y souffle la crainte, les soucis, les inquiétudes : de sorte que, pétris que nous sommes de ces deux substances, elles dominent tour-à-tour ; & de-là viennent les inégalités qui varient nos jours.

Sous un certain point de vue, ce monde si brillant se décolore ; il ne reste plus rien autour de nous ; on est comme environné de fantômes ; on a pitié de soi & de ses contemporains.

La majesté du genre humain réside dans les tombeaux ; de-là sont échappés tous ces noms qui rappellent le souvenir des grands travaux & des grandes actions. La génération vivante a une physionomie mesquine en comparaison de tous ces illustres décédés.

Notre renommée ne nous appartiendra donc que quand nous serons morts. Que dis-je, hélas !

notre vertu même ne sera à nous que quand nous aurons passé par le trou obscur. Il n'y aura plus à craindre alors qu'elle soit altérée par les coups de la fortune, les pièges & l'exemple du méchant.

En attendant, le plus grand charme de la retraite est de ne plus entendre les propos altiers du vice, & de ne plus voir la prospérité des méchants.

Nous traînons jusqu'au tombeau, dit Bossuet, *la longue chaîne de nos espérances trompées*. Oh, qu'il a raison! L'on n'est point heureux, même dans l'enfance, parce qu'on ne se connoît pas, & que les sensations sont purement machinales.

Dès que la raison se développe, des maîtres cruels l'élancent tout-à-coup vers l'avenir, & vous apprennent à oublier le présent.

Dès que le cœur commence à sentir, & qu'il veut se livrer à cet attrait touchant & irrésistible, voix puissante de la nature, les loix, les mœurs, les convenances, les préjugés, tout froisse ce cœur sensible, & lui interdit des goûts innocens. En vain l'amour marque l'heure de la jouissance, on la remet au jour de la fortune; sans elle on estime qu'on ne sauroit être heureux; on calcule, & la Volupté fuit à tire d'aile; bientôt on sent confusément que la jeunesse se consume dans des spéculations qui, dussent-elles amener le bonheur, ont exigé des sacrifices chers & présents.

Cette fortune tant poursuivie jette enfin une de ses pommes d'or; on la ramasse avidement. C'est un fruit très-beau, mais il ne dit rien au goût; il ne flatte que l'œil; on soupire, on voudroit revenir sur ses premières années, elles ne sont plus. Les objets frappent, mais ne touchent, n'attendrissent point: ils ne font plus monter à l'œil ces larmes d'attendrissement, si voluptueuses à répandre.

Les mœurs dominantes achevent de vous glacer : on représente sans cesse , & l'on n'est pas soi. On est environné d'êtres soi - disans pensans & sensibles , & le cœur & l'esprit restent vuides. Point de loisir pour l'amitié : les affaires , les devoirs , les bienséances , voilà ce qui remplit les jours ; & le mécontentement secret que produit cette contrainte continuelle , efface la gaieté naturelle ; le moment du rire franc , de la joie , ne se trouve plus ; il n'est pas besoin des assauts de l'âge pour sentir que la vie s'éteint ; on vit comme si notre ame ne nous appartenoit plus , tant on sent qu'elle est dépendante , & que jusqu'à la maniere de traîner sa chaîne , tout nous est prescrit par des loix que nous combattons en vain par le ridicule. Elles ne nous assujétissent pas moins jusqu'au dernier instant de notre vie.

E N F A N C E.

POURQUOI un enfant nous intéresse-t il si fort ? Pourquoi l'expression la plus vive modifie-t elle les traits de son visage ! C'est qu'à raison de sa foiblesse la nature lui a imprimé un charme particulier , que respecte la férocité même.

Délicieux aspect que le front ingénu d'un enfant ! On ne songe point alors qu'il deviendra un homme assujetti peut-être à des passions viles & basses : on ne voit que son innocence , sa candeur & son sourire ; on lui rend ses caresses ; on se sent attendrir par ses transports ; c'est un être touchant qui réveille tout l'instinct de notre sensibilité. Les animaux eux-mêmes aiment l'enfance ; ils bondissent autour d'elle pour la réjouir ; ils semblent

par leurs jeux vouloir attirer ses regards & arracher un cri de joie naïve à la surprise enfantine.

Vous qui avez des enfans , si vous les aimez , tenez-les dans la joie & la gaieté ; laissez-les jouir des plaisirs de leur âge , qui seront , hélas ! trop passagers. Les années ou la mort leur enleveront bientôt l'agrément dont ils jouissent ; le plaisir est pour eux dans la nouveauté des objets. Que signifient ces châtimens , ces menaces pour un âge aussi tendre ? Voyez la mobilité du corps de l'enfant : est-il fait pour la servitude & la gêne ? Vous voulez lui donner votre raison , & il est tout instinct ; vous lui parlez , & il ne vous comprend pas ; vous réfrénez ses aimables penchans , pour lui imprimer le maintien froid que vous inspirent vos propres chagrins ; vous voulez , malgré la nature , qu'il soit malheureux avec vous. Laissez à la nature le soin d'organiser sa tête ; ne détruisez point ses opérations sages & lentes : voilà tout ce qu'on demande de vous.

Mère imbécille ! sont-ce de petits esclaves que tu te glorifies d'avoir à tes côtés , obéissans à un geste , & formés à peu-près sur le modèle du petit chien qui est à tes pieds , & qui obéit aussi ponctuellement ?

Mais que vois-je ! O stupidité ! un rudiment qu'on veut enfoncer dans la tête d'un pauvre enfant , lorsqu'il n'a pas encore pris sa croissance. Destructeurs de l'entendement humain , & qui d'une main lourde & pesante allez briser tous ses ressorts , arrêtez , gardez-vous de l'hébéter. De grace , donnez-lui la meilleure leçon possible : ne lui apprenez rien de ce que vous savez.

L'art de faire entrer des idées dans la tête d'autrui , de les assimiler à sa portée , de les digérer pour elle , est un art bien plus rare qu'on ne

pense ; on n'est sot que parce qu'on a des idées fausses : la sottise n'exclut pas le nombre des idées ; mais mal liées , elles nuisent au lieu de servir. Il n'y a tant d'hommes inconséquens , que parce qu'il y a une foule de sots maîtres.

N'oublions point ce temps de l'enfance que nous avons passé ; jettons la vue sur ces premières années de la vie humaine ; ne permettons pas qu'elle soit tourmentée par des barbares , & qu'ils transforment des créatures innocentes en esprits aigres & lâches ; car le sentiment de l'injustice est ce qui rend l'homme dur & méchant.

L E L A C D E N A N T U A .

ATTENTIF aux tableaux variés qu'offre la nature j'ai vu , j'ai observé plusieurs sites étonnans ; mais le lac de Nantua , ce lac resserré entre des rochers d'une hauteur égale & d'une structure irrégulière , répétant de chaque côté leur base & leur cime , lorsque que je l'ai vu pour la première fois , il a enchanté ma vue & ma réflexion : j'ai été surpris , ému , satisfait profondément ; ce local unique & dont je ne m'étois pas encore formé une idée , pour le coup surpasse la fiction.

On ne fait si la majesté l'emporte sur l'empreinte sauvage ; mais celle-ci n'attriste point l'œil. Ces beautés pittoresques sont fieres sans être dures , rapprochées sans confusion ; & l'imagination , en y rêvant beaucoup , ne sauroit faire mieux.

Le point de vue du fond , scène brillante & majestueuse , offre des masses qui paroissent fermer le lac , & lui opposer des barrières insur-

montables. L'illusion est si complète, qu'en avançant on croit être obligé de revenir sur ses pas ; il faut se convaincre par soi-même qu'il y a une route. Ce miracle d'optique produit dans un degré égal l'admiration, le plaisir & la surprise. Les nues diversement colorées semblent terminer l'horizon, tandis que le lac forme un miroir tranquille, où se réfléchit le plus singulier paysage qui ait encore frappé mes regards.

C'est le point de vue que ma mémoire me retrace le plus volontiers ; je m'environne avec ravissement des images agrestes de ce lieu, véritable séjour de l'inspiration poétique : je revois ces bords ombragés, ces vallons, ces sommets, ces bizarres rochers, & je ne connois pas d'endroit où il soit plus aisé de créer à peu de frais quelque chose de grand & de solennel.

Ici, celui qui n'a jamais manié le crayon, le fait involontairement ; & il faut être cordonnier & avoir pris naissance dans ce lieu (1), pour n'en pas sentir les étonnantes beautés.

C'est la salle la plus magique peut-être qui existe dans le monde, & je voudrois y donner, dans un jour d'automne, le spectacle le plus merveilleux, le plus neuf & le plus imposant.

Oui, si j'étois prince, j'ordonnerois là une fête qui tiendrait du prodige & de l'enchantement.

Des feux distribués sur les hauteurs donneroient à ces rochers des proportions encore plus frappantes. Je répandrois sur leur cime des hommes habillés en géants, qui, armés de massues, paroîtroient les véritables habitans de ces formidables roches ; & je me figure en même-temps vingt jolies femmes, mais sensibles, quoique jolies,

(1) La petite ville de Nantua est peuplée de cordonniers.

tout-à-coup transportées de Paris sur les bords de ce lac qui leur seroit inconnu.

A leur arrivée , mes pots-à-feux , inégalement jettés , s'allumeroient parmi la sombre verdure des pins ; mes géants descendroient des hauteurs ; quelques fusées rares s'élanceroient ; les chaloupes du lac promeneroient des figures fantasques & des pavillons bigarrés. Mes beautés Parisiennes marcheroient de surprise en surprise ; j'aurois l'air alors d'un Magicien qui auroit ordonné à une longue file de rochers de s'ouvrir , de se partager en deux , & de verser un lac tout au milieu. En apercevant une ville & des clochers , dont les pointes figureroient au milieu de ces aspérités , mes jolies femmes ne pourroient pas croire que l'homme eût jamais bâti là des clochers ; elles en feroient honneur à ma baguette.

Je me réjouirois de la frayeur ou de l'étonnement qu'apporteroient ces grandes ombres mouvantes , mélangées de fugitives clartés. Le lac se changeroit bientôt en un miroir de feu ; l'écho répéteroit le bruit des boîtes ; des antres enflammés s'ouvreroient ; le son des tymbales sortiroit de l'épaisseur des bois ; des spectres errans représenteroient des scènes demi effrayantes ; tout seroit pendant la nuit , terrible , imposant , solennel ; mais à la renaissance du jour , les flammes & les fantômes disparoîtroient ; des tableaux rians , frais , voluptueux , succédroient sur la pelouse verte : ce ne seroit plus l'ancre de Lemnos , habitée par les noirs Cyclopes ; ces formidables roches , qui n'offrent pas une nudité choquante , étaleroient leurs fleurs & leur verdure ; l'on verroit en l'air des groupes de bergers & leurs danses animées : mais je crois que l'on regretteroit le rare spectacle de la nuit.

Comment le lac de Nantua n'a-t-il pas été chanté par nos poètes ? Ils ne l'ont donc pas vu ? & où composent ils ? Celui qui m'a tiré par la manche , en disant , *Il est temps de remonter en voiture* , m'a paru proférer un blasphème : il a coupé par ce mot la fête enchantée que je dessinois ; il m'a porté un coup fatal , il m'a causé une perte irréparable.

Quand j'y retournerai , je serai seul , je contemplerai seul cette file de rochers hauts & verdoyans ; j'agiterai leurs cimes orgueilleuses , en jettant un caillou dans le miroir du lac ; j'acheverai ma composition magique , & je verrai si la réalité des objets l'emporte une fois sur la riche fiction.

Ce lieu solitaire est si beau , si grave , si imposant , que je doute que , devant cette scène majestueuse & profonde , le brigand ait pu tirer son poignard du fourreau. Si ce crime a été commis en cet endroit , cet assassin est un être à part , & je le condamne à une double mort.

De ce beau lac de Nantua , d'où mes jolies femmes ne croiroient pouvoir jamais sortir sans rétrograder , je les conduirois à quelques lieues de-là ; je leur ferois considérer les abymes du pont de *Bellegarde*. C'est-là qu'on voit la *perte du Rhône*. Les plus hardies descendroient avec moi ; les autres sonderoient d'un œil tremblant les profondeurs où le fleuve tout à-coup s'engouffre & rentre en terre. Sans leur donner presque le temps de réfléchir sur ce qu'elles auroient vu , je les reconduirois à Paris , & je les menerois le soir même à l'opéra.

Là , je suis bien sûr que , l'imagination encore remplie de ces magnifiques tableaux , elles ne pourroient plus voir rouler ces décorations qui

représentent des rochers, des forêts, des torrens, sans sourire à l'impuissante imitation. Pendant six mois le décorateur, malgré son talent, leur paroitroit audacieux & ridicule; & c'est ce que j'ai éprouvé moi-même en revenant à Paris, après avoir parcouru ces scènes de grandeur. A la première décoration roulante qui vouloit représenter une montagne couronnée d'arbres & percée d'un antre, je partis d'un éclat de rire involontaire; & mes voisins me voyant rire tout seul, sans en pénétrer la cause, me prirent certainement pour un insensé.

C R I T I Q U E S.

QU'ONT fait les premiers critiques? Ils ont cherché les règles de l'art dans les ouvrages de l'art: comme si l'art pouvoit donner les règles qui constituent l'art! Au lieu de puiser dans la nature, modèle universel, fécond, varié, inépuisable, ils ont établi l'artiste comme le modèle de perfection; & de-là ceux qui sont venus, se sont trouvés renfermés dans une sphère étroite, & réduits à imiter l'écrit d'un autre. Une uniformité ennuyeuse s'est répandue sur les productions des écrivains. Les poètes ne sont pas sortis de cet esprit d'imitation, jusque-là que l'on reconnoît les traits de la même école, comme on connoît des domestiques à leurs livrées.

Les poèmes épiques, les tragédies, les oraisons funèbres ont reçu la même coupe. Les critiques ont été des guides trompeurs: comment porter un jugement qui ne soit pas imparfait, lorsqu'on ne fait que comparer une chose à elle-même?

N'eût-

N'eût-il pas mieux valu remonter au principe de toute beauté, à la nature ? Le moindre objet, quand on l'observe, donne des jours lumineux & des rapports que tous les hommes appercevront ; au lieu que les regles donnent de fausses lumieres qui égarent.

Les critiques, les commentateurs, les journalites, les dissertateurs, toute cette tourbe scolastique qui ne parle que par la bouche des morts, & qui leur fait dire les plus impertinentes sottises, préconisant tout ce qui est fait anciennement, & livrant sagement la guerre à ce qui se fait & à ce qui se fera, ont la prunelle des hiboux, qui se contracte douloureusement au moindre rayon. Ils vous citent ce qu'on a lu mille fois ; ils vous parlent de ce qu'on fait ; ils crient au blasphémateur dès qu'on se moque d'eux ; ils vous accablent de passages & d'autorités étrangères, sans quoi ils ne parleroient pas long-temps. Il faudroit rire de leur engouement superstitieux, si toutefois cela étoit permis, quand on songe qu'ils ont été dans tous les âges le fléau des arts, & les véritables assassins du génie.

Il ne faut point haïr leurs satires, mais bien leurs éloges : qu'ils sont insolens quand ils se mettent à louer ! Semblables à ces bons prélats qui d'un air sérieux sacrent les rois & posent le diadème sur leur tête, comme s'ils les faisoient régner, ils ont l'orgueil de vouloir couronner les monarques de la littérature. Ils font mine de les affermir sur leurs trônes ; on diroit que ce sont eux qui les annoncent, les font connoître à l'univers, & qui constatent leurs droits chancelans. Ils en imposent au lecteur vulgaire avec des mots qu'ils se transmettent, & des phrases qu'ils ne savent pas même varier. *La décadence des arts est*

totale. Le goût s'est perdu. La nature est épuisée, elle ne peut rien produire de semblable aux siècles passés. Le temple de la gloire est fermé, & ses portes ne s'ouvriront plus. Arrive l'homme qui les brise à leurs yeux & qui leur donne un démenti formel : ils vont répétant encore que celui qui y est entré il y a cent ans, étoit bien plus grand, bien plus illustre, bien plus digne de nos hommages.

Quand Timante voila le front d'Agamemnon pendant le sacrifice, ils appellerent *artifice ingénieux* ce qui n'étoit qu'impuissance. Rubens depuis a peint sur le même visage, & les douleurs de l'enfantement, & la joie d'une mere; & nos critiques ont loué absolument sur le même ton, & le chef-d'œuvre de l'art & son mensonge.

Pour faire des découvertes dans un art, il est plus avantageux de n'y entendre rien d'abord & d'y marcher seul, que d'être conduit & dirigé par la marche & l'exemple des autres : on s'ouvrira une route inconnue, en s'abandonnant sans guide; on ne fera que passer par la porte commune, en observant les pas de ses prédécesseurs. Voilà pourquoi les méthodes, les regles, les poétiques ont gâté & gâtent tous les jours les esprits les plus inventifs. Animés par la nouveauté des objets & fiers d'oser d'eux-mêmes, ils auroient ouvert la carrière d'une maniere qui leur eût été propre : en recevant la carte de la route, ils ne voient plus les objets que sous le même aspect; & de-là naissent tristement les mêmes résultats : au lieu de creuser, ils passent légèrement sur les mines les plus fécondes; au lieu de créer leurs réflexions, ils les reçoivent toutes façonnées par la main des préjugés; ils auroient commandé à leur siècle, ils lui obéissent; séduits qu'ils sont

Par la forte autorité des barbes grises , ils adoptent ce que sous un autre point de vue ils auroient rejeté avec mépris. Le vulgaire croit que l'art se perfectionne , parce que les copies se multiplient ; c'est une abondance indigente , & cette fausse richesse ôte jusqu'à l'idée d'en acquérir une réelle.

Plus on avance dans la vie , plus on est esclave de l'habitude. Le cerveau de tout homme qui touche à son huitième lustre est déjà durement modifié ; c'est la libre & ardente jeunesse qui fait s'ouvrir une nouvelle lice ; elle seule donne un poids aux idées récentes & utiles , & proscriit le fatras du siècle qui fuit.

D E S F E M M E S S A V A N T E S .

D E M O L I E R E .

MOLIERE , dans les *Femmes savantes* , a chargé les portraits , comme dans toutes ses autres pièces , mais avec excès dans celle-ci. On voit qu'il a voulu se venger de certaines cotteries , où probablement il n'étoit pas bien traité ; & que n'ayant pu captiver le suffrage de certaines femmes qui dominoient alors , il a pris le parti de les immoler au ridicule. Mais s'il a bien fait de vouloir corriger ces femmes qui de son temps faisoient consister tout leur mince savoir à former un bizarre assemblage de mots scientifiques & précieux , il a nui aux progrès de celles qui voudroient réellement s'instruire , & qui sont retenues par la crainte de passer pour singulieres. Ainsi

les effets qui résultent de cette piece sont plus nuisibles qu'utiles.

Il y a déjà si peu de femmes pour un homme qui pense , a si bien dit M. Diderot , qu'il étoit inutile de vouloir en diminuer le nombre. Plusieurs ont renoncé à l'envie qu'elles avoient d'orner & de cultiver leur esprit , lorsqu'elles ont vu applaudir ces vers qui disent que la science d'une femme ne doit point passer le livre de son ménage. Cela n'a fait que fortifier le misérable & barbare préjugé , qui n'est pas encore éteint en France , & qui regarde les sciences & les arts comme des occupations roturieres.

Moliere , au lieu de combattre ce préjugé , lui a fourni de nouvelles armes ; & je crois appercevoir dans cette piece l'humeur que donnent l'amour-propre outragé & la vengeance qui en est la suite.

La scene de Vadius & de Trissotin est dirigée contre les littérateurs ; & plusieurs vers , notamment ceux qui sont dans la bouche du marquis , tendent à les humilier.

Les femmes ignorantes , occupées de miseres & de futilités , triomphent de cette piece , & semblent dire , en faisant des nœuds : » Vous voyez » comme on traite les femmes qui veulent s'instruire ; nous nous garderons bien de donner dans » l'étude. «

Alors les femmes se livrent avec gravité au code ennuyeux du cérémonial , à la fureur du jeu , non moins insupportable. Elles bornent leur érudition à décider sur une nouvelle mode ; elles se jettent dans la médifance , fille de l'oïveté. L'esprit de société est hérissé de pointilleries. Elles donnent à leurs filles une éducation tout aussi fri-

vole. De sorte que, dans toutes les maisons d'ailleurs opulentes & commodes, on ne s'entretient que de bagatelles ; le babil, les tracasseries remplacent la bonne conversation.

Il y a beaucoup moins de femmes vraiment instruites dans notre siècle que dans le siècle passé. L'on ne voit que dolentes petites maîtresses qui n'ont qu'un jargon stérile, & qui à la lettre sont des *oies couleur de rose*.

Telle femme qui dépense avec son maître-d'hôtel & son bijoutier cent mille écus par an, auroit pu employer une partie de cette somme aux progrès de l'astronomie, la physique, de la chimie, &c. qui en est empêchée par le funeste tableau qu'a tracé Moliere. S'il eût répandu le même ridicule sur les hommes livrés aux sciences exactes, il auroit fait rétrograder son siècle. Et voilà les plaies que le génie fait à l'humanité, quand il écoute son humeur, au lieu d'embrasser l'ensemble, c'est-à-dire, l'intérêt général.

La femme a plus d'esprit que l'homme, autant de sagacité ; & la vie sédentaire leur permettroit de longs travaux & des succès. Elles augmenteroient le bonheur de l'homme, en pensant avec lui.

Moliere a détruit ce nouveau charme, en renforçant cette opinion barbare, qui les condamne à l'ignorance & à toutes les petiteesses qui l'accompagnent. Aussi cette oisiveté autorisée déprave l'imagination des femmes, & tourne leur prodigieuse activité contre la société même, où fourmille aujourd'hui ce cours d'épigrammes publiques & secrètes, qui altèrent la franchise & la cordialité. *L'homme instruit, comme l'a dit Helvetius, ne médit que pour se venger ; il le fait en passant, & non pour s'amuser.*

F A C I L I T É.

J'AIME les génies faciles. Leur style a de la grace, de l'aisance, un certain air animé, vivant. Ils ne se consument pas laborieusement dans l'ombre du cabinet ; ils voient, ils fréquentent le monde, & y puisent le sujet de leurs réflexions. Les faits qui les ont frappés, présentent à leur esprit une foule d'idées ; ils ne s'appesantissent point sur les objets étrangers : ils devinent avec rapidité ce qui doit plaire, ils ont l'instinct de l'art : & ces intrépides travailleurs, qui remettent l'ouvrage vingt fois sur le métier, sont des ouvriers de patience, auxquels le temps amène enfin quelque bonne fortune, tandis que les autres ont l'extérieur aisé & brillant des gens de qualité. Les vers de la Fontaine, de Voltaire, la prose de Fénelon ressemblent à une source abondante & pure, qui coule sans peine. Ce que la réflexion ne produit pas dans un instant, elle ne le peut avec des mois entiers ; elle est lumineuse & rapide ; elle compare & combine avec célérité, où elle reste ensevelie dans les nuages qui l'offusquent.

T U R E N N E.

LES grands hommes ne savent point les petites choses. Turenne, après avoir remporté plusieurs batailles, apprit avec assez de peine la manière de saluer à la tête de son régiment d'infanterie.

 LES HISTORIENS.

F A B L E.

UN singe tenoit le pinceau ; mais fidele observateur de la nature , il peignoit les animaux avec une scrupuleuse ressemblance. Il donnoit au courfier son noble & libre élan , à l'ours sa pesanteur , au tigre sa physionomie cruelle , au baudet ses longues oreilles. Les animaux carnaciers , mécontents de leur portrait , lui refuserent le salaire. Il fallut encore qu'il se dérobat à leur vengeance.

Un renard , moins savant , mais plus fin , dit ; Je profiterai de la sottise de ce peintre véridique. Est-ce qu'on fait un portrait ressemblant de ces superbes animaux ? Non. Ils veulent être flatés ; c'est alors qu'ils payent.

Le renard broya ses couleurs sur une palette différente. Il donna à la tête du lion , malgré son horrible criniere , une aimable douceur ; sa gueule fut moins large ; il fit presque sourire sa rugissante majesté. Le léopard n'eut plus l'œil farouche & sanglant ; l'ours devint mignon : il retrancha à l'âne la moitié de ses oreilles , & donna au porc un corsage léger : le loup parut débonnaire : les oiseaux de proie n'eurent plus ni bec recourbé , ni serres tranchantes.

Ces fiers animaux , charmés de cette forme nouvelle , lui donnerent patentes & pension.



T A V E R N I E R.

LE fameux Tavernier ayant vendu les pierreries qu'il avoit apportées des Indes , témoigna devant Louis XIV qu'il vouloit acheter un domaine en Suisse. Le Roi lui ayant demandé pourquoi il n'en achetoit pas un dans son royaume , Tavernier répondit avec une singulière naïveté : *C'est que je veux , Sire , que mon domaine soit à moi.*

J'ai visité la maison qu'il avoit acquise à Aubonne , près du lac de Geneve. Mais je me trompe , cette maison est une baronnie.

En parcourant donc la baronnie , je me disois : Que ne puis-je converser avec l'homme qui , pendant quarante années , tourmenté d'une passion ambulante , a fait six voyages en Turquie , en Perse & aux Indes , par toutes les routes que l'on peut tenir ; & qui , courant ensuite après les débris de sa fortune , est allé terminer ses jours à Moscow , à l'âge de quatre-vingt-quatre ans ! Quelle singulière destinée !

J'aurois voulu pouvoir évoquer l'ombre de ce célèbre voyageur , & lui demander pourquoi , après avoir visité l'Europe & l'Asie , il étoit venu se fixer près du lac de Geneve. En y réfléchissant , je crus en deviner la raison. Tavernier avoit vu les plus beaux climats de la terre , les riches contrées de l'Asie , où croissent les épiceries , la soie , les parfums , l'or , les diamans , tout ce qui flatte les sens & l'imagination de l'homme ; mais en même-temps il y avoit trouvé l'esclavage , l'ignorance , la barbarie ; il avoit remarqué que ces pays , enchanteurs dans la description , n'étoient pas faits pour

l'Europe civilisé , qui tient à ses mœurs. Il chercha donc , pour finir ses jours , un climat doux , un sol fertile , un peuple libre & bon : il trouva tout cela à Aubonne. Les Suisses , alors simples , hospitaliers , recevoient comme un frere l'étranger qui venoit s'établir chez eux , & s'empressoient à partager avec lui tous les avantages de leur liberté. Ils ont changé depuis ce temps-là ; & je ne conseille plus à tout voyageur qui veut se reposer de ses longues fatigues , de chercher les douceurs de la vie en Suisse plutôt qu'ailleurs.

Tavernier avoit porté le nom de Louis XIV aux extrémités de l'Asie , & Louis XIV toujours reconnoissant de ce qui pouvoit étendre sa gloire , lui donna des lettres de noblesse , quoiqu'il fut protestant.

Tavernier est le guide des jouailliers. Quelle combinaison dans l'ordre social , que celle qui attribue à un petit caillou transparent , fort inutile au bonheur & même au plaisir , une valeur aussi considérable ! Cela est bien plus étonnant que les voyages en Perse de Jean Baptiste Tavernier né à Paris , & sa course à Moscow lorsqu'il étoit plus qu'octogénaire.

MONTESQUIEU.

JE me transporte au jour où parut *l'esprit des loix*. Les femmes qui avoient lu les *Lettres Persannes* & le *Temple de Gnide* , durent bien être étonnées , quand elles ne purent achever la moitié du premier volume.

Montesquieu avoit attrapé sa nation. Il étoit curieux , à l'apparition de l'ouvrage , d'entendre le

prononcé des juriconsultes , des gens de lettres & des gens du monde. Il n'y avoit peut - être que dix ou douze philosophes en France , qui fussent capable d'apprécier le livre.

Le chapitre de la constitution d'Angleterre & le traité du change ne rencontrèrent pas à Paris trente lecteurs ; & cependant tous les audacieux folliculaires , toujours pressés d'écrire & de juger , dirent leur mot sur un ouvrage qu'ils n'entendoient pas.

On le reléqua , pour ainsi dire , parmi les livres de jurisprudence.

Mais lorsque les Anglois nous eurent appris que M. de Montesquieu avoit pénétré en grand l'esprit du législateur & les desseins de la législation , qu'il étoit entré dans le sanctuaire des loix , qu'il avoit montré les rouages principaux de la machine politique , la nation passa à une autre extrémité ; elle eut le ridicule d'admirer outre mesure un livre qu'elle ne savoit pas encore lire.

C'est la singulière destinée de *l'Esprit des loix* , d'avoir été regardé d'abord avec indifférence , loué ensuite avec enthousiasme , acheté avec empressement , & de n'avoir été lu que d'un très-petit nombre d'hommes.

Sans doute *l'Esprit des loix* contient beaucoup d'erreurs à côté de quelques vérités. La fréquentation de Grotius , de Puffendorff & autres juriconsultes , s'y manifeste trop. L'auteur met les citations à la place du raisonnement ; déguise sous un ton léger des choses dont il ne s'est pas bien rendu compte à lui-même ; affecte d'être obscur lorsqu'il est si clair dans d'autres endroits : mais , à tout prendre , c'est le livre le plus étonnant qu'ait produit le dix-huitième siècle.

Il apprend à lier des idées séparées , il établit

des rapports jusqu'alors inconnus , il enseigne que toute idée politique est une idée compliquée , il détermine la différente constitution des états. Ce livre grave & peu fait pour la nation , fut jetté au milieu d'elle , lorsqu'elle s'occupoit sérieusement de *pantins* & de l'opéra comique , & qu'elle repositoit dans la plus parfaite indifférence sur la manœuvre de ses chefs.

Montesquieu peut être considéré parmi nous comme le Descartes de la politique. Les idées qu'on lui conteste & qui n'ont pour base que son imagination , portent un caractère élevé ; sa pensée a toujours quelque chose de profond qui commande l'examen , & qui exerce notre raisonnement. Il semble converser presque toujours avec un cerveau législateur.

Si l'on raisonne ou déraisonne aujourd'hui en France sur les matieres politiques ; si la secte des économistes nous a si fort ennuyés , en nous débitant en mauvais style ses idées creuses , c'est à Montesquieu qu'est due la premiere impulsion. Si dans les cercles & dans les cafés , les élégans , les commis , & même quelques femmes prononcent les mots de *démocratie* , d'*aristocratie* , & d'*oligarchie* , c'est Montesquieu qui leur a appris à balbutier ces noms-là.

LYCURGUE.

C'ÉTOIT un législateur qui étoit descendu bien avant dans le cœur de l'homme que ce Lycurgue , qui d'une main hardie retrancha de l'homme tout ce qui appartient à l'empire de l'imagination , pour ne le soumettre qu'aux besoins primitifs , excluant

la volupté pour mieux fermer la porte à la douleur , anéantissant les desirs pour l'enlever aux regrets , aux inquiétudes , aux soucis ; hardi législateur , qui fit l'homme riche en le privant de tout , qui le rendit fort en trempant son ame dans une discipline austere , qui le rendit éclairé en lui ôtant jusqu'à l'ombre des fantômes qui persécutent la foiblesse , qui le fit puissant en appuyant son courage sur la base d'une égalité parfaite. Un tel génie étonne & confond nos idées ; il faut le traiter de fou , ou l'honorer comme un homme sublime.

Si un état pouvoit aujourd'hui être isolé , le premier trait du législateur qui voudroit couper la source des vices , seroit , à l'exemple de Lycurgue , d'anéantir la valeur de la monnoie d'or & d'argent. Son code seroit presque fait ; car son peuple , avec le besoin des passions , n'en auroit que de légitimes , parce qu'il n'y auroit plus de moyen de contenter celles qui ne le seroient pas.

Que seroit alors un homme vicieux ? Avec quoi tenteroit - il ? Avec quoi pourroit - il corrompre ? Avec quoi seroit - il corrompu ? Point d'échange qui ne fût visible , point d'échange au-delà des besoins de la vie ; le particulier seroit vertueux , & l'état aussi.

Si jamais un législateur pouvoit donner des loix adoptées de tous les peuples , ou du moins du plus grand nombre , ces loix ne seroient plus renversées par les conquérans ; elles seroient éternelles. On en conçoit la possibilité ; mais l'expérience du passé range cette douce idée dans la classe des rêves. Outre que Lycurgue avoit du génie , il étoit encore fin. L'amour conjugal s'éteignoit à Lacédémone ; comment le rallumer ? En ne permettant

plus aux maris de voir leurs femmes qu'à la dérobée. Les Lacédémoniens redevinrent amoureux, & d'époux languissans monterent au rang d'amans fortunés. Ce trait n'est-il pas d'un physicien ?

Nous avons loué Lycurgue, mais lorsqu'on songe que lui-même n'a pu établir la base de sa société que sur les ilotes qui représentoient nos malheureux Negres, on ne fait plus alors que penser de ces gouvernemens anciens si vantés.

Ces Ilotes portoient tout le fardeau de la servitude, & l'on y joignoit le mépris plus cruel encore. Nos Negres exécutoient quelquefois des airs de Rameau; & on leur défendoit, à eux, de chanter des vers faits par un poète Lacédémonien. On les enivroit sans pudeur, pour montrer le hideux spectacle d'une grossière ivresse. Plutarque même rapporte que, pour exercer la jeunesse belliqueuse à fondre à l'improviste sur l'ennemi & à ne point manquer son coup, on envoyoit des guerriers adolescens dans la campagne guetter les Ilotes, & le mérite consistoit à les poignarder subtilement, sans être apperçu de personne. Et le terrible Lycurgue avoit dressé une statue au rire ?

Que penser donc de ce Lycurgue ? Que sa législation offre une face qui commande l'admiration, & une autre qui fait reculer d'horreur.

AUX LAIDES.

ON dit, Voilà une jolie femme ; on n'apperçoit guere que son visage. Il est dans celles qui sont réputées laides, des beautés que l'on dérobe à la vue : jamais un attachement durable n'a torr.

Ce ne sont point les plus belles femmes qui inspirent les plus fortes passions. Qui connoît, en voyant une femme, tout l'agrément qu'elle met dans le tête-à-tête ? Devinera-t-on le jeu, l'affaisonnement de ses caresses ? Que de graces animées sortent de ses yeux qui semblent froids ou distraits ! Aussi tel sourire enflamme un cœur, tandis qu'il n'effleure pas un autre : c'est cette diversité de goûts qui fait que toutes les femmes trouvent des adorateurs, & que celle qui paroît la plus fortunée, n'a quelquefois rien à envier à celle qui reçoit des hommages publics, lesquels ne sont pas toujours confirmés dans l'ombre du mystère.

C'est là souvent que le mensonge de l'art disparoît ; c'est là que la beauté fiere & superbe n'a plus souvent les mêmes perfections, & que la rivale qu'elle dédaignoit, reçoit des triomphes multipliés, dus à des graces étrangères à la figure orgueilleuse & vaine.

Si l'amour, comme le disoit Ninon de Lenclos, est la piece où les entractes sont les plus longs, quoi de plus charmant que de trouver dans une passion qui tend quelquefois à avilir l'homme, cette aimable & gracieuse raison qui l'éclaire, l'instruit, & métamorphose les plaisirs de la volupté en jouissances pures qui appartiennent à l'ame ?



P E I N T U R E

D' U N E B A T A I L L E.

ON a forcé l'homme libre à porter un fusil sur son épaule , à y attacher l'infernale baïonnette ; on l'a arraché à sa chaumière , pour le traîner dans des combats que son ame déteste ; le labourreur a quitté sa charrue , l'artisan son atelier ; le jeune homme a déserté l'autel de l'hyménée , il abandonne un pere infirme , une amante , une famille désolée ; il va grossir la foule de ces combattans , dont les cœurs se sont ouverts par degrés à la licence , à la férocité & à la violence.

Voilà cent mille hommes opposés à cent mille hommes ; ils s'avancent & se rapprochent dans une vaste plaine qui va bientôt être enlanguantée. Quel nombre prodigieux d'hommes ferrés l'un contre l'autre , déployant leurs phalanges mouvantes , se rangent dans un ordre combiné , pour se donner la mort avec art ! Instrumens aveugles , ils attendent en silence le signal : féroces par devoir , ils vont écraser leurs semblables sans ressentiment & sans colere. Ils ont vendu leur sang à vil prix , & leurs chefs en feront aussi peu de cas qu'il leur a peu coûté.

Il se leve , cet astre majestueux , dont tant de malheureux ne doivent pas voir le coucher. Eh ! qui s'attendroit aux horreur du carnage ? La terre est en fleurs , le doux printemps de son voile azuré embrasse les airs , la nature sourit en mere tendre , le soleil dans une majesté tranquille verse ses rayons bienfaisants qui dorent & mûrissent les

dons du Créateur , tout est calme , tout est en harmonie dans l'univers. Les misérables mortels , agités d'une sombre frénésie , portent seuls la fureur dans leur sein ; ils vont s'égorger sur le verd tendre & renaissant des prés. Les armées s'approchent , les moissons sont ravagées , déjà la mort vole : quel tumulte effroyable ! Toute la nature en un instant gémit des fureurs de l'homme. Entendez-vous gronder ces affreux instrumens des vengeances humaines ? Emules de la foudre & plus terribles qu'elle , ils couvrent de leurs mugissemens les clameurs plaintives des mourans ; ils repoussent la pitié qui voudroit se faire un passage dans les cœurs ; un nuage de poudre & de fumée s'élève vers le ciel , comme pour lui dérober l'assemblage de tant d'horreurs. La fureur des démons , les tourmens de l'enfer se réunissent dans un étroit espace. Les tigres , les ours , les lions , pressés de l'aiguillon d'une faim vorace , ont une cruauté moins atroce & bien mieux fondée. Regardez ces ruisseaux de sang qui coulent : ici vingt mille hommes sont égorgés par la fantaisie d'un seul homme ; les voyez-vous tomber les uns sur les autres , sans nom , sans mémoire , sans être regrettés , sans être connus ? Ainsi un vent subit du nord fait périr cette multitude d'insectes qui couvrent nos guérets.

Ils tombent , ces infortunés , ils poussent des cris lamantables vers un ciel d'airain ; foulés sous les pieds des chevaux , foulés sous les pieds de leurs compatriotes qu'ils implorent & qu'ils n'attendront point , ils meurent sous mille formes plus douloureuses les unes que les autres. Tandis que les plus à plaindre , conservant un reste de vie , & consumés par la soif , le plus intolérable des tourmens , ne peuvent encore mourir , d'autres ,

tres , oubliant que le trépas les environne , s'acharnent sur leurs compagnons mutilés , & sans pitié pour leurs blessures , dépouillent avec cupidité leurs corps déchirés & palpitans.

O Dieu ! ô Créateur de l'univers ! quoi , c'est là l'homme ? Quoi , cette belle créature que la Nature avoit doué d'un cœur tendre , d'un front plein de noblesse , qui sourit vers le ciel , qui conçoit , qui nourrit & les douces émotions de la pitié & les transports généreux de la bienfaisance , qui fait admirer & la vertu & la grandeur d'ame , qui fait pleurer ; quoi , c'est sa main qui plante l'étendard de la victoire sur des monceaux de cadavres avec une joie odieuse & triomphante ! Quel horrible trophée ! O mes freres ! ah ! laissez-moi pleurer sur vous , sur vos crimes , sur vos malheurs. Quelle est donc votre conquête ? Je ne vois que du sang & des larmes. A quoi se réduit votre triomphe ? Le pillage n'enrichit point ; les larmes du genre humain ne feront jamais un heureux ; & ce que l'ambition emporte dans sa course effrénée , fuit des mains de l'usurpateur.

Allez , barbares , allez , triomphez dans les rangs de cette vaste scene de carnage ; attachez vos regards sur ces visages pâles & livides , où la douleur & la rage sont peint en traits hideux ; jouissez de votre cruelle victoire ; errez sur ces immenses tombeaux ; comptez les nombreuses victimes que , comme des dieux infernaux , vous avez commandé à la mort de saisir ; allumez vos feux d'alégresse parmi ces restes lamentables ; osez dans vos cantiques appeler le Dieu qui vous ordonna de vous aimer comme freres , le Dieu des armées. Que vois-je ! vos mains sanglantes s'empressent à porter dans les demeures où veille le génie de l'hospitalité , ces mêmes hommes aux-

quels vous venez d'arracher la moitié de la vie : vous leur prodiguez vos soins , vous arrosez leurs plaies de vos larmes ; un rayon d'humanité a lui sur ces plaines ensanglantées : font-ce les mêmes hommes ? Qu'êtes-vous donc ? Méchans ou insensés ?

B U L L E.

UNE bulle très-singulière est celle de Léon X. Elle déclare excommuniés ceux qui écrieroient quelque critique contre le poëme de l'Arioste.

On a vu Alexandre VI donner par une bulle toute l'Amérique , isles & continent , au roi d'Espagne , & déclarer que les habitans du Nouveau-Monde n'avoient aucune propriété du terrain. Quelques publicistes ont soutenu la validité de cette bulle , ce qui est plus étonnant encore que la donation du pontife.

Quand on égorgéoit un cacique , qu'on envahissoit sa province , on citoit cette bulle émanée de Rome , & l'usurpation prenoit le titre de propriété. Cet acte par lequel un pape , chef d'une religion de désintéressement , donnoit un monde avec tous ses habitans , n'a jamais été révoqué.

S A G E S S E.

LA plupart des philosophes ont surchargé la sagesse d'une morale trop rigoureuse , & celle-ci a fait naître des questions subtiles & contentieuses. Les plus beaux raisonnemens portent à faux ,

quand ils nous élevent trop au-deſſus ou nous abaifſent au-deſſous de notre ſphere : peut-on être ſage ſans ceſſer d'être homme ? Nous voulons être heureux : peut-on l'être dans un combat perpétuel de nous-mêmes contre nous-mêmes ?

La ſageſſe eſt une effuſion de l'ame dans ſa pureté ; elle rasſemble les qualités du cœur & de l'eſprit comme un miroir concave réunit les rayons du ſoleil.

Les vrais ſages compoſent une claſſe d'hommes diſtinguée de toutes les autres. Si on les examine de près , on les verra ſupporter les défauts de leurs ſemblables , comme les défauts de la figure ; ils ne ſe révoltent que contre les vices portés à un excès intolérable. Les penchans de la nature ne leur paroifſent que des goûts , quand on les reſtreint à leur juſte valeur ; c'eſt-à-dire , qu'ils ne paſſent pas les bornes qui leur ſont preſcrites. Le ſage ſe prête ſans peine aux foibleſſes des autres , parce qu'il ſent que lui même y eſt expoſé.

La complaiſance & l'indulgence ſont des beſoins de la ſociété : la rudelle & la dureté en ſont les fléaux.

Les cenſeurs trop rigides ſont plus de mal que de bien. Les vertus ſe ſoutiennent par le ſentiment ; on l'éteint ce ſentiment , quand on le contrarie avec trop de rigueur. Eſt-on en droit d'exiger des autres ce qu'on a ſouvent de la peine d'obtenir de ſoi-même ? Or tout eſt perdu , ſi l'on découvre que la conduite de ces hommes atrabilaires eſt en contradiction avec leurs préceptes.

On peut abandonner le ſoin des mœurs ſociales à la ſaine philoſophie , qui veille aux devoirs de la ſociété & de l'honnêteté publique.

Le ſage connoît le peu de diſtance qui ſépare les bonnes qualités d'avec les mauvaiſes ; il ſe

défie de la modestie qui déguise la vanité , de la politesse qui dégénère en fausseté , de l'esprit qui n'est plus que du bel esprit , & du ton raisonneur qui naît de la sécheresse de l'ame.

La pente du bien au mal est presque insensible ; le sage entrevoit les nuances imperceptibles qui mettent de l'incertitude entre le vrai & le faux des esprits ; mais il se concilie avec tout le monde , autant que la raison & le bon-sens le permettent. Il veut être le frere & l'ami de tous les hommes ; en cela bien opposé à ces esprits chagrins , à ces noirs misanthropes , hérissés de contradictions , qui ne sont attentifs qu'aux défauts de l'humanité.

La supériorité des rangs , les fortunes brillantes , n'excitent en lui , ni envie , ni cupidité , parce qu'il se rappelle que nous naissons & mourons tous égaux , le prince comme le laboureur. Ce qui se passe dans le court intervalle qui sépare ces deux événemens , sont des accidents trop peu durables pour que l'ame y attache un trop grand prix. Et malheur peut-être à celui qui a accumulé beaucoup de jouissances ! La moindre privation lui deviendra fort amere.

Les grandes passions écartes la sagesse ; on ne peut trop-tôt combattre leurs premières attaques ; le sage ne leur laisse de vie qu'autant qu'il en faut pour donner à l'ame quelques secousses qui réveillent son activité.

La raison ne désapprouve pas les passions douces que la nature , notre mère commune , fait naître & qu'elle rend nécessaires. Vivre sans désir , mépriser les sensations agréables , se rendre impassible , c'est renoncer à notre état d'intelligence , pour tomber dans celui d'un individu isolé ,

étranger à tous les avantages attachés à l'exercice de nos facultés.

M. de Maupertuis a fait le calcul de la ſomme des plaiſirs , comparée à la ſomme des peines qu'on éprouve dans la vie. Il croit avoir trouvé que les peines ſont en plus grand nombre que les plaiſirs. La ſolution de ce problème dépend beaucoup du tempérament , du caractère & de l'humeur de chaque perſonne en particulier. Si l'on veut le réſoudre en général , on pourra croire qu'il eſt trompé. Mettons en ligne de compte nos beſoins ſatisfaits , la ceſſation des maux ; le ſouvenir d'en être délivrés ; ajoutons-y les événements heureux , les eſpérances : on verra que le nombre des plaiſirs ſurpaſſe celui des peines ; mais la ſatisfaction qui en réſulte eſt en plus grande partie l'ouvrage de la ſageſſe.

Les chagrins & les afflictions portent dans nos organes un déſordre qui affecte notre ame d'un ſentiment douloureux ; le ſage cherche à ſ'en délivrer en réfléchiffant que perſque toujours leur cauſe ne mérite pas l'attention qu'on y donne. Le déſeſpoir eſt une ſurpriſe redoutable qu'il a ſoin de prévoir , pour ſ'en garantir , comme d'une chute dont on eſt menacé au bord d'un précipice. En vain dira-t-on qu'on n'en eſt pas le maître ; c'eſt avouer qu'on ſe laiſſe conduire par le ſeul inſtinct phyſique. Toutes les grandes agitations de l'ame peuvent être apaiſées , puisqu'on ſait que leur effet ſ'uſe avec le temps ; & que leur impétuoſité ſe calmera d'elle-même. Ce qui paroît impoſſible à une tête puérile , n'eſt pas trop difficile à une tête raiſonnable qui veut ſecouer le joug de tout ce qui trouble ſa tranquillité & ſon bonheur.

R O M A N S.

LES romans , regardés comme frivoles par quelques personnes graves , mais qui ont la vue courte , sont la plus fidelle histoire des mœurs & des usages d'une nation. Le philosophe dédaignant quelquefois & à juste titre l'historien qui cherche à le tromper , va chercher les traces des vertus d'un peuple chez le romancier qui , tandis qu'il paroît livré tout entier à l'imagination , trace des tableaux plus voisins de la vérité que ces fictions honorées du nom d'histoire. Celle-ci d'ailleurs n'arrête ses superbes regards que sur les rois , sur leurs entreprises particulieres , & sur les vastes & ténébreuses opérations de leur politique. Le roman moins altier embrasse la foule des individus , & suit la marche du caractère national. Il n'a pu même intéresser dans le moment où il a paru , qu'en offrant sous un voile diaphane ou allégorique , une peinture réelle des faits & des personnes. Cette peinture doit être précieuse à l'observateur des mœurs anciennes & modernes , qui , sachant les comparer entr'elles , en tirera de nouvelles inductions sur la science importante du cœur de l'homme.

Un autre avantage , c'est le progrès des connoissances humaines , suivies & marquées dans l'historique de ces romans , parce qu'ils portent l'empreinte du siècle où ils ont été composés ; on verra de quelle maniere les fables antiques ont voyagé , & chez quel peuple elles se sont naturalisées. Cette adoption est curieuse à examiner & démontre l'ascendant du merveilleux sur les têtes

humaines qui semblent dédaigner l'exacte & froide vérité.

L'empire de la satire, dans tous les temps, s'est aussi répandu, comme le dit Juvenal, depuis le trône jusqu'à la taverne. Il y a eu des vices & des ridicules à réprimer dans tous les états; & l'on pourroit facilement découvrir le degré plus ou moins grand de liberté civile dont ont joui les écrivains, dans le soin plus ou moins caché qu'ils ont pris pour déguiser ou exposer leurs portraits satyriques ou comiques.

Le génie de la composition, empreint dans différentes époques, ne serviroit pas moins par comparaison à jeter du jour sur les interminables disputes que le goût changeant des peuples amène presque à chaque siècle. On découvreroit combien le costume influe sur les idées & maîtrise les opinions : rapport intéressant, auquel la plume de l'historien ne touche presque jamais, tout occupé qu'il est de cette minutieuse exactitude qui concerne la date des batailles & celle de la naissance, du caractère passager & de la mort des Rois.

Le romancier voit moins les maîtres de la terre, & apperçoit mieux la physionomie de la nation; ce sont tous ses traits qui, arrêtant son pinceau, le vivifient dans le plus grand détail. Aussi quelque chose d'animé & d'actif respire dans ces productions, tandis que tant d'histoires n'offrent qu'une espèce d'ostéologie sans mouvement & sans graces.

Enfin l'amour, sentiment universel & aussi varié dans son principe & dans ses effets que la foule qui brûle de ses feux, se produit sous toutes les formes dans ces sortes d'ouvrages, & fait naître des événemens de tout genre. L'intérêt qui en résulte est immortel, parce qu'il est fondé sur la profonde sensibilité de l'homme, sur les combats

qu'il éprouve, sur les plaisirs qu'il poursuit, & que cette tendance est indestructible au milieu des fables mouvans que soulevent les orages de la politique.

Il est encore une sorte de roman bien cher au philosophe ; c'est celui qui offre en idée le plan de félicité publique & nationale : rêve consolateur, qui fait entrevoir obscurément que dans l'avenir les hommes pourront mettre en dépôt commun les lumières de leur raison & le courage de leur âme, pour contrebalancer les maux de la nature & les fautes de leurs aïeux. L'ami des hommes respire en s'enfonçant dans ces ouvrages fantastiques, mais doux à parcourir. Il craint le moment où le songe disparaîtra ; & du moins il se sent plus disposé à poursuivre dans la carrière de la vie, en pensant que lui ou ses enfans pourront recueillir le fruit de ces tableaux touchans & philosophiques.

Je n'ai pas bonne opinion, je le répète, de tout auteur qui dans sa jeunesse n'a pas fait un roman : il annonce par-là même une féchereffe d'imagination, & une sorte de stérilité ; car, pour former un roman, il faut de l'esprit, de l'usage du monde, la connoissance des passions ; & nos versificateurs & nos tragédistes, nivelant des mots, n'ont rien de tout cela.

Un écrivain qui n'a pas su faire un roman, me paroît n'être point entré dans la carrière des lettres par l'impulsion du génie.



L'ÉGOISME,

SONG E.

JE crus , en dormant , qu'un spectre vêtu de blanc me prenoit par la main. Sa main étoit froide , si froide , que je fis des efforts pour me dégager ; mais le spectre plus fort m'entraîna , me fit passer sous une voûte souterraine , longue , très-longue , au bout de laquelle se trouvoit une entrée étroite & fort basse : il me fallut baisser la tête sous cette porte ; après avoir rampé sur les mains , j'entrai dans un endroit très-vaste , mais ténébreux & lugubre.

Cet immense & triste édifice n'avoit pour toute lumieres que trois lampes suspendues fort haut , & qui brûloient dans les voûtes. Aussi les ténèbres l'emportoient sur la clarté. En baissant les yeux , je vis des sépulchres , des urnes cinéraires , des cercueils , des maussolées rangés contre les murailles , & qui en ceignoient le vaste contour.

Tout-à-coup une espede de siége s'éleva au milieu de cette salle vuide & spacieuse : je vis un fantôme habillé de drap verd , & j'entendis une foule de peuple qui s'attrouppoit vers une porte entr'ouverte.

Elle étoit gardée par une figure dont la taille étoit courte , la tête grosse & pesante , l'air ignoble , les ongles crochus & pleins d'encre ; elle parloit en ronflant ; un hoquet continuel marquoit que sa digestion étoit laborieuse : sur son front étoit écrit , *Finance*. De l'autre côté , une figure

timide, sèche & louche, au regard assuré, malgré sa misère & sa maigreur, tenoit le second battant. On lisoit sur sa joue droite qu'elle cachoit, *Ressource.*

Toutes deux ouvrirent la porte à la multitude qui se pressoit & se coudoyoit : les uns avoient une face enluminée, un ventre prodigieux, des jambes goutteuses, le cou apoplectique. Les autres étoient maigres, efflanqués, portoient des mines blêmes avec des perruques plates & des manchons pelés.

Aussi-tôt chacun de ces individus sortit un sac d'argent plus ou moins gros, & l'offrit presque à mains jointes au fantôme, en lui demandant un parchemin paraphé. Chacun crioit : *Après moi le déluge ; je double mon revenu ; je vivrai sans travailler ; je déshérite tout ce qui m'appartient ; j'augmenterai ma table ; je nourrirai des chevaux, & je ne marierai point.* Un cri universel, qui avoit quelque chose de lugubre & d'attristant, fit entendre de toutes parts : *Moi, moi, moi, & encore moi, jamais autre que moi !* Ce *moi* terrible déchiroit l'oreille & l'ame de tout le monde, & chacun le répétoit avec un transport effréné.

Les plus honteux ne criaient point, mais ils disoient tout bas : *Que m'importe autrui ? Il faut vivre pour soi : je vis pour moi, pour moi.* Et leurs levres, interpretes fideles de leur cœur, répétoient incessamment ce monosyllabe.

Le fantôme vert fit un signe, & ce fut à qui se précipiteroit vers lui. On versa l'or & l'argent autour de son siege ; bientôt il en fut environné jusqu'aux épaules, quoiqu'il eût huit coudées de haut. Alors il se leva, prit une dixième partie de cet argent, & le rejetta à ceux qui le lui

avoient apporté ; mais à mesure qu'il disperçoit ce métal , plusieurs individus tomboient & mouroient : aussi-tôt les voisins les rangeoient froidement & l'œil sec dans les sépulcres qui environnoient la salle.

Les survivans ramassoient l'argent du décédé , & le rejettoient au tas en criant : *Moi , moi , moi , rien après moi , ainsi que l'a dit & pratiqué mon prédécesseur ; suivons son exemple !* Ils tiroient en même-temps une petite fiole où étoit un élixir , & ils disoient en buvant : *C'est pour me faire vivre cent années , & pour bien attraper le fantôme vert.* Ce qui m'étonnoit , c'est qu'étant si avides de recevoir , ils l'étoient encore plus de remettre au tas qui s'accroissoit sans cesse.

Le fantôme tournant sur lui-même & en douze temps égaux , arrosoit circulairement la multitude d'une pluie d'especes monnoyées ; il s'arrêtoit pendant cette fonction , & tâchoit de gagner le plus petit espace de temps , car il savoit calculer la valeur du retard ; mais la foule impatiente crioit : *Ah , que le tour est long & mesuré ! Malheureux que je suis d'avoir été baptisé Zacharie au lieu d'Abraham ! Tournez donc plus vite.* Le fantôme , immobile à ces clameurs , lisoit sans s'émouvoir un petit livre intitulé : *Probabilités de la vie humaine* , avec son commentaire particulier ; livre que la multitude ne lisoit pas , & qu'elle n'auroit pas su lire.

Les especes enlevées du tas énorme descendoient sur la foule expectante qui s'éclaircissoit à mesure qu'elles tomboient : l'un expiroit tandis que l'écu étoit en l'air ; & son voisin , le traînant charitablement au cercueil , trébuchoit sur son camarade en murmurant : *J'ai signé ma quittance.*

Ils s'enterrent ainsi réciproquement , sans qu'il

y eût une larme sincère de répandue. On fouilloit les poches des morts ; elles étoient vuides , & on les maudissoit. L'écu tombé à leurs pieds , ramassé par celui qui étoit le plus proche , par une tendance magique , revoloit toujours au fantôme ; de sorte qu'il se trouva enfin seul au milieu d'un tas d'or & d'argent d'une grosseur prodigieuse.

Il n'y avoit plus que moi de vivant dans la salle ; & le fantôme me lançant un regard effroyable , me dit : *Qui es-tu ? que fais-tu ? — qui t'a conduit ici ? que veux-tu ? Eh , jouir , sans parchemin , des rayons du soleil , des pommes de terre , & de celles que portent les arbres.* Il se tut , voyant qu'il n'avoit rien à me compter ; mais il sembloit me reprocher d'être encore debout parmi ces corps gissans par terre.

Je contemplois avec terreur ce fantôme , lorsque la robe verte qui le couvroit , tomba à ses talons. Je vis un squelette noir qui monta soudain un cheval qui n'étoit lui-même qu'un squelette. Je crus relire un verset mystérieux de l'Apocalypse : j'entendis le craquement effroyable de leurs os ; le cavalier & le coursier n'avoient pas acquis de l'embonpoint au milieu de cette masse d'argent : elle s'envola , elle se changea même en ces vapeurs fluides qui montent au plancher ; elles percerent le toit de pierre sans l'ouvrir : rien ne resta qu'un tas de petits quarrés chargés de paraphes.

Tout-à-coup un bourdonnement confus se fit entendre : tous les décédés qui avoient crié pendant leur vie , *moi , moi , moi* , se leverent , le coude appuyé sur leur tombe ; leurs figures pâles & repentantes se regardoient l'une l'autre : en disant : *Mes enfans , mes neveux , mes amis ou-*

bliés ! Elles firent quelques efforts pour élever la voix , elles ne purent que murmurer ces mots d'une manière foible & lamentable : *Nous avons joué contre la mort , ce squelette aride & dévorant ! Nous avons joué contre la mort ! La mort ! elle a gagné la partie ; elle a gagné la partie , la mort ! elle a eu tout notre argent. La mort ! moi , moi , moi..... La mort !* Et à ces mots , ils retomberent en silence dans leurs cercueils.

Me voyant seul au milieu de ces ombres plaintives , de ce murmure & de ce silence plus effrayant , l'épouvante s'empara de mon ame ; une sueur froide coula sur tous mes membres , je pouffai un cri perçant , & je me réveillai.

M A D R I G A L.

HIER amour me dit d'un air riant :
Bonjour l'ami ! je viens finir ta peine ;
Vois ces deux traits ; l'un fera pour Climene ;
L'autre pour toi. — Grand merci , bel enfant !
Mais de deux traits n'est besoin cependant ,
Un suffira : percez-en l'inhumaine ;
Car quant à moi , votre assistance est vaine :
Laissez agir ses beaux yeux seulement (1).

B U V E U R S.

LA qualité de buveur a été respectée chez plusieurs peuples , parce qu'elle suppose une force de tête qui convient très-bien à un général , a

(1) Ce sont les premiers vers de l'Auteur.

un chef, à un combattant. Les peuples belliqueux on fait grand cas de cette qualité dépendante de la bonne constitution. Les usages qui nous paroissent ridicules ont toujours un fondement, quand l'œil de l'examen remonte à leur origine.

On a remarqué d'ailleurs que les buveurs de vin étoient plus forts, plus braves, plus ingénieux que les autres; & à la longue, cela a pu instituer la gloire d'être un bon buveur, comme devant être pour l'homme le gage de la victoire.

Dans un souper qu'Alexandre donna à ses capitaines, il proposa un prix à ceux qui boiroient le plus. Promachus, qui fut le héros de cette débauche, remporta une couronne d'or; mais il mourut trois jours après, & sa mort fut suivie de quarante-un de ceux qui lui avoient disputé la gloire de ce singulier combat.

Amurat IV, sultan des Turcs, se promenoit un jour déguisé sur la place publique; plaisir qu'il se donnoit quelquefois pour apprendre & voir ce qu'il n'auroit jamais deviné dans l'enceinte de son palais. Le sultan, jetté dans la foule, rencontra un homme du peuple ivre, & qui, dans sa marche incertaine & chancelante, faillit à renverser l'Empereur. Ce spectacle étant nouveau pour lui, il se faisoit expliquer ce que c'étoit que l'ivresse. *Becri-Mustapha* (c'est le nom de l'ivrogne) voyant un homme qui s'étoit arrêté pour le considérer, lui dit : *Eh l'ami, passe ton chemin..... je ne veux pas qu'on me regarde, moi....* Les souverains se trahissent presque toujours. *Que dis-tu, misérable ?* reprit Amurat, *ne fais-tu pas que je suis le sultan ? — Toi, le sultan ? Et moi, je suis Becri-Mustapha, entends-tu ? Si tu veux me vendre Constantinople, je te l'achete ; tu seras alors Becri-Mustapha, & je serai sultan.* La surprise d'Amurat

augmentant , sur-tout lorsqu'on lui assuroit que dans peu d'heures la raison reviendrait à cet homme ; il le fit transporter dans son palais , pour voir ce qu'il penseroit lorsque la mémoire lui rappelleroit les discours qu'il avoit tenus au grand-seigneur.

On le laisse dormir & cuver son vin dans un appartement du sérail. Il se reveille en donnant des marques de la plus grande surprise. On lui raconte son aventure , & la promesse qu'il avoit faite au sultan. L'effroi succede à son délire ; & , connoissant Amurat , il se regarde déjà comme empalé : il rappelle toutefois sa présence d'esprit & demande en grace une bouteille de vin , ce qui lui fut accordé. Il feint d'en goûter & la cache sous son habit.

L'Empereur paroît , & lui rappelant ses offres , exige la somme qui doit payer Constantinople , ainsi qu'il s'y étoit engagé. *Becri-Mustapha* , sans se déconcerter , tire sa bouteille , & dit à l'Empereur : *Ce prix inestimable , qui achete une capitale , est dans cette bouteille. O très-magnifique Empereur ! elle contient le trésor dont je jouissois , & qui surpasse en valeur les trônes de l'univers. Il ne tient qu'à vous d'être aussi riche que je l'étois hier. — Et comment cela , dit Amurat ? — En avalant cette liqueur divine , qui me mettoit au-dessus des Rois.*

Amurat voulut en goûter ; il but , & l'effet fut prompt dans une tête qui recevoit pour la première fois les vapeurs du jus de la treille. Son humeur devint gaie ; & pour augmenter cette situation délicieuse , il but encore & s'enivra. Il en fut quitte pour un grand mal de tête ; mais le mal s'étant dissipé , il se remit à chercher l'état où il s'étoit trouvé la veille. Une nouvelle bou-

teille lui fit sentir des charmes préférables à ceux de la couronne. Enchanté de cette découverte, il voulut tous les jours boire & s'enivrer avec *Becri-Mustapha*, qui devint son favori, & qui eut un crédit immense.

Après l'Allemagne, la Suisse est le pays où l'on boit le plus; la qualité de buveur y est encore recommandable dans plusieurs cantons.

Les Suisses se souviennent avec admiration, d'un Ambassadeur de France qui, rappelé à sa cour, prenoit congé des députés des cantons. Monseigneur, lui dit l'un d'eux, vous ne nous quitterez pas sans boire le *vin de l'étrier*. Le *vin de l'étrier*, reprit l'Ambassadeur, doit être bu dans une botte; & tirant une des siennes, la fait remplir, la vuide d'un trait, la remet & monte à cheval, laissant tout un peuple transporté à la vue de cette action à jamais mémorable dans les fastes helvétiques.

É P I T H A L A M E.

» JONCHEZ le gazon de fleurs, élevez-moi
 » un lit de roses odorantes & de lis rafraîchissans; je
 » veux reposer ma tête sur des touffes de jasmin,
 » de muguet & de tubéreuse, car je languis d'a-
 » mour. O vous jeunes bergeres, qui avez par-
 » couru ces côteaux fleuris, dites-le moi, avez-vous
 » vu passer celui que mon cœur aime? —

» Quel est, fille des cités, quel est l'amant de
 » votre cœur? à quel trait pouvons-nous le re-
 » connoître, celui que vous aimez? —

» Mon amant est, au milieu des bergers de ce
 » hameau, comme un lis dans un champ semé
 » d'humbles

» d'humbles marguerites. Ses cheveux tombent
» en boucles sur son col ; ses yeux brillent d'a-
» mour ; le sourire est sur sa bouche ; il marche
» avec majesté , il parle avec douceur , l'enchan-
» tement , la séduction accompagnent les paroles ;
» ses caresses sont enivrantes ; c'est sur ses lèvres
» vermeilles que se trouve la volupté ; c'est dans ses
» bras pressans que repose l'amour.

» J'ai cherché pendant tout le jour celui que
» mon cœur aime ; je l'ai cherché , & je ne l'ai
» point trouvé. Vastes forêts , rendez - moi mon
» amant ! J'ai parcouru les vallons , les plus hautes
» montagnes ; les voyageurs ont insulté à ma ten-
» dresse inquiète ; ils ont plongé mon foible cœur
» dans le chagrin. Il vous fuit , m'ont-ils dit , l'a-
» mant que vous suivez ; il se dérobe à votre amour :
» les plus hautes montages , les rochers les plus
» escarpés le séparent de vous.

» Quel est celui qui descend de ces hautes mon-
» tagnes ? Son regard plein de feu est semblable
» à l'astre du jour ; ses yeux humides & ses joues
» couvertes de pleurs sont semblables à nos cam-
» pagnes lorsqu'elles sont abreuvées de la rosée
» de la nuit. Amours , volez à sa rencontre !
» Zéphyr , portez-lui la fraîcheur de ces eaux ;
» soufflez au-devant de lui la douce odeur de ces
» fleurs ; & faites couler vers lui le torrent de
» parfum de ces plantes odoriférentes.

» Viens , mon amant , reposer ta tête dans le
» sein de ta tendre amie ; viens ; je passerai ma
» douce main sur le duvet de ton menton & sur
» l'incarnat de tes joues ; je chasserai de ton esprit
» le souci & les inquiétudes ; ma bouche recueil-
» lera les larmes de tendresse qui coulent sur ton
» visage. Insensible , tu sembles dédaigner mes
» attraits ! Si mon visage est noir , ce sont les

» feux du soleil qui l'ont bruni , & mes mamelles
 » sont blanches comme les nuées du midi : mon
 » sein est blanc comme le sommet des hautes
 » montagnes toujours couvertes de neige ; mes
 » joues sont arrondies , mes yeux sont pleins d'a-
 » mour , ainsi que mon cœur ; ma taille est sem-
 » blable à la tige d'un jeune olivier ; je suis vive
 » & légère ; & quand je t'apperçois , je bondis
 » dans les prairies comme un chevreau âgé de
 » deux mois.

» J'entends le doux zéphir murmurer dans le
 » feuillage. Quel parfum délicieux s'exhale en ce
 » lieu ! Je crois sentir l'haleine de mon bien-aimé ,
 » plus douce pour moi que le lait & le miel. Oui ,
 » c'est lui ! O joie ! je l'ai trouvé , celui que mon
 » cœur aime ! Les jaloux de mon bonheur m'ont
 » trompée. Je l'ai trouvé , je ne le quitterai plus !...
 » Bergeres , gardez - vous de réveiller mon amant
 » qui dort sous cet épais feuillage pendant la cha-
 » leur du jour ; gardez - vous de le réveiller. J'ai
 » retrouvé celui que mon cœur aime. La tourte-
 » relle fait entendre son chant d'amour... Réveille-
 » toi , mon cher amant , viens dans mes bras , t'en-
 » ivrer de plaisirs ; viens , nous parcourrons en-
 » semble cette campagne riante ; nous irons cueillir
 » les bourgeons de la vigne , & les fleurs qui com-
 » mencent à blanchir la cime des pommiers : nous
 » trouverons à leur ombre une fraîcheur délicieu-
 » se , nous nous assayerons sur l'herbe qui croît à
 » nos pieds ; tu reposeras ta tête sur mon sein ;
 » mes lèvres apporteront mon ame sur tes lèvres ,
 » & ma bouche soufflera dans la tienne le feu de
 » mon amour.... «

Ce morceau , d'une haute antiquité & dont j'ai rassemblé quelques traits , est une œuvre lyrique , regardée par plusieurs savans comme un

Épithalame : il y a un dialogue & des chœurs ; on l'attribue à Salomon. C'est l'amour dans toute son énergie ; Salomon n'en a pas moins fait l'*Ecclésiaste*.

Mais ce morceau précieux nous est parvenu tellement défiguré, qu'on n'en peut saisir aujourd'hui que l'intention. Semblable à un temple mutilé par la main du temps, & dont l'architecte seul apperçoit les formes disparues, l'imagination de l'architecte est obligée de le reconstruire ; & c'est en appercevant les bases & les chapiteaux renversés, qu'il découvre la hauteur des colonnes.

Voltaire, toujours ennemi de la simplicité, & jettant son esprit pernicieux à travers les beautés antiques, a fait de cet épithalame une version où chaque mot est un contre-sens qui choque. Il fait dire à l'épouse :

O mes compagnes fidelles !
Voyez mes craintes *cruelles* ,
Adoucissez ma douleur.
Dites-moi quelle contrée ,
Quelle terre est honorée ,
De l'objet de mon ardeur ,
Quel dieu m'en a séparée.

Quelle terre est honorée. Cette expression est bien étrange ; c'est une idée moderne. L'épouse continue, en parlant de son amant :

Sous une telle figure
Descendent du haut des cieux
Les maîtres de la nature ,
Ministre du roi des cieux.

Quel amphigouris poétique ! Il n'y a pas un mot
O ij

de tout cela. La Salamite dit encore , en style de Voltaire :

Ne souffrez pas que j'endure
Un nouvel éloignement ;
L'absence d'un seul moment
Est un moment de parjure.

Voilà un joli madigral : Salomon ne s'en feroit pas douté. Quel goût faux ! L'original en deux lignes dit plus que toute cette versification , pleine d'une enluminure vicieuse. Relisez l'original , & vous verrez , lecteurs , que Voltaire ne favoit pas lire ce qu'il lisoit , & qu'il composoit incessamment avec l'esprit factice si cher à son siècle , mais dont la valeur disparaîtra avec lui.

Il a même inféré dans la version de ce monument antique quelques-unes des rurlupinades qui lui étoient familières. Il fait dire à l'épouse :

De mes parens la sévère rigueur
Me commande de bien garder ma vigne ;
Je l'ai livrée au maître de mon cœur :
Le Vendangeur en étoit assez digne.

Ces vers qui figurerois dans un conte grivois , paroissent bien ridicules , quand on les rapproche de l'expression douce , naïve & sentimentale que l'auteur antique a donnée à l'amante , à l'épouse , & qui pénètre l'ame la plus insensible.



L' O P U L E N C E ,

S O N G E .

JE me trouvois dans un laboratoire de chimie. Un petit homme pâle rêvoit attentivement près d'un fourneau sur lequel étoit une vessie de cuivre rouge. La réverbération du feu illuminoit sa face blême ; il avoit les cheveux hérissés , la barbe longue & négligée ; un masque de verre lui couvrait le visage , & il étoit ceint d'un linge sale. Dès qu'il m'aperçut , il porta le doigt sur sa bouche.

Je me tus. Il souffla pendant quelques minutes , & tout-à-coup regardant au ciel , il me montra un nuage noir & orageux ; il prêta l'oreille , en disant : *Il tonne ; bon !* La joie brilla sur son visage terne. *Voici un orage , ajouta-t-il , sortons.*

Un éclair vint à luire ; il me prit par la main : *Ah , que cela est heureux ! Le tonnerre va gronder dans les airs , & peut-être..... Soyons en plein air.* Il sembloit vouloir aller au-devant de l'orage : il monta sur une colline ; il tendit les bras à un homme qui venoit de loin. L'homme qui l'aperçut lui fit signe , & courut à nous. Tout-à-coup un fillon de feu s'échappa de la nue embrasée , tomba sur l'homme qui couroit , & le consuma comme un phosphore. Le chymiste jeta un long cri de joie , accourut sur la place où le feu du ciel avoit décomposé ce corps humain ; il se baissa , ramassa une petite pierre triangulaire , & se relevant , s'écria : *Nous n'avons plus besoin de rien ; voici la pierre philosophale....* Et comment est-elle

là plutôt qu'ailleurs ? Oh ! reprit il , depuis quarante ans je guette la foudre & le tonnerre ; ce grand œuvre , qu'on cherche depuis si long-temps , ne peut s'opérer que par la décomposition subite & instantanée d'un homme : c'est la foudre qui seule est capable de fondre cette matière précieuse.

Il me mit en main cette pierre philosophale ; & tandis qu'il faisoit des gestes qui exprimoient les divers mouvemens qui naissoient dans son ame , un second coup de foudre plus terrible que le premier , le décomposa à son tour. Je ne fus pas tenté de regarder sur la place pour voir si j'y trouverois une seconde pierre , sans doute plus parfaite , puisque l'homme qui en auroit fourni la matière , étoit un philosophe. Je me sauvai précipitamment , ayant en main la pierre dont j'avois hérité par un coup aussi extraordinaire.

J'allai m'établir dans une grande ville , où je louai un galetas spacieux : j'achetai toute la boutique d'un chaudronnier ; & le soir même , la porte bien cloûée , je métamorphosai toutes les marmites en or pur ; je les brisai , ou plutôt je les sciai , & avec ces fragmens précieux j'eus en peu de temps des sommes prodigieuses.

Alors tout le monde me fit la cour : j'eus un hôtel , un cuisinier , des voitures distinguées par la souplesse des ressorts. Les femmes me trouverent unique , & le peu d'esprit que j'avois devint du génie.

J'étois garçon , & c'étoit à qui m'épouserait. On employa toutes les minauderies pour parvenir à ce but ; les éloges pleuvoient , les attentions n'avoient point de fin. Au milieu de toutes ces demoiselles coquettes , ambitieuses , qui recherchoient ma main & qui déployoient une artille-

rie de soupirs & de graces artialisées , je pris une petite personne à l'air ingénu , qui ne m'avoit adressé ni paroles ni regards.

Mes noces furent pompeuses , éblouissantes , & je me félicitois d'avoir choisi parmi ce nombre prodigieux de filles celle qui paroissoit la plus modeste & la plus timide.

Un généalogiste me découvrit un ancêtre tué à Cerisoles , & me gratifia d'un écu à trois pals flamboyans de sable sur un champ d'or. Pour mon épouse , on la fit descendre de Froïla I^{er}. , quatrième Roi des Asturies.

J'étois couché auprès d'elle dans un lit magnifique , & je contemplois la somptuosité de mes meubles , lorsque je vis entrer une foule de vampires qui se mirent à démeubler mon appartement. J'avois beau leur faire signe de discontinuer ; ils enlevoient tout , en me faisant de profondes révérences. Tous les gens de ma maison , en m'appellant *monseigneur* , chargeoient leurs mains de quelques-uns de mes effets. Des robes noires , des robes rouges , mille gens que je ne connoissois pas , venoient réclamer leur part , & chacun s'emparoit de ce qui m'appartenoit : on me monroit des papiers qui avoient la vertu d'enlever à mes yeux tous mes meubles. Je vis emporter jusqu'au coffret où étoit ma pierre précieuse ; il fut saisi par une figure d'homme qui tenoit en main une verge , & qui crioit , *Justice !*

Alors je me retournai vers ma bien aimée , & lui dis dans l'effusion de mon ame : Les vampires m'ont tout emporté ; mais tu me restes. Je la vis pleurer. Je crus que c'étoit d'attendrissement ; mais ma moitié , si douce , si ingénue , s'arracha de mes bras , parcourut l'appartement avec le geste & l'œil d'une Mégère , & voyant qu'il étoit dé-

garni, sauta sur une bourse que les vampires avoient oublié dans une des poches de ma veste, vint à moi, m'appliqua un vigoureux soufflet, & disparut.

Encore tout étourdi de cette scene, je me levai sur mon séant pour courir après ma femme, car je l'aimois. J'étois devenu un peu gros par la bonne chere, lorsqu'un petit vampire, plus maigre encore que les autres, s'élança sur moi, & me suçà tout vivant. Il se gonfloit sur mon corps à mesure que je maigrissois; il me dessécha des pieds à la tête en s'emplissant de mon sang, & je devins si léger, que le vent m'emporta de dessus mon lit magnifique aux riches courtines, & que je sortis par la fenêtre. Je voltigeai quelque-temps dans l'air, & je tombai sur un rocher nu, qui par bonheur servit à m'éveiller.

DE L'HISTOIRE.

LE caractère de l'historien est un verre qui donne une couleur différente aux objets: ainsi la recherche trop scrupuleuse de la vérité est moralement impossible. Les mêmes faits sont racontés par divers auteurs avec des circonstances qui les dénaturent.

J'ose donc croire que ce n'est point absolument la vérité historique qui devient la chose la plus essentielle. Ce qui m'importe dans l'histoire, c'est de voir en grand le jeu des passions humaines, le foible de ceux qu'on appelle les maîtres de la terre, le vuide de ces grandes entreprises qui semblent flatter l'orgueil national, & qui le trompent. Ce qui m'importe, c'est de voir l'ambition

punie , les tyrans périr d'une mort précipitée & violente , les grands criminels ne point échapper au châtement. Ce qui m'intéresse n'est pas de savoir précisément ce que tel homme a pensé , mais ce qu'il a pu penser dans telle circonstance. En ce sens , les réflexions de l'historien sont souvent plus précieuses que les faits mêmes. Une discussion détaillée d'événemens inutiles m'endormira ; un tableau vaste & majestueux d'un regne , quoiqu'un peu romanesque , exercera puissamment ma pensée. L'historien qui a dit , lorsqu'on lui reprochoit d'avoir un peu forcé l'expression de la vérité , *cela est beaucoup mieux comme cela* , a fait une réponse philosophique. Non pas que j'invite au mensonge ; mais je regrette ces recherches puérides qui font perdre un temps précieux : je ne veux point de ces minuties que l'on honore du nom de dissertations.

Quinte-Curce a beaucoup inventé dans l'histoire d'Alexandre : qu'est - ce que cela me fait ? Je n'en vois pas moins la folie des conquêtes , qui possédoit cet homme funeste au monde ; je ne ris pas moins de le voir se diviniser , & finir par être dupe de sa propre imagination ; je ne le méprise pas moins dans la fureur de sa colere , dans les excès honteux où il se plonge , quand je vois ce conquérant soumis à une courtisane , embraser Persépolis pour elle , & livré tout entier aux plus infames passions , surpasser en débauche ceux dont il a vaincu la mollesse. Je remporte de cette lecture une réflexion morale qui m'éclaire sur la fausse gloire , & qui m'apprend à la distinguer de la véritable.

Homere est aussi un menteur ; mais les divisions des rois , les malheurs des peuples victimes de leurs débats , n'en sont pas moins caractérisés sous leurs

véritables traits. Le langage que les hommes présentent à leurs dieux , me fait réfléchir : je vois avec quelle facilité ils font intervenir les habitans du ciel pour les rendre témoins & présidens tutélaires des massacres qu'ils exercent ; je vois que les passions divinifient tout ce qui les flatte ; & Homère , sous ce point de vue , m'instruit autant que Tacite.

Celui-ci creusoit sans cesse , pour déterminer quels étoient les mobiles positifs ; il donne sa sagacité & son esprit à ceux dont il peint les actions. Les Tacites sont trop rares pour que je suppose un aussi profond coup - d'œil dans les empereurs qu'il m'a peints ; mais je vois ce que Tacite auroit peut-être fait à leur place , ce que d'autres feront d'après ses instructions , ce qu'ils pourront faire du moins. J'aime mieux , par exemple , être convaincu de cette idée-là , que de savoir au juste si tel empereur avoit un grand appétit , ou s'il étoit sobre ; s'il avoit le visage long , ou ovale ; l'heure de son lever & celle de son coucher. Il est des vérités seches , qui n'arrêtent que les yeux du lecteur ; il est des choses hasardées qui le font penser.

P A R E S S E.

CE n'est plus le temps où tout homme qui vouloit posséder tel art ou telle science , passoit une moitié de sa vie à l'étudier , & l'autre à mettre son étude en pratique. On ne voit plus des savans pâlir vingt années sur des livres ; méditer à la lueur de la lampe nocturne ; rassembler , combiner des idées ; traiter & retraiter cent fois

leur sujet , pour produire à la fin quatre volumes *in-folio* sur quelques unes des sciences abstraites. Il est vrai que ces quatre tomes étoient pour l'ordinaire un amas d'absurdités ; mais je ne parle pas ici de la rectitude de l'esprit , je parle de sa force patiente & du génie laborieux de nos prédécesseurs.

Aujourd'hui l'on fait peu , & l'on ne veut faire que des ouvrages aisés ; on se contente de bagatelles ; le peintre ne fait plus que de petits tableaux : on est homme de lettres pour une chanson , un petit conte en vers ou une brochure sur l'objet des conversations du jour : une comédie en cinq actes s'appelle un effort extraordinaire.

Notre siècle est celui de la paresse : toute grande composition fait frémir ; on n'ose même la contempler en idée. Tel poëte qui néglige son talent , excuse sa nonchalance oisive en disant qu'il respecte le public , & bientôt il voudra qu'on honore sa dissipation. Tel écrivain qui auroit des lumières & de la capacité , s'en tient à un petit pamphlet où il consigne tout son avoir , dédaignant ce qu'il pourroit acquérir ; il dit que les lecteurs , plus paresseux encore , ne lisent jamais deux volumes entiers , & que , dans ce beau monde où l'on parle tant , on n'a plus le temps de lire.

Si , parmi ce peuple indolent & dissipé , il se trouve de temps en temps un homme vigoureux qui , exact au cabinet , produise plusieurs volumes , on lui fait un crime de sa fécondité ; des académiciens qui dînent & digèrent , des hommes qui tuent leur journée , s'étonnent de cette facilité. Où prend-il son temps ? dit-on.

Philippe de Macédoine , assis à un festin prolongé bien avant dans la nuit , en disoit autant de Denys qui faisoit des tragédies. Un courtisan

en belle humeur osa lui dire : *Il prend justement le temps que nous employons à boire & à nous réjouir.*

Le plus grand crime du luxe dans les grandes villes est d'enlever à l'artisan , à l'artiste , à l'homme de lettres , une portion considérable de sa durée : le luxe remplit les têtes de futilités ; il interrompt le travail ; le rétrécit , l'empêche d'être grand & utile ; il émouffe l'activité de l'esprit , lui ôte ce ressort qui s'accroît par l'action. Il crée les formalités puérides de la société , invente les jeux , les cercles , fait de l'amusement un objet essentiel , auquel tout se rapporte ; ce qui réduit enfin une vie d'homme à quelques journées.

Mais bientôt le paresseux tombe dans l'ennui ; il éprouve un vuide insupportable , vrai tourment , plus intolérable peut-être que la douleur physique , & que ne connut jamais l'homme laborieux qui voit toujours en perspective plus de travail qu'il n'en faut pour remplir tout son temps.

On fait l'histoire de ce fainéant qui croit dans sa chambre comme si on l'eût assassiné : les gens de la maison accourent effrayés ; on pousse la porte , on le voit tout seul sur une chaise *Qu'avez-vous ?* lui dit-on — *Ce que j'ai , mes amis ? Hélas ! je m'ennuie.*

Quel fardeau que le temps pour certains hommes ! Comme il s'écoule pour les nobles enfans des arts ! Ceux-ci querellent toujours le vieillard ailé , & ils sont obligés de se mettre sous le verrou pour ne pas recevoir ces importuns qui , fatigués de leur loisir , viennent vous dire à la lettre : *Monsieur , débarrassez - moi de mon temps.*



 L U C A I N.

POËTE grave , plein d'énergies & de pensées , il a peint de grands hommes ; ce qui étoit plus difficile que de peindre des dieux.

Original & audacieux , il a transmis dans son style la noble témérité dont son cœur étoit plein. La hardiesse des tours , la force & la précision annoncent son génie indépendant : il parloit contre la tyrannie , & c'étoit sous le regne de Néron. Les louanges outrées qu'il lui donne , ne sont qu'une ironie des plus sanglantes : Néron lui-même ne s'y méprit point , & le poëte mourut à l'âge de vingt-sept ans par une mort violente.

La vertu romaine transportoit son ame ; & cette passion héroïque pour la liberté enfanta cette diction mâle qui a fait dire qu'il paroïssoit parmi les poëtes de son temps , comme un coursier fougueux & indompté au milieu d'une troupe d'onagres.

Les grandes vertus de César ne lui en imposèrent point ; par-tout il le voit comme l'oppressé de sa patrie , fondant le despotisme le plus monstrueux & le plus outrageant qui ait pesé sur une nation grande & victorieuse. Il rend une espece de culte à l'infortuné défenseur de la cause publique ; à ce pompée que sa modération , son âge & la douceur de son caractère éloignoient également de tout attentat à la liberté romaine.

Ce poëte vigoureux & hardi , en peignant la guerre civile qui arma César & Pompée , s'est occupé du plus grand événement politique qui se soit passé dans l'ancien monde. Le choix du su-

jet n'est pas d'un génie ordinaire ; & quand on songe que c'étoit un jeune homme qui faisoit parler Caton , Pompée & César , on demeure encore plus étonné.

Sa plus grande gloire n'est pas d'avoir été traduit , mais d'avoir été médité par le grand Corneille , qui a transporté dans ses pieces plusieurs traits de la *Pharsale*.

M A H O M E T ,

S O N G E .

J' au bord de la mer , & je me plaisois à considérer ces montagnes écumeuses & mugissantes qui viennent se briser sur un grain de sable ; elles accourent avec impétuosité comme pour dévorer la terre ; elles reculent devant le doigt qui semble avoir écrit sur la limite inapperçue : *Tu n'iras pas plus loin*.

Une huitre étoit restée à sec à demi-pied de l'eau ; la vague blanchissante & courroucée ne pouvoit la recouvrir. Elle s'entrouvroit tranquillement au soleil comme pour s'abreuver de ses rayons. J'apperçus dedans quelque chose qui brilloit ; j'achevai de l'ouvrir , & je vis que ce qui avoit frappé ma vue de son éclat , étoit une petite sonnette d'or ; le battant étoit une perle , & la perle étoit couverte de caractères extrêmement fins. Je pris une forte loupe pour les déchiffrer : & je lus avec étonnement ces mots : *Tu pourras évoquer de la région des morts l'ombre que tu voudras*. Je m'écriai : Graces soient rendues à l'auteur de ce don ! & j'agitai la sonnette.

Tout-à-coup le spectacle le plus éblouissant frappa mes yeux : un rayon immense du soleil descendoit en droite ligne depuis l'orbe de cet astre jusqu'à mes pieds ; & un ange glissant avec rapidité sur cette échelle radieuse , & effaçant ses plus vives couleurs , se présenta devant moi.

Je me prosternai , me cachant le visage avec les mains ; mais une voix douce & majestueuse m'appella , je levai la tête , & je ne vis plus qu'un beau jeune homme. Ses cheveux blonds étoient noués avec grace ; un bandeau couleur d'azur lui ceignoit le front ; sa robe d'une blancheur éblouissante se retrouvoit avec une ceinture d'or. L'ancien des temps , me dit il , celui qui a pesé l'océan dans le creux de sa main , daigne m'envoyer vers toi , & il satisfera à tes demandes.

Aussi-tôt un temple en rotonde & tout d'albâtre fut édifié en un clin-d'œil autour de moi ; j'entendis une voix qui me cria ; *Nomme donc parmi les enfans des hommes , & qui attendent la splendeur du jour éternel , nomme celui que tu veux voir.* Plusieurs noms se presserent en foule , dans ma mémoire : Sésostris , Abraham , Alexandre , César , Charlemagne , Cromwel , &c. lorsque dans le trouble où j'étois , je nommai tout haut *Mahomet !* Je voulois dire....

Son ombre sortit du pavé du temple , & je contemplai à loisir le fondateur de la religion & de la puissance musulmane , le vainqueur de la Mecque & de l'Arabie , l'époux fortuné de tant de belles femmes. Il avoit un air d'autorité , une physionomie auguste , des yeux perçans , *Pourquoi* , lui dis-je , *t'es-tu érigé en prophète ? pourquoi as-tu trompé les hommes ?* Mahomet me jeta un regard , & je fus atterré de sa grandeur. Il garda le silence ; mais son silence étoit celui de la ma-

jesté & du mépris. Il portoit sous son bras un livre , & sous son pied fouloit un glaive ! comme s'il eût rougi de l'avoir employé. Mais son livre lui étoit cher : il s'en échappoit un rayon lumineux , & je sentis que ce livre étoit plein du Dieu dont il annonçoit si dignement la puissance & la gloire.

Je repris : *Pourquoi as-tu abusé de la crédulité de tes concitoyens ? Pourquoi as-tu feint des révélations ?* En parlant ainsi , j'étois près d'une haute colonne de marbre jaspé , & de cette colonne sortit une voie invisible qui proféra ces mots :

N'accuse point un grand homme révééré d'une partie du monde , & qui a détruit l'idolâtrie. Sais-tu lire ce qu'il a écrit ? La calomnie poétique est montée sur le théâtre d'une nation , elle a chargé son personnage de crimes imaginaires ; mais peut-elle combattre le respect universel des peuples , & leur antique reconnoissance ? Ces préceptes encore vivans & répandus sur une vaste surface du globe , étoient fondés sur de grandes lumieres. Oui , tel législateur sentant bien que l'homme rejetteroit toujours l'autorité de l'homme , son semblable & son égal , a fait descendre du ciel les ordres qu'il vouloit intimer à la terre. Garde toi de l'en blâmer ; garde-toi de l'appeller *fourbe* , *imposteur* , parce qu'il y a des loix sages & utiles qui sont l'expression de la volonté divine , parce qu'on ne porte aucun préjudice à l'homme quand on lui persuade ses véritables devoirs , parce que le monde entier , offrant la conviction d'un pouvoir qui a établi les loix morales ainsi que les loix physiques , le grand homme se rend le héraut , l'interprete éclairé de ces loix divines ; il les révele d'un ton relatif à leur majesté ; il donne une base religieuse à la police civile , base sacrée

&

& nécessaire ; son droit est dans la noblesse & dans la pureté de sa cause.

Si les anciens législateurs ont mêlé des fables & des rêveries à des vérités importantes & sublimes , peut-être c'étoit le seul moyen de faire passer celle-ci. Les temps , les circonstances , l'esprit humain , toujours amoureux du merveilleux ; tout a pu forcer le législateur à malgamer le culte & la morale : l'un étoit le corps , & susceptible d'être modifié sans danger ; l'autre étoit l'ame de sa police.

Rangerez - vous donc , petits observateurs à vue myope , rangerez - vous ingratement parmi les *imposteurs* plusieurs bienfaiteurs éclairés du genre humain , parce qu'ils ont compati à ses foiblesses , & qu'ils lui ont laissé quelques erreurs inévitables , pour mieux leur faire adopter de nouvelles lumières & de nouvelles vertus ?

Ces erreurs n'étoient pas leur propre ouvrage , mais bien avant eux l'œuvre confuse d'une multitude aveugle : une religion purement métaphysique n'auroit pas été entendue alors , & ne le seroit pas davantage aujourd'hui.

Soyez plus justes , foibles humains ; rendez graces à ceux qui les premiers ont enseigné l'idée de la Divinité , laquelle observe toutes nos actions , & qui doit les punir ou les récompenser ; qui ont institué les fêtes , lesquelles réunissent les hommes ; qui leur ont défendu le meurtre , le vol & l'injustice ; qui ont enseigné l'immortalité de l'ame , dogme sublime & consolateur ; qui ont établi la sépulture des morts ; qui ont recommandé la charité , le respect pour les parens , la foi des sermens , & une subordination légitime ; qui ont fait chérir ces préceptes ; qui ont tracé enfin le code moral , auquel de nos

jours nous ne pouvons rien ajouter, & qui plus que les autres sciences porte l'empreinte de l'unité, image de la volonté éternelle.

Il seroit difficile, même de nos jours, de décider jusqu'à quel point un homme qui voudroit faire passer ses opinions dans l'esprit d'un peuple neuf, pourroit se servir du ressort de l'enthousiasme & du merveilleux. Le chemin seroit long & incertain, s'il vouloit procéder par les moyens de conviction; mais s'il frappoit fortement l'imagination, il causeroit tout-à-coup une révolution utile. Et, dis-moi, qui ne pardonneroit aujourd'hui quelque supercherie innocente au législateur moderne qui auroit réussi à faire adopter à un peuple ignorant, superstitieux & barbare, des loix sages, raisonnables & bienfaisantes!.....

La voix se tut. Mahomet toujours muet, immobile, le dédain gravé sur le front, me fit un signe de supériorité & rentra en terre avec une majesté tranquille. Aussi-tôt le temple avec son dôme s'écroula sur ma tête.

Je m'éveillai, me proposant d'envoyer au docteur Lavater, mon voisin & grand physionomiste, la *silhouette* du prophete armé, de l'auteur du *Coran*. Les grands hommes anciennement étoient auteurs & par fois souverains. O mes confreres, le bon temps!

LE POLITIQUE.

DANS l'acception vulgaire, un politique est un homme qui ruse, qui marche par des chemins couverts, qui emploie avec adresse l'artifice & la feinte, qui a des idées compliquées,

de petites haines ; & sous ce point de vue , le politique a été regardé d'un œil défavorable.

Mais dans l'acception générale & raisonnée , un politique , au lieu d'être un homme à moyens oblique & petits , à vengeance particulière , est celui qui voit en grand , qui découvre des ressources où les autres n'apperçoivent rien , qui fait la vraie maladie d'un empire , & le remède qu'il faut lui appliquer , qui fait calculer les degrés de résistance & de possibilité , qui ne s'entête pas imprudemment & qui recule à propos , qui fait enfin l'instant précis où il peut s'élancer d'un pas hardi.

C'est un homme qui mesure d'un coup-d'œil la masse d'un état grand ou petit , en connoît le poids & les angles , & ne la lance contre une autre qu'après avoir prévu le double effet qui doit résulter du choc. C'est un homme qui doit être à la fois timide & audacieux , réservé & facile , impétueux & froid. Les élémens contraires entrent dans son génie , car il doit avoir présens à l'esprit tous les ressorts qu'il peut faire mouvoir ; la passion ne doit jamais transpirer dans ses actions , parce qu'il doit avoir mesuré d'avance une partie de la force physique , la grande loi qui existe en politique , & qui néanmoins doit être subordonnée le plus souvent à des loix morales.

Cette politique est fondée , comme la plus haute géométrie , sur les principes les plus simples ; mais le tout est de savoir en déduire les conséquences : le caractère d'un peuple change les forces relatives , détruit l'ensemble & l'accord du système , qui paroît admirable sur le papier.

Le politique ne feroit jamais de fausses combinaisons , sans l'extrême variété du caractère des nations : il faut donc qu'il en fasse une étude par-

ticuliere , & qu'il sache tout ce que les degrés de latitude placent d'étrange & d'opposé dans les cerveaux humains.

Voilà le difficile de son art. Loin de l'astuce & de ses finesses insuffisantes , il bâtira ses plans sur le caractère d'un peuple vu en grand : dès qu'il possédera la véritable connoissance de ses mœurs , il obtiendra sur lui un empire que le guerrier ne pourroit pas se promettre.

Celui-ci ravage comme un torrent & passe de même : les sanglans trophées de la victoire sont toujours chèrement achetés ; le vainqueur est souvent loin d'en cueillir les fruits ; il ne tient rien , si le politique ne vient à son secours : c'est lui qui doit garder , conserver , naturaliser la conquête.

La plus grande puissance , la plus formidable peut être ruinée par un politique adroit , qui protégeant un état voisin plus foible , saura enlever à son rival , presque à son insçu , les forces secrètes & vitales qui constituent sa situation florissante.

Ainsi notre prudent & politique Charles V , sans sortir de son cabinet , fut regagner tout ce que lui avoient fait perdre la bataille de Poitiers & la captivité de son pere. Voyez Fabius tourmenter les succès d'Annibal , & les consumer par une force inactive. Voyez Coligny , l'un des plus malheureux généraux , triompher en posant les armes , & briller après des défaites. Voyez le génie du lord Chatham , naguere si terrible à la France.

Plusieurs sciences sont de pure curiosité : la politique qui fait d'un vaste état une grande machine bien montée , bien organisée , & de tous les citoyens un corps animé , souple & vivant , surpasse toutes les autres par son utilité générale &

immédiate ; ses profondes spéculations sont faites pour intéresser vivement le génie supérieur. Combien il doit lui être glorieux & satisfaisant de s'occuper de la félicité publique & d'embrasser dans son sein agrandi l'intérêt de la patrie & celui de l'humanité entière ! Il ne doit plus connoître que le desir de la gloire , de cette gloire immortelle qui accompagnera les noms généreux de ceux qui auront su faire régner l'ordre & la paix parmi les hommes , donner aux arts & aux sciences leur développement , & aux belles actions leur récompense.

Le génie politique est le plus rare de tous : il exige un assemblage de vues , une fécondité de moyens ; car la politique est mobile par sa nature : le fait doit fréquemment remplacer le principe , & en tenir lieu ; sans quoi , tout devien droit vague & illusoire.

Il est des circonstances où la plupart des questions politiques , réduites à leur principe , sont insolubles ; elles se perdent dans la métaphysique. Le droit des peuples & celui des Rois ne s'accordent jamais si bien ensemble que dans le silence ; & cette science a , comme toutes les autres , ses clartés équivoques & ses jours douteux.

Il est ridicule à des écrivains modernes de parler des constitutions anciennes , & de les proposer pour modèle , lorsque la poudre à canon , les mécaniques , la boussole , la tactique , les arts , le christianisme enfin , ont tout changé. Quel rapport y a-t-il entre Lacédémone & Paris ? Que diroit Licurgue transporté à Versailles ?

La politique est versatile par sa nature , & doit varier comme les calendriers. On conçoit qu'un état dans telle position peut & doit changer subi-

tement ses loix politiques & religieuses , ainsi qu'on a vu , lors de la réformation , les principes les plus reçus abolis , anéantis & qui devoient l'être avec une impétueuse décision.

Une loi uniforme , simple , étendue , universelle , ne paroît pas devoir convenir à une machine aussi compliquée : les projets sont féconds ; mais les moyens proportionnés sont difficiles à saisir. Le mouvement politique étant variable à l'infini , des principes dogmatiques sont le comble de l'erreur : tout se balance réciproquement ; & vouloir jeter des idées purement morales au milieu de tant de choses physiques , c'est ne connoître ni l'histoire , ni les hommes , ni leurs passions.

La politique a passé pendant plusieurs siècles pour une science qui ne pouvoit être traitée que par une classe d'hommes privilégiés qu'on appelloit *hommes d'état* ; mais aujourd'hui tout particulier qui raisonne & calcule , peut lire dans les cabinets de tous les potentats de l'Europe ; ils sont percés à jour. Il n'est plus d'entreprises secrètes : on a évalué la force des empires , & les ressorts les plus mystérieux peuvent être ramenés à un point fixe. S'il est quelque obscurité sur les causes secondes , on découvre aisément les premières.

Ceux qui administrent les états , sont gouvernés ensuite eux-mêmes par les *infiniment petits*. C'est à la suite d'une foule d'idées & d'observations jettées dans le public par des êtres obscurs , que l'homme d'état compose son système : il ne peut l'appuyer que sur le choix des hommes , & c'est en cela que réside le grand art de gouverner. Un seul homme quelque soit son génie , ne peut tout à la fois dessiner l'ensemble & suivre les détails , veiller à la gloire du dehors & assurer la félicité

intérieure, concilier les grandes opérations & l'économie du trésor : il faut qu'il aille chercher la vraie capacité, & qu'il lui confie l'exécution de ses plans.

Le choix des hommes, voilà le grand art du politique.

I N D É P E N D A N C E.

LA plus grande des chimères est l'indépendance absolue : l'homme est un être foible qui dépend de tout ce qui l'environne ; il n'est fort que lorsqu'il est réuni en société : mais alors il est soumis à ses semblables ; il faut qu'il achete par le sacrifice d'une portion de sa liberté les nouvelles forces qui lui sont acquises, la plus grande sûreté dont il jouit. Ses besoins seront plutôt satisfaits ; son existence sera plus assurée ; son esprit se développera, il étendra la sphere de ses connoissances ; mais il faut qu'il paye un tribut au pouvoir : c'est de la dépendance réciproque des citoyens que naît le véritable esprit de liberté.

Chacun se croit sacrifié à l'intérêt des autres, & personne ne réfléchit aux avantages qu'il retire pour la somme de liberté qu'il a sacrifiée.

L'inégalité est une suite inévitable du corps social ; les arts & l'industrie nécessitent les travaux & l'abaissement des autres classes ; c'est cette inégalité qui est le souffle vivifiant de la grande société ; il réveille les esprits, encourage les talents, remue tous les bras, fait éclore les commodités & les richesses.

Quand l'homme est riche, je ne dis pas opulent, il est meilleur. Les déclamations des mo-

ralistes , les raisonnemens des philosophes ne constituent pas le génie d'une nation ; il faut la prendre au point où elle est. L'assurance des propriétés actuelles , voilà la base fondamentale , sans quoi tout est chancelant.

Qu'on remédie ensuite à cette inégalité , qu'on augmente le mouvement de circulation , qu'on laisse au commerce le soin de ramener l'ordre le plus naturel ; il le fera : son activité débarrassée de toute contrainte , tiendra lieu d'une foule de réglemens abusifs ; chacun ayant son industrie en toute propriété , se dégagera bientôt du poids trop lourd des classes supérieures ; il obtiendra les jouissances que comporte son rang ; il sera libre parmi l'inégalité des conditions ; il n'aura rien à envier aux autres. Mais si le gouvernement se regarde comme maître absolu des biens & des talens des citoyens , il occasionne un découragement général ; il fait appercevoir l'inégalité des fortunes ; il la rend odieuse ; il sépare toutes les classes de l'état , qui doivent oublier leurs situations respectives , en envisageant sans cesse une nouvelle reproduction de richesses & de jouissances.

Le plus riche a encore à désirer , comme le plus pauvre ; & c'est de ce désir fécond que naissent les travaux qui répandent par-tout les productions de la nature & des arts.

Que l'avarice fiscale , dont les caprices sont éternels , abolisse les gênes , les exclusions , les prohibitions de toute espece ; & bientôt ce que l'inégalité des fortunes a d'attristant disparaîtra : chaque arpent de terre recevra toute la valeur dont il est susceptible ; chaque tête déploira son génie ; chaque bras frappera un coup juste ; & tout le monde sera content dans sa sphere , quoique les rangs soient inégaux.

Ce n'est jamais la grande propriété qui fatigue l'œil du pauvre , c'est l'impuissance où il se trouve , par des loix erronnées , d'avoir aussi une propriété.

LE BALLON-MONGOLFIER.

ON connoît l'Athénien Dédale , qui attachâ des ailes à son fils Icare ; mais comme le ciment étoit de la cire , elles se fondirent aux rayons du soleil. On connoît Simon le Magicien , qui s'éleva fort haut aux yeux du peuple Romain ; mais un apôtre chrétien le fit tomber , & il se cassa le cou. On a entendu parler de Persée ; de Bellérophon combattant la chimere , du char de feu d'Elie , qui en partant laissa tomber son manteau que ramassa son disciple Elisée ; du char-volant de Médée , fuyant après le massacre de ses enfants ; de Mercure ayant des ailes aux talons ; du cheval ailé , qui partageoit avec l'aigle de Jupiter la redoutable fonction de porter ses foudres & ses éclairs.

On a écrit qu'Apollonius de Thyane avoit fait un voyage de trois cents lieues par les airs , puisqu'il s'étoit montré le même jour dans deux endroits que séparoit cette distance.

Sous le regne de Néron , un homme s'éleva fort haut ; l'histoire dit à quatre cents pieds de hauteur : il tomba & se tua ; son sang rejaillit jusqu'à l'Empereur. *Voyez* Suétone.

Jean-Baptiste Dante , de Pérouse , a volé & s'est cassé la jambe. Campanella parle d'un habitant de la Calabre , qui tenta un vol réel & paya cher son entreprise téméraire.

Les anciens , qui nous ont transmis les premiers voyages aériens , avoient-ils trouvé le gaz inflammable qui rend le ballon où il est contenu plus léger que l'air atmosphérique ? Le hasard qui fait naître les grandes découvertes qui s'ensévelissent ensuite avec les peuples , ne peut-il pas représenter le même fait à des époques extrêmement éloignées ? Tous ces dieux ascendants , dont la mythologie est pleine , qui volent sur les nues & plus vite que les nuages , n'annonceroient-ils pas des chymistes intelligents qui avoient trouvé ce que Montgolfier a rencontré depuis peu ?

Nous ne faisons aucune attention aux divinités d'Homere , marchant dans le vague des airs ; à la Pallas descendant de l'Olympe & arrêtant le fougueux Achille par sa blonde chevelure ; à la Junon aux yeux pers , se cachant dans un nuage ; à la messagere Iris ; au char de Vénus , traîné par deux colombes : tout nous revient enfin de l'antiquité , jusqu'au *chant des cygnes* , dont nous nous moquions. Les cygnes de Chantilly nous diront qu'il faut être circonspect , quand , sans aucune connoissance du passé , l'on veut taxer les anciens d'avoir méconnu la physique. Nous reviendrons peut-être à la physique des anciens.

Voici que l'homme vient de s'affujettir le royaume qui lui sembloit interdit ; il a rencontré l'aigle dans son vol , & il partage aujourd'hui son empire. Il ne manque plus que d'entendre un capucin en chaire prêcher contre Montgolfier.

Il y eut des essais malheureux. On a vu , il y a quarante années , M. de B***** s'ajuster des ailes au haut d'un donjon du quai des Théatins ; il avoit orné des mêmes ailes les épaules de son domestique , & il l'exhortoit fort à le devancer , lorsque celui-ci répondit *qu'il étoit fait pour servir son maître*. Le

Marquis de B**** goûta ce raisonnement , s'élança sans son domestique , pirouetta quelques toises , & se cassa la cuisse en tombant à vingt toises sur un bateau de blanchisseuses.

M. Blanchart , composant une très-lourde machine qu'il appelloit *bateau volant* , & s'appuyant sur les forces purement mécaniques , nous avoit promis de partir de Saint - Germain - en - Laye , & d'arriver aux Champs Elysées en face des Tuileries. Ce M. Blanchart , malgré ses annonces , n'a pas tenu parole. Je ne parle plus ici du Chanoine d'Etampes.

Ces promesses de s'élever en l'air rencontroient des incrédules & des rieurs ; des gens qui ne soupçonnoient pas jusqu'où pouvoit aller la possibilité physique , armés de ce scepticisme froid & moqueur qui rejette tout ce qui est inconnu (1) , étoient loin d'avouer que l'homme pouvoit , par hasard ou par étude , découvrir des prodiges nouveaux.

Aristote , Bacon , Descartes , Galilée , Newton , tous les Physiciens de l'Europe , en se chauffant devant leur âtre , avoient vu la fumée s'élever : aucun d'eux ne devina qu'en enfermant cette fumée dans un ballon , il s'éleveroit facilement dans les airs , & qu'en augmentant son volume , la chaîne de la pesanteur soit rompue , pour le coq emplumé & pour le coq à deux pieds sans plumes.

(1) Il y a une physique inconnue , que les Physiciens à systême rejettent ; mais elle n'en existe pas moins : la grande physique c'est la physique inconnue. De même que les empyriques guérissent mieux que les Médecins , de même les Physiciens sans chaire expérimentale ont des connoissances qui échappent aux *brevetés* : ce n'est point de la magie , c'est toujours de la physique.

M. Montgolfier a imaginé le premier ce que chacun auroit pu découvrir au coin de sa cheminée. Plus la chose étoit simple , plus elle se déroboit à l'esprit de recherche , & c'est ainsi que nous sommes entourés de vrais phénomènes auxquels l'habitude nous rend insensibles ; car, malgré notre sagacité , l'habitude fait de nous des hommes distraits sur ce qui nous environne , & rien de plus difficile que de bien voir ce qu'on a perpétuellement sous les yeux.

M. le Marquis d'Arlandes & M. Pilâtre de Rozier ont eu le courage de s'asseoir les premiers sur ce globe ascendant & abandonné ; ils ont voyagé ainsi dans l'espace , au-dessus de la Ville de Paris.

Cette merveilleuse découverte a dû commander l'admiration universelle , & échauffer jusqu'au vulgaire , que rien ne frappe ordinairement en physique , & pour qui tous les miracles de la nature sont perdus : il est sorti de son apathie ; il a marqué de la curiosité , de l'intérêt , de l'étonnement , & toutes les têtes grandes & petites se sont exaltées à l'unisson.

Bientôt MM. Charles & Robert , doués d'une intrépidité éclairée & calme , nous ont donné un spectacle bien neuf & jusqu'alors incroyable. Jamais leçon de physique ne fut publiée devant un plus nombreux & plus solennel auditoire. L'effet quoique suite d'un principe simple & certain , étoit inconnu à l'homme & étranger à ses fastes , depuis.... depuis tous les renseignements connus.

Or , si tous les siècles passés s'étoient relevés au moment où montoit si majestueusement dans les airs le *navigateur aérien* , ils n'en auroient pas cru leurs yeux , ou auroient cru voir quelque dieu retourner de la terre chez lui.

Cette découverte aura sûrement son utilité dans

bien des choses ; mais , ne fût-elle qu'une simple curiosité , ce seroit toujours une belle & brillante expérience que cette *assomption*. Il est satisfaisant de pouvoir enfin quitter vivant cette terre où nous rampons , & de voyager quelques heures dans les airs avec tant de rapidité.

M. Charles assure qu'à une certaine hauteur , plongé dans un air subtil , on se sent une hilarité inconnue à nous qui rampons dans les plaines. Je le crois ; car quand dans mon voisinage je m'éleve seulement à six cents pieds , je me sens un tout autre être.

Le Ballon-Montgolfier ! c'est la planche jettée sur l'océan ; c'est l'arbre creusé en canot : la planche & le canot se sont métamorphosés en vaisseaux qui ont fait le tour du monde , portant l'homme sur des gouffres mouvants , paisible vainqueur des ouragants & des tempêtes. Et l'on fait comment Horace , plus voisin que nous de cette découverte , appelloit celui qui le premier affronta la mer blanchissante d'écume , entre des écueils :

Audax Japeti genus , &c.

L'agent principal de cette ascension est trouvé ; la nation Française a tout l'honneur de la découverte , & l'Anglois en est jaloux : il a voulu riposter par des épigrammes ; il a encore été battu. La royale société de Londres (malgré le respect que je lui dois) n'a pas eu le sens commun en cette occasion : jalousie , pure jalousie ; j'en suis fâché pour elle.

Cette découverte immortalisera le regne actuel. Dans quatre mille ans on dira : Les *hommes volans* datent du regne de LOUIS XVI , & il a fait présent à l'Empereur de la Chine de douze Ballons aérostatiques.

Que ce présent est bien imaginé ! Comme l'Empereur de la Chine sera émerveillé du génie françois ! en croira-t-il ses yeux ?

Laiſſons faire préſentement l'induftrie humaine ; elle va tourmenter cette découverte importante , la manier en tout ſens , & parcourir l'ordre des poſſibles.

Les nations voifines voudront du moins obtenir une gloire ſecondaire ; & ce ballon , déjà ſi curieux , va apprendre à l'homme qu'il ne doit jamais défefpérer de ſes forces , que ſon intelligence eſt faite pour deſcendre dans tous les ſecrets de la nature , & qu'il peut ſe les approprier pour l'intérêt de ſes beſoins , ou pour le luxe de ſa grandeur.

Qui aſſignera des bornes à la ſagacité de l'homme & aux connoiſſances que le temps , le hafard & la méditation peuvent lui amener ? Qui connoît toute la capacité du cerveau de l'homme , cet être qui paroît ſi foible ?

Scrutons , analyſons , cherchons : les plus importantes vérités dorment ſous nos mains , frappons , interrogeons tout ce qui nous environne. Examinons les ſimilitudes , les *analogues* juſque dans les infiniment petits ; là peut-être eſt le grand ſecret. Le poiſſon dans l'eau monte , s'éleve ; deſcend , tournoie ſans point d'appui dans ſon propre élément , parce qu'il ſe rend plus léger que l'eau , au moyen de la veſſie qu'il a dans le corps , qu'il contracte & qu'il dilate à ſon gré : l'homme a fait ſa veſſie , & l'a déployée ſur ſa tête , & cette veſſie artificielle lui a complètement réuſſi (1).

Maintenant , quand je leve les yeux au firma-

(1) Un globe de cuivre laminé empêcheroit peut-être les déchirures promptes & l'embraſement toujours à craindre. La veſſie plus compacte ſeroit douée d'une réſiſtance qui , en exigeant d'autres combinaifons , auroit un effet plus étonnant.

ment, je ne vois plus la lune que comme un ballon aérostatique ; ce satellite flotte sûrement par les mêmes loix que le ballon-montgolfier : les planètes sont des globes creux, remplis d'un gaz particulier, peut-être soixante fois plus léger que l'air : c'est un pareil gaz qu'il nous faudrait trouver. Que nous serions alors forts & lestes.

Notre terre balancée dans le vide recele visiblement un *feu central* qui s'échappe : elle flottera tant que l'enveloppe épaisse retiendra son fluide gazeux. J'explique de ce coup une foule de phénomènes non encore expliqués, tels que les volcans, les tempêtes, les tremblements de terre, la variation des climats ; c'est la déperdition de l'air inflammable, c'est le combat éternel du gaz & de l'air atmosphérique : l'équateur est enflé, tandis que les poles sont aplatis : la charpente du ballon est dans les poles ; c'est l'effet inévitable de la matière ignée qui gonfle notre globe à l'équateur : elle a chassé des entrailles de la terre tout corps étranger ; elle y a établi le *fluide* moteur qui suspend le monde en l'air, qui l'appuie sur rien. Toute planète est un ballon aérostatique. Je le soutiens, que dis-je ! tout astre, tout soleil, toute étoile, autant de globes creux, ballons ! ballons ! qui enferment le gaz contenu dans leur intérieur. Il n'y a qu'une seule loi pour le petit poisson comme pour le pesant Saturne.

L'ascension du *globe-Montgolfier* m'a donné l'idée d'un nouveau système physique plus raisonnable, je crois, que les précédents, & qui rend compte de toutes les crises de la nature. Notre globe, flottant dans l'éther, est un ballon aérostatique, & dès-lors tout s'explique avec clarré : les conséquences sont lumineuses & fécondes. Quand l'enveloppe se déchirera, il périra par le feu. *Et sæculum per ignem.*

Je détrône en ce jour & Descartes & Newton

& je composerois là-dessus un volume plein de *calculs* & sur-tout d'évidence, si je n'avois pas un *drame* à faire.

Incrédules esprits, froids ignorans, rampez dans vos stériles négations : l'homme devient le maître des éléments. Les plus énormes fardeaux s'élèveront des abymes : on ira visiter les sommets du *Ténérife*. C'est peu ; l'on prendra sans doute un jour un vaisseau de cent dix canons, agrès, charge, équipage, avec de bonnes pincettes, & on le portera proprement & sans avarie dans la mer Rouge, ce qui évitera le long circuit pour le voyage des Indes Orientales.

Pourquoi dans cent années ne parleroit-on pas d'un ballon aérostatique comme on parle aujourd'hui d'un cheval & d'une paire de bottes pour faire un voyage par terre ? Quant à la manière la plus sûre & la plus simple de diriger à volonté horizontalement le ballon aérostatique, il ne faudra pas vingt-cinq ans pour la trouver. Nous étudierons sur tout le mécanisme du corps & des ailes de l'oiseau, qui se soutient, lui, par ses forces organiques, & nous en ferons un bel attelage.

Un Anglois a avancé que les oiseaux qu'on nomme oiseaux de passage, se retirent dans le globe de la lune, lorsqu'ils disparaissent de nos climats : ils prennent en effet leur essor en haut quand ils partent, & s'élèvent perpendiculairement ; ils descendent d'en haut quand ils reviennent. Si cette hypothèse semble hasardée, il paroît du moins que l'homme peut respirer à une certaine hauteur, puisque ces oiseaux vivent dans l'air le plus subtil.

En attendant le prochain voyage dans la lune, nos travaux vont développer & étendre singulièrement la connoissance de l'astronomie, de l'air, des météores, de la géographie, &c. Nos ballons aérostatiques

tatiques ferons nos observatoires, la guérite céleste, d'où nous découvrirons les grands effets de la nature; & tout cela tenoit à partir d'un petit principe de chimie. Mais que la frivolité n'oublie pas mon *système*; que les géometres le travaillent, je le leur abandonne; la terre, je le répète, est un *ballon-Montgolfier*: voilà le vrai système du monde enfin découvert, & je suis tenté de m'écrier comme Archimede: *Je l'ai trouvé.*

Encore un petit mot qui me vient à l'imagination. L'art de se promener librement dans les airs étant connu, il s'agiroit sur-tout de se tenir immobile dans l'atmosphère contre le mouvement de direction qui l'entraîne avec la terre, de jeter l'ancre, pour ainsi dire, à quinze cents toises au-dessus de nos tours & de nos clochers. Ainsi nos nouveaux Argonautes; en laissant paisiblement la terre tourner sous leurs pieds, pourroient sans se mouvoir se trouver au-dessus de Pekin, y descendre, y saluer l'Empereur de la Chine de la part du Roi de France, remonter & revenir quelques heures après rendre compte à Louis XVI de la santé de Sa Majesté Tartaro-Chinoise, à qui Dieu prête longue vie, puisqu'elle fait si bien punir ces mandarins exacteurs qui vexent les pauvres peuples plantant du riz sur le *gros ballon aérostatique* vers le 39^e degré 54 minutes.

Aucun accident n'est encore arrivé à ces hommes volans; puisse l'histoire ne dire jamais d'aucun d'eux: *Suo sepultus est triumpho!* Le ballon de Lyon a porté sept personnes (1), & ce char aérien s'est élevé à 522 toises.

(1) Ces personnes sont, MM. Montgolfier l'aîné, Pilâtre de Rozier, le Prince Charles fils aîné du Prince de Ligne, le Comte de la Porte - d'Anglefort, Lieutenant - Colonel

On a fait diverses expériences dans plusieurs villes , & par-tout le peuple , satisfait de ce nouveau spectacle , croit de surprise , le voit d'étonnement les mains au ciel , rioit de joie , pleuroit de crainte , manifestoit à sa manière son admiration & les mouvemens extraordinaires dont son ame étoit profondément agitée.

Quel prodige en effet que cette pyramide immense s'élevant d'un vol majestueux qui monte au haut de l'atmosphère , & qui traîne avec son poids & son volume d'intrépides physiciens , saluant cent cinquante mille hommes assemblés , & leur jettant leurs chapeaux d'un air calme & serein.

On vient d'en lancer un à Neuchatel , sous ma fenêtre , le 24 janvier , jour anniversaire de la naissance de Sa Majesté Prussienne , en l'honneur de ce Monarque. On avoit écrit dessus : *A Frédéric.*

Roi , le plus roi qui fut onc couronné.

M A R O T.

Il s'est élevé à une majestueuse hauteur en présence des Alpes.

Tel législateur Européen , jetté chez tel peuple sauvage , ne pourroit-il pas un jour faire servir la machine aérostatique à ses desseins utiles , donner des loix du haut des airs à des hordes errantes , & opérer ainsi de grandes choses par le simple appareil de ce globe merveilleux ?

Et nous , déchirons les cahiers de nos systèmes

d'Infanterie & Chevalier de Saint Louis , le Comte de Laurencin , Chevalier de Saint Louis , le Comte de Dampierre , Officier aux Gardes-Françoises , & le Sieur Fontaine , de Lyon , coopérateur très-zélé.

physiques. Professeurs , adoptez le mien ; tout astre , toute planete porte son gaz abondant ; ce fluide moteur est le seul contre-poids de tous les corps célestes. Voilà sa base , si vainement cherchée jusqu'à nos jours. Les corps n'ont plus de pesanteur , malgré leur masse , quand ils sont animés par le *fluide gazeux* ; & la main de la nature se joue des astres avec cette puissance unique , ainsi que nous nous jouons de ces ballons ronds ou sphériques , objets de nos amusemens ; la forme ne fait presque rien , quand le gaz est puissant : nouvelle analogie avec la forme des corps planétaires.

Une réflexion attristante se mêle au plaisir qu'inspire ce nouvel ordre de choses. Il y a du danger pour ces hardis physiciens qui veulent nous ouvrir la route des airs : mais tout état a ses risques & ses périls.

Si tant d'hommes ont prodigué leur vie pour des intérêts équivoques , laissons ces nobles & généreux enfans des arts faire pour la navigation aérienne , ce que les anciens ont fait pour la navigation maritime.

N'y a-t-il pas eu des naufrages , & les naufrages n'ont-ils pas appris à la postérité à se jouer des vents & des écueils ? Quand l'homme s'abandonne au caprice des flots , pourquoi ne se livreroit-il pas aux bourrasques de l'air ? Ces deux élémens lui appartiennent , puisque la nature lui a donné les moyens de les assujettir. Ce droit précède toutes les loix : il n'est pas plus téméraire de tenter un vol audacieux que d'avoir affronté la première fois l'indomptable océan. Le char aérien est tout aussi sûr que la première nacelle.

D'ailleurs , il est utile en politique , & même glorieux pour une nation , d'offrir à l'univers des

hommes qui ne tiennent pas assez à la vie pour craindre la mort, lorsqu'il s'agit de reculer les bornes de la puissance & de l'industrie humaine. Ne limitons pas l'empire du génie, laissons-le luire sur les humains ; il en est le vrai soleil.

On avoit parlé de faire monter des *malfaicteurs* lors des premiers essais de la machine aérostatique. Cette idée étoit rampante, vile & mesquine : les arts veulent être achetés par des mains dignes de les conquérir.

Il appartenoit à des citoyens distingués par leur noblesse & leur courage, de donner ce grand exemple. Qui sert bien sa patrie, fait servir l'humanité. J'ose croire qu'il y a un rapport intime entre ces deux vertus ; qu'il ne faut jamais les séparer ni les opposer l'une à l'autre. La nation y perdrait : il faut savoir affronter la mort. Qu'est-ce que la vie, quand on la sacrifie à l'utilité & à la reconnoissance des siècles à venir ? Qui ne hasarde pas sa vie dans les fonctions les plus ordinaires de la société ? On ne devrait même permettre qu'au physicien, au militaire & à l'homme de lettres de s'élever ainsi & de planer au-dessus de nos têtes : cet horizon ne me semble fait que pour eux.

L'année 1783 a été l'année des merveilles : on a fait de l'eau avec de l'air, & de l'air avec de l'eau ; on a imité la formation du givre & de la neige ; on a vu de quelle manière la feuille de l'arbre transpire ; on a parlé savamment de l'électricité des végétaux ; le physicien connu sous le nom de *Comus* a soumis le fluide électrique & l'a appliqué avec succès à la guérison de nos maux ; l'abbé de Spallanzani a publié ses nouvelles expériences sur la digestion, & a laissé transpirer celles sur la génération, non moins nouvelles

& encore plus étonnantes; d'habiles théoriciens ont fait des recherches fines & des expériences délicates sur l'hygromètre; l'Anglois Wright a marché sous les eaux; & si l'espoir d'un air déphlogistiqué se réalise, on touchera le fond de la mer, & l'on en retirera les richesses curieuses que son sein avide a soustraites à nos regards.

On a greffé les vieux ceps de vignes, & cette méthode a plusieurs avantages. On a trouvé dans les tiges de guimauve une filasse plus douce que celle du chanvre & plus forte que le lin.

Mesmer, armé d'une médecine nouvelle, & qui confond la faculté, est revenu sur la scène. Par un jeu d'acoustique très-surprenant, une poupée a parlé entre nos mains. Un physicien ingénieux, & qui a vraiment l'air d'un magicien, a mis sous nos yeux la marche progressive de la végétation.

Dans un coin ignoré, mais qui deviendra célèbre par cette découverte, la doctrine des *fermens assimilateurs* a commencé à percer. L'eau peut se changer en vinaigre, en vin, en liqueurs de toute espèce, sans passer par le bois tortu, ou par les lentes filières des végétaux. La métamorphose s'opère presque subitement, par la grande loi, *aut superat, aut superatur; ubi virus, ibi virtus*. Qui comprendra la valeur de ces mots? Cette découverte, encore au berceau, fera révolution en chymie; j'ose le croire.

Autre phénomène de la même année; ce sont des *têtes d'airain* imitant la voix humaine, articulant & prononçant comme nous les mots & les phrases. Si les anciens en eussent créé de pareilles qui eussent passé jusqu'à nous, il n'y auroit point de langues mortes; elles vivroient dans

ces bouches d'airain , qui en rendroient aux *géné-*
érations éloignées tous les sons & les accens ;
 & nous saurions comment se parloient le grec
 & le latin.

- Vous qui courez les plaines salées de l'Océan ,
 ne craignez plus le fléau le plus cruel , le man-
 que d'eau : l'eau de la mer va devenir potable
 par un moyen facile & prompt.

Ajoutez au prodige de la navigation aérienne
 les faits extraordinaires de l'année qui l'a vu
 naître ; les tremblements de terre qui ont ren-
 versé Messine & ébranlé la Calabre ; les volcans
 de l'Islande ; la paix qui a fondé en Amérique
 un état immense composé de plusieurs états qui
 vont croître , se développer & montrer au reste
 de l'univers le drapeau invitateur de la liberté ;
 le Croissant , en alarmes aux apprêts de deux puis-
 sances qui , réunissant leurs forces , semblent de-
 voir frapper un coup qui tient d'avance l'Europe
 attentive & en suspens , & qui embarasse la po-
 litique des nations ; les crises singulieres du gou-
 vernement Anglois ; la situation de la Hollande
 toujours indécise ; la ville de Dantzic bloquée
 & abandonnée à elle-même ; le décès des ma-
 thématiciens célèbres ; enfin je ne fais quelle
 commotion répandue dans les esprits & qui les
 dispose aux entreprises les plus hardies , aux évé-
 nements les plus rares : tout doit faire ranger
 l'année 1783 parmi les années les plus remarqua-
 bles par des faits étonnans.

Siecle d'Auguste , siecle des Médicis , siecle
 de Louis XIV , si vantés pour des peintres , des
 sculpteurs des orateurs , des architectes & des
 poètes , vous pourriez fort bien disparoître devant
 un siecle déjà marqué par tant d'époques mémo-

rables ! Le génie impatient de mes contemporains , réclamant son libre effor , demande à se déployer ; il veut modifier l'univers , malgré les obstacles des esprits froids & bornés ; il veut imposer silence aux détracteurs , & servir jusqu'à ces caractères sombres , petits , envieux , jaloux & méchants , qui se plaisent à arrêter le progrès des sciences ; il veut que le regne actuel , puisqu'il protège & récompense les arts , illustré par les plus brillantes découvertes , soit à jamais célèbre dans la mémoire des hommes.

Et que contera-t-on dans mille ans des actions passagères de la génération présente ? Les glorieuses conquêtes du génie des arts sur les pages muettes & ténébreuses du livre de la Nature ; l'Eternel l'a ouvert sous nos regards , apprenons à y lire. O physique ! ô chimie ! ô rois ! protégez ces importantes sciences.

M A F E N E T R E.

IL faut à l'homme qui écrit , un emplacement agréable , un point de vue qui intéresse à la fois son œil & son imagination. Le hasard m'a mieux servi que le choix le plus difficile : ma fenêtre me présente en perspective les tableaux les plus magnifiques de la Nature & ses grands monumens. Un horison immense est sous mes regards , & la chaîne majestueuse des Alpes en ceint le contour.

Je les vois , ces monts d'inégale structure , ces dépôts éternels des neiges & des frimats , ces rochers que l'œil voit croître & monter jusqu'aux

cieux , d'où tombent les torrens , d'où sortent les fleuves qui vont se perdre dans les deux mers ; je les vois ces monts antiques , témoins des premiers jours du monde ; les voilà ces rocs inaccessibles qu'Annibal a franchis lorsqu'il étonna l'aigle des Romains. Quel superbe entassement de ruines augustes ! Les glaces amoncelées blanchifient les faîtes de ces montagnes sourcilleuses ; l'œil les confond avec les nuages , & il ne paroît pas qu'au-delà de ces masses gigantesques il puisse y avoir des humains.

Derrière les monts du Valais , qui forment le premier rang , j'apperçois les pointes brillantes des Alpes , le mont Blanc dans sa majesté , le mont Sixt , le Shrekhorn , & plus loin vers l'orient le Grindelwal & le Saint-Gothard. D'autres cimes plus reculées & d'un aspect non moins imposant se confondent dans le lointain avec un ciel pur & sans bornes ; ces masses différemment colorées impriment à l'œil qui les contemple un mélange de surprise , d'admiration & de respect.

C'est pour moi que le soleil en se levant dore ces hautes montagnes ; c'est pour moi qu'à son coucher elles sont illuminées d'un feu rouge & vif : ces sommités élancées dans les airs sont des prismes où toutes les couleurs viennent se mélanger. J'embrasse ce superbe horizon ; & si ma vie est casanière , mon œil court au loin dans cet espace étendu.

Chaque instant m'apporte les jouissances de la vue. A l'aide d'un télescope , elle s'enfonce dans les vallées profondes qui séparent les Alpes ; elle monte sur leurs sommets glacés & rayonnans ; elle rapproche ces figures colossales , objets tout-à-la-fois terribles & beaux ; elle y poursuit l'éclair ;

elle plane sur ces cantons républicains où vivent des pères heureux sur un sol stérile , mais libre.

C'est-là , vous l'apprendrai-je , citadins délicats ? c'est-là que l'usage du pain est presque inconnu , que des familles entières n'en ont jamais goûté , & qu'on le regarde , les uns comme un aliment trop chèrement acheté , les autres comme une friandise inutile à l'homme. Ces mangeurs de laitage foulent des mines riches qu'on n'exploite pas ; & c'est sous leurs pieds que l'or repose innocent.

O que de réflexions m'a fait faire ma fenêtre ! Elle est de toutes les fenêtres celle qui offre l'aspect le plus pittoresque & le plus large. Quel terme pourra exprimer un spectacle qui intéresse à la fois le physique & le moral , que le temps n'use point , & qui apprend à fuir le tumulte , le luxe des villes , si pauvre devant la brute magnificence de la Nature ?

Ce tableau , dont les couleurs varient sans cesse , seroit trop vaste , si des montagnes plus rapprochées , placées à ma droite , & dont les masses diminuent en s'éloignant , n'en formoient le cadre de manière à m'en faire sentir les dégradations. Il seroit trop silencieux , si le beau lac de Neuchatel n'en occupoit le centre ; ses vagues écumeuses & bondissantes qui retentissent huit mois de l'année , animent cette riche perspective , rendent la nuit plus auguste , & bercent mon premier sommeil. Ce lac retentissant forme pour l'oreille un accord qui répond au plaisir de la vue.

Qu'il est encore beau lorsque sa surface tranquille réfléchit la lumière brillante de la lune ! Tous ses rayons y descendent. Ah , que le silence profond d'une belle nuit d'été a de charmes sur

ses bords ! C'est alors que l'ame tombe dans une douce mélancolie , & que les idées qui naissent , vous subjuguent & vous arrachent des larmes.

Ceux qui ont parcouru la Suisse , admirent encore le point de vue de ma fenêtre. Je ne suis point au milieu d'une vague étendue de pays , ni resserré entre des collines : ma demeure est adossée à une côte , & de là je contemple le lac qui laisse appercevoir sa rive opposée , les bois verdoyans qui l'entourent , les montagnes qui s'élevent en amphithéâtre , enfin les Alpes hautes & leurs glaces resplendissantes ; spectacle dont mon œil n'est jamais rassasié , & qui placé à une distance convenable , me fait voir , sans m'éblouir & sans me fatiguer , toutes les modifications de la lumière.

Je ne vois ni rochers démantelés , ni rocs éboulés , ni pics , ni précipices horribles , ni gouffres , ni excavation , ni glaciers , ni sommets déchirés , rien de ces horreurs sublimes que la Nature enfanta dans ses convulsions , je ne découvre que les pyramides argentées de ces blocs immenses , leurs couleurs éclatantes & leurs majestueuses irrégularités.

Quand les orages viennent s'asseoir sur ces trônes de grandeur , j'apperçois la foudre étincelante qui s'échappe de ces nuages opaques & noirs : mais le séjour des tempêtes est loin de moi ; l'oreille devine plutôt qu'elle n'entend le bruit sourd du tonnerre , & les élémens ne semblent combattre & rouler des vagues de feu sur ces cimes orgueilleuses & en enflammer les cristaux , que pour arrêter & réjouir ma vue.

A mes pieds est une petite ville où la discorde littéraire n'a jamais pénétré ; car j'y suis le seul

qui tienne la plume. On y a mis d'accord la littérature du *fauxbourg Saint - Germain* & celle du *fauxbourg Saint - Honoré* (1) ; car on n'y lit aucune brochure parisienne. La musique est le seul art qu'on y cultive. On a creusé au dieu des vendanges , cher au pays , des asiles souterrains , percés dans le roc. Des tonnes effrayantes par leur hauteur sont remplies d'un vin pur & salubre. Le peuple est tranquille & attaché à son gouvernement , dont lui seul peut rendre compte : les loix pénales y sont douces ; mais des coutumes exclusives y tuent l'industrie qui ne demanderoit qu'à germer , & rétrécissent les avantages du local. Les vues génératrices n'y sont pas encore aperçues.

L'esprit est naturel dans cette ville , mais on croit trop qu'il n'a pas besoin de culture. Les caractères y sont adroits sans être ingénieux ; les mœurs y sont singulièrement mêlées. Ce peuple bigarré , placé sur les limites de la France & de la Suisse , n'est ni Suisse ni François.

Le protestantisme en éloigne la superstition , & l'inoculation les ravages de la petite vérole. La jeunesse y est brillante & fraîche , & les bals y offrent plus de beautés qu'on n'en voit ailleurs , proportion gardée.

Ici , tout mon temps m'appartient ; aucun ne songe à m'en dérober la moindre portion , je jouis de chaque instant de ma durée ; mon loisir est parfait ; nulle distraction ne m'enleve à l'é-

(1) *La littérature du fauxbourg Saint-Germain , & la littérature du fauxbourg Saint-Honoré* , c'est un chapitre curieux que j'ai oublié dans le *Tableau de Paris*. J'en demande pardon aux nombreux acheteurs de cet ouvrage ; c'est une omission que je réparerai le plutôt qu'il me sera possible.

rude ; je me sens seul avec une satisfaction intime ; ici je regrette que les jours n'aient pas soixante-douze heures : je ne suis point dans une solitude absolue , je ne suis point dans une ville bruyante ; je ne demande aucun suffrage ; j'écris enfin dans un pays libre & sous la main protectrice d'un grand Roi qui lui même fait écrire.

Fin du Tome second.

ON publiera *l'Homme sauvage* , roman ; 1 volume , avec cette épigraphe :

Sponte sua sine lege fidem rectumque colebat.

OVID. *Metam.* lib. I.

Portrait de PHILIPPE II, roi d'Espagne ; 1 volume.



T A B L E.

	Page
O REILLER.	
<i>Attendrissement.</i>	4
<i>La Pensée.</i>	8
<i>Monde.</i>	9
<i>Insectes.</i>	11
<i>Sens intérieurs.</i>	13
<i>Fleuves.</i>	16
<i>Main.</i>	ibid.
<i>Mariage.</i>	18
<i>Satirique.</i>	20
<i>Talion.</i>	22
<i>Bulletins.</i>	24
<i>Poudre à canon.</i>	27
<i>Homme vain.</i>	31
<i>Esprit de parti.</i>	32
<i>Dialogue des Morts. Entre un Faquir & une vestale.</i>	34
<i>Science.</i>	48
<i>Les larmes de Milton, sur la perte de sa vue.</i>	51
<i>De la Royauté & de la Tyrannie, Songe.</i>	53
<i>Idyle.</i>	70
<i>Bons Rois.</i>	73
<i>Hospitalité.</i>	74
<i>George Dandin.</i>	ibid.
<i>Physionomie.</i>	77
<i>Amour.</i>	79
<i>Vieillesse.</i>	82
<i>De la Campagne.</i>	86
<i>De la Cupidité, Songe,</i>	96
<i>Geste.</i>	104

<i>Astronomie.</i>	ibid.
<i>De l'inégalité des têtes humaines.</i>	105
<i>Mal physique.</i>	111
<i>Libéralité.</i>	112
<i>Basseſſe.</i>	113
<i>D un Monde heureux , Songe.</i>	114
<i>Viſion.</i>	121
<i>Apoſtrophe.</i>	123
<i>Renommée littéraire.</i>	125
<i>Boileau.</i>	128
<i>Entraves déraiſonnables.</i>	132
<i>De la Grece.</i>	135
<i>Perſe.</i>	137
<i>Temples.</i>	140
<i>Sémiramis , Songe.</i>	142
<i>Beaux-Arts.</i>	145
<i>Anſon.</i>	146
<i>Douleur.</i>	148
<i>Proſpérité.</i>	151
<i>ſtaſicrate.</i>	152
<i>Vers françois.</i>	153
<i>Morale.</i>	155
<i>Platon.</i>	157
<i>Lecteurs.</i>	158
<i>Réve.</i>	162
<i>Sur le Dicton : Rien de nouveau.</i>	166
<i>Point de vue.</i>	168
<i>Enfance.</i>	170
<i>Le Lac de Nantua.</i>	172
<i>Critiques.</i>	176
<i>Des Femmes ſavantes de Moliere.</i>	179
<i>Facilité.</i>	182
<i>Turenne.</i>	ibid.
<i>Les Hiſtorienſ , Fable.</i>	183
<i>Tavernier.</i>	184
<i>Monteſquieu.</i>	185

T A B L E.

<i>Lycurgue.</i>	253
<i>Aux Laides.</i>	187
<i>Peinture d'une bataille.</i>	189
<i>Bulle.</i>	191
<i>Sageſſe.</i>	194
<i>Romans.</i>	ibid.
<i>L'Égoiſme , Songe.</i>	198
<i>Madrigal.</i>	201
<i>Buveurs.</i>	205
<i>Epitalame.</i>	ibid.
<i>L'Opulence , Songe.</i>	208
<i>De l'Histoire.</i>	213
<i>Pareſſe.</i>	216
<i>Lucain.</i>	218
<i>Mahomet , Songe.</i>	221
<i>Le Politique.</i>	222
<i>Indépendance.</i>	226
<i>Le Ballon Montgolfier.</i>	232
<i>Ma fenêtre.</i>	233
	274

Fin de la Table.

14153222

